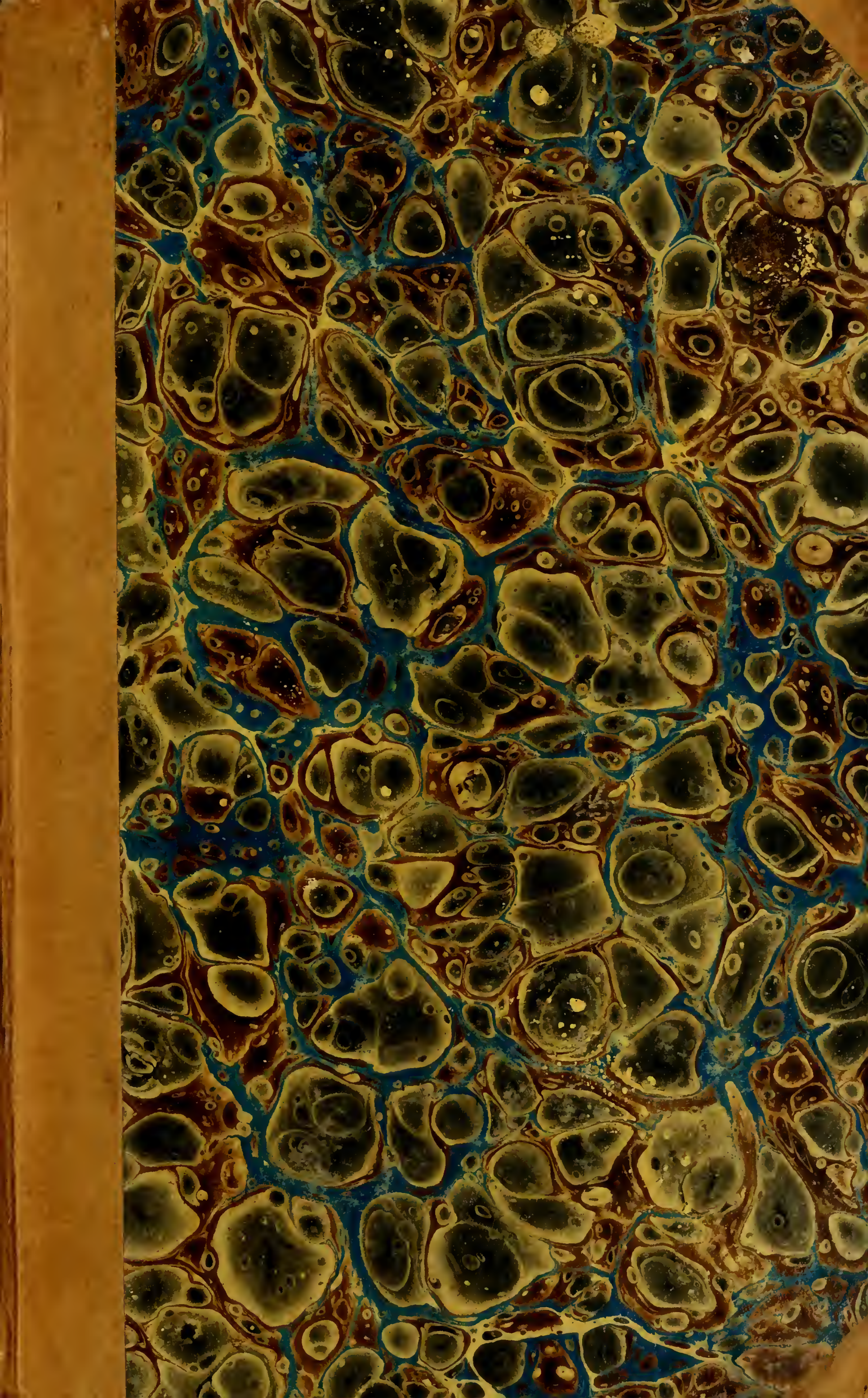
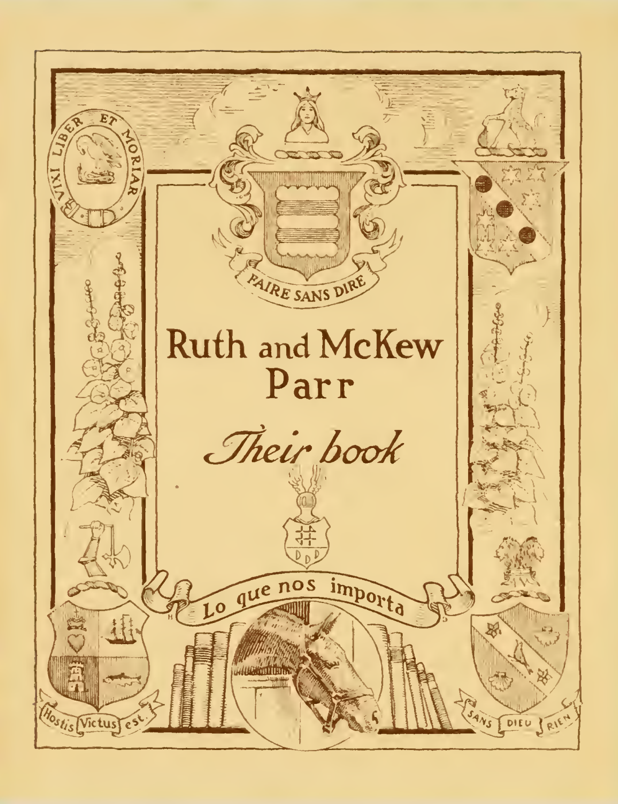




VIXI LIBER ET MORIAR
FAIRE SANS DIRE
Ruth and McKew
Parr
Their book
Lo que nos importa
Hostis Victus est.
SANS DIEU RIEN


No.
Carreira

# NOUVELLES ANNALES

# DES VOYAGES,

## DE LA GÉOGRAPHIE

## ET DE L'HISTOIRE.

DE L'IMPRIMERIE DE J. SMITH, RUE MONTMORENCY, N° 16.

# NOUVELLES ANNALES
# DES VOYAGES,
## DE LA GÉOGRAPHIE
## ET DE L'HISTOIRE,

OU

# RECUEIL

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES, COMMUNIQUÉES PAR DES VOYAGEURS FRANÇOIS ET ÉTRANGERS;

DES VOYAGES NOUVEAUX, TRADUITS DE TOUTES LES LANGUES EUROPÉENNES,

ET DES MÉMOIRES HISTORIQUES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MOEURS ET LES ARTS DES PEUPLES, AINSI QUE SUR LES PRODUCTIONS ET LE COMMERCE DES PAYS JUSQU'ICI PEU OU MAL CONNUS;

ACCOMPAGNÉES D'UN BULLETIN OU L'ON ANNONCE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES HISTORIQUES, ET SPÉCIALEMENT DE LA GÉOGRAPHIE;

AVEC DES CARTES ET PLANCHES

GRAVÉES EN TAILLE-DOUCE:

PUBLIÉES PAR

MM. J. B. EYRIÈS ET MALTE-BRUN.

---

TOME XXX.

---

PARIS,

LIBRAIRIE DE GIDE FILS,

RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N° 26.

1826.





Paysanne de Majorque.





Paysan de Majorque.

# NOUVELLES ANNALES
# DES VOYAGES,
## DE LA GÉOGRAPHIE
## ET DE L'HISTOIRE.

---

## EXCURSIONS DANS LES ILES BALÉARES,

PAR M. J. CAMBESSÈDES,

Correspondant de la Société d'histoire naturelle de Paris.

---

Les îles Baléares, par leur position entre l'Europe et l'Afrique, avoient depuis long-temps fixé mon attention. Je m'étois proposé de comparer leur végétation à celle de nos côtes méridionales, et d'offrir aux botanistes un catalogue des espèces qu'elles possèdent. C'est pour remplir ce double but que je m'embarquai à Cette, dans les premiers jours de mars 1825. Après une navigation des plus promptes, j'arrivai en quarante-cinq heures au port de Soller, petite ville située sur la côte septentrionale de Majorque.

Pendant trois mois consécutifs, j'ai exploré, non seulement cette île, mais encore celles de

Minorque et d'Iviza. En attendant que le travail que je prépare sur leur végétation soit terminé, j'ai cru devoir publier cette courte notice, extraite de mon journal de voyage, qui suffira, je l'espère, pour donner une idée des lieux que j'ai visités.

L'archipel des Baléares est formé, comme l'on sait, de cinq îles et de quelques îlots inhabités. On peut, je crois, le regarder comme une prolongation de la chaîne des montagnes d'Espagne, dont une des ramifications, après avoir traversé le royaume de Valence, vient se perdre dans la mer, au cap *S. Antonio*, auprès de Denia.

## Majorque.

Majorque, la principale de ces îles, présente à peu près la forme d'un quadrilatère irrégulier, dont les côtés auroient été rongés par les eaux. Sa plus grande longueur, prise du cap Formenton au nord, à celui des Salines au midi, est de quatorze lieues communes; sa largeur, de l'extrémité de la Dragonère à l'ouest, au cap de Pera à l'est, ne dépasse pas vingt lieues.

Peu de pays ont été plus favorisés par la nature. Une chaîne de montagnes qui, partant de la Dragonère, se prolonge sans interruption jusqu'au cap Formenton, défend l'île des vents impétueux du nord et du nord-ouest. A l'abri de ces fortifications naturelles, l'oranger végète sans craindre les frimas, et offre aux heureux habitans ses

pommes d'or, mêlées presque toute l'année au parfum délicieux de ses fleurs.

Les sommets les plus remarquables de cette chaîne sont les Puigs de Torrella, Major et Galatzo. Le premier est situé au nord de l'île, à trois lieues environ de la petite ville de Soller; son élévation est, d'après mes observations barométriques, de 1463 mètres 9 décimètres. Le second, que l'on aperçoit à une lieue au sud-est du premier, ne s'élève qu'à 1115 mètres 4 décimètres. Le troisième se trouve vers l'extrémité sud-ouest de la chaîne; sa hauteur est de 989 mètres 3 décimètres. C'est de ce dernier point que partent les montagnes de la Dragonère, d'Andraix, de Calvia, qui se prolongent, d'un côté jusqu'au cap de la Figuera, et de l'autre jusqu'à Palma.

Ces trois élévations peuvent être regardées comme les noyaux de la principale chaîne de Majorque; elles sont réunies par des hauteurs moins considérables, qui dépassent rarement 600 mètres.

Les Puigs de Torrella et Major envoient au nord-est une suite de montagnes qui se bifurquent avant d'arriver à Pollensa, et dont une des branches forme le cap Formenton, et l'autre celui del Pinar. C'est entre ces deux promontoires qu'étoit situé le port d'Alcudia, ancienne capitale de Majorque.

Outre cette chaîne principale, on remarque

encore à Arta, à l'extrémité orientale de l'île, une réunion de coteaux, dont le plus élevé, le Puig Ferrutx, ne dépasse pas 538 mètres 8 décimètres.

Toutes ces montagnes, ainsi que celles de Minorque et d'Iviza, paroissent formées principalement de calcaire alpin, et, sur les sommets les plus élevés, d'un calcaire compacte sublamellaire, blanchâtre, qui paroît appartenir à la formation jurassique (1).

Elles sont généralement arides et dépourvues de verdure; mais la végétation y devient magnifique dès que la moindre humidité se mêle à la terre naturellement fertile. Les vallons sont couverts d'oliviers et de caroubiers : ces arbres acquièrent généralement des dimensions considérables. Je mesurai, auprès de Valldemosa, un olivier dont le tronc, parfaitement sain, avoit vingt pieds huit pouces de circonférence à trois pieds au-dessus du sol.

Le caroubier ne quitte guère la base des montagnes, mais l'olivier s'élève jusqu'à 500 mètres. A cette hauteur, on trouve encore le pin d'Alep, qui croît, mêlé au chêne vert, depuis le bord de la mer jusqu'à environ 700 mètres. Celui-ci végète

(1) Je dois la détermination des échantillons de roches que j'ai rapportés à M. le professeur Brongniard, qui a bien voulu prendre la peine de les examiner. Je saisis avec empressement cette occasion de lui manifester toute ma reconnoissance.

encore plus haut, et est remplacé, au sommet des Puigs de Torrella et Major, par quelques arbustes, tels que le *clematis cirrhosa*, l'*hypericum balearicum*, que l'on trouve indistinctement dans ces trois régions.

A Galatzo, le buis des Baléares croît depuis 700 mètres environ jusqu'au sommet de la montagne, où il se mêle au palmier-nain (*chamærops humilis*, Linn.) Ce dernier se plaît sur toutes les élévations de l'île. Le lieu où je l'ai vu en plus grande abondance est Arta. Il couvre tous les coteaux maritimes, et monte jusqu'au haut du Puig Ferrutx. Il forme ordinairement des touffes épaisses, qui ne s'élèvent guère au-dessus de trois pieds, et qui servent d'abri à des plantes plus délicates, telles que *ononis, polygala, cyclamen*, etc.

Cet arbre est cependant susceptible d'acquérir une assez grande hauteur. On conserve, dans l'orangerie du Jardin des Plantes de Paris, deux individus de cette espèce, qui atteignent environ vingt pieds. Mais le plus grand dont on ait encore fait mention est, je crois, celui qui existe à Palma, dans la cour du couvent des pères de la Rédemption : il m'a paru avoir soixante pieds de haut, sur un diamètre de dix à douze pouces. Parvenue à ce degré de prospérité, la tige est très-foible; le moindre vent, agitant sa tête chargée de feuilles, suffiroit pour la rompre; aussi

a-t-on soin de la soutenir, au moyen de cordes attachées aux quatre coins de la cour.

Si, en quittant les montagnes, nous descendons vers les plaines de Palma, de Campos, de Manacor; nous trouvons des champs fertiles où l'on recueille des céréales et du vin. L'olivier et le caroubier se montrent encore, mais ils sont bientôt remplacés par l'amandier et le figuier, qui croissent jusqu'au bord de la mer. Le dattier couronne le toit des habitations; le *cactus opuntia* entoure les jardins : le pays prend un aspect africain.

Le pin d'Alep, les *passerina hirsuta* (Linn.), et *velutina* (Pourr.), le pistachier-lentisque, dominent sur les dunes sablonneuses qui bordent les côtes méridionales. Enfin les *tamarix africana* et *gallica*, plusieurs joncs et quelques chénepodées, peuplent les marais salés.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les productions naturelles de l'île, me réservant d'en donner ailleurs une idée plus précise. Je me contenterai d'indiquer le nombre d'espèces dont sont composées les diverses familles de plantes qui habitent les Baléares, afin qu'on puisse comparer leur végétation à celle des pays voisins.

| | |
|---|---|
| Renonculacées | 15 |
| Nympheacées | 1 |

Papavéracées. . . . . . . . . . . . . . . 8
Crucifères. . . . . . . . . . . . . . . . .28
Capparidées. . . . . . . . . . . . . . . 1
Cistinées. . . . . . . . . . . . . . . . . .14
Violacées. . . . . . . . . . . . . . . . . 2
Polygalées. . . . . . . . . . . . . . . . 1
Frankeniacées. . . . . . . . . . . . . . 3
Caryophyllées. . . . . . . . . . . . . .22
Malvacées. . . . . . . . . . . . . . . . . 5
Hypéricinées. . . . . . . . . . . . . . 5
Acérinées. . . . . . . . . . . . . . . . . 1
Ampélidées. . . . . . . . . . . . . . . 1
Géraniacées. . . . . . . . . . . . . . 6
Oxalidées. . . . . . . . . . . . . . . . 1
Zygophyllées. . . . . . . . . . . . . . 1
Rutacées. . . . . . . . . . . . . . . . . 2
Résédacées. . . . . . . . . . . . . . . 4
Frangulacées. . . . . . . . . . . . . 2
Térébinthacées. . . . . . . . . . . . 3
Légumineuses. . . . . . . . . . . . .66
Rosacées. . . . . . . . . . . . . . . . .19
Myrtacées. . . . . . . . . . . . . . . 2
Salicariées. . . . . . . . . . . . . . . 1
Onagraires. . . . . . . . . . . . . . . 1
Ficoïdées. . . . . . . . . . . . . . . . 1
Cactoïdes. . . . . . . . . . . . . . . . 1
Portulacées. . . . . . . . . . . . . . 3
Paronychiées . . . . . . . . . . . . . 2
Crassulacées. . . . . . . . . . . . . 4

| | |
|---|---|
| Saxifragées | 1 |
| Ombellifères | 27 |
| Caprifoliacées | 5 |
| Rubiacées | 10 |
| Valérianées | 3 |
| Dipsacées | 3 |
| Composées | 69 |
| Campanulacées | 1 |
| Cucurbitacées | 6 |
| Éricinées | 3 |
| Jasminées | 4 |
| Apocinées | 4 |
| Gentianées | 3 |
| Convolvulacées | 6 |
| Borraginées | 15 |
| Solanées | 8 |
| Personées. Antirrhinées | 7 |
| Personées. Rhinanthacées | 8 |
| Labiées | 35 |
| Pyrénacées | 2 |
| Acanthacées | 1 |
| Primulacées | 5 |
| Globulariées | 2 |
| Plumbaginées | 4 |
| Plantaginées | 8 |
| Amaranthacées | 1 |
| Phytolacées | 1 |
| Chénopodées | 13 |
| Polygonées | 5 |

| | |
|---|---|
| Laurinées | 1 |
| Thymélées | 3 |
| Santalacées | 1 |
| Cytinées | 1 |
| Euphorbiacées | 17 |
| Urticées | 7 |
| Amentacées | 5 |
| Conifères | 5 |
| Alismacées | 3 |
| Aroïdées | 4 |
| Orchidées | 10 |
| Iridées | 7 |
| Amaryllidées | 5 |
| Smilacées | 3 |
| Liliacées: Asparagées | 3 |
| Liliacées: Asphodélées | 10 |
| Liliacées: Broméliacées | 1 |
| Colchicacées | 1 |
| Palmiers | 2 |
| Joncées | 5 |
| Cypéracées | 10 |
| Graminées | 54 |
| Nayadées | 2 |
| Equisétacées | 1 |
| Lycopodinées | 1 |
| Fougères | 7 |

Si nous cherchons maintenant quelle est la proportion qui existe entre le nombre des dico-

tylédones et celui des monocotylédones, nous voyons que les dernières sont aux premières comme 100 : 406. Ce résultat diffère un peu de celui qu'offriroient les végétations réunies de la France, du royaume de Naples, de la Barbarie et de l'Égypte, puisque, si l'on établissoit pour l'ensemble de ces flores le même rapport, le nombre des monocotylédones seroit à celui des dicotylédones comme 100 : 378. Cette différence, qui seroit notable si elle existoit réellement, n'est due, selon toute apparence, qu'à ce que les Baléares n'ont point encore été suffisamment explorées.

Les espèces qui habitent ces îles ont la plus grande analogie avec celles qui peuplent les autres parties de la région méditerranéenne : il est cependant peu de points qui présentent, dans un espace aussi resserré, autant de végétaux qui leur soient propres. Nous nous contenterons d'en citer ici un petit nombre.

Le *Buxus balearica* se plaît sur les montagnes de Majorque; je ne l'ai point vu à Minorque ni à Iviza, mais on m'a assuré qu'il habitoit aussi cette dernière île. Cet arbre, qui s'élève à plusieurs toises, et dont le tronc a quelquefois six pouces de diamètre, n'a encore été observé qu'aux Baléares.

On peut en dire autant de l'*Hypericum balearicum*, arbuste élégant qui couvre souvent des

coteaux entiers, et qui acquiert dans les lieux humides une hauteur d'environ quatre pieds.

Mais une des espèces les plus remarquables parmi celles qui sont particulières à la flore dont nous nous occupons, est le *Brassica balearica*, qui croît dans les fentes des rochers sur le penchant septentrional du Puig Major. Cette plante singulière, à laquelle le nom de *Brassica arborea* que Richard lui avoit donné dans son herbier, convenoit mieux que tout autre, se distingue des mêmes espèces du genre par sa tige vraiment arborescente, et par plusieurs caractères essentiels que M. Gay a développés tout récemment avec la sagacité qui lui est propre (1).

L'agriculture est dans son enfance à Majorque; les instrumens aratoires y sont peu perfectionnés : aussi les habitans sont-ils loin de retirer du sol tout ce qu'il seroit susceptible de produire.

Les vignes donnent un vin excellent; celui de Banabufar surtout pourroit être servi sur les tables les plus recherchées. C'est là qu'on recueille l'espèce de raisin blanc qui fournit le vin de Malvoisie ; on le cultive en treilles, dont les rameaux, se joignant les uns aux autres, forment de vastes berceaux de verdure sous lesquels on

(1) Mémoire lu à la société d'histoire naturelle le 6 janvier 1826.

est entièrement à l'abri des rayons du soleil. Les vignes de raisin rouge sont traitées à peu près comme dans le midi de la France; mais les habitans paroissent ignorer l'art de les tailler.

L'oranger et le citronnier sont cultivés, au nord de l'île, dans les vallons abrités par les montagnes; leur produit forme un des principaux revenus de Majorque. Le lieu où l'on trouve ces arbres en plus grande abondance est Soller. Lorsqu'en descendant du Puig de Torrella, je me dirigeois vers le petit village de Fomalutx, qui précède cette ville, je respirois un air embaumé long-temps avant d'être arrivé dans la plaine; mais lorsque je me trouvai au milieu de ces beaux vergers arrosés par un ruisseau qui descend de la montagne, j'eus de la peine à trouver des expressions qui peignissent le plaisir que j'éprouvois. La chaleur étoit considérable; une marche de douze heures dans des chemins escarpés me faisoit désirer quelques instans de repos; j'entrai dans un bosquet d'orangers, d'où je contemplai à mon aise la beauté du site : la chute du jour put seule me décider à poursuivre ma route.

Les environs de Pollensa, ville dont la population est une des plus industrieuses de l'île, produisent aussi beaucoup d'oranges et de citrons. On peut évaluer, année commune, à vingt mille charges de mulet la quantité de ces fruits

que l'on exporte de ces divers lieux, soit pour la Catalogne, soit pour la France.

Majorque fournit encore des mulets dont quelques-uns sont envoyés dans les autres Baléares et en Espagne, des bœufs remarquables par leur extrême petitesse, des chèvres, des moutons dont la chair est peu délicate, de l'huile, de la soie, du coton; enfin, divers légumes et des gousses de caroubier, dont on charge annuellement plusieurs navires.

L'état ci-joint du produit de l'île, en 1820, fera mieux connoître ses ressources (1).

(1) Je dois cet état et celui de la population de l'île à M. le marquis d'Allemall, l'un des hommes les plus distingués de Majorque par la variété et l'étendue de ses connoissances.

## PRINCIPAUX PRODUITS DE MAJORQUE EN 1820.

| | Quantité | | | Prix moyen réaux. | marav. | réaux. | marav. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Froment | 327,088 ½ | fanègues. | | 69 | 13 | 22,694,169 | 25 ½ |
| Orge | 177,284 ½ | » | | 33 | 22 | 5,965,107 | 20 |
| Avoine | 113,305 ½ | » | | 21 | 5 | 2,382,748 | 2 ½ |
| Légumes secs | 77,192 ½ | » | | 54 | » | 4,168,395 | » |
| Figues | 12,000 | quintaux. | | 40 | » | 480,000 | » |
| Amandes | 20,000 | fanègues. | | 24 | » | 480,000 | » |
| Oranges et citrons exportés | 23,315 | charges. | | 16 | 21 | 387,440 | 15 |
| *Idem* *idem* consommés dans le pays | 1,600 | » | | 22 | » | 35,200 | » |
| Lin | 213 | quintaux | 78 liv. | 260 | » | 55,582 | 27 |
| Chanvre | 4,275 | » | 62 » | 240 | » | 1,026,144 | » |
| Vin | 233,160 | quartines. | | 10 | 8 ½ | 2,389,890 | » |
| Huile | 125,617 ½ | arobes. | | 40 | » | 5,024,600 | » |
| Caroubes | 200,000 | » | | 3 | 17 | 700,000 | » |
| Gros bétail | 1,505 | têtes. | | 321 | 12 1/10 | 483,640 | 30 |
| Bêtes à laines | 30,943 | » | | 67 | 10 ½ | 2,082,827 | 30 |
| Chèvres | 15,188 | » | | 57 | 20 ½ | 875,053 | 17 |
| Cochons | 13,000 | » | | 222 | 27 3/5 | 2,896,608 | 4 |
| Laine | 1,030 | quintaux | 58 liv. | 180 | » | 196,304 | 14 |
| Soie | 21 | » | 66 » | 60 | » | 129,960 | » |
| Fromage | 3,000 | » | 83 » | 160 | » | 480,131 | 28 |
| | | | | | Total du revenu | 52,933,804 r. | 9 mar. |

Ces revenus (1) paroîtront modiques, si on les compare à l'étendue de Majorque et à la fertilité des terres : aussi seroient-ils susceptibles d'être beaucoup augmentés. Une grande partie

(1) La fanègue est une mesure de Castille usitée à Majorque, dont on se sert pour mesurer les grains et les légumes secs. Une fanègue de froment pèse de 90 à 95 livres, poids de Castille.

Le quintal de Majorque est de 104 livres, ancien poids de Montpellier.

Quatre arobes font le quintal de Majorque.

La quartine est une mesure de capacité qui sert à mesurer le grain ; elle pèse 64 livres, poids de Majorque.

L'huile se mesure par *quartans*, dont le poids est de 9 livres de Majorque ; trois de ces quartans font l'arobe de Castille, qui est de 25 livres castillanes ou 27 livres majorquines.

Les oranges et les citrons se vendent par charges de mulets ; chacune d'elles contient environ cinq cents fruits.

On sait que le douro vaut 20 réaux de vellon, et le réal de vellon 34 maravédis.

Je dois ces notes sur les mesures usitées à Majorque à M. Basile Canut, vice-consul de France, qui n'a cessé de me combler de bontés pendant le séjour que j'ai fait dans ce pays, et qu'il m'a accompagné dans plusieurs de mes courses dans l'intérieur de l'île.

de l'île est couverte de garigues, lieux incultes généralement pierreux, où végètent le pistachier lentisque, l'asphodèle rameaux et d'autres plantes inutiles. Les vignes y réussiroient à merveille et donneroient un vin d'excellente qualité. Des terrains, absolument analogues, qui ont été mis en culture dans le midi de la France, forment la plus grande partie des vignobles du Bas-Languedoc.

L'usage des engrais est entièrement négligé; les paysans se contentent de labourer la superficie de la terre, et, pleins de confiance dans la bonté du sol, négligent tous les autres soins de l'agriculture.

Les mûriers, que l'on voit en petit nombre sur le penchant des montagnes à Valldemosa, Soller, Pollensa, donnent une récolte assurée. Malgré le peu de soin des habitans, les vers à soie sont presque exempts de ces chances de mortalité qui font trop souvent le désespoir de l'industrieux habitant des Cévennes. Jusqu'où ne pourroit-on pas porter leur produit, si l'on donnoit à la culture du mûrier tout le développement dont elle seroit susceptible? Mais la nonchalance des propriétaires et la paresse des fermiers s'opposent à toute idée d'amélioration.

Majorque est loin d'être aussi peuplée qu'au temps où elle appartenoit aux Maures. D'Her-

milly rapporte, dans son histoire de ce royaume, qu'en l'an 1229, époque à laquelle *dom Jaymes I*[er], dit le Conquérant, débarqua dans l'île pour la soumettre, le roi maure qui la possédoit lui opposa une armée de 42,000 hommes, dont 5,000 de cavalerie. L'état suivant de sa population, en 1815, prouvera combien un roi de ce pays seroit peu dans le cas de réunir de pareilles forces.

*Population des villes et villages de Majorque, et nombre de soldats qu'ils fournissent pour le régiment provincial.*

| | | |
|---|---|---|
| Palma, capitale . . | 7,855 feux. . . . . | 155 soldats. |
| Santa Maria . . . . . . | 327 . . . . | 6 |
| Puigpunnent . . . . . | 273 . . . . | 5 |
| Algaïde . . . . . . . . . | 642 . . . . | 13 |
| Esporlas . . . . . . . . . | 714 . . . . | 14 |
| Manacor . . . . . . . . . | 1,832 . . . . | 36 |
| Montuiri . . . . . . . . | 445 . . . . | 9 |
| Muro . . . . . . . . . . . | 1,066 . . . . | 21 |
| Estallenchs . . . . . . | 164 . . . . | 3 |
| Selva . . . . . . . . . . . | 728 . . . . | 14 |
| Ynca . . . . . . . . . . . | 800 . . . . | 16 |
| Porreras . . . . . . . . . | 900 . . . . | 18 |
| Campanet . . . . . . . | 708 . . . . | 14 |
| Binisalem . . . . . . . | 526 . . . . | 10 |
| Deya . . . . . . . . . . . | 202 . . . . | 4 |

| | | | |
|---|---|---|---|
| Escorca. . . . . . | 47 feux. | . . . . | 1 soldats. |
| Santanyx. . . . . . | 882 | . . . . | 17 |
| Lloseta. . . . . . . | 178 | . . . . | 4 |
| La Puebla. . . . . | 619 | . . . . | 12 |
| Santa Margarita. . | 693 | . . . . | 14 |
| Campos. . . . . . | 634 | . . . . | 12 |
| Sancellas. . . . . | 847 | . . . . | 17 |
| Alcudia, ancienne capitale. . . . . | 270 | . . . . | 5 |
| Alaro. . . . . . . | 700 | . . . . | 14 |
| Felanitx. . . , . . | 1,594 | . . . . | 31 |
| Bunola. . . . . . . | 393 | . . . . | 8 |
| San Juan. . . . . . | 415 | . . . . | 8 |
| Valldemosa. . . . | 315 | . . . . | 6 |
| Andraix. . . . . . | 1,142 | . . . . | 23 |
| Soller. . . . . . . | 1,474 | . . . . | 29 |
| Pollensa. . . . . . | 1,248 | . . . . | 25 |
| Banabufar. . . . . | 101 | . . . . | 2 |
| Artá. . . . . . . . | 1,430 | . . . . | 28 |
| Llumayor. . . . . | 1,657 | . . . . | 33 |
| Calvia. . . . . . . | 163 | . . . . | 3 |
| Petrá. . . . . . . | 500 | . . . . | 10 |
| Sineu. . . . . . . | 910 | . . . . | 18 |
| Marratxi. . . . . . | 295 | . . . . | 6 |
| Total : | 33,689 feux. | | 664 soldats. |

Si nous multiplions le premier de ces nombres par quatre, qui est la quantité moyenne d indi-

vidus que l'on compte à Majorque pour chaque feu, nous aurons 134,756 habitans.

Palma, capitale de l'île, est entourée de remparts qui la mettent à l'abri d'un coup de main, mais qui seroient loin de suffire pour soutenir un siége régulier. Elle est dominée par le château de *Belver,* bâti sur le coteau du même nom.

C'est dans cette ville que réside toute la noblesse de l'île : les nombreuses habitations, disséminées sur le reste du territoire, sont rarement visitées par leurs indolens propriétaires. Les plaisirs ne sont cependant pas bien vifs à Palma; quelques réunions peu nombreuses, une salle de spectacle où l'on joue des opéras italiens, sont à peu près tous les délassemens que l'on peut se procurer dans cette capitale.

Les nobles sont généralement fort riches; ils possèdent la plus grande partie de l'île. Quelques-uns descendent des compagnons d'armes de Jacques-le-Conquérant; ces familles sont très-fières de leur origine, et se mêlent rarement avec les autres.

Les promenades sont fréquentées, le dimanche, par les deux sexes. Les dames sont toutes vêtues à l'espagnole et armées d'un éventail dont elles se servent avec grâce; les plus âgées portent encore un long rosaire à la main. Les hommes ont adopté le costume françois; quelques-uns, mal-

gré la chaleur, sont enveloppés d'un grand manteau.

Les prêtres et les moines sont très-nombreux à Palma; les derniers jouissent surtout d'un grand crédit. On compte trente couvens d'hommes ou de femmes dans l'intérieur de la ville; quelques-uns sont richement dotés; celui des Dominicains, entre autres, jouit de 50,000 livres de rente; d'autres, tels que ceux des Franciscains et des Capucins, vivent d'aumônes. L'exemple suivant, dont l'authenticité m'a été garantie, prouve jusqu'où l'influence des moines peut s'étendre.

Le marquis d'A......, grand d'Espagne, habitant de Majorque, possédoit un tableau de Raphaël représentant une Vénus à demi nue. Un voyageur anglois lui en avoit offert 10,000 douros, qu'il avoit constamment refusés. Un moine vint un jour chez lui, vit ce tableau, et fit une verte réprimande au marquis. Celui-ci prit un pinceau, et couvrit sur-le-champ les nudités qui avoient offusqué le moine.

Le commerce est presque nul à Majorque; il ne consiste guère qu'en denrées de première nécessité. Cette île a cependant été jadis le principal entrepôt du commerce entre l'Europe et l'Orient. Les épiceries et les autres marchandises de l'Inde étoient apportées par la mer Rouge à Suez, de là au Caire sur des chameaux,

ensuite à Damiette et à Alexandrie par le Nil, enfin à Majorque, où elles étoient vendues pour être distribuées dans les divers royaumes de l'Europe. Mais, depuis la découverte du cap de Bonne-Espérance, l'île a perdu les avantages que lui donnoit sa position. Le seul monument qui atteste son antique splendeur est l'ancienne Bourse, édifice vaste et d'une belle construction, que l'on voit encore auprès du port.

Les artisans et le peuple de Palma n'ont rien qui les distingue des autres Espagnols : naturellement paresseux, ils sont avides de fêtes et de cérémonies religieuses.

Je me trouvois dans cette ville pendant la semaine-sainte ; je fus témoin des nombreuses processions que l'on y fait à cette époque, qui sont mêlées de scènes représentant les circonstances de la Passion. On se fait difficilement une idée du tumulte qui règne alors dans les églises : à peine entend-on la voix des prêtres qui chantent dans le chœur. Des mannequins, représentant l'apôtre Judas, étoient suspendus à tous les carrefours ; quelques-uns portoient des écriteaux qui énuméroient les forfaits de ce traître. Je ne pus m'empêcher de rire en voyant qu'on l'accusoit, entre autres crimes, d'être le chef des francs-maçons et des libéraux. Le samedi, le peuple s'empara de lui, on le fusilla, on le brûla, et on jeta ses cendres à la mer. Ces scènes sont d'ordinaire

précédées du discours d'un moine qui excite la fureur de ceux qui l'écoutent en énumérant les forfaits de Judas.

Les *pagés*, ou habitans des campagnes, sont tout aussi superstitieux que le peuple de Palma ; mais la bonté et la douceur font la base de leur caractère. Il n'y a point d'auberges dans l'intérieur de l'île : dès qu'un voyageur se présente avec une lettre de recommandation, ces bonnes gens lui offrent tout ce qu'ils possèdent avec une cordialité inexprimable.

Le costume des hommes ressemble beaucoup à celui des Grecs. Une large culotte plissée qui ne descend pas plus bas que le genou, une petite veste ronde sans collet, un large chapeau, des spardilles, sont tout l'habillement des plus riches. Les pauvres et les bergers ne portent qu'une culotte de toile et une peau de chèvre qu'ils ne prennent pas même la peine de façonner en forme de manteau : ils passent leurs bras à travers les trous qu'ont laissés les pattes de devant, et la queue de l'animal leur pend derrière le dos.

Pour achever ce que j'ai à dire des mœurs de Majorque, je dois ajouter quelques mots sur les anciens juifs qui habitent cette île. Ces malheureux, dont les pères ont été convertis à la religion chrétienne en l'an 1435, n'ont pu se laver encore de leur péché originel. Ils habitent un quartier séparé et ne se mêlent jamais aux autres

habitans, qui les mettent à peine au-dessus des animaux (1), et les désignent sous le nom de *chouettes*, épithète injurieuse dont je n'ai pu saisir l'étymologie.

Malgré le profond mépris dont est accablée cette caste, quoique ses biens aient été fréquemment pillés, elle jouit encore de beaucoup d'aisance. Naturellement industrieux, les juifs sont les seuls orfévres de l'île, et font presque à eux seuls le commerce du pays.

## Minorque.

Minorque passe, avec raison, pour la seconde des Baléares. Sa longueur est d'environ 33 milles anglois; sa largeur varie entre 8 et 12 milles; sa superficie contient 236 milles carrés (2).

La sommité la plus élevée de cette île est le *monte Toro*, au nord-ouest de Mahon. Cette élévation est jointe au mont Agathe, situé au nord-est de Ciudadela par quelques coteaux peu élevés. Ces montagnes sont généralement dépourvues de terre végétale; presque partout la roche nue laisse dessécher sans fruit les semences apportées par les vents. Quelquefois cependant une

(1) On prétend, dans le pays, que leurs femmes naissent avec une queue.

(2) Armstrong, Histoire naturelle et civile de Minorque.

petite source, s'échappant du milieu des pierres arides, vient rendre la vie à ce désert. Alors, entre les fentes des rochers, s'élèvent en abondance des oliviers sauvages, des myrtes, des pistachiers lentisques, et une foule d'autres arbustes.

En général, les arbres n'acquièrent que de foibles dimensions à Minorque. Les vents du nord et du nord-ouest, dont la violence n'est point arrêtée, comme à Majorque, par une chaîne de montagnes élevées, renversent tout ce qui s'oppose à leur furie.

Minorque est divisée en cinq cantons ou *terminos*, qui prennent chacun leur nom de leur ville principale. Voici l'état de leur population (1), qui a peu varié depuis le milieu du dernier siècle :

| | |
|---|---|
| Termino de Ciudadela... | 7,000 habitans. |
| *Id.* de Mahon...... | 13,000 |
| *Id.* d'Alaior........ | 5,000 |
| *Id.* de Mercadal. ... | 1,700 |
| *Id.* de Férérias.... | 1,100 |
| Total.... | 27,800 habitans. |

L'île ne produit pas assez de blé pour la nourriture de ses habitans ; le vin et l'huile sont plus que suffisans pour la consommation du pays.

(1) Armstrong, Histoire naturelle et civile de Minorque.

Mahon est, depuis le séjour des Anglois, la capitale de Minorque. Elle a dû cet avantage à la beauté de son port, qui la rend un des points les plus importans de la Méditerranée. De grandes rues tirées au cordeau, des maisons charmantes, quoique généralement petites, une propreté remarquable la distinguent des autres villes d'Espagne. Aussi les Mahonois ne s'assimilent en aucune façon aux autres Espagnols, qu'ils méprisent. Tout leur désir seroit d'appartenir à une autre puissance, quelle qu'elle fût.

Pendant la guerre de 1808 à 1814, ces insulaires avoient fait des fortunes considérables. La grande habitude qu'ils ont de la mer les rendoit des corsaires dangereux; ils venoient enlever nos navires jusqu'à l'entrée de nos ports. Depuis la paix, la misère se fait vivement sentir; la plupart des habitans vendent tout ce qu'ils ont pour subsister; le nombre des filles publiques est prodigieux. Mahon, situé à l'extrémité d'une île peu fertile, ne peut fleurir que par le commerce; l'état de foiblesse de l'Espagne, qui ne peut pas même protéger son pavillon dans la Méditerranée, offre un triste avenir à ses habitans. La seule ressource qui reste à cette ville consiste dans la dépense que fait l'escadre hollandoise qui stationne constamment dans le port. Quelques navires françois, anglois et américains y font aussi parfois de courtes relâches.

Le port a une lieue de long sur cinq à six cents toises dans sa largeur moyenne. La nature a tout fait pour le rendre commode et sûr; il est encaissé entre deux coteaux escarpés qui se prolongent jusqu'à la ville. Partout, même au pied du rocher, les vaisseaux peuvent naviguer sans craindre des écueils. La profondeur moyenne de l'eau est de 70 à 80 pieds. Son entrée a 150 toises de large. On remarque dans sa longueur cinq îles : la première, située à un quart de lieue de l'embouchure, est destinée à la grande quarantaine; la seconde reçoit les navires qui ne font qu'une quarantaine moindre de dix jours; la troisième renferme un bel hôpital bâti par les Anglois; elle est suivie d'une quatrième inhabitée; enfin, la cinquième sert d'arsenal pour la construction des navires.

L'ancien fort Saint-Philippe, dont il n'existe plus que des ruines, étoit situé sur la gauche, à l'entrée du port. On remarque, du même côté, à une demi-lieue de Mahon, la petite ville de *Charles-Town*, fondée par les Anglois, et nommée depuis *Villa-Carlos* par les Espagnols.

Ciudadela, ancienne capitale de l'île, est encore le séjour de la noblesse : sa proximité de Majorque entretient quelques relations commerciales entre ses habitans et ceux d'Alcudia et de Pollensa.

En général, les Minorquins sont beaucoup

moins superstitieux que les autres Espagnols; leurs mœurs se ressentent du long séjour que les Anglois ont fait chez eux. On ne compte, m'a-t-on dit, que trois couvens d'hommes dans toute l'île. Du reste, ces insulaires n'ont rien qui les distingue des Majorquins; leur costume est le même que celui que j'ai décrit en parlant des *pagés* de Majorque.

## IVIZA.

Iviza est formée par une réunion de coteaux peu élevés. Lorsqu'on l'aperçoit de la mer, on ne voit qu'une vaste forêt qui semble couvrir toute l'île; son aspect sauvage annonce le foible degré de civilisation auquel sont parvenus ses habitans.

Sa plus grande longueur, prise du nord-est au sud-ouest, est d'environ sept lieues communes; sa largeur varie entre trois et quatre lieues.

Les coteaux, qui forment presque la totalité de son territoire, sont couverts des *Pinus alepensis* et *Pinea*, mêlés avec des *Juniperus phœnicea*, dont la tige a quelquefois un pied de diamètre et s'élève à plusieurs toises de hauteur. Le pistachier lentisque, la pastérine velue, le romarin et un grand nombre de cistes remplissent les vides qui se trouvent entre les arbres.

Au milieu de ces collines sont quelques plaines où l'on recueille du blé et du vin. Les champs sont souvent plantés d'oliviers et de caroubiers,

dont la végétation est aussi vigoureuse qu'à Majorque.

Les mœurs des habitans d'Iviza sont dures ; elles se ressentent de la misère de l'île et de son peu de communication avec les pays civilisés. Les hommes sont presque toujours armés d'un fusil ; leur plus grand amusement est de s'exercer à tirer à balle.

La danse est aussi un de leurs plaisirs favoris. J'assistai à un bal champêtre, à l'occasion d'une fête qu'un des plus riches paysans de l'île donna à l'évêque et au gouverneur. Leurs instrumens de musique consistent en une espèce de flageolet à trois trous dont le ménétrier joue, tandis que, de l'autre main, il bat la mesure sur un petit tambour. Un jeune homme, qui tient à la main deux castagnettes, figure avec deux femmes; celles-ci marchent la tête baissée en exécutant diverses passes, tandis que leur cavalier fait des bonds bizarres au-devant d'elles avec beaucoup d'agilité. La danse terminée, un jeune homme improvisa une chanson fort longue sur un ton monotone et tremblant; il s'accompagnoit en battant du tambour. Le sujet de sa chanson étoit ses aventures amoureuses et ses succès auprès des jolies filles du pays. Les Ivizains ne connoissent pas d'autre air que celui-là ; il s'adapte à toutes les paroles ; chaque amant célèbre sa maîtresse de la même manière, en



Paysanne d'Iviza.



Paysan d'Iviza.

affectant de parler du nez, et donnant à sa voix, à la fin de chaque couplet, une inflexion tremblante.

La manière dont se font leurs mariages est assez singulière. Un jeune homme désire épouser une fille, il la demande au père; si celui-ci la lui accorde, il est regardé par tous les parens comme faisant déjà partie de la famille, mais il ne se marie qu'après plusieurs années d'attente. Pendant ce long intervalle, les garçons du voisinage viennent visiter la prétendue en présence de son père. Le premier qui se présente, le soir, jouit du droit de passer la nuit à causer avec elle. Il essaie, par tous les moyens possibles, de rompre le mariage projeté; il énumère les défauts du prétendu, et la fille est obligée de l'écouter jusqu'au bout sans se plaindre. Le jour venu, il se retire; mais il revient quelquefois, dès la nuit suivante, recommencer ses séductions: s'il arrive le premier, il est de nouveau reçu par le père, qui, ainsi que l'amant, souffre ces vexations qu'ils ont eux-mêmes fait supporter aux autres.

Le costume des Ivizains diffère totalement de celui des habitans de Majorque et de Minorque. Au lieu d'une culotte large à la grecque, ils portent un pantalon étroit qui descend jusqu'à demi-jambe: le grand chapeau rabattu des premiers est remplacé par un bonnet de laine rouge;

enfin, leurs spardilles sont faits en jonc, et présentent au bout du pied une pointe relevée qui rappelle la forme des sabots de nos habitans de la Lozère.

La capitale d'Iviza, qui porte le nom de l'île, est bâtie sur le penchant d'un coteau escarpé, au sommet duquel on remarque le château habité par le gouverneur, le palais de l'évêque et la cathédrale. Elle est entourée de murs qui suffisent pour la défendre contre les révoltes fréquentes des campagnards. Ces malheureux sont accablés de contributions si fortes, qu'il leur est souvent impossible de les payer : vexés alors par les employés du fisc, ils se soulèvent et viennent en armes assiéger la ville. Leur dernière révolte, en 1824, a été très-sérieuse : le gouverneur, don *Juan Nagthen*, homme dont la mémoire est généralement vénérée, eut beaucoup de peine à les engager à rentrer dans le devoir. Il n'avoit à leur opposer que cent hommes, qui composent toute la garnison de l'île.

La plaine qui entoure la ville est marécageuse; on y cultive en abondance l'espèce de coton connue des botanistes sous le nom de *Gossypium herbaceum*, qui, dans les Baléares comme sur les côtes d'Afrique, devient un arbrisseau de quatre à cinq pieds. Cette plante se sème au mois de mars; elle porte des fruits dès l'automne, mais en petite quantité; on taille ses

tiges ras de terre au mois d'avril. Les deux années suivantes sont les plus productives; la quatrième ressemble à la première. On arrache alors la plante, qui ne rapporteroit plus de quoi payer les frais de la culture.

Le coton réussit à Majorque tout comme à Iviza : j'en ai vu de belles plantations auprès d'Arta. Ne seroit-il pas possible de le naturaliser en Corse, et peut-être même dans les parties les plus chaudes du midi de la France ? Le thermomètre descend quelquefois au-dessous de zéro dans les plaines de Majorque, et les montagnes de l'île se couvrent tous les ans de neige. Néanmoins, le cotonnier résiste aux intempéries momentanées de la saison. Quels avantages n'offriroit pas sa culture aux Corses et aux Provençaux !

Iviza possède les salines les plus considérables des îles Baléares. Elles sont situées à une lieue au sud-ouest de la capitale, et s'étendent jusqu'à quatre lieues de cette ville. Leur produit seroit important, si les droits énormes que le gouvernement espagnol a mis sur le sel ne s'opposoient à son extraction. La seule exportation se fait pour l'Espagne.

L'île produit encore du goudron que l'on retire du *Pinus alepensis* qui peuple les forêts, et du bois de *Juniperus phœnicea*, dont on fait un assez grand commerce.

On compte dans Iviza environ 15,000 âmes, dont quatre habitent la capitale. Les *pueblas*, ou villages, ne sont composés que d'un petit nombre de maisons groupées autour de l'église paroissiale; les autres habitations sont disséminées dans l'île.

### Formentera.

Formentera n'est séparée d'Iviza que par un canal très-étroit parsemé d'îlots inhabités. Elle contient environ 1,500 habitans; son principal revenu consiste en blé.

On a fait mille contes absurdes sur la quantité de serpens dont on assuroit que cette petite île étoit infestée; il n'en existe pas plus là que dans les autres Baléares. Cet archipel est non seulement exempt de reptiles venimeux, mais encore de tout animal nuisible. On n'y voit ni loups ni renards. De nombreux troupeaux de chèvres et de moutons, devenus sauvages, errent sans crainte dans les bois, et bondissent avec agilité à l'approche de l'homme. Les derniers que j'ai vus en assez grand nombre auprès d'Arta, dans l'île de Majorque, sont plus petits que ceux qui naissent dans le bercail; mais leur chair est tres-estimée.

### Cabrera.

Cabrera n'est, à proprement parler, qu'un rocher aride, séparé de l'extrémité méridionale de

Majorque par un bras de mer. Elle n'est habitée que par des pâtres qui soignent de nombreux troupeaux de chèvres.

C'est dans ce désert que furent relégués, vers la fin de l'avant-dernière guerre, un grand nombre de prisonniers françois. On leur apportoit, tous les trois jours, quelques vivres de Majorque ; mais la quantité qu'on en distribuoit à chacun étoit si modique, que la plupart succombèrent en peu de temps : leurs ossemens se voient encore dans l'île. Le souvenir de cette cruauté, que les restes de mes malheureux compatriotes me rappeloient vivement, me fit regagner bien vite le léger esquif qui m'avoit amené ; et, pressant mes rameurs, j'arrivai en deux heures dans la rade de Campos.

---

---

# EXTRAIT DU VOYAGE DE BROOKE

## AU CAP-NORD EN 1820;

Tome Ier, en anglois.

---

Il est sans doute impossible de peindre, par le seul secours des paroles, les montagnes escarpées de la Norvège, ses lacs semblables à des mers, ses sombres forêts de pins, et l'on doit savoir gré au capitaine Brooke d'avoir dessiné ce que les mots n'auroient pu rendre : aussi n'avons-nous que des éloges à donner aux planches qui accompagnent sa relation ; mais, pour celle-ci, le défaut de critique s'y fait trop sentir, et ce n'est pas à tort qu'on a reproché à l'auteur sa crédulité et son exagération. Nos lecteurs en jugeront par le court extrait que nous allons leur offrir.

La première moitié de ce volume, qui traite de la Suède, est la moins intéressante. Nous suivrons l'auteur au moment où il arrive aux frontières de la Norvège. Il dit, en parlant des habitans de ce pays :

« J'ai vu à Morhous des orgues parfaites dans » leur ensemble et construites par un simple pay-

» san, qui, de lui-même et sans instruction, en
» a composé tout le mécanisme. Un étranger est
» surpris de l'industrie des Norvégiens. Eloignés
» des villes et des villages, vivant dans des ca-
» banes au milieu des montagnes, et souvent à
» plusieurs milles de leur plus proche voisin, le
» besoin leur apprend à suppléer aux ressources
» qu'ils ne sauroient se procurer. Le même
» homme est tailleur, cordonnier, charpentier,
» menuisier, et souvent même horloger. On en
» trouve qui sont très-habiles à ciseler, et l'écla-
» tante blancheur de leurs bois rend leurs ou-
» vrages en ce genre de véritables ornemens qui
» décorent leurs chaumières.

» La jolie forme de leurs cuillers, qu'ils fa-
» çonnent parfois à l'ancienne mode, pourroit
» servir de modèle à nos orfévres ; ils exécutent
» aussi des ouvrages remarquables en argent, en
» cuivre et autres métaux : en un mot, il est peu
» d'objets qu'ils soient obligés d'acheter dans les
» villes. C'est pendant leurs longs hivers qu'ils
» s'exercent, à l'exemple de leurs parens, à dé-
» velopper leurs talens naturels. »

Il arrive à Bronde. « Je vis bientôt, dit-il, que
» mon hôte étoit un homme riche. Il possédoit
» en effet plusieurs hameaux et beaucoup de
» terres dans les montagnes, où elles ne sont pas
» chères. Il avoit dix-sept enfans et presque le
» double de serviteurs qui tous vivoient avec lui,

» et qui l'entouroient comme un patriarche des » anciens temps. La malpropreté qui régnoit » parmi tout ce monde m'étoit inconcevable, et » je soupirai après le lendemain, où je me pro- » posai de repartir. Mon dîner très-simple, puis- » qu'il ne consistoit qu'en une grande truite, fut » bientôt préparé, et la plus jolie des filles de mon » hôte fut choisie pour me servir. Elle avoit de » beaux yeux bleus ombragés de grands cils ; » moi, je mourois de faim, ayant long-temps » fait abstinence ; mais mon appétit m'abandonna » quand je vis son hideux déshabillé, ou plutôt » sa nudité, et lorsqu'en m'apportant mon dîner » j'aperçus sur ses mains les cruels ravages d'un » mal assez commun parmi le peuple norvégien. Je » fus forcé de la prier de ne pas se donner la peine » de me servir ; mais, n'en devinant pas sans » doute le motif, elle ne se hâta pas de m'obéir.

» Mon sommeil ne fut troublé que par les sou- » ris et les rats, qui se promenoient en bandes » joyeuses sur mon lit et autour de moi. Je me » levai de grand matin. Tout dormoit. En cher- » chant mon Suédois pour lui donner l'ordre de » hâter notre départ, j'entrai dans une vaste pièce » que, la veille, j'avois vue cuisine, et qui, dans ce » moment, étoit devenue dortoir. En ouvrant la » porte, une scène assez singulière s'offrit à mes » regards. Sur cinq ou six grands lits, ou plutôt » grandes auges, reposoient une vingtaine de

» personnes des deux sexes absolument nues.
» La couleur cuivrée des uns, qui contrastoit avec
» la blancheur des autres, rendoit ces divers
» groupes encore plus remarquables. Pour com-
» pléter le tableau, plusieurs gros cochons de lait
» qui savouroient également les douceurs du som-
» meil, répondoient, par leurs grognemens, aux
» ronflemens de leurs camarades (j'allois presque
» dire de leurs frères). J'attribue la coutume géné-
» rale, en Norvège, de dormir nu, tant à l'exces-
» sive chaleur que répandent les poêles qu'au
» désir d'économiser le linge.

« Je regarde la couleur rembrunie de la peau
» des Norvégiens comme l'effet de l'extrême âpreté
» de leur climat; il est cependant très-curieux que
» celle de leur visage, exposée aux mêmes injures,
» soit ordinairement blanche. »

« Nous arrivâmes le matin de bonne heure à
» Jerkin. J'y vis un grand nombre de paysans avec
» leurs filles, qui avoient dansé toute la nuit au
» son du violon, et qui continuoient, quoique le
» soleil fût déjà levé; la polonoise est leur danse
» favorite. »

Le capitaine arrive ensuite à Overgaard, où il est obligé de changer sa manière de voyager et de remplacer sa voiture par un bateau que dirigeoient six bons rameurs.

« Rien, dit-il, n'est plus admirable que la lim-
» pidité des mers septentrionales. Nous glissions

» lentement sur la surface, et je voyois le fond, » qui généralement étoit un sable blanc, sur le- » quel je pouvois distinguer les plus petits objets, » quoiqu'ils fussent à 20 et 25 brasses de profon- » deur. Pendant toute ma navigation, rien ne m'a » paru plus extraordinaire que les vastes solitudes » de l'abîme offertes ainsi à mes regards. Nul vent » n'agitoit la surface de la mer, et l'agréable mou- » vement que lui imprimoient les rames sembloit » à peine en troubler le cristal. Penché sur le plat- » bord, je contemplois avec une délicieuse ad- » miration la scène qui fuyoit lentement à mes » yeux. Là où le fond étoit sablonneux, je voyois » distinctement diverses espèces d'astories, d'é- » chinites, jusqu'aux plus petits coquillages; l'eau » faisoit l'effet d'une loupe, qui, en agrandissant » les objets, semb le les rapprocher. En avançant, » je vis à une grande profondeur les flancs rabo- » teux d'une montagne qui s'élevoit vers notre » bateau, et dont la base étoit peut-être à plu- » sieurs milles de profondeur; quoique nous na- » vigassions sur une surface des plus unies, il nous » sembloit gravir cette montagne; et, lorsque » nous passâmes sur son sommet, qui ne sem- » bloit qu'à quelques pieds de notre bateau, et que » nous revînmes à sa pente, qui étoit presque » perpendiculaire, un golfe immense s'offrit à mes » yeux, et je crus un moment être précipité dans » cet abîme, tant le cristal de l'eau prêtoit de vé-

» rité à cette illusion effrayante. A cette montagne,
» je vis se succéder des plaines, des prairies couvertes de plantes marines, des forêts qui s'étendoient au loin, habitées sans doute par des milliers d'animaux inconnus à l'homme. J'observai souvent des poissons d'une singulière forme qui se glissoient lentement dans ces bocages aquatiques. En avançant, le fond devenoit moins visible; ces scènes magiques disparurent insensiblement, et se confondirent dans le vert foncé des vastes profondeurs de l'Océan. C'est là qu'on trouve la *Gorgone* (en norvégien *Söetræ*), que les Norvégiens même regardent comme une rareté, et qu'ils suspendent dans leurs demeures. Ce zoophite croît en forme d'arbre ou de rameau; et peu de personnes même, après l'avoir attentivement considéré, le croiroient un être vivant, tant il ressemble à un végétal; mais les observations des naturalistes modernes ont détruit cette opinion, qui long-temps avoit prévalu.

« La gorgone est couverte d'écailles blanches, qui, semblables à des capsules séminales, pendent tout à l'entour. J'appris que ce zoophite a non seulement de la chair et des os, mais même quelques muscles et tendons. La tige, qui est l'os de l'animal, paroît formée de diverses couches d'une matière calcaire dure et dans l'état de vie; elle est couverte d'une substance charnue,

» où l'on voit des tubercules blanchâtres, et qui ser-
» vent de cellules aux innombrables animaux qui
» forment la gorgone, et dont elle protège les
» parties délicates; ils peuvent contracter et ou-
» vrir ces cellules, et c'est de là que le polype
» étend ses tubercules pour saisir sa nourriture,
» qui enfin est conduite à la tige ou corps de
» l'animal.

» Ce qui prouve que la gorgone est véritable-
» ment un animal, c'est l'odeur d'arrêtes de pois-
» son qui s'exhale de ses os quand on les brûle.
» On ignore comment s'opère sa reproduction et
» sa croissance, qui paroît suivre les lois de la vé-
» gétation.

» En voulant fixer les limites des règnes de la
» nature, on rencontre des difficultés qui sou-
» vent renversent les théories que les naturalistes
» se plaisent à élever.

» La manière dont on tire la gorgone des vastes
» profondeurs de l'Océan est remarquable. On ne
» trouve guère le vör (*Perca marina*), qu'à une
» profondeur de 150 à 300 brasses. Les pêcheurs
» ont généralement observé qu'il y abonde à
» cause des plantes marines et des gorgones,
» dont il est probable qu'il dévore les polypes. Il
» arrive parfois que ce poisson, pris dans les
» filets, les entraîne vers les gorgones : si les
» pêcheurs ne peuvent dégager leurs filets de
» la gorgone, ils les perdent; si, au contraire, le

» filet ne s'est attaché qu'aux branches, il les
» rompt, et c'est ainsi qu'elles arrivent avec le filet.
» Les pêcheurs les suspendent dans leurs cabanes,
» et les regardent comme un préservatif contre les
» tempêtes; ils prétendent avoir vu des gorgones
» qui ne le cédoient point en grosseur aux grands
» arbres de nos forêts, et qui avoient de 50 à
» 60 pieds de longueur. »

Le capitaine Brooke en a rapporté, et invite les curieux à visiter sa collection.

Voici ce qu'il dit au sujet du serpent de mer et du kraken :

« Les pêcheurs de Sejerstadt assurent avoir vu, il y a deux ans, le grand serpent marin : sa partie surnageante pouvoit avoir soixante pieds d'étendue. Quant au kraken, tout ce que j'en ai appris, c'est qu'il doit avoir été vu à quelque distance de la côte par un temps calme, et qu'il a étendu ses deux bras, qui étoient grands comme des mâts de navires. »

Il rapporte ensuite ce que lui a dit, au sujet du serpent marin, M. Schilderup, maître de poste d'Otersun. « Il parut pour la première fois, au commencement de juin 1819, par un temps excessivement chaud; il resta immobile à fleur d'eau, paroissant chercher les rayons du soleil. Plus de trente personnes l'ont vu. M. Schilderup s'en approcha en bateau, et trouva qu'il pouvoit avoir six cents pieds de longueur, autant qu'il en

put juger par les grands replis de son corps. Sa couleur est grisâtre. A la distance où l'on se tenoit, on ne put voir s'il étoit couvert d'écailles; mais, toutes les fois qu'il faisoit un mouvement, il en résultoit un bruit semblable à un craquement. Sa tête étoit faite comme celle du serpent connu; on ne put s'assurer s'il avoit des dents. Il exhaloit une odeur si forte, que les matelots effrayés n'eurent pas le courage de l'approcher de plus près. »

Le capitaine Brooke avoit des lettres de recommandation pour l'évêque de Nordland ; il trouva ce prélat revenant d'une partie très-éloignée de son diocèse, qui, sans contredit, est le plus vaste et le plus septentrional du monde. Sa tournée annuelle est de presque 750 milles; il n'avoit jamais été jusqu'à l'île de Mageroé au Cap-Nord; mais il se proposoit de la visiter incessamment. Le Finmark, qui n'est qu'une partie de son diocèse, comprend toute la Laponie norvégienne, vaste contrée, dont l'intérieur est presque désert, et renferme des montagnes très-escarpées et arides que traversent quelquefois les Lapons avec leurs troupeaux de rennes. L'évêque avoit vu de près le serpent de mer dans la baie de Shoresund, district de Trônthiem. « Il n'avoit pu distinguer sa tête, qui étoit alors plongée dans l'eau ; mais, à la surface qu'occupoient les vastes plis de son corps, il jugea qu'il pouvoit

avoir environ cent pieds de longueur. Quant au kraken, il n'a trouvé personne qui l'ait vu, et regarde tout ce qu'on en dit comme des contes. »

Outre ces deux animaux, le capitaine Brooke nous donne encore quelques détails sur les limmings, qu'il croit inconnus aux autres contrées du monde. Cette espèce de rat a cinq pouces et demi de longueur, les oreilles rondes et petites, de grandes moustaches noires, le ventre d'un jaune pâle, le dos et les flancs brunâtres tachetés de noir, une petite queue d'un demi-pouce de longueur, cinq doigts aux pieds, la lèvre supérieure fendue, et deux dents dans chaque alvéole; il habite les Alpes de la Laponie qui s'étendent entre la Suède et la Norvège. Ces animaux arrivent tout à coup; on est quelquefois vingt ans sans en voir; mais ordinairement ils paroissent tous les trois ans, et en nombre si prodigieux, qu'on peut dire qu'ils couvrent le pays; ils suivent régulièrement la même direction, et rien ne peut s'opposer à leur marche. Les gens superstitieux du pays regardent leur apparition comme un signe de guerre et de disette. En effet, s'ils passoient dans des pays cultivés, ce seroit fait des récoltes et de toute végétation.

Au commencement de 1808, ils se montrèrent en grand nombre à Dovrefield et à Tronthiem; les petits garçons les prennent en enduisant de goudron des planches; les chiens en tuent beau-

coup, mais ils ne les mangent pas. Leur départ est aussi prompt que leur arrivée. Quand on veut les arrêter avec des bâtons, ils se mettent en défense en poussant une espèce de glapissement. » M. Johanson a raconté au capitaine Brooke qu'en 1783, assistant à une revue de cavalerie, il a vu les limmings, qui fourmilloient alors dans les environs de Tronthiem, se mettre dans une attitude de défense quand les militaires faisoient leurs manœuvres, ce qui offroit un spectacle tout-à-fait amusant. M. Kundtson les a vu passer des fleuves et des baies : arrivés au bord de l'eau, les plus avancés se jettent à la nage, en sorte que la tête de l'un s'appuie sur le dos de l'autre; et, quand ils ont ainsi établi la communication entre les deux rives, toute la colonne passe par-dessus (1). Quand ils passent un bras de mer, ils sont fort inquiétés par les mouettes, et il s'en noie un grand nombre. Le capitaine Brooke dit que le peuple croit que les limmings tombent des nues. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les rennes les mangent. »

Voici les détails qu'il nous donne sur la pêche:

« Elle s'ouvre au commencement de février: c'est alors que les vaisseaux de Helgeland, de Nordland et de Finmarck se rendent aux îles

(1) On a observé que les marmottes et les écureuils gris en usent de même.

Loffoden. Il n'est pas permis de commencer avant que les deux tiers au moins des navires attendus (dont on connoît toujours d'avance le nombre) ne soient arrivés, et qu'on ait déclaré que la pêche est ouverte. A toute autre époque de l'année, la pêche est entièrement libre. Les poissons, aussi exacts que les pêcheurs, approchent par millions de la côte; le plus grand nombre est pris dans des filets tendus perpendiculairement à la profondeur de 50, 100 et 150 brasses. Dirigeant leur course invariable vers le sud, ils se prennent dans ces filets, dont les mailles sont assez larges pour recevoir leur tête, mais non leur corps ; ils veulent rebrousser chemin, et sont pris par les ouïes. Les pêcheurs tirent leurs filets le matin, les vident et les raccommodent pour le soir ; ils étendent les poissons deux à deux, après leur avoir ôté la tête et les avoir vidés, sur des perches qu'ils ont préparées d'avance, à six pieds de hauteur : il ne faudroit pas que les poissons se touchassent, parce qu'ils tourneroient (deviendroient noirs) et ne seroient pas si faciles à saler. Au reste, l'atmosphère des îles Loffoden est si pure, que le poisson séché se conserve pendant plusieurs années ; et il est défendu aux pêcheurs, sous des peines sévères, de les ôter de ces claies avant le 14 juin. Les agens de l'évêque de Nordland et Finmarck, qui afferment ses dîmes, veillent à l'exécution de la loi.

» Leurs réglemens sont en petit nombre et fort simples. Dès que le nombre suffisant de vaisseaux est arrivé, les pêcheurs tiennent conseil pour fixer l'époque où ils doivent commencer leurs opérations ; c'est ce qu'ils peuvent faire de plus prudent, l'expérience leur ayant appris que, si les premiers poissons, ou les avant-coureurs du banc, sont effrayés ou arrêtés par quelques filets, ils se tournent soudain d'un autre côté, mais ne rétrogradent jamais, et qu'alors la saison de la pêche se passe presque avant qu'on parvienne à les rencontrer. Pour savoir si les précurseurs ont passé, les pêcheurs se servent de la ligne.

» Une autre disposition de leur réglement consiste à choisir un *amiral*, ou juge des différends qui s'élèvent entre eux, dont l'objet se borne pour l'ordinaire aux empiétemens que se permettent quelques pêcheurs sur le district de leurs voisins. Dans le cas où les parties ne seroient point satisfaites de la décision de l'amiral, elles peuvent avoir recours à un négociant des îles Loffoden qui réside le plus près du lieu où s'est élevé le différend.

» Le principal objet de la pêche est la morue ; quand la température ne permet pas de la sécher tout entière, les pêcheurs la dépècent ; la tête sert d'engrais pour le bétail ; les œufs, d'appât ; le foie salé s'exporte en barils. Ce

qu'on appelle l'*huile blanche* est extraite des foies; l'autre huile, qu'on nomme *brune*, s'obtient par ébullition ; elle a beaucoup moins de valeur. Il faut 500 foies pour faire un baril de 36 gallons (144 pintes de Paris), et l'on compte qu'il s'en exporte de Norvège 30,000 barils qui passent à Brême, à Hambourg, et surtout en Hollande, où l'on s'en sert pour la préparation des cuirs.

» Il est un autre procédé plus simple de sécher la morue ; c'est de la placer, dépecée, sur les rochers, et c'est de là que lui vient le nom de *stokfisch* et *klipfish*, qu'elle porte en Allemagne et en Angleterre. La pêche dure sept à huit semaines, pendant lesquelles tout le banc passe au sud.

» On a calculé que l'on prend 700,000 poissons, dont le produit est estimé 2,500,000 fr Les principaux débouchés sont Naples, Trieste, Ancône, Anvers et Barcelone. Peu de Lapons s'occupent de cette branche de commerce; ils aiment mieux errer avec leurs rennes. »

M. Brooke nous donne au sujet des Lapons une relation intéressante :

« M. Leuning, mon hôte, dit-il, ayant été prévenu que les Lapons étoient arrivés, avec leurs troupeaux de rennes, à un mille de Fugleness, et qu'ils comptoient passer quelques jours dans ces montagnes, je fus curieux de les voir; M. et

madame Leuning voulurent bien m'accompagner. Nous eûmes à peine fait une demi-lieue, que nous aperçûmes une tente. Son propriétaire, Per Mathison Sahra, étoit assis à l'entrée, occupé à tailler une branche de bouleau. Quoiqu'il connût très-bien M. Leuning, qui parloit parfaitement sa langue, il nous reçut avec la plus complète indifférence, ne nous fit absolument aucun accueil, et ne témoigna pas le moindre égard. Cependant nous entrâmes, en rampant, dans l'intérieur de la tente, où nous trouvâmes sa femme occupée à préparer les ustensiles et les vases destinés à traire les rennes et à faire le fromage. Comme le troupeau étoit à quelques milles de là, et qu'il ne pouvoit guère revenir au parc que sur le soir, j'eus tout le loisir d'examiner les meubles curieux d'un ménage lapon.

« Per Mathison Sahra avoit placé sa tente à l'extrémité d'un vallon qui descendoit en pente douce jusqu'au bord de la mer, et offroit une belle vue sur l'Océan et les îles environnantes. La taille de sa femme, Marie Martin's datter (Marie, fille de Martin), étoit de 4 pieds 9 pouces anglois ; son teint brun sembloit plutôt l'effet de la malpropreté, de la fumée qui règne sans cesse dans ces tentes, et de l'inclémence de l'air, que de la nature, car il contrastoit avec la couleur de ses yeux et de ses cheveux. Elle étoit en costume

d'été, un sarrau de toile salie et grossière, ceint d'un ruban auquel pendoit un petit couteau. Sa chaussure (komagers) étoit un cuir épais qui se terminoit en pointe. Elle avoit un bonnet de drap, mêlé à quelques pièces de calicot de diverses couleurs, qui avoit une sorte d'élégance. Quoique rudes et grossières, ses manières ne déceloient point l'arrogance et l'insolente fierté qu'on remarquoit dans son mari. Celui-ci avoit un habit de peau de renne. La famille n'étoit composée que de Per, sa femme et un enfant, mais il y avoit encore sous la tente, outre un pauvre Lapon, espèce de valet, qui avoit en même temps, jour et nuit, l'œil sur le troupeau, un Lapon avec sa femme, qui paroissoit être un associé de Per Mathison, qui pourtant, par son opulence, étoit le chef. Pendant les deux étés précédens, il avoit mené paître ses rennes dans l'île de Whale, distante de plus de 200 milles des forêts de Koutokonei, où il revenoit à l'approche de l'hiver. Le nombre des rennes qui étoient dans cette île se montoit à 4000. Enfin, après deux heures d'attente, j'entendis dans le lointain les chiens aboyer, et je vis les rennes qui formoient une longue bande mouvante, dont la couleur contrastoit avec celle des montagnes. Elles approchèrent de l'enclos qu'on leur avoit préparé; mais ces animaux ont l'odorat si fin, qu'ils sentirent sur-le-champ notre présence, qui, jointe à la dif-

férence de notre mise, les effraya au point que nous fûmes obligés de nous retirer. On eut quelque peine à les faire entrer dans le parc, où elles furent placées en cercle. Les hommes et les femmes se mirent alors à les traire, ayant soin de passer un lien fait d'écorce de bouleau, à nœud coulant, autour de leurs cornes, pour les empêcher de bouger. Les Lapons sont fort habiles à lancer ces liens, qui sont tenus par les femmes ou attachés à des troncs de bouleaux. Les rennes ne sont pas aussi patientes que je l'imaginois; il y en a qui se refusent à l'opération, et qui renversent souvent à coups de corne ceux qui veulent les traire. Chaque renne ne donne guère qu'une tasse (à thé) de lait, mais il est très-gras, aromatique et d'une saveur exquise. Ce ne fut pas sans répugnance que Per Mathison nous permit d'en goûter; mais les liqueurs que nous avions apportées le rendirent plus traitable. Nous en donnâmes aussi aux femmes, qui firent la grimace; mais, quoiqu'elles les trouvassent très-fortes, elles n'en laissèrent pas une goutte dans le verre.

« Au milieu du parc, j'aperçus un enfant d'environ un an, dont le berceau, ou plutôt l'auge, étoit, selon l'usage du pays, suspendu aux branches basses d'un bouleau, et couvert d'une grossière toile destinée à le garantir de la chaleur et des mouches. Il étoit minuit avant que toutes les rennes ne fussent traites. Il y avoit une heure

que le soleil avoit quitté l'horizon, mais une teinte rouge-orange qui le bordoit prouvoit qu'il ne tarderoit pas à reparoître. Les rennes alors furent renvoyées à la montagne ; les Lapons emportèrent le lait, et nous invitèrent à souper. Nous acceptâmes et rentrâmes sous la tente ; on étendit par terre, pour nous asseoir, des peaux de rennes. Les femmes se mirent à préparer le fromage. Marie Martin's datter versa tout le lait dans un grand pot de fer, qu'elle mit sur un grand feu qu'elle avoit allumé au milieu de la tente, et dont l'épaisse fumée m'incommodoit cruellement ; la seule issue qu'elle eût étoit une ouverture laissée au haut de la tente ; le lait caillé fut placé dans des moules de bouleau, et pressuré. L'opération terminée, il y eut huit fromages de la grandeur d'une assiette ordinaire, de l'épaisseur d'environ un pouce. Le petit-lait et le lait caillé furent servis pour notre souper. L'excessive malpropreté de nos hôtes ; Marie Rasmu's datter, femme du Lapon associé, qui léchoit avidement les bords des vases où avoit été le lait ; leur usage de porter tout à la bouche avec les mains, car ils ne connoissent ni cuillers ni fourchettes, ne me permirent pas de jouer un autre rôle que celui d'observateur. Après le souper, on alimenta le feu de bois vert qui répandoit une fumée affreuse, au milieu de laquelle on suspendit les fromages, afin qu'en les imprégnant, elle les

durcît. La chaleur fit qu'il en suintoit de grosses gouttes de graisse que les hommes s'empressoient d'enlever avec les doigts et de savourer comme quelque chose d'exquis. Autour du feu étoit un groupe de Lapons accroupis, et dans un coin deux enfans et une vingtaine de chiens qui dormoient. Le moment étant arrivé où il falloit aller surveiller les rennes, je vis quelques hommes se lever, et, à un signal qu'ils donnèrent, la moitié de ces chiens se réveiller en sursaut. Ce qui me surprit étrangement fut de voir que l'autre moitié des chiens ne fit absolument aucun mouvement, sachant que ce n'étoit pas son tour. »

M. Brooke, content de ses observations, quitta ses hôtes. Il nous donne encore quelques détails sur les aurores boréales : il dit, par exemple, que les habitans assurent avoir souvent entendu, pendant ce phénomème, un bruit sourd, semblable à celui du vent. A Hammerfest, on lui dit que la lumière étoit parfois si vive, et qu'elle descendoit si bas, que l'on croiroit pouvoir y atteindre. Nous terminerons notre extrait par une dernière citation :

« Le plongeon de mer, ou perroquet du Groënland, appelé en norvégien *lund*, est très-commun à Carlsoë. La manière de le prendre est assez singulière. On dresse à cet effet des petits chiens d'une espèce particulière, qui vont dans les antres des rochers où ces oiseaux se tiennent en grand nombre.

Le chien en saisit un par les ailes; l'oiseau, qui se sent entraîné, attache son bec, qui est très-fort, aux ailes de son voisin, qui, à son tour, en fait autant au sien. Cependant le chien continue à entraîner le premier plongeon, et fait ainsi tomber au pouvoir de l'oiseleur une longue chaîne de ces oiseaux. On les prend pour leurs plumes, qui sont estimées. »

---

## DES HOTTENTOTS.

Les Hottentots sont des peuples nomades divisés en tribus qui, après avoir épuisé une contrée, la quittent, et y reviennent quand ils jugent qu'elle a reproduit de quoi les nourrir eux et leurs bestiaux. De cette manière, ces tribus ne se confondent jamais. Ils se font quelquefois la guerre; mais leurs querelles sont ordinairement vidées par leurs voisins : ils se réunissent contre un ennemi commun, et les Hollandois ont souvent éprouvé la force de ces ligues. Quand un enfant vient au monde, ils le lavent avec du jus de figues qu'ils font imbiber dans la peau par le soleil, puis ils le frottent de graisse et de beurre : les parens lui donnent le nom de quelque animal qui est en général l'objet de leur vénération. Dès que l'enfant est sevré, ils lui apprennent à fumer. Les Hottentots sont de la taille de cinq à six pieds et bien faits; les femmes sont moins grandes; ils ont le teint olivâtre, la tête grosse, les yeux vifs, le nez plat, les lèvres pâles, les dents très-blanches, de la laine très-noire comme les nègres et de grands pieds : cependant ceux des

femmes sont petits et mignons. Plusieurs voyageurs prétendent que la nature, comme pour ménager leur pudeur, les a doués d'une membrane qui descend de l'extrémité du bas-ventre et forme une espèce de petit tablier.

Il n'y a pas au monde d'être plus paresseux que le Hottentot. « Penser, dit-il, c'est travailler, et le travail est le fouet de la vie. » Cependant il est des occasions où les Hottentots montrent de l'activité ; ils courent, par exemple, aussi vite qu'un cheval ; ils sont adroits à tirer de l'arc, et lancent des pierres, ainsi que leurs bâtons (*assagays* et *rackums*), avec autant de force que de précision ; ils se distinguent par l'attachement qu'ils ont les uns pour les autres, par leur compassion pour les malheureux et par leur hospitalité envers les étrangers : cependant, par un préjugé barbare, ils abandonnent leurs vieillards ; quand un homme atteint l'âge de la décrépitude, ils assemblent leurs voisins ; le fils, ou le plus proche parent, expose à l'assemblée le triste état du vieillard, et demande qu'il soit banni. Il n'essuie jamais de refus. On place l'infortuné sur un bœuf ; ses amis et ses parens l'accompagnent jusqu'à un lieu désert destiné à cet usage, où, après avoir déposé quelques alimens, ils l'abandonnent à la faim et aux bêtes féroces. Quand une femme accouche de deux jumeaux, ils en tuent un. Un autre usage bizarre, c'est que le jeune Hottentot, parvenu à

l'âge de puberté, est obligé de battre sa mère, pour prouver qu'il n'est plus un enfant. Leur vêtement, espèce de manteau qu'ils nomment *kroos*, est fait de la peau de quelque animal, frottée avec de la bouze de vache, du beurre frais ou de la graisse fraîche ou rance, peu leur importe. On peut même regarder cet enduit comme leur seul vêtement; car, dans toutes leurs fêtes, ils se frottent de substances grasses, s'en font des raies sur tout le corps, et les saupoudrent de suie, de chaux et d'une poudre rouge qu'ils appellent *buhu*, et qui constitue leur parure. Les hommes vont tête nue, et les femmes mettent une espèce de petit bonnet, et s'ornent encore la tête en suspendant à leur laine des vessies enflées; leur chaussure les distingue aussi des hommes; elles s'attachent jusqu'au-dessus de la cheville des boyaux d'animaux fraîchement tués, ce qui fait presque l'effet de brodequins. Lorsqu'un Hottentot s'est signalé par quelque grand exploit, la tribu assemblée lui met en cérémonie, autour du cou, les intestins tout sanglans de l'animal féroce qu'il a tué, et il les y laisse jusqu'à ce qu'ils se corrompent et qu'on les sente à une certaine distance. La plus grande propreté consiste, parmi eux, à avoir constamment à la main une queue de renard ou de chat sauvage qui leur tient lieu de mouchoir de poche : ils sont carnivores; le porc, le poisson sans écailles, le lièvre et le lapin

sont défendus aux hommes; ils permettent aux femmes de manger ces deux derniers animaux.

Les deux sexes mangent avec avidité de vieilles peaux, dont ils ont arraché les poils, et qu'ils ont fait détremper dans l'eau; grillées, elles forment leur plus friand morceau. Ils ne dédaignent pas leur propre vermine. Ils ne se servent jamais de sel ni d'épiceries; leur boisson ordinaire est l'eau et le lait de vache pour les hommes, et de brebis pour les femmes. Un homme ne mange jamais avec sa femme que le jour de ses noces. Les deux sexes aiment passionnément l'eau-de-vie et le tabac. Il est difficile de se figurer la bizarrerie de leurs cérémonies. Dans celles qui se pratiquent à leurs noces, l'époux s'accroupit au milieu d'un cercle, l'épouse en fait autant à quelque distance de là, le prêtre ou *siver* passe à trois reprises dans les deux cercles, en aspergeant de son urine les deux époux, et en prononçant les paroles suivantes : « Vivez long-temps! soyez heureux ensemble! Puissiez-vous, avant la fin de l'année, avoir un fils, et qu'il soit un jour brave, bon chasseur et votre joie! » La même cérémonie se pratique aux funérailles, avec cette différence que le prêtre est remplacé par les deux anciens, dont l'un asperge le cercle des hommes et l'autre celui des femmes. Avant d'admettre un adulte dans la classe des hommes, il subit un examen, on joue du grand et du petit *gumgum* (instrument

après quoi un vieillard fait la même cérémonie, en disant : « Que toutes tes actions, tous tes dis- » cours soient désormais dignes d'un homme par- » venu à sa maturité. Puisse la fortune seconder » tes désirs! Puisse ta barbe orner bientôt ton » menton ! Evite de commettre un inceste avec ta » mère, sous peine d'être banni de la société des » hommes. » Avant cette cérémonie, les jeunes gens ne fréquentent que la société des femmes ; ce sont elles qui leur enseignent les lois, les usages, les cérémonies et les traditions de la nation. Pour donner de l'émulation aux jeunes gens, ils re- çoivent en cérémonie l'aspersion d'un guerrier décoré du manteau (kroos) des héros. Dans toutes ces occasions, les Hottentots reçoivent l'asper- sion avec un saint respect, et se font, avec leurs ongles, dans la graisse dont ils s'induisent, des sil- lons, afin que le liquide s'y insinue, s'en frottent dévotement, ayant soin qu'il ne s'en perde pas une goutte. Ils croient à un être suprême qu'ils nomment le dieu des dieux ; ils ne lui offrent ni présens ni victimes ; mais ils font des sacrifices à la lune, qu'ils regardent comme une divinité in- férieure, image sensible de l'être suprême : ils adorent une espèce d'escarbot, dont le dos et le ventre sont verts, tachetés de rouge et de blanc ; il a deux ailes, et sa tête est ornée de deux cornes. Dès que les Hottentots aperçoivent cet insecte, ils se mettent en mouvement ; on danse, on chante,

fait d'une calebasse). Heureux le mortel sur lequel l'animal vient se reposer! il devient lui-même un objet d'adoration. Les Hottentots croient à l'immortalité de l'âme, et sont persuadés que les morts errent autour de leur ancienne demeure; de là vient qu'ils ont soin de laisser dans la hutte du défunt ses meubles et ses armes; mais, dès que quelqu'un meurt, ils décampent. Ils offrent des victimes à une déité qu'ils appellent *Touquan*, qui est malfaisante par caprice et qu'ils tâchent d'apaiser. Quelque chose qu'ils entreprennent, ils y réfléchissent avec gravité : ils dansent et chantent dans toutes leurs cérémonies, excepté à celle du mariage. La polygamie, quoique permise, est rare chez eux; ils admettent le divorce, et l'adultère est sévèrement puni. Ils ont quelques traditions qu'ils conservent avec soin, et qui disent que leurs premiers parens ont offensé l'être suprême au point qu'il les a maudits, eux et leur postérité, et qu'il a endurci leurs cœurs; que, quand il les envoya habiter leur pays, ils y entrèrent par une fenêtre; que le nom de l'homme étoit Noh et celui de la femme Hingnoh.

(Tiré du *Gleaner.*)

# RELATION

## D'UNE EXPÉDITION FAITE EN 1823

### A LA SOURCE DE LA RIVIÈRE SAINT-PIERRE, AU LAC OUINNIPIG, AU LAC DES BOIS, etc.

Par M. E.-H. LONG,

Major au corps des ingénieurs-géographes des États-Unis;

*Rédigée sur ses notes par* M. Keating.

(Extrait de l'original anglois.)

( suite ; page 353 du Tome XXIX.)

---

L'embouchure de la rivière de la Terre - Bleue est la résidence principale des Maketchokesas, tribu de Dacotas ; les commerçans les nomment Sisitons. Ils sont belliqueux et puissans ; on les regardoit, à l'époque actuelle, comme ennemis des Américains, parce que le gouvernement avoit fait arrêter et envoyer à Saint-Louis, pour y être jugé, un homme de la tribu qui avoit tué un blanc. C'étoit surtout de leur part que l'on redoutoit les hostilités, et l'escorte que nous avions prise au fort Saint-Antoine étoit destinée à nous protéger

contre leurs attaques. Mais en même temps, pour montrer les dispositions amicales de notre gouvernement, une personne, chargée de ses pouvoirs, avoit résolu de tenir un conseil avec eux. Le major Long, apprenant qu'ils étoient dispersés pour leur chasse d'été, abandonna son projet de visiter la rivière de la Terre-Bleue, et renvoya une partie de l'escorte.

Le soir, on campa sur les bords d'un petit étang appartenant à une suite de nappes d'eau, que l'on a gratifiées du nom de Lac des Cygnes, à cause du grand nombre de ces oiseaux, qui, dit-on, se trouvent dans leurs environs. Leur nom indien est Manha Tanka Ota Menda, qui signifie le lac de beaucoup de grands oiseaux. Ces lacs sont réellement des marais, où la quantité d'eau varie suivant les saisons ; nous en avions rencontré plusieurs dans la journée, et nous avions eu de la peine à les passer.

Le lendemain, on arriva vers midi sur les bords du Saint-Pierre; il étoit de moitié moins considérable qu'au point où nous l'avions quitté. Nous avions reconnu de loin la direction de son cours par les bois dont il est bordé, et par les collines qui s'élèvent à 60 et 80 pieds le long de sa rive droite : celles de la rive gauche, que nous suivions, ne sont ni si hautes ni si escarpées. La roideur des pentes fait reconnoître que, presque

partout, le pays est composé de couches horizontales ; de sorte qu'il présente plutôt l'aspect de steppes que celui d'un pays de prairies.

On passe le Saint-Pierre à gué un peu au-dessus d'un petit rapide. Les chevaux avoient de l'eau jusqu'à la sangle. A un mille plus haut, on traversa la rivière aux Peupliers, petit courant d'eau ainsi nommé de la quantité de ces arbres qui croissent sur ses bords : les Indiens l'appellent Ouarodjou-Ouatapa.

On continua de voyager dans la vallée du Saint-Pierre, qui a un demi-mille à un mille de largeur. La prairie adjacente est élevée à peu près à 80 pieds au-dessus du niveau de l'eau. Nous fûmes frappés de la quantité de fragmens de roches primitives qui étoient épars dans cette vallée ; ils étoient si gros, que, pendant quelques instans, nous doutâmes si nous ne voyagions pas sur la crête d'un terrain de roches primitives qui perçoit celles qui lui étoient superposées ; mais un examen attentif prouva que c'étoient des blocs transportés hors de leur gisement primitif. Cependant le géologue de l'expédition put annoncer avec assurance que nous approchions d'un terrain primitif, et que certainement la vallée du Saint-Pierre avoit été un des canaux par lesquels les blocs avoient été transportés ailleurs. Cette assertion fut complétement confirmée deux

jours après par la découverte de roches primitives en place.

Le 18, on passa devant des cabanes d'Indiens, et on éprouva de grands inconvéniens de la rareté du bois et de l'eau, de l'intensité de la chaleur, qui étoit de 94° (29°) ; enfin, de la quantité innombrable de cousins. Jamais nous n'en avions tant vus depuis le commencement de notre voyage : ils paroissoient si soudainement au coucher du soleil, que nous n'avions pas le temps de faire le moindre préparatif pour nous préserver de leurs attaques. Quand nous avions l'heureux hasard de faire halte avant qu'ils se fussent montrés, nous nous hâtions d'achever notre repas; autrement, il falloit laisser là le souper, car il étoit impossible de manger ou de boire pendant qu'on étoit exposé à leurs piqûres. Quand la force du vent réduisoit leur nombre, nous trouvions quelque soulagement à nous tenir près d'une fumée épaisse; mais ce préservatif devenoit inutile, lorsque le calme ou la chaleur de l'air favorisoit ces insectes incommodes. Alors il falloit se résigner à souffrir leurs piqûres ou s'étouffer sous le poids d'une couverture de laine dans laquelle nous nous enveloppions en couvrant notre visage, nos mains et tout notre corps. Pour garantir nos jambes et nos pieds, nous étions obligés de dormir avec nos bottes. Ces parasites cruels nous tourmentoient encore après le lever du so-

leil : nous n'en étions délivrés que quand la chaleur de cet astre les chassoit. Les mauvaises nuits que nous avons souvent passées durant cette partie de notre voyage l'ont rendue la plus fatigante. Le sort de nos chevaux étoit encore pire ; car, pendant la nuit, ils enduroient la piqûre des cousins, et, dans le jour, celles des taons.

Le terrain de ces prairies est tantôt gras et très-bon, tantôt sablonneux et maigre : dans le premier cas, l'herbe est haute et bien verte ; dans le second, elle est courte, maigre et jaunâtre.

Le 19, on arriva sur les bords du Tchansoyapé-Ouatapan, ou rivière de l'arbre peint en rouge; ce petit affluent du Saint-Pierre coule dans une vallée de rochers de grès blanc : il sort du coteau des Prairies. Le soir, on campa sur les bords du Saint-Pierre, à l'extrémité d'une vallée où l'on trouva les roches primitives en place, mais elles ne couvroient pas une grande surface. Le camp étoit situé par 44° 41′ 26″ nord; à cinq milles plus bas se trouve le grand portage, lieu ainsi nommé parce que l'on transporte pendant un mille les marchandises par terre, afin d'éviter treize rapides.

Le lendemain, en traversant la prairie, on vit deux Indiens qui accouroient au-devant de la troupe. Ils nous apprirent que la veille ils avoient tué dans le voisinage un bison mâle, et que leurs compatriotes du lac Travers en avoient abattu

plusieurs, ces animaux étant très-communs dans cette saison. C'étoit une nouvelle bien agréable pour notre troupe, qui, depuis plusieurs jours se trouvoit réduite à une chétive ration.

Ayant indiqué à ces Indiens le lieu où nous nous proposions de camper, ils y vinrent le soir avec leurs familles, et dressèrent leurs tentes près des nôtres. Ils nous offrirent de la chair de bison, qui avoit été coupée en tranches longues et minces; on les avoit fait sécher au soleil; elles furent cuites dans l'eau sans sel, et servies dans des gamelles. Cette viande étoit coriace et insipide; les personnes de notre troupe qui n'avoient jamais mangé de la chair de bison, et qui l'avoient entendu vanter, en conçurent une idée peu avantageuse. Conformément à leur usage, les Indiens envoyèrent à nos tentes ce qui resta du festin. Une journée fort courte nous conduisit au *Lac qui parle;* c'est une portion large de la rivière Saint-Pierre; il a 7 milles et demi de long et un mille de large; son nom est la traduction de celui qu'il porte chez les Indiens, et qui est Menda-ê-â; on n'en connoît pas l'origine; nous n'avons découvert dans le voisinage aucun écho remarquable qui ait pu lui faire donner ce nom.

Avant d'arriver à ce lac, nous avions passé deux petits affluens de droite du Saint-Pierre : le Ouatapan-Intapa (rivière de la source), ainsi nommée parce que les Indiens regardent le lac comme

l'origine du Saint-Pierre : c'est la rivière du Castor des marchands ; six milles au-dessus, le Saint-Pierre reçoit à gauche la rivière des Chippeouai ou Mea Ouakhan Ouatapan (rivière de l'esprit des rivages). On dit que ses sources sont voisines de celles de la rivière Rouge, avec lesquelles elles s'entremêlent.

Nous vimes, près des bords de la rivière du Castor, quelques tertres artificiels disposés sur une ligne droite, excepté un seul qui étoit en avant des autres. On remarqua sur les deux plus grands, qui étoient hauts de six pieds et avoient trente pieds de diamètre à leur base, des tombeaux récemmment faits, d'après une manière qui est aujourd'hui fort en usage chez les Indiens. Le corps est déposé dans une excavation peu profonde, ou plus fréquemment sur la surface du terrain ; on place au-dessus des pieux formant une sorte de toit ; c'est pour défendre les restes du défunt de la rapacité des loups, qui les déterreroient si on se contentoit de les couvrir de terre.

Il paroît que ces animaux sont très-communs dans ces prairies ; nous les avons souvent entendu heurler pendant la nuit, et quelquefois nous en avons aperçu.

Notre troupe passa une demi-journée dans le voisinage du Lac qui parle ; nos tentes étoient placées sur une éminence, près de son extrémité

inférieure, d'où nous jouissions d'une vue étendue que cette belle nappe d'eau contribuoit à orner. A mesure que nous avancions, le pays devenoit sensiblement plus élevé ; mais l'on n'apercevoit pas de colline considérable, à l'exception des bords escarpés des rivières et des ruisseaux ; ces bords ont généralement cent pieds de hauteur, et quelquefois davantage, et s'étendent ensuite en plaines immenses ondulées et dénuées de bois ; on ne voit des arbres que le long des courans d'eau.

Au-dessus du lac, les escarpemens des bords des rivières diminuent de hauteur ; ceux de la vallée du Saint-Pierre ne s'élèvent pas à plus de 40 pieds ; dans quelques endroits ils disparoissent, et des pentes douces unissent graduellement la prairie et la vallée.

A l'extrémité supérieure du lac, le Saint-Pierre n'est plus une rivière ; ce n'est qu'un ruisseau de 20 à 30 pieds de large, et dont le lit est obstrué par des joncs et de la folle-avoine ; ses eaux sont presque stagnantes. Cinq lieues plus haut, un ruisseau, venant de la droite, se réunit au Saint-Pierre : c'est le Hra Ouakhan (montagne de l'esprit), venant d'une montagne du même nom.

On voit de nouveau les roches primitives en place éparses dans la vallée. A mesure que nous avancions, elles prenoient un caractère plus dé-

cidé ; c'étoit un granite commun; il y avoit aussi beaucoup de fragmens épars de tous les côtés, ce qui atteste que ce lieu a été le théâtre d'une grande destruction.

Nous rencontrâmes, près des bords de cette rivière, une famille d'Indiens. Ils nous dirent qu'ils étoient descendus là pour reconnoître ce qu'ils pouvoient espérer de la prochaine récolte de la folle-avoine, et nous apprirent qu'elle promettoit d'être très-abondante. Ils pensoient que le grain seroit mûr au mois d'août; le temps lui avoit été très-favorable; car, depuis quelques jours, le thermomêtre s'étoit soutenu à 90° (28°). Ils nous apprirent aussi que les Sisitons inférieurs avoient fait une incursion dans le pays des Sâks, sur la rivière des Moines, et que, ne trouvant pas leurs ennemis, ils avoient attaqué les Iavas, en avoient tué un grand nombre, et leur avoient fait beaucoup de prisonniers.

Le 22, nous atteignîmes un autre élargissement de la rivière, improprement nommé lac; les Indiens l'appellent Ealatéka (lac des grosses roches). Notre vue étoit bornée à l'ouest par une longue chaîne de collines connues sous le nom de coteau des Prairies. Elle étoit à une trentaine de milles de nous; sa hauteur doit être de 1000 pieds au-dessus du niveau du Saint-Pierre. Elle commence vers le 49^e^ parallèle nord et entre le 98^e^ et le 99^e^ méridien à l'ouest de Greenwich, se dirige à peu près

au sud-sud-est, passe à l'est du groupe de petits lacs nommés les *lacs du diable*, sépare les affluens du Saint-Pierre de ceux du Missouri, et s'étend au sud jusqu'à la Terre-Bleue, où elle s'élargit graduellement et s'abaisse au niveau du pays voisin.

On dit qu'un second chaînon du coteau des Prairies court dans une direction presque parallèle à celle que nous venons de décrire; il commence à la source méridionale du Mouse-River, près du 48e parallèle nord, et file vers le sud-est pendant près de 80 milles; alors il tourne au sud-ouest, et se prolonge probablement au-delà du 44e parallèle, où il s'abaisse et disparoît comme le premier. La rivière de Jacques, ou le James-River, coule dans cette vallée et va se joindre au Missouri, vers le 43e degré de latitude. Ainsi, on peut considérer le coteau des Prairies comme forçant le Missouri à changer son cours de l'est au sud, au-dessus du village des Mandans, et de le conserver pendant près de 300 milles; alors il prend la direction du sud-est, qu'il suit jusqu'à son confluent avec le Mississipi. C'est au voisinage du coteau du Saint-Pierre d'un côté et du Mississipi de l'autre, qu'il faut attribuer la brièveté du cours des affluens du Saint-Pierre; ce ne sont que des ruisseaux qui lui apportent les eaux du fleuve oriental de la chaîne; mais au printemps ils sont probablement gonflés par la fonte

des neiges et des glaces, et c'est ce qui peut rendre raison des marques des hautes eaux que l'on voit le long des escarpemens que renferment les vallées comparativement larges où coulent les ruisseaux.

Le coteau étoit trop éloigné de notre route pour que nous pussions le visiter. M. *Keating* avoit d'abord dû y aller pour examiner ce trait remarquable dans la physionomie du pays, et reconnoître ses caractères géologiques : mais, comme nous fûmes généralement informés que l'on ne voit pas de rochers à sa surface, qu'il présente un aspect uniforme et semblable à celui des Prairies, la montée étant graduelle des deux côtés, on ne fit pas cette excursion qui auroit pris trois jours.

Le coteau des Prairies peut être considéré comme formant réellement la ligne de partage entre les affluens du Mississipi et ceux du Missouri; il est probablement composé de granite ou d'autres roches primitives, au-dessus du niveau ordinaire des Prairies; ces formations peuvent avoir été recouvertes ensuite par les roches secondaires ou d'alluvion, qui les auront entièrement cachées, de manière à prendre les traits généraux d'un pays de prairies.

Après avoir quitté le lac des grosses roches, nous avons traversé un ruisseau qui porte le nom de Saint-Pierre, mais qui ne peut être considéré comme faisant partie de cette rivière; en effet, on peut dire que celle-ci commence dans le lac des

grosses roches, et l'autre n'est qu'un petit affluent venant du coteau des Prairies ; il n'avoit que 21 pieds de large. Ce torrent sort bientôt de la vallée principale, où une tranchée latérale nommée *coulée*, dans la prairie, lui donne passage. Si nous étions allés au coteau, nous serions montés par cette coulée pour suivre le ruisseau jusqu'à sa source. On nous dit qu'il se partage en deux branches, l'une est au sud-ouest pendant une douzaine de milles ; la source la plus septentrionale et la plus considérable est dans le lac du Puant, éloigné de plus de 20 milles, et au nord-ouest du point où elle quitte la vallée. La longueur du ruisseau, en suivant toutes ses sinuosités, est d'une cinquantaine de milles. Le lac du Puant, qui a un mille et demi de long sur un mille de large, est fréquemment à sec, et le torrent n'apporte alors qu'une petite quantité d'eau au lac des grosses roches.

Par la route que nous avions suivie, la distance de l'embouchure du Saint-Pierre au haut du lac des Grosses-Roches est de 325 milles, dont nous avons parcouru 130 par eau. Nous pensons que la distance en ligne droite par terre seroit à peu près de 230 milles, et que la longueur entière de la rivière, en tenant compte de toutes ses sinuosités, n'excède pas 500 milles. Les voyageurs, dont les évaluations sont toujours au-delà de la vérité, ne lui donnent pas plus de 600 milles. Les

détails fournis sur cette rivière par quelques auteurs, entre autres par Carver, qui ne rapporte que ce qu'on lui a dit, s'éloignent de la vérité en plusieurs points importans.

Nous pensons que le Saint-Pierre ne pourra pas être rendu commode pour la navigation; car, quoiqu'il coule sur un terrain en pente douce, cependant les rapides nombreux, dans la partie supérieure de son cours, forceroient à faire des dépenses de levée et d'écluses qui excéderoient l'importance de l'objet; d'ailleurs la rareté de l'eau, durant la plus grande partie de l'année, rendroit ces travaux inutiles. La différence de niveau entre le lac qui parle et l'embouchure de la rivière est d'une soixantaine de pieds, ce qui fait deux à trois pouces de pente par mille.

Après avoir passé la rivière qui conserve le nom de Saint-Pierre, nous avons continué notre route dans ce qui paroissoit avoir été le lit d'un ancien cours d'eau; et, à moins de trois milles du lac des Grosses-Roches, nous nous sommes trouvés sur les bords du lac Travers, qui, par le Swan ou le Sioux, verse ses eaux dans la rivière Rouge du lac Ouinipig, qui, on le sait, envoie les siennes à la mer d'Hudson. L'espace compris entre le lac Travers et celui des Grosses-Roches n'est que très-peu élevé au-dessus du niveau de ces deux lacs; on a vu, dans les temps d'inondation, l'eau couvrir le terrain intermédiaire et unir les deux lacs.

Ces deux nappes d'eau sont en effet dans la même vallée, et quelques personnes qui sont actuellement dans le pays se souviennent d'avoir vu un canot aller du lac Travers dans le Saint-Pierre. Ainsi ce canton nous offre un de ces phénomènes intéressans dont nous avons déjà parlé, mais qui, nulle part, ne sont aussi apparens que dans cet endroit.

Deux fleuves, dont l'un se jette dans la mer de Hudson, sous le 57$^{me}$ degré de latitude nord, et l'autre dans le golfe du Mexique, sous le 29$^{me}$, prennent leurs sources dans la même vallée, à moins de trois milles de distance l'un de l'autre, et même dans quelques-uns offrent une navigation naturelle de l'un dans l'autre. Nous cherchons en vain ces chaînes de partage que les géographes et les hydrographes ont coutume de représenter sur leurs cartes dans tous les cas semblables, et nous trouvons la confirmation complète de cette belle observation d'un célèbre voyageur moderne. « C'est par une fausse application des principes de » l'hydrographie que, du fond de leur cabinet, les » géographes ont voulu déterminer la direction » des chaînes de montagnes dans les pays dont ils » croyoient connoître avec précision le cours des » rivières ; ils se sont imaginé que deux grands » bassins d'eau ne peuvent être séparés que par de » grandes élévations, ou qu'une rivière considérable » ne peut changer de direction que parce qu'un

» groupe de montagnes s'oppose à son cours; ils ont » oublié que, très-souvent, soit à cause de la na- » ture des rochers, soit à cause de l'inclinaison des » couches, les plateaux les plus élevés ne donnent » naissance à aucune rivière, tandis que les sources » des fleuves les plus considérables sont éloignées » des hautes chaînes de montagnes (1). »

Le pays qui est compris entre le 45me et le 48me parallèle nord, et entre le 93me et le 97me, méridien à l'ouest de Greenwich, présente un exemple remarquable de l'entrecroisement de sources des rivières; peut-être n'en existe-t-il pas un semblable sur un autre point du globe. On ne voit pas de grandes élévations séparer les sources de trois des plus grands fleuves connus. L'immense Mississipi et plusieurs de ses affluens sortent des mêmes lacs ou marais qui fournissent des eaux au Nelson-River et au Saint-Laurent. Ce pays peu étendu renferme la source de la rivière des Sioux, de la rivière Rouge, du principal affluent de la rivière du lac de la Pluie, de la rivière Saint-Louis qui tombe dans le lac Supérieur, du Rum-River, du Mississipi propre, de la rivière du Corbeau et du Saint-Pierre. Les Indiens et les commerçans passent constamment, dans leurs pirogues, d'un de ces ruisseaux dans

(1) *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, par M. A. de Humboldt (*Introduction*), p. 109.

l'autre, sans rencontrer la moitié des difficultés qu'ils éprouvent plus bas sur les mêmes rivières quand elles sont devenues plus considérables : en effet, tout ce territoire est un immense marais. Carver, qui a présenté ce trait si important de la physionomie du pays, détruit toute la valeur de ce renseignement, en plaçant dans le même canton les sources de l'Oregon ou de la Grande-Rivière de l'ouest.

Mais revenons aux particularités de notre voyage. Pendant que nous traversions la prairie bornée par la partie du Saint-Pierre, qui unit le lac qui parle avec celui des Grosses-Roches, notre attention fut attirée par un grand mouvement; nous crûmes d'abord que c'étoient des bisons que l'on chassoit; bientôt nous aperçûmes que c'étoient des Indiens : leur nombre, d'abord très-petit, s'accrut graduellement; on en compta près d'une centaine; ils arrivoient de tous les côtés de la prairie : après que les plus avancés nous eurent reconnus et eurent annoncé aux autres, en faisant partir leurs fusils, que nous étions des amis, tous accoururent vers nous, et, en peu de temps, nous entourèrent. Ils avoient d'abord craint que nous ne fussions des ennemis; ce qui avoit occasionné leurs différentes manœuvres avant de tirer leurs fusils.

Aucun de ces Indiens n'étoit remarquable ni par sa taille ni par la symétrie de ses formes; mais tous

étoient bien droits et avoient bonne mine. La plupart n'avoient pour tout vêtement que leurs culottes; quelques-uns, même des plus âgés, étoient absolument nus ; les autres avoient l'air de n'y faire nulle attention; d'autres, et surtout les jeunes gens, étoient mis avec soin et avec une sorte de coquetterie ; plusieurs portoient des miroirs suspendus à leurs habits. L'un d'eux, qui paroissoit un personnage distingué, avoit sur la tête un épervier en vie; il étoit vêtu d'une peau de bison, sur laquelle étoient peintes huit pattes d'ours. Quelques-uns étoient à cheval, et, n'ayant ni fouet ni éperons, frappoient constamment avec leurs talons les flancs de l'animal.

(*La fin à un cahier prochain.*)

---

# BULLETIN.

## I.

## ANALYSES CRITIQUES.

*Relation des voyages et des découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale dans les années* 1822, 1823 *et* 1824, par le major Denham, le capitaine Clapperton et feu le docteur Oudney. (*Narrative*, etc.) Londres, 1er avril 1826; un vol. in-4°.

(premier article.)

Cet ouvrage se compose de deux grandes sections et d'un certain nombre d'appendices. La première partie est la *Relation du voyage de Tripoli à Bornou et dans l'intérieur du Bornou*. C'est le travail de trois voyageurs réunis. La Relation est publiée par MM. Denham et Clapperton, les deux membres survivans de l'expédition ; mais M. Clapperton étant parti pour une nouvelle expédition en Afrique, la rédaction est principalement restée à la charge de M. Denham. La seconde partie est le *Journal de M. Clapperton, pendant un voyage de Bornou, à travers le Houssa, jusqu'à Sakkatoo dans le Soudan.* C'est pendant ce voyage que le docteur Oudney succomba. Ce journal est publié par le célèbre M. Barrow, secrétaire de l'amirauté. On trouve ensuite des mémoires de botanique, par M. Brown ; des notes de minéralogie et de zoologie, par M. Konig;

quatre vocabulaires de Bornou, de Mandara, de Begharni, de Tomboucton; et, parmi d'autres appendices, un *Aperçu géographique du royaume de Takroor* (comprenant presque la Nigritie entière), rédigé en arabe par *Bello*, sultan de Sakkatoo, et remis en manuscrit à M. Clapperton.

Les deux relations sont très-intéressantes. Ces jeunes officiers racontent, avec esprit, avec agrément, les détails variés d'un voyage souvent périlleux et toujours pénible. Le livre est de plus orné d'un très-grand nombre de dessins, qui représentent des objets très-intéressans. C'es un ouvrage qui sera certainement traduit, et qui plaira aux amateurs de ces sortes de lectures.

Les *Annales des Voyages* ayant pour règle de ne traduire que des morceaux choisis, et de donner des analyses substantielles de tout ce qui, dans les relations, concerne les progrès réels de la science, nous devons, avant tout, faire observer que nous avons déjà, il y a un an, publié une *Notice des découvertes de MM. Denham, Clapperton et Oudney*, par M. Larénaudière, d'après le *Quarterly Review* (1). Nous pouvons, en conscience, affirmer à nos lecteurs qu'ils ont déjà, dans ce Résumé, tout ce qu'il y a d'essentiel dans le récit des découvertes de ces voyageurs. Nous allons maintenant repasser de nouveau, mais très-rapidement, la route des voyageurs, signaler tout ce que les cartes jointes à cette Relation nous ont paru offrir de plus important et de plus certain; enfin, apprécier les résultats de l'entreprise.

La carte générale présente quelques nouvelles positions dans l'intérieur du Fezzan; un itinéraire à *Ghraat*, oasis dont il a été question dans la relation du capitaine Lyon;

(1) *Nouvelles Annales des Voyages*, T. XXVI, p. 5.

la route de nos voyageurs, depuis Fezzan jusqu'à Bornou, dans une ligne presque droite, au sud, ayant constamment le pays des *Touaryks* à l'ouest, et passant sur l'extrême lisière du pays des *Tibbos*, à l'est, ne traversant qu'un désert rocailleux, parsemé de très-petites oasis, si ce n'est celle de *Wady-Kawar*, à 19 degrés de latitude, et dans la longitude de Mourzouk.

Ce *Wady*, éloigné d'Agades de huit journées, renferme les endroits habités d'*Anay*, de *Kisbée*, de *Dirkée* et de *Bilma*. Il est rempli de lacs de natron et de sel, ayant la plupart, dans leur centre, une île formée de ces substances ; on y trouve pourtant quelques sources et un étang d'eau potable, quoique mauvaise. L'aspect de ces tristes déserts est bien rendu sensible par la planche coloriée représentant le *lac Mandia*, dans une vallée de Fezzan. Une masse de sables brunâtres, un petit bassin d'eau, une lisière de buissons verdoyans autour de l'eau, le tout sous un ciel enflammé : voilà le point le plus agréable sur lequel l'œil du voyageur trouve à se reposer.

A *Anay*, on voit des massifs de pierres énormes, ressemblant aux constructions dites *cyclopéennes*, et qui servent de places de défense aux Tibbos : ils y montent au moyen d'une échelle qu'ils tirent après eux. C'est précisément la manière dont les anciens Esthoniens se défendoient du haut des massifs de pierres semblables, construits, selon M. Mellin, sans chaux ni ciment.

C'est à 16, et surtout à 15 degrés de latitude nord, que le grand désert cesse, que les premiers arbres reparoissent, et que les pluies tropiques font sentir leurs effets. Observation de la haute importance! c'est la latitude générale du Bas-Sénégal; c'est aussi celle des extrémités nord de l'Abyssinie où commencent les régions boisées.

C'est au sud de cette même ligne qu'on doit placer, de l'est à l'ouest, le Darfour, le Dar-Szaléh, le Bergou ou Mobba, et le Baghermé, qui forment la suite des pays cultivés entre le Sennar et le Bornou. Nous avons démontré, dans un cahier précédent (1), comment les itinéraires recueillis par Seetzen, Burckhardt, Lyon, s'accordent avec la nouvelle position assignée à Bornou. Il sembleroit donc que c'est une règle générale, et que les 16ᵉ et 15ᵉ parallèles forment une limite naturelle entre le grand désert de Sahara et les pays arrosés, cultivés, habités de la Nigritie. Probablement on saura, avant peu, que Tombouctou, malgré les savantes conjectures de Danville et de M. Walckenaer, ne se se trouve qu'à 16 degrès de latitude nord. L'évaluation des journées de marche des caravanes et des chameaux, base du travail de M. Walckenaer, est presque totalement arbitraire, comme les exemples de discordance entre les compagnons de voyage arabes de MM. Denham et Clapperton le prouvent. Les habitans de Bilma varioient sur les distances des pays les plus rapprochés du leur.

Toute analogie conjecturale est hasardeuse; mais nous croyons devoir appuyer sur celle-ci, attendu que M. Barrow affirme (dans son avis préliminaire au journal de Clapperton) que les deux officiers voyageurs possédoient les connoissances et les moyens nécessaires pour déterminer *la latitude* avec précision, tandis que leurs observations *en longitude* peuvent offrir des incertitudes d'un demi-degré. Cet avis doit être remarqué; et la grande route de Denham, toujours en ligne droite, du nord au sud, toujours sous la même longitude ( celle de

(1) *Nouvelles Annales des Voyages*, T. XXI, p. 97.

Mourzouk à peu près), nous paroît ne pas être tout-à-fait à l'abri de quelques corrections, surtout dans la partie méridionale.

Le lac *Tchad*, qui est le lac de Bornou des anciens voyageurs, et le lac de Noë, *Bahr-Noëh* de la notice géographique arabe, traduite par Burckhardt, occupe un espace ovale, avec une courbure vers le midi, entre les latitudes nord de 14 degr. 25 min. et de 12 degr. 30 min., et entre les longitudes de 13 degr. 45 min. et 16 degr. 50 min. est de Greenwich. Il a, de l'est à l'ouest, 76 lieues dans sa plus grande extension, et sa largeur du nord au sud, y compris le petit golfe, est de 49 lieues. Environ les deux septièmes de sa périphérie ne sont pas explorés personnellement par M. Denham; mais ce voyageur a reçu des renseignemens si détaillés sur les villages qui bordent cette partie du rivage, qu'il ne sauroit y avoir des doutes sur l'exactitude de la carte particulière qu'il en donne. Il n'y a qu'un seul indice d'un écoulement de ce lac, vers l'est: c'est *le lit desséché d'une rivière* que les indigènes ont signalé; mais cette rivière, lorsqu'elle a de l'eau, peut aussi bien couler à l'ouest, *dans* le lac, qu'en sortir pour aller plus loin à l'est. Toutefois, *ce lit desséché* est la dernière espérance de ceux qui tiennent pour la communication des eaux de la Nigritie avec le bassin du Nil.

Le lac Tschad offre une autre particularité; lui-même a les eaux douces; mais, à l'est et au nord-est, il est bordé par un certain nombre de *lacs salés*. Y communique-t-il? Si les eaux du grand lac se versent à certaines époques dans ces lacs salés, cette circonstance suffiroit pour expliquer comment elles conservent leur douceur, quoique ne paroissant pas avoir de débouché. L'excédant de ces eaux étant absorbé dans les lacs salés, et les fleuves *Schary* et *Yeou* y apportant constamment

de nouvelles eaux douces, le grand lac doit conserver le même caractère que s'il avoit un écoulement par un fleuve.

Deux rivières considérables, comme on sait, alimentent le lac Tschad; le Schary au sud, le Yeou à l'ouest. Occupons-nous d'abord du Schary : il paroît, sous tous les rapports, le plus important; il vient du sud et du sud-est, direction dans laquelle son cours est exploré jusqu'à 11 degrés de latitude nord, ou pendant un espace de 60 à 62 lieues ordinaires du sud au nord. Il paroît encore, à cette latitude, un fleuve très-large, et la supposition naturelle est qu'il vient des plateaux élevés qui paroissent exister entre l'Abyssinie et le golfe de Biafra. Son large lit se divise avant d'atteindre les bords marécageux du Tschad, où il forme un delta considérable.

Telles sont les données immédiates sur le cours du Schary; d'autres résultent indirectement de la relation personnelle de M. Denham sur son excursion au sud dans une région élevée au *sud-ouest* du cours connu du Schary. M. le major Denham a fait cette excursion avec un corps d'armée de Bornouais et d'Arabes; il est sûr d'avoir été jusque vers le 9me parallèle, à *Musfeia :* il croit y être arrivé en marchant toujours en ligne droite au sud; mais, ici, ce courageux voyageur ne sauroit prétendre à une confiance illimitée. Quel moyen avoit-il pour déterminer la longitude? Sa route a pu incliner un peu plus à l'est ou à l'ouest, sans qu'il puisse lui-même en répondre; or, cette incertitude sur les longitudes (avouée par M. Barrow) peut faire péricliter toutes les inductions que les faiseurs d'hypothèses voudroient tirer de ces découvertes personnelles de M. Denham. Poussez le lac Tschad et le cours de Schary un demi-degré plus à l'est, l'espace inconnu vers le golfe de Guinée s'accroît;

portez ces positions plus à l'ouest, cet intervalle diminue. Dans le premier cas, il y auroit moins d'invraisemblance à supposer, avec MM. Denham et Barrow, que le Niger (le Dialli-Ba de Tombouctou) se tournant à l'est, *au sud* de Sakkatoo, circule entre le Soudan et la Guinée, évite de franchir les montagnes qu'on *suppose* renfermer les sources du Rio-Formoso et des autres fleuves du Benin, évite également de joindre les affluens de l'Yeou, et, se glissant adroitement entre deux bassins, parvient heureusement à jeter un bras dans le Schary, et à se réunir, par un autre bras, au fameux Nil-el-Abiad. Je dis qu'en poussant les découvertes méridionales de M. Denham plus à l'est, on gagne de l'espace pour creuser tous ces singuliers canaux; mais même, avec cette amélioration, l'hypothèse de M. Denham, indiquée sur sa carte, paroîtra invraisemblable. Tout ce qu'il nous apprend de sûr, et d'après ses observations personnelles, c'est que les régions de *Mandara*, d'*Adamova* et de *M'Balla* sont plus élevées que le Bornou, qu'on y trouve des collines granitiques, et qu'on aperçoit au sud, dans le lointain, de hautes montagnes, entre autres une qui forme deux pics fendus comme ceux des montagnes volcaniques. Cette observation nous rappelle que les Portugais ont signalé sur la côte du golfe de Biafra une *terre haute d'Ambozes*, et que Dalzel, dans son Routier, y figure des pics escarpés. Ces montagnes ne se lient-elles pas à celles de Musfeia et de M'Balla, et peut-être à celles de Kordofan? Cette chaîne ne sépareroit-elle pas le bassin du Nil-el-Abiad de celui du Bornou?

Passons au cours de l'Yeou. Cette rivière a bien moins de largeur que le Schary : aussi MM. Denham, Clapperton et Barrow lui refusent-ils l'honneur d'être l'embouchure du prétendu Niger ou Dialli-Ba. Je pense comme

eux, quant au point de négation, puisque je crois, avec Clapperton, Reichardt, etc., etc., que le fleuve de Tombouctou, inconnu aux anciens, coule dans le golfe de Guinée par le Benin, tandis que le Yeou (le vrai Niger des anciens) et le Schary (le Gyr) forment un bassin distinct et méditerranéen. Mais, dans la supposition de M. Denham et du souverain de Sakkatoo; savoir, que le Dialli-Ba ne perce pas la *supposée* chaîne de montagnes au nord de la Guinée, et se tourne vers l'est, il me paroîtroit encore moins invraisemblable qu'il se réunisse à l'Yeou et s'écoule dans le Tschad, que de le conduire par un lit particulier à travers une région élevée, jusque vers le Nil-el-Abiad. Cette opinion s'appuie sur la carte même de M. Denham et sur les observations de M. Clapperton. Ce dernier a exploré le cours de l'Yeou jusqu'à 5 degrés de longitude, à l'ouest du lac Tschad, et jusqu'au onzième parallèle de latitude : c'est là qu'il en marque l'affluent le plus reculé parmi ceux qu'il a vus dans les collines de *Dull* et de *Narao :* tous les affluens viennent généralement du sud et du sud-ouest; aucun n'arrive du nord ni du nord-ouest, où tout paroît être un vaste désert. Mais le bras principal sur lequel est situé Kattagum, vient du *sud* et est signalé par un trait large. M. Clapperton n'a pu le suivre dans cette direction; mais, d'après ses renseignemens, il paroît sortir du pays de *Iakoba*, à 10 degrés de latitude et 10 degrés 15 min. de longitude est de Greenwich. Il n'est pas impossible que le Dialli-Ba, s'il tourne à l'est, coule depuis Nyffe jusque vers Iakoba, et y prenne le nom d'Yeou, probablement générique comme les termes d'*Iça* (eau), ou *Quorra* (permanent), ou *Kulla* (eau des forêts); mais le peu de grandeur de l'Yeou est une circonstance qui semble s'opposer à cette identité.

Parmi les endroits situés sur le Yeou, nous remarque-

rons *Gambaroo:* c'est, sans contredit, la ville du même nom dont parle Hadgi-Hamet (1), où l'on immoloit une vierge à la divinité du fleuve, et où il avoit autrefois demeuré des chrétiens. Le Yeou paroît donc être ce fleuve *Gambarou*, dont le nom étoit parvenu aux oreilles de Delisle, qui l'a inséré, il y a plus d'un siècle, dans sa carte d'Afrique, d'où D'Anville l'a banni. La ville de Mathan, capitale du Bornou du temps d'Edrisi, se retrouve peut-être dans l'endroit nommé *Mathatan* sur la carte du voyage de Denham. C'est ainsi que probablement tous les endroits nommés par les anciens voyageurs et géographes se retrouveront peu à peu sur les pas des explorateurs nouveaux. Mais nous n'avons pas ici d'espace pour ces sortes de rapprochemens; nous avons essayé d'en tracer quelques-uns dans notre analyse des ouvrages de Burckhardt et de Lyon (2). En relisant cette analyse et en la comparant avec l'article présent, on verra combien les relations et les renseignemens recueillis par Seetzen et Burckhardt sur les pays entre Bornou et Darfour, coïncident entre eux, et avec les renseignemens de Lyon et de Denham, pour nous représenter le grand lac de Tschad comme un anneau d'une grande chaîne de lacs, de marais et de terrains temporairement inondés; mais ce bassin de la Nigritie orientale semble présenter partout une pente générale du sud au nord; le *Dschir* ou *Schary* de Burckhardt, le *Kulla* de Browne et le *Schary* de Denham (qui est le *Halemm* du Bornouais Abdallah chez Seetzen) coulent tous du sud au nord. Si donc un fleuve, sortant du lac Tschad, alloit joindre le Nil égyptien, il devroit couler par la partie basse de cette région de lacs et de marais dans la direction de Schandy et au nord du Dar-

(1) *Quarterly-Review*, mai 1820, p. 231.

(2) *Nouvelles Annales des Voyages*, cahier de janvier 1824.

four : or, nous savons par Browne et Poncet qu'aucune rivière ne joint le Nil plus au nord que le Bahr-el-Abiad. Pour expliquer la prétendue identité du Nil égyptien avec le Quolla-Dialiba-Gulbi-Niger, on est donc positivement réduit à supposer que le cours de ce fleuve *polyonyme* de Tombouctou se continue *au sud des sources mêmes* du Schary de Denham, par conséquent dans une région assez élevée. Cela n'est pas absolument impossible ; mais cela seroit un phénomène unique.

En attendant qu'un voyage de Benin à Bornou décide la question de fait, nous persistons à dire que les traditions anciennes des nègres sur l'identité du Niger et du Nil, ainsi que la navigation supposée de Tombouctou au Caire, peut s'expliquer sans qu'il existe aucune communication aussi anti-naturelle que celle qu'on vient de signaler. Il suffit que le Djoliba, en descendant par la cataracte où Mungo-Park a péri, en formant le lac d'eau douce de Nyffe, et en s'écoulant enfin dans le golfe de Guinée par le Volta, le Lagos, le Formosa ou tel autre débouché, se rapproche de très-près des sources ou des affluens de l'Yeou. Un bateau nègre a donc pu être porté ou traîné du Djoliba dans l'Yeou ; on auroit ensuite descendu cette dernière rivière, traversé le lac Tschad et remonté le Schary, ayant à gauche et à droite les douze cents villes ou hameaux, avec des mosquées, dont parlent les nègres navigateurs de M. Jackson. Arrivés dans la partie supérieure du Schary, au-delà du terme des reconnoissances de Denham, ils auront encore porté leur bateau dans un affluent du Nil-el-Abiad, peut-être dans ce fleuve même, et ils l'auront descendu jusqu'en Egypte. Ces *portages* ne sont pas de pures suppositions ; il est expressément mentionné, dans le récit de M. Jackson, « que »les nègres tirèrent trois fois par terre leur bateau. » Nous n'avons besoin que de deux portages pour expliquer leur

route ; mais le troisième a pu avoir lieu aux cataractes de Yaoury.

Reprenons maintenant la route vers le Houssa, avec M. Clapperton. En remontant le cours de l'Yeou, les voyageurs s'élèvent insensiblement sur un plateau où ils éprouvent des froids considérables. « Les chameaux tremblent ; les peaux dans lesquelles on portoit l'eau se gèlent et deviennent dures comme une planche. » Il ne faut pas entendre cette expression comme si l'eau contenue dans les peaux s'étoit gelée ; c'est évidemment la partie de l'eau que l'évaporation avoit fait passer dans les pores du cuir, qui, par le contact avec l'air extérieur, se congéla et rendit les peaux roides comme un morceau de bois. Mais « l'eau, dans un vase ouvert, ne se couvrit que d'une légère croûte de glace. » Le phénomène, réduit à ces circonstances, ressemble à ce qu'on voit fréquemment en Égypte et dans les déserts de Libye (1) ; il ne doit pas faire supposer une hauteur excessive, et peut s'expliquer de la manière proposée par M. Jomard. Sans doute, le docteur Oudney, déjà malade d'un rhume dangereux, en partant de Bornou, a dû souffrir beaucoup par ce changement de température ; mais il ne seroit pas exact de dire que ce voyageur soit mort de froid.

Dès que le voyageur survivant a franchi les derniers affluens de l'Yeou, les cours d'eau qu'il traverse prennent une direction occidentale. Mais ni la carte ni la relation ne décident rien sur la connexion mutuelle de ces cours d'eau, sur l'identité ou la non identité des rivières qui passent devant Kaschena et devant Sakkatoo ; le seul fait certain, c'est leur direction vers l'ouest, par conséquent vers le bassin particulier du Djoliba. La position de

(1) *Voy.* les exemples cités dans les Nouv. Annales des Voyages, cahier d'avril 1825, p. 130-132.

*Kanoo*, sur deux lacs ou marais, rappelle celle qu'on a donnée à *Gana;* mais il n'y a point de fleuve, à peine un ruisseau. Tout le pays de Houssa paroît un plateau incliné au nord-ouest, généralement sablonneux, avec de petites lisières boisées et fertiles, le long des eaux. La partie méridionale est la plus élevée, la plus boisée, la mieux arrosée. La ville de *Samina Cora*, à 14 degrés, est le point le plus septentrional; et la nouvelle capitale de *Sakkatoo*, qui remplace Kaschena, se trouve placée à 13 degrés 5 min. de latit. nord, et à 6 degr. 10 min. de latit. ouest de Greenwich; à 7 degr. moins 15 min. au nord du golfe de Guinée, et à 5 degr. de la position assignée par M. Rennel à Tombouctou, appelée sur la carte *Tan-backtoo*, d'après quelque prononciation particulière ou d'après quelque idiome inconnu.

D'après cette position plus méridionale qu'acquiert tout le pays d'Houssa, on voit combien étoit juste l'indication donnée à M. Belzoni par le roi de Benin : « Le royaume » de Houssa borde mes domaines au nord; mes gens vous » y conduiront en vingt-six journées : j'y envoie quelque- » fois des ambassadeurs. Mon peuple fait le commerce » avec le peuple de Houssa. » Voilà ce que disoit le roi de Benin à ce brave, véridique et infatigable Belzoni. Mais ce prince ajoutoit « que le fleuve de Tombouctou s'écou- » loit dans la mer, à travers ses états. » C'étoit blesser certains systèmes; aussi un témoignage si imposant et si véridique fut-il à peine remarqué.

On en a fait autant à l'égard de la carte de Robertson (navigateur de Liverpool), carte copiée dans le voyage de Hutton, et qui représente le fleuve de Tombouctou s'écoulant dans le golfe de Guinée par un delta qui embrasse tout le pays depuis Lagos jusqu'à Calabar. Robertson y a figuré très-distinctement le pays de *Bouloumou*, avec un grand lac et deux rivières qui s'y écoulent. Nous avons

dit, il y a deux ans, que *Bouloumou* étoit *Bournou*, prononcé à la manière des nègres de la côte. Que l'on compare aujourd'hui les cartes, et on sera forcé de reconnoître la justesse des renseignemens que Robertson avoit recueillis, ainsi que celle de notre interprétation. Il y avoit dans les *Notes on Africa* une assertion singulière, savoir que Tombouctou n'étoit qu'à trois journées de navigation de Lagos, en descendant la rivière : c'étoit une apparence d'absurdité; nous en avons proposé une explication. *Tiemba*, mentionnée par Oldendorp, comme la ville principale des Cassentis, a pu être confondue avec Tombouctou ou Timbactou. M. Clapperton décidera le problême; et son opinion provisoire coïncide avec celles de Robertson, Belzoni, Reichardt, et avec la nôtre.

L'objet le plus important que M. Clapperton ait rapporté de l'Houssa, c'est une *Relation géographique*, rédigée en arabe par *Bello*, le chef victorieux des Fellatas, qui a établi son trône à Sakkatoo et qui possède beaucoup plus d'instruction qu'on n'en supposeroit dans un Africain. Ce chef demanda, entre autres choses, à M. Clapperton, à quelle secte des chrétiens les Anglois appartiennent, et développa, à cette occasion, des connoissances spéciales sur le dogme des Nestoriens et des Sociniens, qui embarrassoient le voyageur anglois, moins versé en théologie qu'en géographie. Ce conquérant a, de plus, une idée très-juste des avantages qu'il y auroit pour lui à se lier avec l'Angleterre. Il a formellement invité M. Clapperton « à revenir en qualité d'agent du roi » d'Angleterre; à remonter, avec un bâtiment anglois, » armé, *par le fleuve*, du côté de la Guinée, jusqu'à un » port sur ce même fleuve, nommé *Raca*, et à y établir » des relations commerciales entre les deux pays. » ( Raca est placé, sur la carte de nos voyageurs, à 9 degr. de latit. nord, et à 5 degr. de longit. est de Greenwich. ) Ces pro-

positions politiques et commerciales nous paroissent donner le véritable motif du retour de M. Clapperton de Sakkatoo, ainsi que de son voyage actuel ; elles sont nécessaires pour apprécier toute l'importance du mémoire arabe remis par le roi africain au voyageur, que dis-je? à l'agent anglois.

Bello se propose, dans ce mémoire, de faire connoître à l'Angleterre l'étendue et les divisions du *royaume de Tocrour* ou *Takarour*, ainsi que les conquêtes qu'il a faites. Il ne s'explique pas sur le sens du mot *Tocrour*, qui, selon Burckhardt, est le nom général des marchands-caravaniers de la Nigritie. Il se met tout de suite à énumérer les provinces qu'il connoît dans cet empire ou cette région.

*Houssa*, dit-il, est composé de sept provinces, dont voici les noms : *Kashna*, *Kanoo*, *Ghoober* (marqués sur la carte itinéraire des Anglois) ; *Der* ou *Dawry*, *Ranoo*, *Yarem* et *Zegzeg*, la plus vaste et la plus méridionale de toutes.

Les habitans de Ghoober (Goubcr) sont venus primitivement d'Egypte ; c'étoient des Coptes, et ils ont longtemps conservé la langue copte.

Dans le Zegzeg (ou sous la domination de cette province) se trouvent divers pays, entre autres *Bowsher* avec neuf provinces, où il y a des mines de cuivre et d'or.

La plus orientale des provinces rattachées à Zegzeg dans le mémoire, est *Kornorfa*. (Je pense que c'est seulement une orthographe différente de *Kourourfa* des cartes antérieures à Danville, et qui doit toucher à *Medra* dans le nord-est du Benin. D'après une note récente de M. Reichardt, dans une feuille allemande que j'ai lue sans pouvoir en prendre copie, Medra et Kourourfa sont sur un des bras du Niger, vers son embouchure la plus orientale dans le golfe de Biafra).

Une princesse, nommée *Amina*, domina jadis sur le Zegzeg, et même sur le Houssa; elle fit des conquêtes dans tous les pays *maritimes*, et établit la ville d'*Atagara* sur les bords même de la mer. (Ceci rappelle le nom de la nation des *Amina*).

A l'ouest de Houssa, on trouve les royaumes ou provinces *Zanfara*, *Kabi* (seroit-ce *Kabra* ou bien *Kubi?*) *Yaouri*, *Nooffe* (seroit-ce *Nyffe?*) *Yarba, Barghou* et *Ghoorma.* (Nous connoissons un pays *Yarriba*, mais ce *Barghou* est inconnu. *Ghoorma* pourroit être *Kormanti.*)

[Nous insisterons sur les traces des Égyptiens; elles rappellent l'hypothèse de Bowdich sur les Aschanties.]

Un pays limitrophe de Barghou s'appelle *Malee.* Les habitans sont en partie descendans des Coptes et en partie des *Sarakeli* ou Persans. Dans une autre phrase, Bello semble dire qu'ils parlent *copte;* il revient trois ou quatre fois sur ces migrations des Coptes, sortis de l'Egypte. « Les ports de Malée sont fréquentés par les chrétiens. »

Bello connoît encore à l'ouest *Banbara, Fouta* et *Damla*, noms identiques avec ceux de Bambara, Fouta-Diallou ou Fouta-Torro, et avec *Damel*, prince voisin de la colonie françoise.

Tel est le tableau que le sultan de Fellatas se forme des principaux pays de l'Afrique centrale. Mais quand il a fallu qu'il dessinât ses idées sur une carte géographique, il a eu de la difficulté pour *s'orienter*, et sa carte ne vaut pas son récit. Bello y fait tourner le grand fleuve de *Tanbaktoo* en demi-cercle autour du pays de Houssa, en le distinguant toutefois de l'Yaou; il le conduit presque en vue des fleuves de Benin; et, quand il est arrivé près du Schary, il lui donne deux embouchures dans deux bassins distincts, l'un par le Schary dans le lac Tschad, l'autre par le Nil d'Égypte dans la Méditerranée. Voilà l'espérance de ceux qui veulent l'identité de deux fleuves.

Mais tournez seulement la carte ou plutôt le carré tracé par Bello, de manière que les points N. et S. soient de 25 degrés plus à l'est et à l'ouest, le cours du fleuve traverse tout le Benin, et atteint la mer éthiopienne près le Vieux-Calabar.

(*La suite au cahier prochain.*)

---

*Rapport des commissaires nommés par la commission centrale de la Société de Géographie pour examiner les résultats du voyage de* M. Pacho *dans la Cyrénaïque.* (Lu dans l'assemblée générale du 31 mars 1826.)

C'est du sein de la Société de Géographie qu'est sortie l'idée de proposer un prix d'encouragement pour le voyageur qui, par des observations nouvelles, rectifieroit et compléteroit les notions très-imparfaites que nous possédions sur la partie de l'Afrique désignée par les modernes sous le nom de *Pays de Barca,* et par les anciens sous ceux de *Cyrénaïque* et de *Pentapole* (1). Le voyageur qui vient réclamer cette récompense honorifique a donc des droits spéciaux à notre bienveillance. C'est pour la première fois que le nom de la Société se lie à une entreprise, sinon de découvertes, du moins de reconnoissances; mais c'est précisément aussi par cette cause qu'il importe à l'honneur de la Société comme à ses intérêts, non-seulement d'examiner avec une critique impartiale et sévère les genres de mérite que présente le travail de M. Pacho, mais encore de jeter un coup d'œil sur l'ensemble des questions intéressantes qui s'y rattachent.

(1) *Voyez* la *proposition* de M. *Alex. Barbié du Bocage*, dans le *Bulletin de la Société*, n° 6; la *Notice des travaux de la Société*, par M. *Malte-Brun*, *ibid.*, n° 8, et le *Programme des prix mis au concours* en 1824, *ibid.*, n° 12.

Les recherches de M. Pacho dans l'ancienne *Marmarique*, dans l'*Oasis de Jupiter-Ammon* et dans celle d'*Audjelah*, quelque intéressantes, quelque méritoires qu'elles soient, ne peuvent pas entrer dans les deux objets de ce rapport. C'est la Cyrénaïque seule qui doit nous occuper ; cette région naturelle que circonscrivent au nord et au sud la Méditerranée et le grand désert de Libye, que borne, à l'occident, le golfe de la grande Syrte, et qui, à l'est, se termine au golfe de Bomba. M. Pacho y a séjourné ou voyagé depuis le 2 décembre 1824, jour de son arrivée à Derne, jusqu'au 22 mai 1825, jour de de son départ de Bengazi; encore faut-il y ajouter les premières journées de son voyage à Audjelah, à travers la partie occidentale de la Cyrénaïque. Ce séjour prolongé et le zèle extrême avec lequel le voyageur françois l'a mis à profit, nous ont valu la première relation générale et détaillée sur un grand et intéressant pays que *Paul Lucas* n'avoit examiné que superficiellement, que le fameux *Bruce* prétend avoir vu, mais sans y avoir rien aperçu, pays qui n'a été tiré de l'obscurité où il se déroboit aux regards de la science moderne que par M. *Della Cella,* dont la position personnelle limita pourtant les recherches (1).

(1) L'excellente *Relation* de M. *Della Cella* est traduite en entier dans les *Nouvelles Annales des Voyages,* cahiers de février, mars et avril 1823; elle est accompagnée d'une *carte* originale par M. le chevalier *Lapie*, qui a eu communication des observations astronomiques de M. le capitaine *Gauthier* sur les côtes. *Voy.* les *Notes* analytiques de M. Lapie, *Nouvelles Annales des Voyages*, cahier de mai 1823.

M. Viviani, savant botaniste italien, a publié une *Flora Cyrenaica* d'après les matériaux de M. Della Cella.

La Société de Géographie a fait imprimer, dans le 2e volume de ses mémoires (p. 15 et suivantes), une relation succincte de la Cyrénaïque, par le docteur *Cervelli*, de Pise, traduite et rédigée par

Muni d'un octant à horizon artificiel, M. Pacho a déterminé approximativement la latitude d'un grand nombre de points, tant sur les côtes que dans l'intérieur; mais, privé du secours d'un chronomètre, il n'a pu en fixer la distance en longitude avec une exactitude vraiment géographique; toutefois il a eu soin de marquer ses distances itinéraires par heures de marche, en notant les variations de la boussole, et ce travail, assujetti aux observations astronomiques faites le long de la côte par deux savans navigateurs, le capitaine Gauthier, françois, et le capitaine Smyth, anglois, doit déjà nous fournir une bonne carte chorographique de l'intérieur de la Cyrénaïque. M. Pacho en a dressé une qui nous fait connoître les positions relatives de tous les lieux et de toutes les tribus qui se sont trouvés sur sa route, et dont les

M. *Delaporte*, vice-consul à Tanger. C'est un extrait du journal tenu par le médecin lors de l'expédition faite, en 1812, par les ordres du bey de Tripoli. L'auteur, après avoir décrit Barca, Bengazy et Safsaf, s'arrête à Cyrène, et fait une description abrégée des ruines, des tombeaux et des souterrains. On lit cependant dans sa relation des détails qui n'étoient pas sans intérêt il y a deux années. La disette des documens qu'on possédoit sur la Cyrénaïque les a fait accueillir par la Société de Géographie, qui, par le même motif, a fait imprimer la suite de l'itinéraire de M. Cervelli, la relation du *Père Pacifique* de Monte-Cassiano, préfet apostolique à Tripoli. Ce dernier a voyagé en 1819; il décrit rapidement la Pentapole libyque. Cyrène, son site et ses ruines, sont l'objet de son admiration et de son enthousiasme.

Ces mémoires ont été communiqués à la Société par M. Jomard, de l'Institut.

M. Beechey, lieutenant de la marine royale d'Angleterre, a exploré la partie maritime de la Cyrénaïque et en a rapporté un grand nombre de dessins. Sa relation doit se publier à Londres, et ne peut manquer d'exciter l'intérêt du monde savant: mais la France doit appuyer, encourager et accélérer la publication des travaux de M. Pacho. Cette honorable rivalité tournera au profit des sciences.

M. Thrigge a fait paroître à Copenhague la première partie d'un *Tentamen Historiæ Cyrenaicæ*, travail très-savant.

noms y sont inscrits en caractères arabes, et, de plus, une seconde, sur une moindre échelle, qui comprend la Marmarique, la Cyrénaïque et les oasis de *Maradi*, d'*Audjelah*, de *Feredja* et de *Siouah*. Il a encore dressé un plan topographique de Cyrène et de ses environs, plan rempli de détails singulièrement intéressans. Nous désirons la publication pure et simple de ces précieux matériaux dont la critique cartographique tirera ensuite le parti qu'elle jugera convenable. Les observations locales d'un voyageur habile sont des dépositions que le tribunal géographique doit recueillir avec une exactitude scrupuleuse. Nous rappelons à cette occasion les propositions judicieuses qui ont été soumises à la commission centrale par M. le baron de Humboldt, pour que la Société fournît des chronomètres aux voyageurs qu'elle jugeroit capables d'en faire un bon usage; mais, pour que ces instrumens n'exposent pas le porteur à un surcroît de dangers, en tentant la cupidité des Africains, il est nécessaire, selon l'avis de feus MM. Burkhardt et Seetzen, qu'ils soient recouverts d'un vernis qui en dérobe l'éclat métallique.

Les observations de M. Pacho sur la géographie physique offrent d'autant plus d'intérêt, qu'elles sont, en général, indépendantes de tout système présupposé, ainsi que de ces terminologies qui enchaînent à la fois l'observation et la pensée. Le plateau calcaire de la Cyrénaïque porte chez les Arabes, ses habitans actuels, le nom caractéristique de *Djebbel Akhdar* ou de *haut pays verdoyant;* il s'élève, du côté de la Méditerranée, depuis Derne jusqu'à l'ancien cap Phycus, par une suite de terrasses où les montées escarpées alternent avec les prairies coupées de ravins. Ce haut pays laisse, entre sa base et la mer, une bande de terres basses de 15 à 20

minutes de largeur. Mais à l'ouest de Souza, ancien port de Cyrène, et surtout à l'ouest du cap Phycus, pointe septentrionale de tout le pays, cette lisière disparoît, et les hautes terres bordent immédiatement la mer jusque vers Tolometa. Ici la bande de terres basses recommence et s'élargit continuellement; elle a jusqu'à six lieues de large près de Bengazi. Au midi, le *Djebbel Akhdar* s'abaisse par des pentes plus douces vers le grand désert, et ne paroît pas communiquer avec les monts Haroutch de Horneman. Ce sera la tâche d'un voyageur, muni d'un baromètre, de fixer avec précision les niveaux de ces hauteurs. M. Pacho croit avoir déterminé à 1500 pieds l'élévation de la terrasse la plus haute.

En comparant les observations de M. de Buch sur la végétation des îles Canaries, celles de M. Desfontaines, sur le plateau atlantique, et celles de M. Schow, sur la Sicile, avec les faits remarqués par M. Pacho ou consignés dans la *Flore de la Cyrénaïque*, publiée par M. *Viviani*, d'après les matériaux de M. Della Cella, nous avons cherché en vain à deviner, par l'échelle végétative, l'élévation de la Cyrénaïque. Mais nous avons remarqué deux faits qui s'y rapportent, et que nous devons signaler. Aucune des nombreuses espèces de chêne, propres aux régions moyennes du plateau atlantique, ne croît dans la Cyrénaïque. Il est donc probable que le point le plus élevé du Djebbel Akhdar n'atteint pas 2500 pieds au-dessus de la Méditerranée. C'est un diminutif du plateau atlantique. D'un autre côté, les bords maritimes de la Cyrénaïque ne présentent point cette lisière peuplée de cactus et de palmiers, que Schow a nommée la région tropique de la Sicile. L'exposition boréale de la côte suffit-elle pour rendre raison de ce phénomène?

Les roches sont généralement calcaires, remplies de

coquillages et de madrépores. Le marbre, comme le granit, y manque. M. Pacho n'a vu que quelques couches de poudingue et de brèches. Mais cette observation ne doit pas empêcher un voyageur futur, ou M. Pacho lui-même, s'il y retournoit un jour, de tenter quelques recherches ultérieures sur la nature des roches, principalement le long de la côte, entre Souza et Tolometa, où les falaises, coupées à pic, doivent montrer plus à nu les bancs dont elles se composent. La conchyliologie fossile, déjà si riche en résultats intéressans pour l'histoire du globe, nous paroît pouvoir un jour recevoir de ces régions de nouvelles clartés. Nous aurions aussi désiré savoir, s'il y existe des terrains caverneux, quelle est leur configuration, et comment les nombreux torrens formés par les pluies s'absorbent dans les terres, puisque la carte de M. Pacho ne donne d'écoulement qu'à un petit nombre de rivières, ou plutôt de ruisseaux.

La géographie des plantes a été bien sentie par ce voyageur. D'abord, il a été frappé, comme M. Della Cella, de l'agréable changement d'aspect que présentent les collines boisées de la Cyrénaïque aux yeux de celui qui sort des immenses sables de la Syrte, comme le voyageur italien, ou des plaines rocailleuses de la Marmarique, comme le voyageur françois. Tous les deux, ils s'arrêtèrent charmés, ils crurent puiser une nouvelle vie dans ces forêts ombragées et dans ces bosquets odoriférans qui annoncent la Grèce africaine. Mais notre voyageur, ayant fait une longue pointe vers le sud, a été à même de remarquer la limite de la région boisée. Elle n'occupe que la lisière septentrionale, dans une largeur de 15 à 20 lieues, tandis que la plaine méridionale, moins abondamment arrosée ou formée de terres plus légères, ne se couvre que de plantes herbacées, à l'exception de quelques vallons où le cours de l'eau est marqué par des

touffes d'arbustes. Aussi les colonies grecques ne s'étendoient-elles pas bien loin au midi; les noms des endroits les plus méridionaux, indiqués par Ptolémée, ont un caractère africain, ou du moins étranger à la langue grecque. M. Pacho, dans une de ses excursions au midi, a trouvé les dernières ruines à Samalous, au 32[e] parallèle.

Même dans la région boisée, notre voyageur a eu le bon esprit de distinguer la végétation par zones, distinction que des observations barométriques auroient rendues plus précieuses. Près Natroun, sur les bords de la mer, il vit de vieux ceps de vigne enchâssés dans les fentes de rochers, tristes débris de la culture grecque. Sur la première terrasse, il rencontre le pin blanc et l'olivier, environnés de myrtes, de lauriers, de cistes, de romarins, de sauges et de cytises. Sur les degrés supérieurs de cette terrasse, les forêts d'arbousiers et de genevriers de Phénicie alternent avec de belles prairies et de riches champs de céréales. Aux points les plus élevés de la chaîne littorale, le voyageur traverse des forêts épaisses de thuya : c'est l'arbre dominant du pays. Mais arrivé sur le plateau de l'intérieur, il voit les épais bouquets de caroubiers se grouper avec les thuya. En avançant au midi, on fait souvent une ou deux lieues au milieu des lentisques; mais bientôt la haute végétation fait place aux plantes herbacées, et spécialement au *chéa*, espèce d'artémise.

Ces observations peuvent sans doute être susceptibles de nouveaux développemens; mais l'esprit qui les a dictées mérite de servir de modèle aux voyageurs. Le coup d'œil géographique donne seul un intérêt général à des remarques de botanique. M. Pacho n'a pourtant pas négligé la botanique proprement dite; il a rapporté un herbier d'environ cent plantes qui lui ont paru offrir des caractères particuliers.

C'est ici que la Société s'attend à apprendre si notre voyageur a retrouvé le fameux *sylphium*, plante si recherchée par les anciens, dont la figure est empreinte sur les médailles de Cyrène. « Si l'on veut s'en rapporter à cette figure et aux descriptions de Théophraste et de Dioscoride, cette plante, dit M. Pacho, ne diffère en rien de celle qui est nommée *derias* par les Arabes, *thapsia sylphium* par M. Viviani, *ferula tingitana* par Sprengel, et que je nomme *laserpicium ferulaceum.* » Peut-être disputera-t-on à M. Pacho l'identité absolue de la *thapsia* et de la *ferula*; mais ce qui est certain, c'est qu'une ombellifère semblable au *sylphium* croît en abondance sur les collines septentrionales de la Cyrénaïque, ainsi que Paul Lucas l'avoit déjà vaguement annoncé (1). Quel scrupule empêche donc notre voyageur d'y reconnoître définitivement le *sylphium?* Son respect pour les indications géographiques des anciens qui semblent placer la *regio sylphiofera* bien plus au midi. Mais ces indications sont en partie vagues et contradictoires (2). D'un autre côté, M. Pacho affirme, comme témoin oculaire, qu'à 6 ou 7 lieues de la côte, il ne croît aucune ombellifère qui ressemble le moins du monde au *sylphium.* Pourquoi donc ne pas admettre que Strabon, Pline et Ptolémée, en plaçant le *sylphium* dans le désert, n'ont voulu désigner que la lisière d'une partie inculte des montagnes littorales? Pourquoi les notions topographiques des anciens, sur

(1) La plante se nomme *zerra*, selon *Paul Lucas*, troisième voyage, Tome II, p. 50; le *z* et le *d* se confondent facilement dans les idiomes de l'orient.

(2) Les deux passages d'Hérodote (p. 175, édit. H. Steph.) et de Scylax (p. 45, éd. Voss.) placent très-distinctement le sylphium dans la région littorale, depuis l'île Platéa jusqu'à l'entrée du golfe des Syrtes.

cette plante, auroient-elles plus d'exactitude que n'en ont leurs notions historiques? Strabon nous assure que les nomades, en menant paître leurs troupeaux dans les plantations de *sylphium*, avoient détruit ce végétal, autrefois surveillé avec soin (1). Mais ces plantations n'existoient donc pas dans l'intérieur du pays où les nomades furent toujours les maîtres, et où aucune ruine n'indique un établissement des Cyrénéens. Pline attribue la prétendue destruction du *sylphium* aux fermiers généraux romains qui protégeoient les troupeaux, comme produisant plus d'impôts; et il ajoute que la plante fut si bien exterminée, qu'on n'en put offrir à la curiosité de Néron qu'une seule tige. Or, ce même Pline nous assure, dans son style affecté, « que le *sylphium* est d'un caractère » sauvage, qu'il se refuse à croître dans les jardins, et s'en- » fuit dans les déserts (2). » Comment une plante aussi sauvage pouvoit-elle être détruite par les troupeaux? Ne devoit-elle pas renaître sous leurs pieds? ne devoit-elle pas se sauver dans les déserts? De plus, Synesius, évêque de Ptolémaïs, au 4e siècle, parle en détail du *sylphium* qui croissoit dans les jardins de son frère, et qui donnoit un suc abondant (3). C'étoit donc une plante cultivée, et elle n'avoit pas disparu. Peut-être pourroit-on concilier toutes ces contradictions, en admettant qu'il existoit un *sylphium* sauvage, qui est notre *laserpicium ferulaceum*, qui n'a jamais disparu ni ne pouvoit disparoître, et un *sylphium* cultivé, perfectionné, auquel se rapporte tout ce que les anciens disent de ses vertus médi-

(1) *Strab.*, XVII, p. 1194 (Alm.) comp. *Arrian.*, III, 28.

(2) « Rem feram et contumacem, et si coleretur, in deserta fugien- » tem. »

(3) *Synesii* epist. 106 et 133.

cinales et de son haut prix. Les botanistes apprécieront cette solution d'un problême fameux. M. Pacho n'a osé décider que le *laserpitium derias* fût le *sylphium*. Cette modestie, peut-être exagérée, nous a valu quelques recherches sur les plantes de la partie méridionale du plateau cyrénaïque, où il a observé, entre autres, une espèce d'*artemisia*, appelée *cheah*, qu'on exporte jusque dans le Bornou, pour servir d'aromate. M. Pacho a cru un moment que ce pouvoit être le *sylphium;* mais il n'y a point de ressemblance extérieure entre les deux plantes, et nous pensons que cette conjecture doit être abandonnée.

Le climat de la Cyrénaïque a été l'objet de quelques observations intéressantes de la part de M. Pacho. Elles justifient la phrase énergique des anciens Libyens qui disoient aux colons grecs : « C'est ici, cultivateurs étrangers, qu'il faut vous établir; car ici *la voûte du ciel est perforée;* ici tombent ces pluies bienfaisantes qu'un ciel d'airain refuse à nos déserts. » Des pluies abondantes et continuelles, pendant les mois d'hiver, distinguent avantageusement de toutes les régions arides qui l'environnent la partie septentrionale du plateau. A Cyrène même, il a éprouvé des brouillards épais, et vu tomber quelquefois de la grêle de la grosseur d'une noisette. Malgré ces intempéries, le froid n'est jamais rigoureux à Cyrène : le thermomètre de Réaumur s'est constamment maintenu au tempéré; il descendoit, le soir, à 12 et à 10 degrés, mais rarement; il s'élevoit d'ordinaire, à midi, à 15 ou 16, et parfois à 17 degrés au-dessus de zéro. Mais M. Pacho n'a observé que la température de l'hiver et du printemps. Nous devons désirer de nous procurer des notions sur les chaleurs de l'été, et sur ces vents du midi qui, selon les anciens, amenoient dans la Pentapole ces

essaims destructeurs de sauterelles, redoutés également dans l'Égypte et en Palestine (1).

Nous voilà arrivés à la partie la plus importante des travaux de M. Pacho; c'est celle qu'on peut appeler à la fois topographique et archéologique. C'est ici qu'éclatent surtout le zèle, la persévérance et le talent de ce voyageur : nous dirons même qu'il y en a peu qu'on puisse lui comparer, soit qu'on veuille considérer l'étendue de ses courses périlleuses et de ses recherches pénibles, soit qu'on réfléchisse sur la minutieuse exactitude de sa manière de copier les inscriptions, de dessiner les monumens; exactitude qui est la seule garantie d'une fidélité parfaite.

M. Pacho a noté jour par jour les détails topographiques qu'il a recueillis sur les villes, les bourgades et les *kasr* ou bâtimens isolés de la Cyrénaïque. Ces lieux sont en grand nombre, surtout dans la belle contrée située entre Cyrène et Derne. D'autres auroient appliqué hardiment les noms de Ptolémée, de Procope et de Synesius aux endroits modernes; notre voyageur, plus sage, a mieux aimé abandonner à la critique les discussions qu'on pourra établir sur les matériaux positifs qu'il rapporte. Déjà sa carte nous fait reconnoître, outre les cinq grandes villes, plusieurs emplacemens qui répondent à quelques-unes de vingt villes ou bourgades nommées par Ptolémée. On y reconnoît aussi la double route entre Cyrène et Ptolémaïs, dont l'une répond aux distances indiquées dans la table de Peutinger, et l'autre à celles que donne l'itinéraire d'Antonin. Mais aucun nom arabe moderne (si ce n'est Maraouib) ne rappelle ceux, parmi les noms de Ptolémée, qui paroissent étrangers à la langue grecque.

(1) *Synesii* epist. 57.

Ces noms appartiendroient-ils donc à la langue berbère ou à un autre idiome africain ancien, qui aura été remplacé par l'arabe? Nous avons remarqué le nom de *Bomba*, loin du golfe qui le porte, sur la route de Cyrène à Ptolémaïs; mais c'est, selon M. Pacho, aux environs même du golfe, qu'il a reconnu une localité qui répond à la caverne fortifiée et habitée que Synesius décrit sous le nom de *Bomba*. La localité du jardin des Hespérides, si minutieusement dépeinte, et pourtant si vaguement placée par Scylax, a été l'objet des recherches de M. Pacho. Mais peut-être M. Mannert a-t-il raison, lorsque, dans sa savante Description de la Cyrénaïque, il soupçonne que les poètes, et spécialement Pindare, ont transporté arbitrairement à des lieux habités par des colonies grecques, les noms célèbres dans la mythologie de la métropole. Adoptées par la vanité populaire, ces traditions prenoient, par le laps du temps, l'apparence d'un fait, et se propageoient d'un auteur copiste à l'autre.

Les observations de M. Pacho, sur les ports de la Cyrénaïque, signalent une autre cause qui nous rend difficile l'intelligence des géographes anciens : ce sont les éboulemens auxquels cette côte est exposée. A Natroun, à Souza, à Tolometa, on voit d'anciennes constructions, à moitié écroulées, au milieu des flots, et même des grottes sépulcrales, taillées dans des rochers qui ont dû s'enfoncer dans la mer, après la disparition des terres qui les entouroient. Le port de Bengazi se remplit, au contraire, par l'accumulation des sables.

M. Pacho a dessiné tous les restes de monumens avec un tel zèle, qu'il ose garantir n'avoir rien laissé à dessiner après lui. La fidélité paléographique de ses copies a déjà été appréciée par des juges compétens. Nous nous en rapportons volontiers au savant rapport fait à l'académie

royale des inscriptions et belles-lettres. C'est sous le point de vue historique que les antiquités de la Cyrénaïque nous promettoient un grand intérêt. Malheureusement les siècles ont effacé ou détruit les monumens des temps les plus intéressans à connoître, les temps où Cyrène florissoit sous ses propres rois ou sous ses institutions républicaines; à peine même reste-t-il des traces de l'époque des Ptolémées. Parmi les objets conservés, la plupart sont du temps des Romains. Cette circonstance fâcheuse pour les études historiques s'explique peut-être, quant aux pièces funéraires, par la disette de marbre qu'éprouvoient les sculpteurs cyrénéens, et qui les obligeoit à employer de nouveau des pierres anciennes. Une ville qui reste debout pendant une longue série de siècles, et qui n'est pas bâtie en marbre ou en granite, dévore elle-même ses anciens édifices. Parmi les monumens dessinés par M. Pacho, il ne se trouve qu'un seul temple, encore est-il du temps des Romains; tous les autres sont du genre funéraire. Nous avons distingué neuf grottes sépulcrales, dont la décoration extérieure mérite l'attention des artistes. Il y a des détails architectoniques d'une grande élégance; d'autres qui rappellent d'une manière frappante les monumens au nord-ouest de Siouah; enfin quelques ornemens qui appartiennent au style égyptien. En faisant fouiller quelques-unes de ces grottes, M. Pacho a trouvé huit peintures qui offrent à l'antiquaire et au mythologue plusieurs particularités neuves, et des compositions d'une élégance, d'une légèreté et d'une pureté dignes des plus beaux temps de l'art. Nous avons remarqué avec un intérêt spécial d'autres tombeaux, taillés dans le roc, et précédés d'un fronton dans ce même genre simple, mais élégant, qui caractérisent les monumens de la même classe, près Telmissus, et sur d'autres

points de la côte de la Lycie et de la Doride asiatique (1). Ce sont incontestablement « les *tombeaux doriens* », où Synesius, quoique évêque chrétien, désiroit voir ses cendres réunies à celles de ses ancêtres, païens, de l'illustre race de Battus (2). Cette identité des formes architectoniques, sur deux côtes opposées de l'Asie et de l'Afrique, paroîtra encore plus importante aux yeux de l'ethnographe, si l'on observe que les noms des deux peuplades de la Cyrénaïque, les *Cabilæ* et les *Ararauceles*, se reproduisent presque littéralement dans l'Asie-Mineure (3). La troisième classe de monumens se compose de sarcophages, les uns entiers, les autres par fragmens, ainsi que des débris de bas-reliefs et de statues. Que de regrets on éprouve en pensant que Paul Lucas vit encore debout des colonnes et des statues qu'il ne dessina point, et qui, depuis, ont disparu par l'injure du temps et sous la charrue des Arabes! M. Pacho auroit dû naître un siècle plus tôt.

A l'égard des inscriptions, ce sont les mêmes regrets. Les ravages du temps ont prévenu le zèle de notre voyageur. Un savant archéologue, qui a examiné avec beaucoup de soins les inscriptions si scrupuleusement copiées par M. Pacho, n'y a reconnu qu'une seule de l'époque de l'autonomie, et deux du temps des rois Ptolémées ; le reste est des siècles romains : elles sont en très-grande partie funéraires, et ne nous apprennent rien. Les littérateurs y liront avec plaisir une charmante épitaphe en

(1) Comparez le *Voyage en Caramanie* de *Robert Ainsley*, en anglois, et les *Topographische Ansichten* de M. *Joseph de Hammer*, en allemand.

(2) *Synes.*, in Catastasi, p. 302.

(3) *Cabalia*, région de la Pisidie ; *Arauraci*, ville de Cappadoce.

vers élégiaques, sur un certain Titus-Petronius Capiton, mort à l'âge de vingt-sept ans, le jour même de sa noce : « Que la fortune laissa peu d'espace entre ton lit nuptial » et ta tombe ! Une seule nuit trompeuse et impitoyable ! » Nuit sans concerts joyeux et sans festin ! Hélas ! ta » cendre, ô jeune victime, se répand sur les voiles nup» tiales et sur les guirlandes de *byblus*, qu'on n'eut pas le » temps de parfumer. O hyménée qu'il faut célébrer avec » des pleurs ! O flambeaux de la noce, devenus le cortége » d'un char funèbre ! »

Il est, parmi ces inscriptions, une très-longue, qui contient un décret d'Anastase Ier, relatif à l'administration et au service militaire ; mais, comme elle est très-fruste, elle ne pourra être restituée que par des recherches longues et savantes, si même elle peut l'être. L'intérêt qu'elle promet doublera, si l'on se rappelle le passage de Synesius où il parle des difficultés que Cyrène avoit à se défendre contre les attaques des *Libyens-Ausariens*, et où il raconte comment quarante Huns, au service des Romains, rétablirent la sécurité publique, et dispersèrent au loin les hordes ennemies (1). Les édifices de la ville avoient alors tout leur éclat, les campagnes toute leur fertilité, les bois leur fraîcheur, les sources leur eau cristalline ; mais une mauvaise administration et le défaut de discipline militaire amenèrent rapidement la ruine de la province.

Le décret d'Anastase est le dernier grand monument qu'on ait trouvé de l'histoire de la Pentapole ; cependant nous savons, par Procope, que l'empereur Justinien rétablit encore les aquéducs et les enceintes de Ptolémaïs, de Touchira et de Bérénice (2) ; mais les ruines observées

(1) *Synes.* epist. 78.

(2) *Procop.*, de ædificiis, VI, 2.

par M. Pacho ne présentent aucune inscription reconnoissable. Des médailles seules nous restent de l'époque justinienne. Bientôt la Pentapole périt ; les Sarrasins achevèrent l'œuvre de destruction que les Libyens avoient commencée.

Parmi quelques inscriptions en caractères confiques et arabes, que M. Pacho a copiées, celle de *Kasr-el-Ameïd* atteste que ce château a été construit par ordre du fameux sultan Bibazs, contemporain de saint Louis. On sait d'une autre source que, lors du débarquement de ce héros chrétien à Tunis, le sultan avoit ordonné aux habitans de Barca de se mettre en état de défense, et de faire creuser des puits sur le littoral africain ; tant le nom du monarque françois faisoit naître d'alarmes parmi les Musulmans.

Classerons-nous parmi les restes d'antiquité les traces de chars grecs ou romains que la roche calcaire de la Cyrénaïque montre encore, après tant de siècles? Les endroits où ces traces se font le mieux apercevoir sont, selon M. Pacho, à Cyrène et à la Nécropolis de cette ville ; à *Souza* (Apollonia), à *Natroun*, près le Naustathmus; à *El-haud*, à *Zaouani*, à *Lameloudeh*. Ces traces, dans les lieux unis, comme dans la plaine de Cyrène, peuvent provenir des courses des chars des anciens; tandis que celles que l'on voit dans les endroits montueux, et surtout aux environs des tombeaux et des grottes sépulcrales, doivent sans doute avoir été creusées par les chariots qui ont servi à transporter les sarcophages qu'on y rencontre souvent, et à débarrasser ces lieux des pierres que l'on a dû extraire des nombreuses excavations dans le rocher. D'autres enfin peuvent provenir des voyages journaliers dans un pays où tant de ruines rapprochées attestent une grande activité et de

fréquentes communications entre les anciens habitans. Ainsi, ces traces de roues viennent confirmer et les pompeuses peintures que Pindare fait du goût des Cyrénéens pour les courses en char (1), et le passage de Diodore (2) sur l'hommage en beaux coursiers et en beaux chariots que Cyrène offrit à Alexandre-le-Grand, et même l'assertion d'Athénée, que l'usage, parmi les Cyrénéens, étoit de se faire des visites avec un grand cortége d'amis, de domestiques et de voitures (3).

D'après les recherches de M. Pacho, il faut sans doute placer au nombre des erreurs accréditées par les récits des Arabes la supposition d'une ancienne ville pétrifiée, existant dans la Cyrénaïque ou dans les déserts des deux Syrtes. Pendant tout le cours de son voyage, il a interrogé scrupuleusement tous les Arabes qui se rendent fréquemment de *Derne* ou de *Bengazi* à *Tripoli* ou à *Mourzouk;* il a pu se convaincre, par leurs réponses, que la prétendue ville pétrifiée est placée, selon eux, en différens lieux, ou plutôt qu'il en existe plusieurs, auxquelles ils donnent le nom de *Masakhit*, pluriel de *Maskhoutah*, statue, configuration humaine. Or, observons que, dans leur excessive ignorance, les Arabes croient que ces statues ont été anciennement animées, et ne sont point du tout l'ouvrage de l'homme. D'après cette observation, et d'après l'examen de plusieurs endroits qui portent le nom de *Masakhit*, la prétendue existence dans ces contrées d'une ville pétrifiée s'explique de la façon la plus simple. Il existe dans la Cyrénaïque plusieurs bourgs ruinés, où l'on voit des restes de statues, et qui portent le même nom par la même cause. Il est fâcheux, pour la mémoire

(1) *Pindar.*, Pyth. IV.
(2) *Diodor.*, XVII, c. 49.
(3) *Athen.*, XVIII, c. 8.

du consul Lemaire que l'autorité de son nom ait accrédité les traditions populaires, et ait provoqué des discussions savantes, désormais superflues.

Les habitans modernes n'ont pas échappé à l'attention de notre voyageur; mais il résout négativement un problême qui avoit excité l'intérêt des ethnographes. Il n'a pas trouvé des restes d'une tribu *libyenne* ou berbère, qui, selon des rapports faits à M. Della Cella, devoit exister dans les montagnes du cap Bonandrea. Comme tous les habitans parlent arabe, il n'a pas eu à recueillir des vocabulaires particuliers. Tout est arabe; la langue actuelle, les noms des lieux, ceux des tribus. Nous avons pourtant remarqué sur sa carte un endroit nommé *Bérébré*, où il y a des restes d'anciennes habitations; et, sans révoquer en doute l'exactitude de M. Pacho, nous exprimons le désir que lui-même, ou les voyageurs qui le suivront, veuillent encore réfléchir sur cette question importante : Reste-t-il quelque trace d'une ancienne population berbère ou cyrénaïque? Que sont devenus les anciens Libyens nomades, antérieurs à la population grecque, à l'invasion arabe? Étoient-ils Berbères, comme les habitans d'Audjelah et de Siouah paroissent l'avoir été avant leur mélange avec les Arabes?

Le nombre des habitans du *Djebbel-Akhdar* peut s'élever environ à 40,000. Ils sont divisés en plusieurs petites tribus ou familles, et tous connus sous le nom général de *Harabi*, « les guerriers » : ce titre correspond parfaitement à leurs mœurs. Ils se font une guerre mutuelle d'autant plus durable, qu'elle est alimentée par la vengeance de famille, considérée comme un devoir sacré, inculqué comme tel à l'enfance même. Un ravin, un champ ou toute autre ligne de démarcation, sépare souvent deux tribus ennemies: malheur à celui d'entre eux qui

oseroit le franchir ! il est rare qu'il puisse échapper à la mort. Le bey de Bengazi n'oppose d'autre frein aux meurtres fréquens qui se commettent dans le désert qu'il est censé gouverner, qu'une rétribution de 5 réaux de Tripoli (formant en total 23 sous) par chaque arabe de la petite tribu où le meurtre a été commis. Dès que cette somme est payée, le sang est racheté aux yeux du gouvernement.

Le fusil, les pistolets et le poignard, telles sont les armes ordinaires de ces Arabes; le plus souvent, le même individu est muni de ces trois armes à la fois. Le sabre n'est réservé qu'aux cheiks, encore en voit-on rarement qui en portent : un *bernous* de drap rouge, galonné en or, est le signe distinctif de l'autorité que ces derniers tiennent de Yousouf, pacha de Tripoli. Ils ne s'en parent que dans les villes, et jamais dans le désert. Ces hommes si féroces sont pourtant sensibles aux charmes de la poésie. Il n'est pas rare de voir un groupe d'Arabes assis auprès de leur tente, ou sous un massif d'arbres, écouter avec le plus grand intérêt un d'entre eux qui psalmodie, en vers fortement scandés, le récit d'une action héroïque. Il est à remarquer que, tandis que le narrateur ou le poète récite les vers, tous les auditeurs répètent les rimes en chorus.

Le lait de chèvre, et jamais celui de vache, la chair des moutons, les dattes qu'ils vont chercher à *Audjelah* et à *Siouah*, la farine d'orge ou de blé, qu'ils préparent de différentes manières, et le miel, qu'ils recueillent en grande quantité dans leurs forêts, composent leur simple et salubre nourriture.

Les Harabi, superstitieux à l'excès, n'osent pénétrer dans les cavités sinueuses des grottes sépulcrales, dans la persuasion qu'elles sont habitées par des esprits malfaisans; ils racontent là-dessus les choses les plus ridicules.

Les excavations les plus vastes, anciennes citernes ou grottes sépulcrales, lorsqu'elles ne sont composées que d'une ou de deux pièces, et qu'elles ne peuvent, par leur obscurité, effrayer leur imagination, leur servent de magasin pour y déposer le fruit de leurs récoltes en paille et grains, et quelquefois aussi pour mettre leurs troupeaux à l'abri de la pluie; mais ce dernier usage est très-peu suivi. Ils ont parmi eux, et faisant partie de leurs tribus, des armuriers, des charpentiers, des forgerons et des tisserands; ces artisans exécutent leurs travaux en plein air ou dans des grottes. La jument et l'âne, le chameau, le bœuf, les moutons et les chèvres sont les seules richesses des habitans de ces contrées. La jument, objet de tous les soins de l'arabe, n'est pas réservée à tous indistinctement; cependant le plus grand nombre en est pourvu.

D'après les rapports des anciens, on s'attendoit à trouver dans cette contrée une race de chevaux égale au moins, en beauté, à celles que nous admirons en Europe; ceux qu'on y voit maintenant répondent peu à cette idée. Les chevaux ainsi que les jumens sont, pour l'ordinaire, d'une forme peu svelte et peu gracieuse; mais ils rachètent le défaut de beauté par d'autres avantages qui sont précieux, surtout pour un peuple de montagnes. Ils gravissent d'un pied sur les chemins les plus escarpés et les plus glissans; constamment campés à l'air, ils supportent sans inconvéniens les intempéries de la mauvaise saison.

Les troupeaux de chèvres et de moutons y sont très-nombreux; ils résistent, en hiver, aux froids et aux pluies de la partie septentrionale, tandis que l'on conduit les moutons vers le sud, où le climat est plus doux. Leur laine n'est pas aussi longue que celle des moutons d'Égypte;

leur tête est plus arquée, et la queue d'un moindre volume ; ils diffèrent peu de nos moutons d'Europe. Le bœuf et la génisse sont plus petits que ceux d'Égypte; leur front, proportionnellement, est plus large, et leur aspect plus sauvage. Tous ces troupeaux n'ont pas à craindre les lions : cet animal féroce ne pénètre pas de nos jours dans la Pentapole. L'agriculture fournit à toutes les tribus arabes du blé et de l'orge en abondance. Le grain de la Cyrénaïque contient plus de substance farineuse, sous un même volume, que celui d'Égypte.

Ainsi le prétendu désert de Barca n'est rien moins qu'une contrée inculte, sans ressources, sans valeur; mais c'étoit un canton de la Grèce, c'est devenu un canton d'Arabie.

Il est temps de nous résumer. M. Pacho a rempli tous les devoirs d'un voyageur courageux, zélé et judicieux; il a singulièrement avancé nos connoissances sur la Cyrénaïque; et il laisse encore à ses successeurs une récolte à faire, c'est le sort commun des hommes de mérite : plus ils découvrent de faits, plus ils excitent l'émulation de ceux qui aspirent à partager leur gloire. Peut-être ira-t-on un jour fouiller profondément les champs de la Pentapole, et en faire sortir des monumens ensevelis, des colonnes précieuses, des inscriptions intéressantes, mais ce sera toujours la carte de M. Pacho à la main : il sera pour cette région ce que Shaw a été pour le plateau atlantique.

Vos commissaires, messieurs, ont pris les conclusions suivantes, qu'ils ont l'honneur de soumettre à votre approbation.

Conclusions.

1° La commission, après avoir pris connoissance du journal manuscrit de M. Pacho, ainsi que de la carte qui

l'accompagne, des herbiers, des dessins de monumens, et des inscriptions que ce voyageur a recueillis, est d'avis que M. Pacho, avec le zèle le plus généreux, et avec les talens les plus distingués, a rempli le but de la Société, qui étoit de faire connoître la Cyrénaïque, et que la Société, par conséquent, doit lui décerner le prix de trois mille francs proposé par son programme de 1824.

2° La commission, en exprimant le vœu que le public et le gouvernement facilitent à M. Pacho les moyens de faire paroître d'une manière convenable l'ensemble de ses importans travaux, est également d'avis que ce voyageur soit invité à extraire de ses journaux manuscrits un précis succinct de son voyage et de ses observations, pour être inséré dans le recueil des mémoires de la Société.

3° A l'égard de la carte topographique de la Cyrénaïque proprement dite, dont M. Pacho nous a communiqué une copie, la commission est d'avis que ces matériaux précieux, déposés dans nos archives (sans aucun préjudice pour le droit de M. Pacho de les publier le premier), pourroient devenir l'objet des délibérations de la commission centrale, principalement sous le rapport des comparaisons qu'on pourroit faire entre la géographie ancienne et les points de topographie que le travail de ce voyageur aura établis ou rectifiés.

*Signé* Alex. Barbié du Bocage.
P. Amédée Joubert.
Malte-Brun, rapporteur.

*N. B.* Ces conclusions ont été adoptées.

## II.

## MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

### *Quelques détails sur la Barbade et la Trinité.*

« A la Barbade, dit l'auteur d'un voyage récent dans les îles angloises des Indes-Occidentales, les esclaves n'ont pas de champs particulièrement destinés à leur nourriture; ils travaillent à tous les champs qui forment la propriété du maître, mais chacun d'eux a son petit coin de jardin qu'il peut cultiver à sa guise, et ils reçoivent, outre les rations journalières, un repas préparé. Ce qui prouve qu'on leur laisse le temps de cultiver leur petit jardin, c'est que tous le font, et que l'on voit partout, autour de leurs cabanes (*jams*) du maïs, des platanes, et même des cannes à sucre. Leurs cabanes sont couvertes en feuilles de palmier et divisées en deux pièces : les parens couchent dans l'une, l'autre sert de chambre commune; l'on y trouve ordinairement une table, des chaises et de larges bancs pour les enfans. On en trouve de plus grandes, et qui sont garnies de plus de meubles.»

L'auteur, étant à la Trinité, alla visiter les deux établissemens indiens Arima et Savane-Grande, qui offrent une population de 803 habitans des deux sexes. Voici la description qu'il en donne : Les Indiens sont petits, je n'en ai pas vu un seul qui eût plus de cinq pieds six pouces, de couleur basanée; ils ont les yeux foncés, les cheveux lisses et très-noirs; la distance de leurs narines à la lèvre supérieure est remarquable; ils ont les épaules larges comme l'Hercule Farnèse. Les os de leurs mains et de leurs pieds sont fins, et ils ont en général

ces membres bien faits. Rien ne les émeut : la joie, la douleur, la colère, la curiosité, n'ont aucune prise sur eux; leur corps et leur esprit semblent en léthargie. Les enfans restent immobiles sur le sein de leurs mères; la tranquillité et le silence règnent autour d'eux; tout leur maintien annonce l'indolence. Notre présence auroit dû faire naître leur curiosité, quand même le *pater* n'eût fait, en notre honneur, sonner ses deux cloches dissonnantes. On avoit rassemblé tous les Indiens, l'alcade, les *régidores* avec leurs verges. Ce furent les seuls signes de vie qu'ils donnèrent; ils ne parlèrent pas, ne sourirent pas même, ne firent aucun mouvement, en sorte qu'ils avoient l'air de gens tombés en syncope, mais qui auroient les yeux ouverts. Le gouverneur donna à chaque enfant une pièce de monnoie, qui fut prise sans que ni les enfans ni leurs parens en témoignassent la moindre joie ou le moindre remercîment. Ils sont bien mieux vêtus que les nègres; l'habillement des femmes se distinguoit surtout par la décence.»

L'auteur fait ensuite une comparaison de ces Indiens avec des nègres. «Leur couleur, dit-il, n'est pas plus différente que leur esprit et leur caractère. Chez les uns, la vie s'est arrêtée; chez les autres, elle est agitée par trop d'irritabilité. Les nègres ne peuvent se taire, il faut qu'ils bavardent; ils ont les passions violentes; leur colère est prompte et terrible; leur joie bruyante, effrénée; leur curiosité impertinente, leur amour tout sensuel; mais ils sont naturellement bons. Je ne connois rien de plus gracieux qu'une troupe de jeunes négresses aux yeux brillans, aux dents blanches, vous saluant en vous disant : *How d'ye Massa? how d'ye Massa?* On dit que les esclaves méprisent les Indiens, et je n'en suis pas surpris, car ils leur sont en effet moralement supérieurs.

*Phénomène du fleuve Motala.*

« Le Motala présente un phénomène dont j'avois souvent entendu parler, et qui, avant que j'en eusse pris connoissance, me paroissoit friser le merveilleux : je veux parler de ce que les gens du pays appellent *standsning*. Il se passa quelque temps avant que je pusse me faire une idée juste de ce mot, par lequel on indique le remarquable phénomène qu'offre ce fleuve, qui, pour l'ordinaire, roulant en torrens une masse considérable d'eau à travers la ville de Norkœping, va se jeter dans la mer, et qui, parfois, en hiver, s'arrête au point de permettre le passage de son lit à pied sec. Les chroniques signalent un grand nombre de ces phénomènes, de 1291 au 30 novembre 1786, qui est la dernière fois qu'elles en fassent mention. La durée de ce phénomène varie. Quelquefois le fleuve ne s'arrête que quelques heures, d'autres fois des journées entières : c'est ce qui arriva les 12 et 13 décembre 1604. On passa, pendant ces deux jours, son lit à pied sec; et l'on y prit non seulement une grande quantité de poissons, mais on y trouva des objets précieux en or et en argent. Le phénomène se renouvela le 6 novembre 1779, et dura toute la journée. On alla également dans son lit, et l'on y prit, à la main, plus de deux cents livres de poissons de toute espèce; on y conduisit même des chariots pour enlever du fond beaucoup de pierres. On attribue ce singulier phénomène à l'accumulation de la glace dans plusieurs endroits étroits de son cours; par exemple, à Fiskeby, à un quart de mille de Norkœping, ses eaux s'amassent alors jusqu'à ce que leur pression ait acquis assez de force pour rompre l'obstacle que l'amas des glaces leur oppose; aussi ces accidens amènent-ils souvent des inondations; les eaux du fleuve, dépassant

leurs bords, se répandent et font de grands ravages. C'est ainsi qu'en avril 1788, elles entraînèrent trois ponts et plusieurs maisons de la ville, des moulins, des digues, et firent surtout des dégâts dans les usines de laiton.

(*Voyage en Suède*, par M. *Molbeck*.)

---

### *Pratiques superstitieuses en Suède.*

»Aux restes de l'ancienne mythologie scandinave, le peuple associe des pratiques superstitieuses, dont quelques-unes remontent sans doute aux temps du paganisme; par exemple, la coutume de ne point faire d'ouvrage bruyant le jeudi soir. Je vais en signaler quelques autres, que j'ai trouvées établies dans les environs de Smaaland. La plus singulière est celle de mettre dans la bière d'un décédé trois côtelettes de mouton et une chemise de femme, si le mort est un homme, et une chemise d'homme dans la bière d'une femme; ce qu'ils regardent comme un moyen infaillible d'empêcher que les morts ne reviennent. Le cercueil ne doit point être cloué, mais fermé à chevilles de bois. C'est sans doute de là que vient le proverbe : *c'est un clou dans son cercueil*, dont ils se servent en parlant d'un enfant mal né, d'une méchante femme ou d'un mauvais voisin. Au baptême de leurs enfans, ils ont soin de ne les porter à l'église que quand la cloche a cessé de sonner; parce que, disent-ils, ils seroient babillards; de même, ils ne leur ferment pas les yeux, pour qu'ils ne deviennent pas têtus ou sauvages.

A l'occasion de leurs mariages, ils observoient jadis un grand nombre de cérémonies qui sont en usage dans ce qu'ils appellent les *grandes noces* (1) : voici celles qui sont

(1) On trouve une description très-intéressante de ces grandes noces, telles qu'on les célébroit dans la province de Calmar, dans

restées. Quand les jeunes époux sont à genoux devant le prêtre qui les marie, les spectateurs observent attentivement lequel des deux penche la tête vers l'autre, et c'est celui-là qui mourra le premier. Si les époux penchent leur tête en même temps, ils vivront en bonne intelligence, On conçoit que les parens ont grand soin de le leur recommander. Quand l'épouse va à l'église, on lui donne pour sa monture le plus vieux et le plus mauvais cheval; parce que, disent-ils, le cheval qui a porté une mariée ne prospère pas et meurt après. A son retour, la mariée, avant d'entrer dans la chambre où sont les convives de la noce, est obligée de se rendre à la cuisine, et de goûter de chaque plat; ce qui lui assure l'abondance dans son futur mariage. Ils ont encore d'autres superstitions qu'ils pratiquent dans leur intérieur, ou qu'ils mêlent à leurs occupations domestiques; mais on remarque que leur nombre s'affoiblit sensiblement, et qu'elles commencent à n'être plus si générales. Par exemple, quand ils tondent un mouton, ils lui coupent une touffe de laine de la tête, et la lui mettent dans la bouche pour la lui faire avaler. Ils craignent de proférer le nom de divers animaux nuisibles, tels que le renard, l'ours, le loup, qu'ils désignent par des périphrases ou des métaphores. Il y a d'autres animaux, tels que le coucou, le hibou, et même le chat, qu'ils ne nomment pas sans précaution. Il disent encore qu'il ne faut pas qu'une personne inutile soit présente quand on tue quelque animal, parce qu'elle tomberoit malade, et que l'animal même souffriroit une trop longue agonie; qu'une personne qui a passé par une forêt doit remuer le feu avant d'entrer

l'ouvrage de M. G. Craillius, intitulé : *Berrættelse om Tuna Læns Sefwedes och Aspelands Fogderi*. Calmar, 1774, p. 416 et 427.

dans le lieu où l'on pétrit le pain, ou dans une brasserie, ou là où l'on distille de l'eau-de-vie, parce qu'elle auroit pu rencontrer quelque mauvais génie qui aigriroit le pain ou qui feroit tourner les boissons, etc.

---

*Histoire du commerce de la soie,* par M. César Moreau (lithographiée).

Nos lecteurs connoissent déjà M. César Moreau, vice-consul de France à Londres, par son excellent *Tableau du commerce de la Grande-Bretagne*, dont nous avons donné un extrait. Ce savant vient de publier l'histoire du commerce de soieries de l'Angleterre, depuis son origine. Nous nous empressons d'extraire de cet intéressant ouvrage les faits suivans :

Les plus anciennes annales de la Chine font mention de la soie; en Grèce, nous voyons Aristote parler des vers à soie et des tissus; et, cinq cents ans avant notre ère, Ezéchiel dit que cette culture formoit une branche considérable du commerce des Tyriens. L'auteur signale ces faits comme les premières traces du commerce de soie, et continue à développer chronologiquement cette histoire, à partir du quatrième siècle de notre ère. Les Rhodiens, dans leur code maritime, avoient mis la soie de pair avec l'or, et nous voyons, au troisième siècle, l'empereur Aurélien refuser à sa femme une robe de soie pourpre, parce que le prix en étoit égal à celui de l'or. La soie étoit si précieuse, que l'on épluchoit les vêtemens déjà portés d'une soie très-fine appelée soie d'Abyssinie, dont on faisoit des tissus si fins et si légers, qu'une femme qui en étoit vêtue paroissoit nue. Les hommes portoient, surtout en été, des vêtemens de soie plus épaisse, mais Tibère les défendit. Les femmes romaines qui n'étoient

pas fort riches se contentoient de porter des étoffes de demi-soie. Entre 527 et 565, deux moines persans, venus de Serinida, pays des Sères, qui jusqu'alors avoient seuls eu le secret de la culture des vers à soie et de la préparation de la soie, apportèrent à Constantinople une certaine quantité de ces insectes, qu'ils avoient enlevés furtivement et cachés dans un bâton creux. C'est de ces vers à soie que descendent tous ceux de l'Europe et de l'Asie occidentale. Ce fut sous la direction de ces deux moines que l'empereur fit établir à Constantinople la première fabrique de soie; et, du temps de Procope, l'once des étoffes de couleurs ordinaires coûtoit six pièces d'or, et celle des étoffes de couleur dite *royale* jusqu'à vingt-quatre. L'empereur s'en étoit arrogé le monopole, qui fit beaucoup de tort aux anciennes villes de Tyr et de Beryte, dont un grand nombre d'ouvriers allèrent porter leur industrie en Perse. En 851, tous les Chinois portoient de la soie. En 947, les contrées situées autour de la mer Caspienne, et surtout Méru et le Corassan, produisirent en abondance une excellente qualité de soie, dont on fit des étoffes brochées et des draps d'or. Jusqu'en 1146, il n'y avoit des fabriques de soie que dans l'empire de Byzance, et les étoffes qui venoient de la Grèce étoient aussi renommées pour leur richesse que pour leur élégance; mais le roi Roger de Sicile ayant pillé Thèbes, Athènes et Corinthe, emmena, outre un riche butin, un grand nombre de fabricans en soie, auxquels il donna des établissemens à Palerme; ceux-ci instruisirent les Siciliens, qui profitèrent si bien de leurs leçons, que, vingt ans après, les étoffes de Sicile égaloient celles de la Grèce. Il paroît que l'on portoit de la soie en Angleterre dès le treizième siècle. Marc Paul parle des fabriques de soie de Géorgie, de Perse et de Bagdad. L'Italie

en avoit dans le treizième et au commencement du quatorzième siècle; celles de Lucques paroissent avoir été les plus anciennes; mais cette ville ayant été pillée en 1314, perdit ses fabriques, dont les ouvriers allèrent se répandre dans le reste de l'Italie. Les Bolognois étoient les seuls qui possédassent l'art de filer la soie, et, jusqu'au seizième siècle, les Modénois étoient obligés de faire filer chez eux leur soie. Les historiens italiens qui veulent relever l'opulence qui régnoit à Gênes au dixième siècle, disent que mille Génois, tous vêtus en soie, allèrent complimenter le pape sur son passage à Avignon. En 1455, le gouvernement anglois, désirant encourager cette branche d'industrie, défendit d'introduire pendant cinq années toute espèce d'étoffes de soie, excepté les ceintures de Gênes; en 1482, cette défense fut prorogée pour quatre années, parce ce que les soieries étrangères avoient ruiné les fabriques du pays. En 1504, nouvelles défenses, qui montrent qu'on ne fabriquoit point alors en Angleterre des étoffes en pièces, mais simplement des rubans.

C'est entre 1521 et 1546 que des Milanois vinrent en France et y établirent les premières fabriques de soie, dont les produits ne tardèrent pas à figurer sur les marchés de l'Europe; ce ne fut pourtant que sous le règne de François I^er^ que les fabriques de soie françoises fleurirent. En 1554, le gouvernement anglois défendit, sous des peines sévères, à tous les domestiques de porter de la soie à leurs chapeaux ou à leurs jarretières; les maîtres furent tenus de renvoyer, dans l'espace de quinze jours, tous ceux de leurs gens qui contreviendroient à cette loi, que Jacques I^er^ ne tarda pas à révoquer. Les encouragemens que Henri IV donna à cette branche d'industrie accélérèrent ses progrès; Jacques I^er^ rivalisoit à cet égard

avec le roi de France ; mais, s'il donna à l'Angleterre de belles fabriques, il ne put réussir à y introduire la culture des vers à soie. En 1629, les fabricans en soie formoient un corps de maîtrise à Londres. En 1630, le roi fut obligé de défendre aux teinturiers anglois de se servir de certaines drogues qui, en rendant la soie plus pesante, la gâtoient. On voit, par un acte du parlement, que les fabriques de soie de Londres occupoient, en 1661, plus de quarante mille personnes. En 1681, la compagnie du Levant se plaignoit que celle des Indes introduisoit des soies crues et des étoffes, et nuisoit aux fabriques du pays et au commerce ; on voit, par la réponse de la compagnie, qu'une grande partie des étoffes de soie se nourrit de France. La révocation de l'édit de Nantes fit passer, en Angleterre et en Irlande, plus de 70,000 François protestans, parmi lesquels se trouvoient un grand nombre de fabricans en soie qui s'établirent à Londres et dans les faubourgs de cette capitale, et y fabriquèrent toutes les espèces d'étoffes qu'on avoit jusqu'alors tirées de la France : aussi le gouvernement anglois, dans la vue de favoriser leur industrie, défendit l'importation des soieries étrangères. Dès-lors, les fabriques angloises se sont perfectionnées au point qu'en 1730 on préféroit, même en Italie, les étoffes de soie angloises à toutes les autres. En 1750, l'importation de la soie écrue s'est élevée à 232,355 liv. sterl. ; mais, à mesure que les fabriques se perfectionnoient, on vit se former les compagnies d'ouvriers en soie qui ont souvent inquiété le gouvernement, et qui même, en octobre 1769, en vinrent aux mains avec les troupes royales, en sorte qu'il y eut du sang de répandu des deux parts. De 1786 à 1790, cette importation monta à 5,603,313 l. sterl., qui payèrent 1,309,215 l. sterl. de droits, et la valeur des étoffes de soie et de demi-

soie exportées s'éleva à presque deux millions. De 1819 à 1823, l'importation a été de 12 millions sterling, qui ont payé plus de 3,354,000 liv. sterl. de droits, et l'exportation s'est élevée à presque deux millions et demi. Ce commerce s'est encore étendu depuis 1824 que l'on a diminué les droits ; mais cette diminution même a produit une si grande importation de soie écrue et fabriquée, que les manufacturiers se sont vus forcés de suspendre les travaux. Il est bon d'observer encore que ces données sont tirées de rapports officiels, et que, par conséquent, elles ne peuvent signaler la prodigieuse quantité de soie que l'on fait entrer tous les ans par contrebande, abus qui pourtant n'a pu entraver les progrès des fabriques de soie de l'Angleterre. C'est un fait important à remarquer dans ce moment, où tant de gens semblent croire que la nouvelle permission d'introduire des soieries étrangères, en payant un droit de 30 liv. sterl., n'entraîne la ruine des fabriques de l'Angleterre ; mais, si l'attrait que la défense prêtoit aux étoffes étrangères introduites par contrebande n'a pu leur porter préjudice, est-il croyable qu'elles pourront être ruinées quand cet attrait n'existera plus ?

---

## III.

## NOUVELLES.

*Débarquement de MM. Clapperton et Pearce à Badagry.*

Au moment où nous terminons ce cahier, nous recevons la nouvelle que MM. Clapperton et Pearce sont dé-

barqués sur la côte de Guinée, et se sont mis en route pour l'intérieur.

Ils avoient envoyé un messager au roi de Dahomey pour lui demander le passage à travers ses états; mais il avoit fait des difficultés, étant très-opposé à toute communication avec l'intérieur.

M. Houtson, négociant, établi dans le Benin et ami du roi de ce pays, avoit employé son influence auprès des chefs de l'endroit, nommé *Badagry*, situé non loin de Lagos, pour obtenir le passage qui a été accordé.

MM. Clapperton et Pearce ont débarqué le 29 novembre 1825, et se sont mis en route peu de jours après. D'après les renseignemens qui leur ont été fournis, la seule communication sûre avec Houssa est à travers le pays des *Eyos*, nation commerçante. La route est de trente-trois journées avec les jours de repos. On comptoit six journées de Badagry à *Jabou*, trois de Jabou à *Eyo*, neuf à travers le pays des Eyos à *Tappa*, quatre de Tappa à *Nyffe*, trois de Nyffe au passage du grand fleuve, trois du fleuve aux limites du pays de Houssa.

Les voyageurs étoient pleins d'espérance.

---

*Avis.*—Le désir de faire paroître promptement la première analyse de l'ouvrage de M. Denham, ainsi que l'importante nouvelle qui termine ce cahier, nous a décidés à supprimer les articles de la *Revue générale* : ils paroîtront dans le cahier prochain.

---

# TABLEAU DES OBSTACLES

## Que les voyageurs ont à surmonter pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique par la route de l'ouest.

Extrait de la relation de DOCHARD.

---

DES voyageurs anglois, partis du nord de l'Afrique, ont réussi à s'avancer dans ce continent, et sont parvenus jusqu'au dixième degré de latitude nord. Cette route paroît être celle qui offre le moins d'inconvéniens pour les Européens. La plupart des tentatives faites pour arriver par l'ouest ont échoué. Une des plus malheureuses a été celle du major Peddie, qui eut pour successeur le capitaine Campbell : tous deux succombèrent à leurs fatigues. Le récit de leurs aventures ne peut qu'intéresser les lecteurs des Annales. Il est tiré de la relation de Dochard, chirurgien, qui faisoit partie de l'expédition.

---

Vers la fin de 1815, M. Peddie, major dans le 12me régiment de ligne, partit d'Angleterre avec M. Campbell, capitaine d'état-major, et M. Cow-

drey, chirurgien-major. Ce dernier avoit, quelques années auparavant, exploré le pays voisin du cap de Bonne-Espérance : tous les trois étoient doués des qualités requises pour bien s'acquitter de la mission importante qui leur étoit confiée.

A leur arrivée au Sénégal, en novembre 1815, tant d'obstacles s'opposèrent à leur départ immédiat, que le major Peddie, étant allé à Sierra-Leone pour se concerter avec le gouverneur de cette colonie, prit le parti de rester au Sénégal jusqu'à l'année suivante.

Ils n'y étoient que depuis peu de temps, lorsque M. Cowdrey tomba malade, et, en quelques jours, mourut victime du climat : il fut sincèrement regretté de ses compagnons, qui étoient privés de sa société, des services qu'il auroit pu leur rendre comme naturaliste et astronome, enfin de ses secours comme chirurgien.

Je fus choisi par M. Peddie pour le remplacer dans cette dernière qualité. Quoique bien convaincu de mon incapacité, néanmoins j'acceptai les fonctions dont on me chargeoit, bien décidé à ne rien négliger pour être utile à l'expédition, que je joignis au Sénégal en février 1816.

La première démarche de M. Peddie fut de dépêcher un messager, avec une lettre, au roi de Ségo, pour lui annoncer notre intention d'aller lui rendre visite, et pour le prier de vouloir bien

envoyer quelques-uns de ses chefs au Sénégal, afin qu'ils nous conduisissent dans ses états. L'émissaire, nommé Lamina, étoit natif de Ségo : il promit d'être de retour dans trois mois avec la réponse du roi.

En mars 1816, le capitaine Campbell se rendit à Sierra-Leone, afin d'y prendre des renseignemens sur la route qui traverse le Fouta-Diallon; et, à son retour, il détermina, par ses instances, M. Peddie à pénétrer dans l'intérieur par le Rio Nunez. Le départ fut fixé au milieu de novembre suivant : l'intervalle fut employé à recueillir des informations sur les pays que nous devions parcourir, et à choisir, dans les régimens en service le long de la côte, des officiers non employés et des soldats capables de nous seconder dans notre entreprise; enfin, à acheter des animaux pour le transport du bagage.

Le 17 novembre, nous partîmes du Sénégal, avec tout notre monde, sur quatre navires que nous avions frétés. Nous nous étions adjoints M. Adolphe Kummer, naturaliste allemand, et M. Partarrieu, natif du Sénégal, homme qui savoit bien l'arabe, le maure et plusieurs langues des peuples africains : nous avions de plus cent hommes, tant soldats qu'ouvriers, et une suite de deux cents ânes ou chevaux. A Gorée, un navire venant des îles du Cap-Vert nous apporta des chevaux et des mulets; enfin, après une en-

nuyeuse traversée de seize jours, nous attérâmes à Kakondy, sur la rive gauche du Rio Nunez.

Pendant que nous attendions la marée pour remonter ce fleuve, nous allâmes visiter une petite île formée à son embouchure par les sables qu'il a charriés et que des récifs ont retenus; elle a reçu le nom d'île de Sable. Sa longueur est à peu près d'un mille, et sa largeur d'un quart de mille à un demi-mille; elle est un peu élevée au centre qu'ombrage un bocage de palmiers. Nous y rencontrâmes une vingtaine de Bagous; ils y étoient venus recueillir du vin de palme pour célébrer les funérailles d'un de leurs chefs, mort récemment. A peu de distance du lieu où nous trouvâmes ces nègres, il y a un bosquet; ils nous défendirent d'en approcher, en nous disant que c'étoit un lieu sacré qui renfermoit leurs idoles; mais nous ne pûmes pas même apercevoir ces objets de leur dévotion.

Tallabontchia, que nous visitâmes aussi, est situé sur la rive droite du fleuve, à peu près à quatre milles au-dessus de l'île de Sable, dans une plaine ombragée par de grands palmiers et une quantité innombrable d'orangers, de citronniers, de bananiers et de figuiers-bananes. La ville, dont les maisons sont éparses, renferme à peu près deux cents habitans. Les maisons ont environ seize pieds de haut, et sont partagées, par des cloisons de roseaux fendus, en deux

pièces ; l'une sert de logement, l'autre de magasin pour le riz, etc.

Les hommes sont robustes et bien faits, mais ils ont l'air extrêmement sauvage ; ils n'ont pour vêtement qu'une brasse de toile de coton ployée autour des reins ; ils se liment les dents incisives et se tatouent la poitrine et les bras. Le bout de leur oreille est percé d'un trou dans lequel ils passent des morceaux d'une herbe grossière. L'habillement des femmes est encore moins décent, car il ne consiste qu'en une bande de coton nouée autour des reins ; elles ont pour ornement une bande d'herbes tressée autour de la partie supérieure de la cuisse, une au-dessus, l'autre au-dessous du genou ; enfin, une au-dessus de la cheville. Les enfans étoient entièrement nus ; de grands anneaux de cuivre leur pendoient au cartilage du nez.

Le 14, dans la matinée, nous opérâmes notre débarquement à Kakondy. Quoique notre camp fût établi sur un lieu élevé que l'on avoit nettoyé exprès, la maladie ne tarda pas à étendre ses ravages parmi les Européens. Leur foiblesse augmenta tellement, que, le 24 décembre, il fut jugé prudent de les faire aller à Robogga, situé à quatre milles plus à l'est. L'Anglois auquel appartenoit le comptoir nous céda très-poliment sa maison. Ce même jour, M. Peddie fut attaqué d'une fièvre violente qui ne lui laissa guère de

relâche jusqu'au 1er janvier 1817. Se croyant mieux ce jour-là, il quitta son lit; mais il fut bientôt obligé d'y rentrer, et en quelques heures il rendit le dernier soupir.

C'étoit commencer la nouvelle année sous de tristes auspices. Cet événement malheureux nous jeta tous dans l'abattement; il produisit une impression si profonde sur l'esprit de quelques personnes, que l'on eut beaucoup de peine à les déterminer à ne pas abandonner l'entreprise. M. Peddie emporta les regrets sincères de chacun de nous; car tous nous le chérissions. Le lendemain, on l'enterra dans la cour du comptoir, entre deux orangers; et une épitaphe composée par le capitaine Campbell fut gravée sur une planche d'acajou, que l'on plaça sur sa tombe.

La veille de sa mort, deux officiers, un chirurgien et un autre membre du conseil de Sierra-Leone vinrent joindre l'expédition. C'étoit un renfort dont nous ne pouvions que nous féliciter; mais, dès le 13 janvier, l'un d'eux tomba malade, et, le 21, nous le perdîmes.

Les convalescens, qui étoient presque tous européens, furent transportés dans le pays de Fouta, sur les bords du Tingalinta, afin qu'on pût les y embarquer pour les renvoyer, si leur santé ne leur permettoit pas de partir lorsque toute la troupe se mettroit en marche.

Le 1er février, après midi, nous partîmes de Ka-

kondy ; et, après une marche fatigante de quatre heures, nous atteignîmes Harrimakona, petit village d'esclaves appartenant à Kerra Mahmadou, chef mandingue, qui demeure près de Kakondy.

Le 2, un officier fut ajouté à la liste des malades : ne pouvant plus être d'aucune utilité, il prit à cheval la route du Tingalinta. Nous sortîmes d'Harrimakona vers deux heures après midi. Tout alla passablement bien jusqu'à un passage difficile dans un bois, où les gens de notre avant-garde furent attaqués avec tant de furie par un essaim d'abeilles, que le désordre se mit parmi eux, et que les chevaux et les ânes coururent de tous côtés en jetant bas leur charge. Informé de la cause de ce trouble, je la jugeai trop peu importante pour qu'elle eût pu l'occasionner; et je commençois à reprocher aux hommes leur négligence, quand je fus assailli par un essaim d'insectes si épais, que je fus contraint de faire retraite. Les abeilles ne furent dispersées et nos animaux rassemblés qu'au coucher du soleil. Plusieurs de ceux-ci souffrirent cruellement, les abeilles leur étant entrées dans les yeux, les oreilles et les narines. Un de nos chevaux mourut sur le lieu même, et quelques ânes ne purent se relever. A neuf heures du soir, nous arrivâmes sur les bords du Tchangheballé; mais l'obscurité nous empêcha de traverser cette rivière, qui d'ailleurs n'étoit pas facile à franchir.

Le nombre de nos animaux piqués par les abeilles nuisit beaucoup aux progrès de notre voyage, le 3; cependant notre troisième et notre quatrième division s'avancèrent vers le Tingalinta, laissant en arrière la seconde et la première : celles-ci arrivèrent, vers midi, de Robogga au Tchangheballé. Nous y fîmes halte jusqu'au moment où la venue de quelques animaux des divisions qui avoient pris les devans nous donna les moyens d'aller, par la fraîcheur du soir, jusqu'au bord du Pompo, où nous passâmes la nuit.

Le lendemain, nous partîmes à 8 heures du matin, et, à dix, nous parvînmes au Falgori, belle rivière dont le trajet nous prit plus d'une heure, à cause de l'escarpement des rives, qui ne permit pas à quelques animaux chargés de les gravir sans l'aide de deux hommes. On marcha ensuite pendant douze milles dans une plaine rocailleuse et déserte, où l'on ne rencontra pas une goutte d'eau.

Nous rencontrâmes là Mahmadou-Mariama, messager que M. Peddie avoit expédié du Sénégal, en août dernier, avec une lettre adressée au roi de Timbou. Il étoit accompagné d'Abdoul-Hamed, frère de l'almami, et de trois autres chefs, avec leurs femmes et les gens de leur suite. A quatre heures après midi, on arriva au village de Tingalinta, et on campa sur le flanc oriental d'une colline qui dominoit sur la rivière.

Quoique nous eussions employé quatre jours à

parcourir trente milles, nos gens étoient rendus de fatigue, tant les chemins étoient mauvais; d'ailleurs la marche avoit été très-pénible, à cause des accidens arrivés aux animaux. Nous avions marché au sud-est dans un pays généralement stérile.

Nos convalescens, envoyés en avant sur les bords du Tingalinta, étoient encore très-foibles : la disette de riz que nous éprouvions contribuoit à leur débilité. Cependant nous attendions à chaque instant des provisions de Kakondy. Nous ne pûmes nous procurer qu'un peu de lait au village de Tingalinta, qui renferme à peu près cent habitans. Ce sont presque tous des esclaves appartenant à un Anglois qui leur a permis de s'établir dans cet endroit, pour cultiver la terre et entretenir des relations avec le Fouta-Diallon. Le 8, il nous arriva dix quintaux de riz, portés par autant de noirs. Nous engageâmes huit natifs des environs de Kakondy à transporter des portions de notre bagage jusqu'à Labey.

Le 9, Abdoul-Hamed dit au capitaine Campbell que l'almami de Timbou exigeoit qu'on lui envoyât à l'avance un blanc pour l'instruire de nos intentions en entrant dans ses états, et en même temps nous défendoit d'avancer, jusqu'à ce qu'il connût parfaitement nos desseins. Je proposai d'aller avec un interprète à Timbou, afin de conclure avec l'almami tous les arrangemens qui se-

roient jugés nécessaires; mais M. Campbell pensa qu'il étoit inutile de députer un officier pour cet objet : il en chargea Guillaume Tuft, sergent nègre, qui avoit déjà été employé, par le gouverneur de Sierra-Leone, dans des occasions semblables. Tuft partit, le 10, avec Abou-Baccary, un des princes de la suite d'Abdoul-Hamed.

Le soir, les animaux et le bagage traversèrent la rivière, qui, dans cet endroit, a cent dix pieds de largeur, et deux à trois pieds de profondeur. Le fond est formé de petits gallets. Un peu au-dessous du gué, nous vîmes un pont suspendu; il étoit fait de roseaux et de cordes d'écorces attachées, à une vingtaine de pieds au-dessus de l'eau, aux branches des arbres qui croissoient sur les bords du Tingalinta. Pendant la saison des pluies et des débordemens, il offroit un passage sûr aux voyageurs à pied, quoiqu'il parût léger et vacillant.

Le 12, nous étions en mouvement à trois heures du matin; mais les hommes de Kakondy, que nous avions loués comme porteurs, refusèrent de passer le Tingalinta, disant : « Nous craignons » que les Foulahs ne nous arrêtent et ne nous re» tiennent comme esclaves, puisque, quelques » années auparavant, ils nous ont forcés d'aban» donner ce pays qui nous appartenoit. » Cet incident nous retint long-temps. Nous ne pûmes partir qu'à onze heures. Le chemin étoit si rude et

si rompu, que nous eûmes toutes les peines imaginables à empêcher les animaux de tomber avec leur charge : cet inconvénient venoit de ce qu'ils n'étoient pas ferrés, et n'avoient jamais marché sur un terrain si dur; car, dans le voisinage du Sénégal et de Gorée, le sol est sablonneux et léger.

Arrivés à un lieu où la route se partage en deux, l'une allant directement à Timbou et l'autre à Labey, M. Campbell, après avoir conféré avec Abdoul-Hamed, nous ordonna de prendre la dernière : quoique ce fût contraire à l'avis du prince, il la préféra, parce qu'il comptoit sur l'aide du chef de Labey, qui jouissoit, dans ces cantons, d'un pouvoir et d'un crédit fort grands.

A une heure après midi on passa le Dindilicouri, petite rivière qui coule au nord au milieu de rochers escarpés. A six heures, on fit halte à deux milles à l'est de la rivière, sur le bord d'un terrain en pente et si aride, que l'on fut obligé d'aller très-loin pour trouver quelques brins d'herbe pour les animaux. Des abeilles, qui cherchoient de l'eau, se jetèrent sur le dos des pauvres bêtes aussitôt qu'on les eut débarrassées de leurs bâts; mais, au moyen d'un peu de sable sec qui absorba leur transpiration abondante, on se débarrassa de la présence des insectes incommodes. Abdoul-Hamed nous fut très-utile pendant notre marche : voyant que nous lui manifestions notre reconnoissance de ses attentions, il fit présent à

M. Campbell de son arc et des flèches, en lui donnant modestement à entendre qu'un fusil en retour lui seroit très-agréable : il le reçut.

Le 13, on voyagea pendant un mille et demi dans une plaine qui s'abaissoit doucement vers le Colling-Ko, petit ruisseau, où l'on perdit beaucoup de temps à le faire passer aux ânes, tant ces animaux entêtés montrèrent de répugnance à mouiller leurs pieds; de l'autre côté, l'aspect du pays devint plus fertile, ou plutôt moins stérile : çà et là croissoient quelques bouquets de grands arbres et d'arbrisseaux; l'herbe étoit abondante et meilleure que celle que nous avions trouvée auparavant. Avant la nuit, on s'arrêta sur les bords d'un autre petit ruisseau à peu de distance du Colling-Ko. Nous avions laissé en chemin six ânes et un bœuf.

Etant partis à huit heures du matin, nous traversâmes, au bout d'une vingtaine de minutes, le Sappacourié, joli ruisseau qui coule au sud-est; la route étoit plus rocailleuse et plus difficile que celle de la veille. A onze heures, nous aperçûmes, à un quart de mille à droite, le Silla-Dharra, grand lac, bordé de bois touffus. Son nom signifie, en mandingue, *voyage heureux*. A midi, nous passâmes devant un autre petit lac; à une heure après midi, on arriva sur les bords du Cogan, belle rivière que l'on passa, et l'on campa sur sa rive droite. Sa largeur est à peu près de 150 pieds, sa

profondeur de deux; il coule avec rapidité au nord; son fond est pierreux et raboteux.

On parcourut, le 15, un pays extrêmement stérile jusqu'à trois heures après midi; alors on entra dans une vallée fertile : nous y vîmes, à quelque distance, à droite, une petite ville, la première que nous eussions aperçue depuis Tagalinta. A quatre heures et demie, il fallut s'arrêter sur les bords du Serrivoumba, afin de s'ouvrir un passage à travers les halliers touffus de roseaux qui les couvroient. Nous étions si fatigués, que nous avions à peine la force de tenir les yeux ouverts : plusieurs de nos gens tombèrent de sommeil sur la route. Quelques coups de fusil furent tirés pour instruire les habitans de notre arrivée. Au bout de deux heures, ils arrivèrent de différens côtés, apportant du millet, du riz et des arachides pour nous les vendre.

Tout le monde étoit si las, que l'on se reposa jusqu'au 18. Ce jour-là, on partit à huit heures du matin : on marcha vers l'est, en montant pendant deux milles; on passa par une ville abandonnée, on traversa, pendant six milles, une plaine nue; puis on arriva, par une pente douce de quatre milles, sur les bords du Kouling, belle rivière qui coule au nord-nord-est; on alla passer la nuit sur la rive droite. A peine nous avions débarrassé les animaux de leur charge, que les longues herbes sèches que nous avions au vent prirent feu, et ce ne fut qu'après les plus grands efforts que

nous réussîmes à mettre notre bagage à l'abri de l'incendie.

Les voyageurs doivent apporter les plus grandes précautions dans le choix des lieux où ils font halte dans ce pays, car le chemin est ordinairement bordé d'herbes hautes de six à sept pieds, et si sèches, dans cette saison, que la moindre étincelle suffit pour mettre en flammes un espace de plusieurs milles. Un de nos chevaux, resté en arrière, étoit couché avec sa charge dans l'étendue de l'incendie; le feu s'étant communiqué à de la poudre, tout sauta en l'air.

Le 19, on marcha, pendant la première heure, sur le penchant d'un coteau escarpé, et couvert de petites pierres fort rudes, ce qui doubla la peine pour les animaux; on descendit ensuite dans une plaine, et on traversa trois petits ruisseaux, le premier coulant au nord-nord-est; les deux autres, au sud et au sud-ouest. Plusieurs européens se trouvèrent si mal à leur aise, qu'ils se couchèrent sous des arbres le long de la route. Je réussis à en déterminer deux à nous suivre à pas lents; les autres me demandèrent à se reposer jusqu'à la fraîcheur du soir. Mon cheval et tous les autres animaux étoient si pesamment chargés, que nous ne pûmes offrir leur secours à nos compagnons souffrans. A une heure après midi, nous commençâmes à gravir sur des collines rocailleuses, où nous fûmes obligés d'abandonner trois animaux. Descendus

de l'autre côté, nous traversâmes le lit rocailleux et desséché d'un ruisseau, et bientôt après nous eûmes beaucoup de peine à en passer un autre près duquel nous fîmes halte dans une vallée sur les bords du Bontong-Ko.

On expédia, le 20, un messager à l'almami pour lui offrir des présens, ainsi qu'aux grands personnages de son pays, et pour lui annoncer notre prochaine arrivée. Cet exprès étoit accompagné d'un jeune chef de la suite du prince, et qui étoit également porteur d'un message de celui-ci au roi, son frère.

Voyant qu'il étoit impossible, en employant tous les porteurs que nous pouvions nous procurer, de transporter notre bagage avec quelque degré de sûreté ou de régularité, nous résolûmes d'abandonner nos deux petites pièces de campagne avec leurs boulets et leur mitraille. On creusa un trou profond de trois pieds, on les y enterra, et on fit du feu par dessus, afin de cacher l'endroit où la terre avoit été ouverte. Par ce moyen, nous fûmes débarrassés de trois fardeaux très-pesans. Le capitaine Campbell préféra d'en disposer de cette manière plutôt que d'en faire présent à l'almami; car, quoiqu'il fût très-probable qu'il ne pourrait pas s'en servir, il suffisait qu'il possédât des armes si destructives, et qu'il les eût reçues de nous, pour que les nations auxquelles il fait quelquefois la guerre et dont nous devions probablement tra-

verser le pays, conçussent de nous une idée défavorable.

Nous étions prêts à partir le 20 dans la matinée, lorsque le prince entama un long palabre avec le capitaine Campbell sur ce que nous voulions continuer notre voyage sans lui en donner préalablement avis. Nous ne fûmes pas moins surpris de ce qu'il avoit attendu jusqu'à ce jour pour parler de cet objet, que de son ton arrogant et de ses manières hautaines. Après des discours sans fin et dont fort peu touchoient la question, il consentit à ce que nous nous missions en marche, ce qui eut lieu à quatre heures après midi. On monta sur une colline fort roide, et tellement couverte de roseaux, que l'on eut bien plus de peine à la passer qu'aucune de celles que l'on avoit rencontrées jusque-là. Les feuilles sèches dont elle étoit couverte rendoient le terrain si glissant, que les hommes ne pouvoient que très-difficilement se tenir sur leurs pieds; pour que rien ne manquât à nos embarras, les Foulahs mirent le feu aux herbes et aux racines sèches qui abondoient dans ce lieu. Nous eûmes le bonheur d'échapper sans dommages à la conflagration, sauf la perte de deux ânes qui s'étoient couchés, ne pouvant faire un pas de plus. Il étoit nuit lorsqu'on descendit le flanc oriental de la montagne; on y employa deux heures, à cause des chutes fréquentes des animaux. A onze heures du soir, on campa sur

les bords du Pousa, petite rivière. Le manque de moyens de transport devenoit, tous les jours, je puis même dire toutes les heures, plus incommode et plus décourageant ; nous ne pouvions nous procurer des porteurs pour les charges de tous les animaux qui mouroient ou étoient abandonnés. Nous prîmes donc le parti de détruire deux tentes et une grande quantité de pierres à fusil et de balles.

Le prince ayant aperçu M. Campbell, assis hors de sa tente sur une nate, s'approcha de lui avec Salihou, un de ses officiers. Ces deux nègres se placèrent près de M. Campbell, et commencèrent, sans cérémonie, à se débarrasser de la vermine dont la royauté même est couverte dans ces contrées. Ils entamèrent une conversation sur les dangers de la partie du pays où nous nous trouvions, et sur la difficulté d'empêcher les naturels de nous voler et de nous causer d'autres torts, ajoutant que nous n'aurions pas dû quitter le Bontong-Ko sans les consulter.

Quoique nous comprissions aisément que le but de tous ces discours étoit d'engager M. Campbell à faire un présent au prince, le capitaine eut l'air de ne pas les comprendre. Alors Salihou, mettant la main sur le pantalon du prince, qui étoit en très-mauvais état, et le tenant en l'air, demanda si c'étoit un vêtement convenable pour le frère de l'almamy lorsqu'il paroissoit devant les

blancs. Cette insinuation même ayant manqué son effet, la conversation cessa, et les deux nègres reprirent leur dégoûtante occupation.

On partit des bords du Pousa le lendemain à neuf heures du matin; à onze heures, on entra dans une belle et fertile vallée. Depuis que nous étions entrés dans le pays des Foulahs, nous avions vu presque constamment un terrain sablonneux et rocailleux légèrement coloré : ici commença un terreau gras et noir. De tous côtés, des montagnes s'élevant doucement les unes au-dessus des autres, et couvertes de gros bouquets d'arbres, bornoient cet espace fertile. On entra ensuite dans un défilé profond, au fond duquel le Lagondy coule au nord-est. Le chemin des deux côtés de ce ruisseau est extrêmement rude et rocailleux, il forme un précipice presque perpendiculaire et haut d'environ cent-soixante pieds ; un cheval et un âne roulèrent du haut en bas jusqu'au ruisseau, et, ce qui est réellement étrange, ne furent que légèrement blessés. On atteignit bientôt la plaine de Parovel, où l'on campa. Durant notre marche, un de nos porteurs foulahs réussit à s'échapper avec un portemanteau contenant différens objets de valeur ; le prince envoya inutilement un de ses gens à la recherche du larron.

Le 23, on partit à huit heures du matin, et, au bout d'une demi-heure, on passa dans une autre ravine profonde ; puis on traversa une plaine

longue d'un mille, et ensuite on suivit les flancs d'une montagne dont la montée fut très-roide, et que nous descendîmes de l'autre côté par un chemin très-escarpé, étroit et rocailleux; il étoit si rompu, qu'avant l'arrivée de notre dernière division, nous fûmes obligés d'employer fréquemment la pioche pour ouvrir un passage aux chevaux; un de ces animaux tomba dans le précipice et fut griévement blessé. On ne cessa pas de descendre jusqu'aux bords du Koba, rivière qui coule au nord sur un lit rocailleux; on campa sur ses rives. Nous étions tous très-fatigués; un de nos malades, qui ne pouvoit marcher, fut traité avec une cruauté extrême par des Foulahs que nous avions loués pour le porter; ils l'obligèrent d'aller à pied jusqu'au Parovel; s'il n'y eût pas rencontré un officier qui lui prêta son cheval, il seroit tombé de foiblesse et de lassitude. Quand il arriva au camp, il étoit si exténué, que son pouls étoit à peine sensible, et une sueur froide et visqueuse couvroit son corps.

Le 24, à huit heures du matin, on s'éloigna du Koba, on passa au milieu de rochers épars, et hauts de cinq à vingt pieds; on traversa le Yangalli, petite rivière coulant à l'est sur des cailloux et du petit gravier. Bientôt on entra dans une vallée qui ne montroit pas le moindre indice de culture, quoique le terrain en fût très-bon. Elle est bornée à droite par des falaises rocailleuses, au-delà des-

quelles s'élève, à peu de distance, une chaîne de hautes montagnes qui court du sud-est au nord-ouest. A deux heures après midi, on franchit un petit ruisseau qui va se jeter dans le Donso; et, un instant après, on entendit le bruit d'une chute d'eau; on nous dit qu'il étoit causé par la jonction de cette rivière avec le Toumini. A trois heures, on parvint sur les bords du Denso qui couloit avec beaucoup de rapidité au nord-nord-ouest; on le passa à un gué, large de quatre-vingt-dix pieds, et on fit halte. A peu près à quatre milles au nord-est de notre camp, s'élevoit un immense rocher de grès qui ressembloit beaucoup aux ruines d'une cathédrale.

On voyagea, le 26, dans une vallée entourée de hautes montagnes et de falaises verticales de grès. A onze heures, on passa une petite rivière qui se dirigeoit à l'est un quart sud, et à midi on campa sur les rives du Kankinhang qui court au nord un quart ouest.

Le prince ayant manifesté quelque hésitation à nous accompagner plus loin, à moins qu'un homme blanc n'allât trouver l'almamy, on resta sur les bords du Kankinhang jusqu'au 2 mars: alors, n'ayant pu nous procurer une provision suffisante de riz et d'autres vivres, on marcha en avant, mais contre l'avis du prince, qui nous dit que nous serions responsables de ce que nous faisions.

Le voyage fut pénible, à cause de la nature marécageuse du terrain; d'ailleurs, il fallut traverser quatorze rivières : au bout de quatre heures, on passa le Pandjetta, et l'on fit halte sur sa rive droite. Abdoul-Hamed, croyant que nous allions continuer notre marche, quoique nous lui eussions dit que ce n'étoit pas notre intention, ne voulut pas permettre aux porteurs foulahs de transporter leurs fardeaux sur le bord où nous étions. Nos gens eurent bientôt remédié à cet inconvénient; ce qui, pour le moment, contraria singulièrement le prince; mais, quand il vit que nous étions campés, il exprima ses regrets d'avoir douté de notre bonne foi.

Notre position étoit devenue vraiment alarmante; depuis quelques jours, les vivres étoient rares; le 3 mars, nos gens n'eurent rien à manger. Nul motif n'ayant pu déterminer le prince à nous permettre de quitter les bords du Pandjetta avant d'avoir obtenu le consentement du roi, le capitaine Campbell résolut d'envoyer le lieutenant Stokoe à ce monarque avec des présens pour lui et deux de ses principaux chefs, afin d'avoir la faculté de traverser le pays sans délai.

Le 4 mars, M. Stokoe alloit partir, quand Toft et Abou-Baccary, précédemment envoyés à l'almamy de Timbou, arrivèrent : ils racontèrent à M. Campbell qu'ayant remis les présens à ce prince, et lui ayant expliqué le sujet de leur mis-

sion, il leur avoit répondu qu'il ne pouvoit nous permettre de passer par le Fouta-Diallon sans consulter ses chefs, auxquels il ne pouvoit s'ouvrir de cet objet avant que le capitaine Campbell lui eût fait des présens convenables : les messagers ajoutèrent que, suivant les apparences, on avoit fait au roi des rapports peu favorables relativement au but de l'expédition ; que, néanmoins, il se montroit toujours bien disposé pour nous, et disoit qu'il seroit extrêmement fâché s'il nous arrivoit quelque malheur sur son territoire.

L'arrivée de ces émissaires et le résultat de l'entrevue de Toft avec le roi firent penser à M. Campbell qu'il étoit nécessaire que Toft retournât à Timbou au lieu de M. Stokoe. Alors il s'éleva une dispute entre Salihou et Abou-Baccary, à qui accompagneroit Toft. Ce dernier prétendoit que l'almamy lui avoit ordonné de suivre tous les messagers envoyés par le capitaine Campbell; le premier, sachant que quiconque iroit à Timbou recevroit des présens, insista obstinément sur ce qu'il appeloit son droit. On finit par décider que tous deux partiroient, parce qu'Abdoul-Hamed ne se soucioit pas de confier ses ordres à Abou-Baccary. Bien que la conduite de Salihou ne dût pas nous faire espérer de sa part un rapport favorable pour nous, toutefois il avoit été si incommode, et sa femme, sœur de l'al-

mamy, s'étoit montrée si importune par ses demandes continuelles, que nous fûmes très-contens d'être débarrassés d'eux. Nous étions alors sur le territoire de Labey, dont le chef, homme très-considéré, ainsi que je l'ai déjà observé, nous avoit envoyé Modé-Douran, grand personnage du pays, pour rester avec nous et empêcher les habitans des villages voisins de nous tromper.

Toft, accompagné d'une troupe de chefs, de ministres et de favoris, et muni de présens pour le roi, partit le 5 mars; il devoit rencontrer l'almamy à Pappadarra, village voisin de Labey. Ce roi y assembloit son armée qu'il destinoit, disoit-on, à s'emparer du pays de Géba, situé au sud de la Gambie. Depuis notre arrivée à Pandjetta, nous étions réduits à une ration très-mince, et nous ne pouvions prévoir le terme d'une position si fâcheuse. Une pinte de riz se partageoit entre quatre hommes; dans la soirée du 6, cette foible ressource nous manqua.

Il étoit impossible de rester long-temps dans un état si précaire : quoique nous fussions en état d'acheter chaque jour aux habitans de quoi nous sustenter, cependant nous souffrions beaucoup. La santé des Européens étoit devenue encore pire qu'auparavant, parce qu'ils avoient mangé des fruits verts, et même ils ne pouvoient pas s'en procurer en quantité suffisante pour satisfaire leur appétit.

Le 7, Omerhou-Kano, chef foulah, étant arrivé à notre camp, s'assit avec toute la pompe imaginable sous un arbre à une petite distance de nous : sa suite, au nombre de plus de trois cents hommes, l'entouroit : il fit dire au capitaine Campbell de venir le trouver; celui-ci s'étant présenté, Omerhou-Kano, après les complimens ordinaires, exposa qu'il avoit été envoyé par l'almamy pour s'assurer et lui faire un fidèle rapport de l'état et du nombre des gens de l'expédition et du dessein qui l'amenoit dans le pays, le roi soupçonnant que les précédens émissaires ne lui avoient pas offert les choses sous leur véritable jour. Il répéta la même chose plusieurs fois, et conclut par nous conseiller d'attendre patiemment qu'il fût retourné vers l'almamy, parce qu'alors les arrangemens, conformes à nos désirs, s'effectueroient. Il partit, le 8, après avoir examiné avec l'attention la plus minutieuse chaque chose qu'il vit dans notre camp ou dans le voisinage.

Tous les jours, il arrivoit un messager du roi; mais aucun ne nous apportoit une réponse satisfaisante. L'un racontoit que nous avions ordre de retourner à Kakondy; un autre, que le roi avoit reçu, de Mahmadou-Mariama, une lettre qui l'informoit que notre objet, en entrant dans le pays, étoit de renverser leur religion, et qu'à cet effet nous étions pourvus de machines qui tuoient

un homme à telle distance que ce pût être, et que nous étions accompagnés de cent gros chiens dont chacun étoit assez fort pour se battre contre cent hommes. Ces bruits et d'autres aussi absurdes circuloient; mais il n'est guère possible qu'un être appartenant même à la nation la plus ignorante et la plus simple de la terre fût capable d'y ajouter foi.

Le 15, Toft, qui étoit encore au camp du roi, envoya Brahima dire au capitaine Campbell que, comme il n'y avoit pas encore de probabilité que nous pussions obtenir la permission d'avancer, il lui recommandoit de venir trouver l'almamy le plus tôt qu'il pourroit. M. Campbell et les autres officiers jugeant, d'après ce message, qu'il seroit possible d'obtenir du roi une réponse décisive, il quitta le camp, le 16, avec M. Partarrieu, quatre nègres et une suite de porteurs: toute la troupe se montoit à peu près à dix-huit personnes; elle fut bientôt suivie du prince et de ses gens. Ils étoient partis depuis peu de temps, lorsque nous reçûmes une lettre de Lamina, messager, envoyé du Sénégal à Ségo en 1816. Il nous apprenoit qu'il alloit bientôt se mettre en route avec quelques sujets du roi de ce pays pour venir à notre rencontre. Il étoit temps de prendre un parti décisif; tous les jours il nous mouroit des animaux; les vivres étoient très-rares; la saison humide étoit commencée, dans la soirée même,

par une forte ondée de pluie qui avoit duré une heure, et nous avoit prouvé que nos cabanes ne pouvoient nous préserver de l'inconvénient d'être mouillés.

Le capitaine Campbell ne revint que le 27, sans avoir obtenu une réponse satisfaisante de l'almamy, qu'il avoit rencontré au village de Dhounton, près de commencer une campagne contre quelques-uns des chefs voisins. Le roi lui dit qu'étant obligé de conduire son armée en personne, et considérant que sa réputation tenoit à notre sûreté, il ne pouvoit nous permettre d'avancer durant son absence; il ajouta qu'elle ne pouvoit être longue, et qu'instruit que nous avions perdu la plus grande partie de nos bêtes, il avoit donné ordre de nous pourvoir de gens pour transporter notre bagage à Voundé, ville voisine de Labey, où nous attendrions son retour.

Le lendemain matin, le prince revint avec Toft et treize porteurs; ce n'étoit pas la moitié de ce qu'il nous falloit, puisque nous avions perdu 85 animaux depuis notre départ de Robogga: le prince nous dit que le reste arriveroit bientôt; et, à l'instant, il ordonna que tous les étrangers, excepté les Foulahs, quittassent le voisinage du camp. Nous ne pûmes deviner le motif de cette mesure; mais elle nous priva de plusieurs gens qui nous avoient été très-utiles pour ramasser des provisions.

Nous restâmes dans cet état jusqu'au 7 avril ; alors nous fûmes un moment enclins à croire qu'un nombre suffisant de porteurs nous seroit fourni, car nous vîmes arriver une troupe d'hommes qui avoient cette destination ; mais combien nous fûmes contrariés et déçus, quand, le lendemain, nous apprîmes que ces gens, et même les treize venus avec le prince, avoient décampé sans avertir d'avance de leur intention. Abdoul-Hamed dépêcha, le 9, un des hommes de sa suite après eux pour les rappeler ; ils n'obtempérèrent pas à sa sommation ; de sorte que, le 10, il envoya prier l'almamy de donner de nouveaux ordres à leur sujet.

Brahima, qui étoit absent depuis quelques jours, et que M. Campbell avoit prié de surveiller les mouvemens de l'almamy, rentra au camp, et nous apprit que de grands débats s'étoient élevés, et que diverses propositions avoient été faites relativement à la conduite que l'on devoit tenir envers l'expédition. Quelques chefs avoient ouvert l'avis de nous piller ; l'almamy refusa d'y consentir, mais dit que nous serions obligés de bien payer avant d'avoir la permission de passer. Un troisième parti soutint que le pays étoit déjà souillé par la présence d'une troupe si nombreuse de cafres (infidèles), et que leur désobéissance à la loi du prophète, en nous permettant de passer avec les choses précieuses que nous

possédions pour aller chez leur ennemi, le roi de Ségo, qui, lui-même, étoit un cafre, en seroit beaucoup aggravée. D'après ce rapport, il étoit évident que l'opinion générale ne nous étoit pas favorable pour le voyage de Ségo, et que, si nous finissions par réussir, ce seroit probablement à une époque où l'état avancé de la saison rendroit notre marche jusqu'à cette ville extrêmement difficile et peut-être même entièrement inexécutable.

Chaque jour, notre position empiroit; il étoit presque impossible de se procurer des vivres, même en petites quantités et à des prix exorbitans. La maladie augmentoit rapidement depuis le commencement des pluies. Le 12, M. Campbell et deux autres officiers grossirent la liste des malades. Ces derniers continuèrent à décliner jusqu'au 26, que, ne prévoyant pas pour eux de chance d'une prompte guérison, je les déterminai à gagner les bords de la mer : comme ils étoient hors d'état d'aller à cheval, ils furent transportés dans des berceaux ou de longs paniers de roseaux, à chaque extrémité desquels il y avoit une anse ou longue poignée destinée à recevoir une perche qui remplissoit le même objet que celle des palanquins, et qui soutenoit un rideau pour préserver les voyageurs des rayons du soleil. Deux hommes pouvoient aisément porter un de ces paniers renfermant une personne de

taille moyenne ; mais, afin qu'il ne survînt aucun retard par le manque de porteurs pour ces officiers et pour leur bagage, cinq hommes étoient attachés à chacun.

Le 2 mai, Lamina, qu'accompagnoient le chef Abou-Harrata et un nombreux cortége, arriva au camp, et apprit à M. Campbell que l'almamy les envoyoit lui annoncer qu'il avoit accordé à Lamina, comme étant le messager du roi de Ségo, la permission de nous conduire à travers le Fouta-Diallon par le chemin qui lui conviendroit le mieux, et qu'il avoit commandé à Abou-Harrata de réunir des porteurs pour le transport de notre bagage. Ces paroles étoient fort plausibles ; malheureusement, les effets n'y répondirent pas ; et, comme on ne put obtenir de ces émissaires que des promesses qu'ils n'avoient pas l'intention d'effectuer, il étoit évident qu'ils ne vouloient que nous retenir jusqu'à ce que l'état du pays, inondé par les pluies, ne nous permît d'aller d'aucun côté. Le capitaine Campbell, qui étoit très-malade, prit le parti de rebrousser chemin vers la côte, et fit part de cette décision à l'almamy, qui nous envoya dire qu'il ne désiroit nullement que nous la missions à exécution, son pays nous étant ouvert dans telle direction que nous le souhaiterions. Ce fut le dernier effort de l'almamy pour nous retenir. Voyant qu'il étoit inutile, il donna l'ordre de nous pourvoir de porteurs.

Ce ne fut néanmoins que le 18 mai qu'un nombre convenable fut réuni, et même alors il fut si difficile de les faire travailler, que nous fûmes obligés de leur promettre de grandes récompenses à notre arrivée à Kakondy.

Notre retraite fut bien plus difficile et plus pénible que notre marche en avant. Il falloit s'occuper davantage des porteurs même, que des ânes, fatigués et entêtés. Les soins que les malades exigeoient de moi furent si vifs et si continus, que, le 20 mai, je me trouvai hors d'état, malgré ma bonne volonté, de donner les secours que tout le monde réclamoit de moi.

Depuis le 1er juin, je restai dans un état complet d'insensibilité pour tous les objets qui m'environnoient, et je fus transporté dans un panier pareil à ceux que j'ai décrits plus haut. Quand je repris mes sens, événement inespéré pour les personnes qui m'entouroient, je fus informé de la mort d'un des officiers qui nous avoient précédés à Kakondy et du départ de l'autre pour Sierra-Leone.

M. Campbell, quoiqu'un peu mieux que moi, étoit cependant très-foible. Le 10 juin, il demanda que l'on descendît jusqu'à l'embouchure du fleuve, afin d'y fréter un navire pour nous transporter tous à Sierra-Leone; mais jugeant que son état entraîneroit de fâcheuses conséquences si on l'enlevoit d'où il étoit, je lui persuadai de rester tran-

quille, et j'envoyai à sa place un autre officier à Sierra-Leone.

Le 12, quel fut mon chagrin de trouver M. Campbell plus mal; il ne pouvoit plus me parler, et d'ailleurs était si foible, que je doutai beaucoup de la possibilité de sa guérison. Mes craintes n'étoient malheureusement que trop bien fondées. Le lendemain, il rendit le dernier soupir; il fut universellement regretté. Le 14, on déposa sa dépouille mortelle à côté de celle du major Peddie, son ami et son compagnon d'infortune. Les larmes et les lamentations de tous ceux qui assistèrent à cette triste cérémonie furent encore augmentées par le souvenir pénible de la mort prématurée de notre premier commandant, que nous chérissions tous.

Ainsi se termina la carrière de deux officiers distingués qui, à la fleur de leur âge, méprisant le repos dont la paix les mettoit à portée de jouir dans leur patrie, s'engagèrent dans une entreprise très-difficile et presque désespérée; l'activité et les efforts qu'ils déployèrent pour faire réussir la mission qui leur avoit été confiée, les rendit victimes d'un climat meurtrier.

Les malades qui avoient été laissés à Pandjetta, nous joignirent sans accident. Afin d'éviter la famine à Kakondy et d'obtenir les secours et le repos dont nous avions tous un si pressant besoin, nous partîmes sans délai pour Sierra-Leone. Dans la traversée nous perdîmes encore deux

hommes et presque tous les animaux qui nous restoient : nos vivres étoient à peu près entièrement consommés.

Le lieutenant Stokoe, à qui appartenoit le commandement de l'expédition, ne fut pas plus tôt rétabli de ses fatigues et de sa maladie, qu'il prit la route de Porto-Longo ; quoique l'on fût au milieu de la saison pluvieuse, il vouloit pousser jusqu'à Timbou, afin de conclure, si c'étoit possible, un arrangement avec l'almamy, et d'obtenir de lui des garanties pour que l'on pût passer par son pays librement et sûrement, en allant au Niger. Il ne put effectuer son projet; il revint à Sierra-Leone pour y attendre que la saison sèche lui permît de pénétrer, par une autre voie, dans l'intérieur du pays. Mais, de même que ceux qui l'avoient précédé, il étoit condamné à ne pas voir ses projets accomplis : il mourut à Sierra-Leone après une maladie de quelques jours.

---

M. Dochard, chirurgien-major et auteur de la relation qu'on vient de lire, accompagna ensuite le major Gray qui fut chargé du commandement de l'expédition destinée à explorer l'intérieur de l'Afrique occidentale; il mourut quelques mois après son retour, épuisé par les souffrances et les privations qu'il avait déjà endurées et celles qu'il souffrît dans cette nouvelle entreprise.

---

# LES ESKIMAUX DES ILES SAVAGE,

DANS

## LE DÉTROIT D'HUDSON,

Par le capitaine LYON.

(Traduit de l'anglois.)

Nous étions, depuis plusieurs jours, occupés à nous ouvrir un chemin à travers les glaces. Le 22 juillet 1821, nous nous trouvions à peu près à six milles des îles Savage. L'après-midi, nous entendîmes un grand cri, ce qui nous annonça que les Eskimaux alloient venir nous rendre visite; mais les glaçons flottans près de la côte nous empêchoient de les voir; enfin, nous aperçûmes des canots qui s'avançoient le long d'un espace de mer libre, mais resserré, conduisant à l'*Hecla;* en même temps, des Eskimaux marchoient sur les glaçons en portant leurs canots, que bientôt ils lancèrent à l'eau. A mesure qu'ils s'approchoient de nous, leurs cris de joie devenoient plus forts: de tous côtés retentissoient les mots de « *ha! hêa!* » car nos matelots les répétoient pour encourager les gens qui venoient à nous.

Bientôt notre navire fut entouré d'un grand nombre de canots, et à l'instant commença un commerce d'échanges très-bruyant et très-gai, chacun de nous étant aussi empressé d'acheter des curiosités des Eskimaux que ceux-ci l'étoient de se procurer du fer et des bagatelles d'Europe. En moins d'une heure, nous comptâmes trente canots autour de nous et cinq oumiak ou canots de femmes, tous absolument conformes à la description que Crantz a donnée de ceux des Groënlandois. Un vieillard conduisoit avec un aviron chaque oumiak, et sembloit exercer une sorte d'autorité sur les femmes. Il y avoit aussi quelques enfans, mais nul homme, à l'exception du pilote. Je comptai vingt-une personnes dans les plus grands oumiak. Il m'est impossible de donner une idée des cris, des exclamations et des éclats de rire des sauvages, ni de la confusion générale qui dura pendant près de trois heures. Les femmes se montrèrent d'abord très-craintives et peu disposées à s'avancer sur la glace : c'étoit dans leurs bateaux qu'elles faisoient les échanges; cependant cette timidité ne tarda pas à s'évanouir, et, à la fin, elles devinrent aussi criardes et aussi bruyantes que les hommes.

La physionomie de ces Eskimaux ressembloit entièrement à celle des Groënlandois, autant que j'en puis juger d'après les figures de l'ouvrage de Crantz. Une première entrevue ne m'avoit pas mis

à portée de décrire parfaitement leurs traits; mais je puis assurer que, dans une douzaine de visites qu'ils nous rendirent, je n'ai pu découvrir la véritable couleur de leur peau, la couche de graisse, de sang et d'ordure qui la couvroit étant si épaisse qu'elle défioit les efforts de quiconque auroit voulu reconnoître sa teinte naturelle: telle qu'on la voit, elle étoit cuivrée, claire ou brune. De temps en temps on apercevoit sur les joues de jeunes filles un coloris rouge foncé qui annonçoit la santé : tous les hommes et toutes les femmes avoient la peau douce et grasse au toucher. Les cheveux des femmes étoient réunis en un nœud sur le sommet de la tête ou sur le front; quelques-unes les portoient, comme les hommes, épars sur le visage et sur le cou. De quelque manière qu'ils fussent arrangés, on n'y distinguoit pas une boucle, et la couleur noire de ces longues mèches donnoit à toutes les physionomies un air sauvage impossible à exprimer. Les hommes n'avoient que peu ou même pas du tout de barbe; et, suivant ce que nous pûmes apprendre, le corps des deux sexes n'offre pas le moindre vestige de poil. Il me sembla que la plupart de ces Eskimaux étoient attaqués d'une espèce d'ophthalmie; plusieurs avoient perdu leurs cils, d'autres étoient presque aveugles. Ils faisoient presque tous usage d'un garde-vue, d'une invention très-ingénieuse,

qui ne laissoit passer qu'un petite partie de l'éclat éblouissant de la glace.

Je remarquai aux poignets de quelques hommes des taches de lèpre blanches qui, ressortant sur leur peau brune, avoient une apparence aussi livide que celles que les Arabes m'avoient offertes dans le même cas. Nous ne vîmes qu'un individu estropié ; c'étoit un petit garçon, âgé d'environ huit ans, qui avoit perdu l'avant-bras : ses lèvres paroissoient aussi avoir été endommagées. Ce pauvre enfant étoit pâle et triste, ne montrant nul désir de prendre part aux divertissemens de ses compatriotes ; c'est pourquoi je lui donnai un beau bouton de cuivre pour l'égayer.

Il est presque impossible de concevoir quelque chose de plus laid ou de plus degoûtant que les vieilles femmes; leurs yeux enflammés, leur peau ridée, leurs dents noires, laissoient à peine à leur figure quelque chose d'humain ; en ajoutant leur costume à ces difformités, elles ressembloient à de vieux orang-outang. On ne doit donc pas être surpris que l'équipage de Frobisher, qui vint dans ces parages en 1576, ait, d'après les idées superstitieuses du temps, pris une de ces femmes pour une sorcière. « La vieille mi-
» sérable que nos matelots regardoient comme
» une sorcière, dit le narrateur, fut dépouillée de
» ses bottes pour voir si elle n'avoit pas les pieds

» fourchus : comme elle étoit très-laide et mal » tournée, nous la laissâmes aller. » Les petits enfans étoient gentils et vifs, et se comportoient bien.

L'habit de ces Eskimaux étoit principalement composé de peaux de phoques; mais plusieurs parties du vêtement étoient faits de peaux d'ours, de rennes, de loups, de renards, de lièvres et d'oiseaux marins cousus avec beaucoup de propreté et même d'élégance; les fibres des animaux avoient servi de fil.

Les hommes ont un habit un peu différent de celui des femmes; une ou deux casaques de peau de phoque, n'ayant pas d'ouverture par devant, descendent jusqu'à la partie supérieure de la cuisse; la casaque extérieure a un capuchon pour couvrir la tête; dans cette saison, il pendoit entre les épaules; le pantalon n'a pas de ceinture, il est serré autour du corps par des cordons; il tombe jusqu'au-dessous du genou; là commencent les bottes qui complètent l'ajustement de la jambe, elles sont en peau de phoque; quelquefois on met par dessus des demi-bottes de peaux variées. Les semelles de celles-ci sont de peaux très-fortes, dégarnies de poils et absolument imperméables à l'eau. Presque tous avoient des mitaines de peau de renne ou de phoque, doublées chaudement, et justes à la main. Les hommes ont d'autres habillemens complets, faits sur le même modèle que

les précédens, mais d'intestins de phoques ou de peaux dégarnies de poils; comme ils sont à l'épreuve de l'eau, on les met pour préserver de la pluie ou des vagues de la mer le vêtement de fourrure. Nous en achetâmes quelques-uns qui étoient transparens, et qui ressembloient à de larges bandes de peau blanche huilée; des gants, qu'on auroit pris pour du parchemin très-fort, furent très-utiles à nos matelots quand nous jetâmes la sonde par un temps de gelée.

La casaque des femmes est faite des mêmes matériaux que celle des hommes, mais elle en diffère essentiellement par la forme qui n'est pas heureuse, car elle leur donne l'air de guenons; elle se termine, par devant, par une pointe pendante, longue de six pouces, et si étroite, qu'elle ne peut être utile à rien; par derrière, une autre queue atteint presque à terre, elle a six à huit pouces de large, et son extrémité finit en rond; ces queues sont ornées avec beaucoup de soin, on cout tout autour des bordures de peau de différentes couleurs. Les capuchons des femmes sont bien plus grands que ceux des hommes, parce qu'ils servent à porter sur le dos les petits enfans qui sont tout nus.

L'arrangement des couleurs des peaux, en faisant les habits, est l'objet d'une attention particulière. La partie foncée et bariolée du phoque est placée au milieu du dos ou de la poitrine; les

portions plus claires sont sur les côtés; la pièce de devant des manches est d'une couleur différente de celle de derrière, et les poignets sont aussi d'une teinte différente. Chacune des nombreuses variétés de phoques ayant sa couleur particulière, ce peuple en tire parti pour disposer avec art dans le même habillement les couleurs les plus opposées et les plus brillantes.

Les femmes, ou du moins la plupart, n'ont pas de pantalon, et substituent à ce vêtement indispensable un autre qui est plus compliqué. Elles serrent autour de leurs reins un ceinturon de cuir très-juste et dont une partie leur passe entre les jambes; elles passent sur leurs jambes de longs bas, ou plutôt des jambes de pantalons, et les attachent derrière la ceinture : malgré toutes ces inventions, une partie de l'estomac et le haut de la jambe restent nus. Les bottes sont comme celles des hommes.

Il étoit impossible de juger du sexe des enfans par le costume; les uns avoient une queue et même deux à leur casaque, plusieurs n'en avoient pas du tout.

Il ne faut pas oublier que je ne parle ici que de l'habit d'été; quant à celui qui se porte en hiver, je n'en puis rien dire.

Ces Eskimaux observoient un usage bien singulier, même dans le marché le plus insignifiant : dès qu'ils avoient reçu une chose en échange de leurs

marchandises, ils l'appliquoient aussitôt contre leur langue et la léchoient plusieurs fois avant de le serrer, n'importe l'objet, même un rasoir tranchant; le marché n'étoit réputé conclu que lorsqu'il avoit subi la cérémonie susdite; j'ai souvent frémi en voyant des enfans passer un rasoir sur leur langue avec autant d'insouciance que si c'eût été un couteau d'ivoire. Nous eûmes une preuve convaincante de l'importance attachée à cet usage: ayant aperçu une pauvre femme qui descendoit du bord avec une hache à glace sur l'épaule, je supposai qu'elle l'avoit volée, et j'ordonnai de la lui ôter. Elle s'y opposa avec force, en jetant de grands cris, pleurant amèrement, et cherchant des yeux la personne de qui elle l'avoit reçue; en même temps elle faisoit entendre par signes qu'elle l'avoit obtenue en échange d'une belle casaque de peau de phoque dont on l'avoit vu habillée, et elle léchoit toutes les parties de la hache pour montrer qu'elle l'avoit dans les mains par un marché. Nous comprîmes alors que quelqu'un de l'équipage avoit eu la bassesse de donner à cette pauvre créature un objet dont il savoit bien qu'on la priveroit.

Quand un bouton ou une autre bagatelle étoit offerte en présent, sans demander quelque chose en échange, les Eskimaux ne le léchoient pas. Rien ne peut égaler leur empressement pour trafiquer, ni leurs transports en possédant un clou

ou quelque chose d'une aussi petite valeur; il seroit impossible d'exprimer les diverses modulations de leurs cris de joie ou d'inquiétude. Toutefois, au milieu de la confusion générale, nous fûmes d'opinion que le mot usité pour échange étoit «*Tchibô*», car ils le repétoient sur tous les tons que la voix humaine peut atteindre. Ils repétoient aussi fréquemment et avec autant de force «*Pilletaï*», et nous ne doutâmes point que ces mots ne signifiassent «donne-moi.» Tous, sans distinction d'âge ni de sexe, étoient des mendians infatigables. Ils trafiquèrent tant qu'ils eurent quelque effet. Nous achetâmes, des hommes, de l'huile, des armes et de l'ivoire; les femmes nous fournirent des peaux, des ornemens, de petits sacs, etc.; les enfans, diverses bagatelles et des modèles; leurs parens leur enseignoient à conclure des marchés et à mendier. Il y avoit un petit garçon qui, n'ayant pas de marchandises, couroit çà et là en tenant à la main les pattes d'un oiseau de mer, espérant que leur couleur rouge attireroit un chalant; n'y ayant pas réussi, il retournoit désolé vers sa mère; je lui donnai un bouton qui le jeta dans un véritable ravissement, et qui fut couvert de plus de baisers que jamais bouton n'en a reçus.

Hommes et femmes, tous vendoient leurs habits avec un empressement égal; et quelques-uns s'en allèrent presque nus, malgré la rigueur du temps. Mais je dois rendre justice au sexe le moins fort;

il mettoit plus de scrupule que les hommes dans le choix de la partie de son habillement dont il se défaisoit ; car je ne me souviens pas d'avoir vu une seule femme céder ses culottes, tandis que les hommes, bien moins réservés, ne montroient aucune honte à paroître à peu près nus.

Un clou étoit regardé comme équivalent à une lance à pointe d'ivoire, et à une ligne avec la vessie qui lui est attachée. De petits morceaux de cercles de fer n'étoient pas moins précieux ; avec un couteau, on achetoit quelque objet que l'on vouloit. Mais les scies étoient ce que ces sauvages recherchoient le plus ; si nous avions commencé par en montrer une, ils n'auroient pas pris autre chose. Dans tous les échanges, ils manifestoient autant de joie que s'ils eussent acquis les plus grandes richesses, quoique dans beaucoup de cas ils perdissent.

J'ai tout lieu de croire qu'une femme auroit vendu son enfant à un soldat de marine qui lui offroit un couteau pour l'avoir ; ayant parlé du fait à d'autres personnes, une d'elles m'assura qu'un homme et une femme l'avoient pressé de leur acheter leur enfant. Notre ignorance du langage et des usages de ce peuple nous a peut-être induits en erreur sur ce point, mais les apparences rendoient nos suppositions très-probables.

Ces sauvages se plaisoient tant dans notre société, qu'ils ne montroient aucune envie de nous

quitter. Quand le trafic eut fini, ils se mirent à danser et à jouer avec nos gens sur la glace. Cet exercice fit de nouveau saigner le nez de plusieurs, ce qui leur étoit déjà arrivé quand ils nous accostèrent. Cette circonstance nous fit découvrir chez eux un usage très-sale qui expliquoit pourquoi ils avoient le visage ensanglanté : lorsque le sang couloit, ils le racloient avec leurs doigts pour le faire entrer dans leur bouche, et ils le considéroient comme une friandise ou un rafraîchissement, si nous en avons pu juger par l'expression de plaisir avec lequel ils léchoient leurs lèvres chaque fois qu'elles étoient ainsi humectées. Quelques-uns des plus paisibles montèrent à bord et s'y comportèrent très-bien, tandis que d'autres se promenoient tranquillement sur la glace en regardant de temps en temps les matelots, mais plus souvent des quartiers de bœuf qui pendoient derrière la poupe, et dont l'aspect étoit singulièrement attrayant. On en coupa des tranches qu'on leur jeta ; ils les dévorèrent avec une satisfaction infinie; ils refusèrent de manger le biscuit qu'on leur donna. Une femme, entre autres, attira notre attention par sa persévérance infatigable à demander des présens; elle feignoit d'avoir été blessée, et pleuroit pour exciter la compassion : aussitôt qu'elle y avoit réussi, un rire de satisfaction annonçoit la tromperie. Je n'ai jamais entendu de bruit plus horrible et plus effrayant,

et sa figure s'accordoit avec sa voix; elle avoit perdu toutes ses dents de devant, à l'exception des canines : le tour de sa bouche étoit tatoué de plusieurs lignes bleues, et ses cheveux noirs, touffus, droits et tressés, lui pendoient sur la tête et sur la figure. Elle avoit sur le dos un enfant dont les traits n'étoient pas plus prévenans que les siens, et qui, à force de crier, en devenoit noir. Quoique la physionomie des enfans fût en général assez jolie, leur accoutrement et leur démarche pouvoient les faire prendre pour des petits de quelque animal sauvage; notamment quelques-uns qui étoient placés au fond des oumiak, au milieu du lard et des entrailles des phoques, dont ils suçoient constamment ce qui étoit le plus à leur portée.

Afin d'amuser les Eskimaux autant qu'il étoit en notre pouvoir, j'envoyai un joueur de violon sur la glace. Aussitôt la plupart commencèrent à danser; quelques femmes gardoient assez bien la mesure; la seule figure consistoit à frapper la glace du pied et à sauter. Le ménétrier se mit aussi à cabrioler, et en un instant officiers, matelots et sauvages dansèrent tous ensemble : c'étoit une des scènes les plus extraordinaires que j'eusse jamais vues. Un de nos matelots, dont le teint étoit frais et rubicond, excitoit l'admiration de toutes les jeunes femmes; elles lui flattoient la figure, et dansoient autour de lui partout où il al-

loit. J'étois assez disposé à croire qu'elles le prenoient pour une femme, quoiqu'il eût près de six pieds de haut et fût robuste en proportion. Du reste, je suis fâché de ne pouvoir donner qu'une bien pauvre idée de nos amis, qui nous offroient avec beaucoup d'importunités leurs femmes en échange d'un couteau, et celles-ci ne pressoient pas moins vivement la conclusion du marché.

La danse excita tellement la joie des Eskimaux, qu'ils avoient l'air d'être devenus tapageurs à force de boire; ils faisoient des folies extraordinaires. Un de leurs divertissemens favoris étoit, entre autres, de se glisser derrière les matelots, et, en leur criant très-haut dans une oreille, de leur appliquer en même temps une bonne tape sur l'autre.

Je n'échappai pas à la plaisanterie, et mon mouvement de surprise amusa infiniment tous les spectateurs, car c'étoit le but du jeu.

Notre cuisinier, qui étoit un sauteur habile et infatigable, gagna tellement leur affection, que c'étoit à qui lui frapperoit sur l'oreille; à la fin, il fut obligé de se retirer pour échapper à ces marches étourdissantes d'approbation. Plusieurs Eskimaux invitèrent, mais de très-bonne humeur, nos matelots à lutter. L'un d'eux, qui avoit renversé un de ses compatriotes, vint défier un officier très-vigoureux : à l'instant il fut culbuté, et aussitôt les autres de rire; il en fit autant, et

de la meilleure grâce, quoique sa chute eût été lourde. Ce même officier nous amusa beaucoup en enseignant à une troupe nombreuse de femmes à saluer, à faire la révérence, à prendre la main, à tourner les pieds en dehors, et à faire d'autres choses familières au beau monde : pendant toute la leçon, le maître et les élèves conservoient une gravité imperturbable.

L'eau-de-vie ne leur fit pas plaisir; ils rejetèrent également le sucre; les enfans même n'en voulurent pas.

Vers minuit, tout notre monde, excepté ceux qui étoient de garde sur le pont, alla se coucher; les Eskimaux, accablés de fatigues et de faim, retournèrent à leurs bateaux pour sôuper; leur repas consistoit en morceaux de chair crue et de lard, et en entrailles de phoques, d'oiseaux, etc. Ils léchoient leurs doigts avec un air de satisfaction; et, comme le sang et la graisse couloient le long de leurs joues, avec leurs couteaux ou leurs doigts ils les racloient pour faire entrer ces friandises dans leur bouche.

Je fis une promenade pour observer les différens groupes : je vis dans un oumiak une jeune fille que nous avions considérée comme l'élégante de la troupe, très-occupée à déchirer avec les dents une partie du ventre d'un phoque pour le partager en petits morceaux qu'elle distribuoit autour d'elle. Je remarquai aussi que les

deux sexes mangeoient à part, les hommes sur la glace, les femmes dans leurs bateaux. A minuit, tous nous quittèrent si fatigués de l'exercice du jour, qu'ils n'avoient plus la force de crier ni de rire. Une moitié des femmes étoit endormie dans les oumiak. Un petit nombre gagna un glaçon flottant qui étoit à l'arrière du navire et s'y coucha ; les autres se dirigèrent vers la côte.

Pendant tout le temps que les Eskimaux passèrent avec nous, ils eurent l'air de placer la confiance la plus implicite dans notre honnêteté ; car, lorsqu'ils eurent halé leurs canots sur la glace, ils ne laissèrent aucun des leurs pour les garder, et s'en allèrent sans montrer la moindre crainte qu'on leur dérobât le fer ni les autres objets qui s'y trouvoient. Quelques-uns de nos matelots entrèrent dans les bateaux et les firent aller à la rame; ce qui divertit beaucoup les maîtres de ces embarcations.

Nos gens les amusèrent également en ordonnant à nos chiens de Terre-Neuve d'aller chercher quelque chose et de le rapporter : les enfans furent d'abord effrayés à la vue de ces grands animaux, qui couroient en jouant autour d'eux et les tiroient par la queue de leur casaque ; mais cette crainte fut bientôt dissipée. Ce fut tout autre chose avec mon chat noir; il parut si formidable, que je ne pus persuader à aucun d'eux de le toucher.

Quelques morceaux de fer nous furent volés ;

mais est-ce une raison pour accuser l'honnêteté de ce peuple? Il n'est pas surprenant que la force de résister à une telle tentation lui ait manqué : si l'on jetoit des barres d'or dans les rues de Londres, que deviendroient-elles?

En 1586, notre compatriote Jean Davis vit ces Eskimaux : « Ils sont de bonne taille, dit-il, » et bien faits ; ils ont les mains et les pieds pe- » tits, le visage large, les yeux petits, la bouche » grande, très-peu de barbe, les lèvres grosses, » les dents serrées ; ils sont très-sujets à saigner du » nez ; c'est pourquoi ils le bouchent avec du poil » de renne ou d'élan. Leurs manières sont très- » simples, mais ils sont extrêmement enclins à vo- » ler, notamment du fer ; ils ne mangent que des » choses crues. »

Dans la matinée du 23, notre navire étoit presque entièrement enfermé par les glaces; mais, quoiqu'elles laissassent à peine une ouverture, les Eskimaux revinrent ; un canot arriva le premier : le maître, voulant profiter de ce qu'il étoit seul, eut l'adresse de ne montrer à la fois qu'une seule des choses qu'il avoit à vendre, et se tint assez éloigné pour qu'on ne pût pas voir sa cargaison; mais il perdit tant de temps avec ses finesses, que les chalans lui échappèrent; et il s'abandonna au désespoir quand il vit arriver d'autres canots. Alors il montra tout ce que son bateau contenoit, et nous pressa de l'acheter; il

y avoit, entre autres, une belle corne de narval, dont un de nous eut bientôt fait l'emplette.

Deux grands oumiak, remplis de femmes et de petits enfans, ne furent pas plus tôt rangés le long de l'*Hecla*, que toute la troupe se mit à chanter et à danser avec une vivacité extrême; et, à ma grande surprise, un vieillard aveugle prit part au divertissement avec autant de plaisir que ses compagnons; il y avoit dans ce bateau un homme qui avoit perdu un bras. Plusieurs canots étoient suspendus le long du bord à des cordes que nous leur avions jetées : favorisés par un vent frais, notre vaisseau, ainsi bordé, marcha jusqu'au moment où il rencontra de très-gros glaçons; alors nous avertîmes les Eskimaux de prendre des précautions afin de n'être pas écrasés; mais telle étoit leur ardeur pour le trafic, que nous ne pûmes les engager à se retirer, ni à faire attention à nos signes; car il étoit impossible de se faire entendre au milieu de leur tintamarre. Ce que nous avions prévu arriva; un glaçon coupa la peau qui recouvroit les flancs d'un oumiak, et y fit un large trou : aussitôt grand silence. J'eus du plaisir à observer l'empressement des hommes à courir au secours des femmes; ils quittèrent le trafic, aidèrent à retirer l'oumiak de l'eau, et le placèrent sur un glaçon pour le radouber; ceux même qui ne pouvoient pas rendre de services restèrent avec les autres en arrière de l'*Hecla*.

Quelques instans après, un jeune homme, très-alerte, courut après nous dans un joli canot blanc, et, suivant la marche du vaisseau, essaya de gagner nos bonnes grâces, en parlant et riant sans discontinuer. Ses efforts furent couronnés de succès; on le combla de présens ; il nous remercia de notre générosité, par un cri de joie particulier ; et, à mesure que nous lui donnions quelque chose, boutons, clous, grains de verroterie, il mettoit tout dans sa bouche. Quand elle fut bien pleine, il nous adressa un discours aussi long que son trésor le lui permit, et, se dirigeant vers la côte, s'éloigna de nous avec la rapidité d'une flèche.

(Extrait du *Private journal* of captain J. F. Lyon, of H. M. S. Hecla, *during the recent voyage of discovery of captain Parry.* — (London, — 1824, 1 vol. in-8°.)

---

# RELATION

## D'UNE EXPÉDITION FAITE EN 1823

## A LA SOURCE DE LA RIVIÈRE SAINT-PIERRE, AU LAC OUINNIPIG, AU LAC DES BOIS, etc.

Par M. E.-H. LONG,

Major au corps des ingénieurs-géographes des États-Unis;

*Rédigée sur ses notes par* M. Keating.

(Extrait de l'original anglois.)

( suite ; page 64 de ce volume.)

---

Plusieurs de ces Indiens vinrent nous prendre la main, pendant que les autres couroient à cheval de différens côtés. Ces Indiens étoient de la tribu des Ouahkapatoans, qui appartient à la nation des Dacotas. Leur chef étoit absent : le principal personnage nous dit qu'ils avoient trente cabanes à l'extrémité inférieure du lac, et nous invitèrent à y aller : nous acceptâmes, ils témoignoient le plus grand plaisir de nous voir.

Quand nous approchâmes de leurs cabanes, une grande troupe de squâs et d'enfans, formant

un groupe extrêmement varié, vint au-devant de nous. Ces squâs n'avoient aucun ornement et paroissoient n'y attacher aucun prix. Tous ces Indiens, hommes et femmes, avoient les mains et les pieds petits et bien faits. L'habillement des femmes consistoit en une camisole de toile de coton brune et à manches courtes ; elle descendoit des épaules à la ceinture ; une pièce de drap bleu, roulée deux ou trois fois autour de la taille et avec les extrémités retroussées, tomboit jusqu'aux genoux ; elles avoient, de plus, des jambières de drap rouge ou bleu ; leurs formes étoient massives, leur démarche étoit dénuée de grâce.

Le village où nous fûmes conduits étoit composé d'une trentaine de cabanes en peau, situées dans une belle prairie sur le bord du lac. Leur habitation permanente, ou du moins celle qu'ils ont occupée depuis cinq ans, est dans une île rocailleuse du lac, vis-à-vis et à un quart de mille de leur campement actuel ; ils ont leurs champs de blé, qui sont ainsi à l'abri de l'attaque de leurs ennemis. Ils arrivoient d'une chasse aux bisons, qui paroissoit avoir été fort heureuse. Le principal personnage nous mena dans sa cabane, où entrèrent aussi plusieurs hommes de considération ; les femmes en furent exclues ; elles se tenoient en dehors avec les enfans, et, de temps en temps, soulevoient les peaux pour voir ce qui se passoit dans l'intérieur.

Bientôt l'on apporta deux grandes gamelles remplies de chair de bison broyée et bouillie, et couverte de la moelle de l'animal. Nous en mangeâmes avec grand plaisir. Plusieurs d'entre nous n'en avoient jamais goûté; d'ailleurs, c'étoit la première fois que nous avions de la viande fraîche depuis notre départ du fort Saint-Antoine.

Pendant le repas, le major Long annonça aux Indiens l'objet de notre expédition; ils en parurent très-satisfaits. Nous nous levions pour nous en aller, quand on nous apprit qu'on nous préparoit un autre régal dans une des tentes voisines, et nous fûmes invités à y prendre part. Nous connoissions trop bien les manières des Indiens pour ne pas savoir que l'excuse d'avoir fini à l'instant un repas copieux ne seroit pas admise comme suffisante; en conséquence, il fallut se résigner à la nécessité de témoigner de nouveau nos dispositions amicales en faisant honneur au repas. Afin d'épargner du temps, nous le fîmes apporter dans la même cabane. Il consistoit en une racine blanche assez semblable à un turneps; les Dacotas la nomment *teplin;* les François, *pomme blanche* ou *navet de prairie :* c'est le *psoralea esculenta* de Nuttall. Elle étoit bouillie et réduite en marmelade; quelques-uns de nous la trouvoient très-bonne : assaisonnée avec du sel ou du sucre, elle eût été un mets délicieux.

Nous nous levions après le second repas : on

nous dit qu'on nous en préparoit un troisième. Pour cette fois, nous priâmes d'en être dispensés; mais on nous fit observer que ce seroit une grande contrariété pour l'Indien qui s'étoit mis en frais. Afin de surpasser les autres, il avoit tué un chien; ce qui est considéré comme la plus grande friandise; c'est en même temps un animal sacré dont on ne mange que dans les grandes occasions. Voulant condescendre aux désirs de l'Indien, nous différâmes notre départ d'une heure; mais, le repas n'étant pas prêt, nous fûmes obligés de sortir du village, au grand et manifeste déplaisir de notre troisième hôte, et même de la plupart d'entre nous, qui souhaitoient de tâter de l'animal sacré. Jaloux de reconnoître les attentions et les politesses des Indiens, nous leur dîmes que, s'ils vouloient députer un messager avec nous, nous leur enverrions du tabac de la maison d'un commerçant voisin, tout le nôtre ayant été perdu dans la rivière : ils acceptèrent la proposition avec joie, et nous firent accompagner par deux jeunes gens.

L'après-midi, nous arrivâmes à une maison appartenant à la compagnie américaine des pelleteries; elle est située à peu près vers le milieu du lac. M. Moore, surintendant de l'établissement, nous accueillit à merveille et nous fournit tout ce dont nous avions besoin. Nous vîmes, dans le voisinage de son habitation, du *chenopodium al-*

*bum* qui avoit plus de sept pieds de haut. Cette plante étoit alors trop avancée pour que nous en fissions usage; mais, précédemment, elle avoit formé une addition très-utile à notre repas pour suppléer à notre ration de biscuit, qui étoit réduite à une once par jour pour chaque homme.

Nous avions rencontré, sur la hauteur qui commande la maison de M. Moore, deux loges d'Indiens, dans l'une desquelles étoit Takanta-Ouetchatcheta (homme au bison), qui prétend être le chef des Ouahkpatoans. Nous n'avions pas accepté son invitation de nous arrêter chez lui, parce que nous voulions arriver de bonne heure chez M. Moore; mais nous lui promîmes de revenir vers le coucher du soleil; en conséquence, il fit les préparatifs convenables pour nous recevoir. Le chef et les principaux guerriers étoient en grand costume. On nous fit placer sur de belles robes de bison étalées autour du feu, sur lequel il y avoit deux grandes marmites de fer remplies d'excellente chair de bison. Le chef avoit près de lui un grand sac orné avec peu de goût, quoiqu'il eût ramassé tout ce qu'il avoit pu pour l'orner; il y avoit, entre autres, un vieux peigne tout sale. Depuis notre première visite, Takanta-Ouetchatcheta s'étoit barbouillé le visage d'argile blanche: ce chef est un jeune homme mince, mais grand et bien fait; il a la bouche large, de grands yeux qui semblent farouches, parce qu'ils

sont sanguinolens; autrement, sa physionomie est assez agréable.

Il avoit à sa droite l'homme le plus respecté de la tribu; c'est le médecin ou magicien. Il n'étoit pas difficile de deviner dans sa figure un mélange de fourberie et d'hypocrisie. Un instant après nous, entra un Indien qu'il n'étoit pas difficile de reconnoître pour un étranger, son teint étant d'une nuance plus foncée que celui des Dacotas. Il avoit le visage plus arrondi et moins alongé, la bouche plus grande; ses yeux ressembloient plus à ceux d'un Européen qu'à ceux d'un Américain : il paroissoit très-vieux; il avoit les cheveux blancs; on l'auroit pris pour un vieux François. Nous apprîmes que c'étoit un Assynibin, fait prisonnier il y avoit très-long-temps; il sembloit être bien traité, quoique en quelque sorte il servît de but aux plaisanteries des Dacotas, soit hommes, femmes ou enfans.

Après les préliminaires ordinaires de prendre la main, de fumer le calumet de paix, etc., on commença le repas, qui étoit excellent. La chair de bison avoit été choisie avec soin et cuite à point; enfin, quoique notre appétit n'eût pas été aiguisé par un long jeûne, ce repas nous parut exquis. Nos hôtes furent très-flattés de ce que nous y faisions honneur; ce qui restoit fut mis en réserve pour nos soldats. Dans cette occasion, de même que dans toutes les autres où les Indiens

nous invitèrent à un régal, nous remarquâmes qu'ils ne mangeoient pas avec ceux qu'ils traitoient.

Takanta - Ouetchatcheta est le neveu d'un homme très-considéré parmi les Dacotas-Ouahkpatoans. Depuis la mort de son oncle, arrivée récemment, il a tâché de se faire regarder comme son successeur; mais le premier n'avoit jamais été entièrement reconnu pour chef, ce titre appartenant à Nounpêki, homme d'une grande bravoure, qui, par ses talens et l'influence de sa famille, acquit cette dignité de préférence à ses cousins quand leur père décéda.

Notre hôte se vantoit du grand nombre de pavillons et de médailles que son oncle avoit reçus de notre gouvernement, et qui étoient en sa possession : ces objets, et le crédit de son grand magicien, lui assureront probablement la dignité à laquelle il aspire, s'il a assez de talent pour la conserver. Le festin terminé, Takanta-Ouetchatcheta se leva, prit la main de toutes les personnes de notre troupe, revint à sa place, puis prononça une harangue qui nous parut convenable et intéressante; elle fut proférée avec une émotion apparente, mais avec une certaine hésitation; les gestes de l'orateur étoient insignifians. Ayant témoigné à Renville, notre interprète, que nous étions satisfaits de ce discours, il nous dit qu'il renfermoit trop d'adulation et de cajoleries, et

que, si Takanta-Ouetchatcheta étoit réellement un grand chef, son ton auroit été plus imposant, et son style plus majestueux et plus décidé.

Le fort de la compagnie américaine, situé sur le bord du lac Travers, est par 45° 59′ 52″ de latitude nord, et 96° 34′ 30″ de longitude ouest, La longueur du lac est à peu près de quinze milles, sa largeur est rarement de plus d'un mille, c'est le plus beau des trois que nous avons vus dans le voisinage des sources du Saint-Pierre; il est à peu près de cent pieds au-dessous des prairies adjacentes, mais la vallée qui le renferme a deux fois sa largeur, et est remplie de fragmens de roches primitives. Son nom lui vient de sa position qui est à peu près en travers de celle du lac Qui parle et du lac des Grosses roches; la direction de ceux-ci étant du nord-ouest, et la sienne au nord-est. Les Indiens le nomment, à cause de sa forme, *Lac de la Queue de Loutre.*

Ayant remonté le Saint-Pierre jusqu'à sa source dans le lac des Grosses roches, notre objet étoit d'aller ensuite au point d'intersection de la limite des États-Unis entre la rivière Rouge et le 49$^{me}$ parallèle. Apprenant que cette rivière coule à peu près du sud au nord, nous nous décidâmes à suivre la route ordinaire jusqu'à Pembina, et au fort Douglas, deux postes de la compagnie de la baie d'Hudson, entre lesquels on nous dit que le 49$^{me}$ degré de latitude coupoit la rivière.

Nous partîmes le 26 juillet; notre troupe fut augmentée de M. Jeffries, membre de la Compagnie, qui promit d'être notre guide jusqu'à Pembina, et de quatre François qui retournoient à cet endroit avec six charrettes; elles avoient servi à transporter plusieurs familles d'émigrés suisses qui, avec leur bagage, alloient des colonies angloises à la rivière Saint-Pierre. Nous louâmes quatre de ces voitures pour porter notre bagage et nos provisions.

Comme on pensoit qu'après avoir parcouru une quarantaine de milles, nous ne rencontrerions plus de Dacotas, il fut convenu que, lorsque Renville nous auroit accompagnés à cette distance, il auroit la liberté de retourner au fort où sa présence étoit nécessaire. Depuis quelques jours, on parloit vaguement de nombreux partis de Dacotas qui couroient le pays, et que cinq cents cabanes d'Yantoanan étoient réunis sur les bords de la Chienne; ces bruits nous firent désirer d'être accompagnés par Ouanotan; il y consentit d'abord; mais apprenant ensuite que ces rapports étoient sans fondement, et, songeant que cette excursion lui seroit préjudiciable, parce qu'elle le priveroit de l'occasion de faire sa provision de viande de bison pour l'hiver, il nous demanda d'être dégagé de sa promesse; nous le lui accordâmes, mais avec répugnance.

Le premier jour, on ne vit rien d'intéressant;

on voyagea dans des prairies sèches, on traversa le Mouchtintcha-Ouatapan (rivière du Lièvre) ; elle étoit tarie, à l'exception de quelques flaques d'eau stagnante et de mauvais goût. Les bois devenoient rares à mesure que nous avancions. La plaine étoit couverte d'une herbe courte et jaunâtre. On n'apercevoit pas une seule roche ; on ne vit qu'un petit nombre de cailloux roulés ; dans quelques endroits, ils étoient rapprochés comme dans l'ancien lit d'un lac ou d'une rivière. On découvrit quelques petits tertres artificiels sur les hauteurs qui entourent le lac ; on nous dit qu'en allant au nord-ouest, on n'en rencontre plus.

L'après-midi, nos yeux furent récréés par l'aspect des bisons qui paissoient au loin dans la prairie. Je n'essaierai pas de décrire la joie qu'excita dans notre troupe le premier cri : « Voici des » bisons ! » Les chasseurs se mirent aussitôt à la poursuite de ces animaux ; avant la nuit, ils en tuèrent trois. Le lieu où nous fîmes halte étoit entièrement dénué de bois, de sorte que nous n'eûmes, pour faire du feu, que la fiente du bison ; elle donne beaucoup de chaleur, et ne répand pas d'odeur désagréable. Pour la première fois, nous avions devant nous une abondance de gibier ; nous espérions en trouver autant pendant quelques jours et pouvoir faire des provisions : ces idées répandirent, dans notre troupe, une joie inconnue jusqu'alors.

Le lieu de notre campement est nommé, par les Indiens et les marchands, le *Lac du Bison ;* ce n'est qu'un prolongement du lac Travers, dont il est séparé par un marais couvert d'herbes hautes. Au-dessous de ce lieu, le lac prend le caractère d'une rivière, on la nomme *rivière des Sioux* ou *des Cygnes*. Avant de faire halte, nous avions rencontré une troupe de squâs qui transportoient à leur camp des tranches de bison pour les faire sécher; elles se servoient de chiens; chacun de ces animaux avoit deux perches croisées et attachées sur ses épaules et posées sur un cuir pour empêcher sa peau d'être écorchée; l'autre bout de ces perches traînoit à terre. Des bâtons, fixés transversalement, tiennent celles-ci à une distance convenable et soutiennent la viande.

Le lendemain, en avançant, nous aperçûmes de tous côtés des troupeaux de bisons ; ces animaux étoient généralement réunis au nombre de mille; quoiqu'ils se tinssent à une certaine distance de nous, cependant ils nous laissoient quelquefois approcher, et, dans d'autres cas, ils traversoient notre ligne de marche. On passa le lit de la rivière des Sioux qui étoit à sec, et l'on campa de bonne heure au bois des Sioux; la pluie tomboit à torrens. Quelques-uns des nôtres étoient restés à un camp des Indiens où nous nous étions arrêtés dans la matinée, et avoient accompagné le chef à la chasse. On avoit tué quelques bisons,

entre autres de fort jeunes; leur chair ne nous parut pas si bonne que celle des animaux adultes. Je crois que les Indiens, à moins que la nécessité ne les y force, n'abattent jamais les jeunes bisons. Nous en vîmes un qui avoit été amené au lac Travers, et que l'on avoit le projet d'apprivoiser et de rendre domestique; il tétoit une vache ordinaire.

Les squâs du camp étoient occupées à faire sécher la viande et à préparer les peaux des animaux que l'on venoit de tuer. La chair étoit coupée en tranches minces et larges suspendues autour de la cabane : exposées deux jours à un soleil ardent, elles sont assez sèches pour se conserver. Pour préparer la peau, on l'étend à terre, et on l'y fixe par des chevilles posées à travers ses bords : ensuite on racle le côté intérieur avec un morceau d'os, large d'un pouce et aiguisé en forme de ciseau, et on fait la même opération, du côté du poil, avec un instrument de fer semblable à un morceau de rabot. A ce point de manipulation, la peau est comme un parchemin; mais si on en veut faire des vêtemens ou des mocassins, on la pétrit avec les mains dans la cervelle de l'animal, ce qui lui donne le degré de souplesse convenable. Quelquefois, pour la rendre impénétrable à l'humidité, on la fume, ce qui lui fait perdre sa couleur blanche.

Nous suivions d'assez près la rivière des Sioux; nous avions, à droite, à quelque distance, des

monticules, hauts d'une quarantaine de pieds; à mesure que nous avançâmes, nous les vîmes incliner vers le nord-est et bientôt disparoître. Les Dacotas donnent, à la rivière des Sioux, le nom de *Kantoko,* d'après un bocage de pruniers qui est près de sa source. Quelques bouquets d'arbres épars sur la prairie composent l'île des Bois des voyageurs. On nous fit voir à quelque distance, à l'ouest de la rivière, un tertre appelé, par les Indiens, *Nid du Tonnerre;* on trouve à sa base plusieurs étangs salés.

M. Scott, qui avoit été absent depuis près de trois semaines, nous rejoignit ce matin; il avoit parcouru près de huit cents milles, en partie seul, et sans autre moyen de subsistance que celui que sa chasse lui fournissoit: notre nombre ne fut cependant pas augmenté, parce que Renville nous quitta.

Le bois des Sioux est regardé comme la limite la plus septentrionale du territoire des Sioux sur la rivière Rouge. Ils ne vont jamais chasser au-delà, sans être préparés pour la guerre; les prairies, entre ce lieu et la rivière de la Folle-Avoine à l'est, et la rivière Turtle à l'ouest de la rivière Rouge, formoit une sorte de terrain en litige réclamé par les Chippeouas et les Dacoutas, et fréquenté également par ces deux nations; alors elles sont toujours prêtes à commencer les hostilités.

A neuf milles au-delà du bois des Sioux, on

arriva sur les bords de la rivière Rouge, qui, quatre milles au-dessus, est partagée en deux branches : l'une, dont il a été question, sort du lac Travers, mais est à sec une partie de l'année ; l'autre vient du lac de la Queue de Loutre, qui est voisin de la source de la rivière du Corbeau. Cette branche reçoit des Indiens le nom de *rivière de la Queue de Loutre*, et, après le confluent, la rivière continue à porter celui de rivière Sioux ou des Cygnes, jusqu'à ce qu'elle se joigne au courant d'eau qui vient du lac Rouge ; alors les Indiens la nomment *Rivière Rouge*, tandis que les marchands appliquent cette dénomination à la branche qui arrive du lac de la Queue de Loutre.

Un de nos porteurs nous dit que ce lac est situé à peu près à 150 milles au nord-est du lac Travers, qu'il a 24 milles de long et de quatre et demi à cinq de large. Il est éloigné d'environ 80 milles au nord-est du point où nous avons passé la rivière Rouge. Des terres hautes sont voisines de la source de cette rivière ; nous les vîmes par intervalles dans le courant de la journée; elles portent le nom de *Montagnes aux Feuilles*. On nous décrivit le pays de ce côté comme rempli de petits lacs et d'îles boisées.

On passa la rivière Rouge, qui avoit 75 pieds de largeur et 8 de profondeur; elle étoit très-rapide; ses rives argileuses teignent son eau en blanc. Bientôt on découvrit une troupe d'élans

(*cervus major*) : on en tua un ; on les attrape aisément quand ils sont réunis ; mais c'est beaucoup plus difficile quand l'animal est seul ; on s'en approche en marchant sur les pieds et les mains ; les chasseurs ont aussi recours à cette ruse lorsque leurs chevaux ne sont pas très-agiles ; et, dans ce cas, ils couvrent la batterie de leur fusil avec un morceau de cuir pour la préserver de l'humidité de l'herbe et pour l'empêcher de partir.

Tandis que nous cheminions tranquillement dans la prairie, les yeux fixés sur les bisons qui paissoient, notre attention fut brusquement excitée par la décharge d'une arme à feu dans le voisinage de la rivière, dont nous étions alors éloignés d'un demi-mille dans l'est. Bientôt nous vîmes deux Indiens qui couroient à travers la prairie, et leur nombre ne tarda pas à augmenter jusqu'à quinze ; ils s'avancèrent vers nous ; mais, s'en étant approchés, ils s'arrêtèrent, et nous regardèrent avec une curiosité extrême ; enfin, ils nous présentèrent la main : nous répondîmes à ce signe d'amitié. Ils étoient préparés au combat, n'ayant pour tout vêtement que leur culotte ; les uns étoient armés de fusils, les autres d'arcs et de flèches, quelques-uns des uns et des autres. C'étoient des Ouahkpakota ou Indiens-feuilles qui ont mauvaise réputation, même parmi leurs compatriotes. Ils ne tardèrent pas à devenir

insolens; ils avoient fini par être plus de quarante. Notre interprète les instruisit, en conversation, du sujet de notre voyage et de nos intentions; il leur parla de la réception amicale que Ouatakan et d'autres chefs indiens nous avoient faite. D'un ton plus impérieux que poli, ils nous engagèrent à aller à leur camp et à parler à leur vieux chef. Nous refusâmes, en leur disant que quelques personnes de notre troupe s'étoient séparées de nous, et que nous avions une longue route à parcourir; ils nous montrèrent le soleil, qui étoit très-bas sur l'horizon, ajoutant que nous n'aurions pas le temps d'aller plus loin, et que nous ferions mieux de camper cette nuit avec eux: afin de nous décider, ils dirent que nous serions pourvus de squâs, dont ils louoient beaucoup la beauté. Cette offre nous parut suffisante pour nous prouver qu'ils n'étoient que des membres indignes de leur nation; car, en ce point, les Dacotas partagent l'opinion des Sâks, qui pensent que les hommes ne sont pas faits comme les chiens pour se mêler indistinctement. Sous ce rapport et sous plusieurs autres, ils diffèrent essentiellement des Indiens du Missouri. Le major Long n'ayant pas accepté leur invitation, ils insistèrent pour que notre troupe campât dans un bois voisin qu'ils nous indiquèrent, disant que c'étoit un lieu commode pour que leur chef pût y venir le soir fumer la pipe avec nous.

Durant cette conversation, M. Say remarqua que, soit à dessein, soit par hasard, les Indiens s'étoient tellement mêlés avec nous, que chaque personne de notre compagnie étoit placée entre deux ou plus des leurs. L'interprète les entendit parler de nos chevaux; ils les examinèrent et les admiroient : l'un de ces Ouahpakota avoit même demandé quel étoit celui de ces animaux qui passoit pour le meilleur. Comme nous perdions notre temps en discours inutiles, M. Long, après avoir donné à ces Indiens autant de tabac que le permettoit notre petite provision, monta à cheval et donna l'ordre du départ. Les Indiens n'essayèrent pas de nous arrêter; mais nous n'étions pas à un quart de mille, que nous entendîmes tirer un coup de fusil à une certaine distance dans la prairie à notre droite, et nous vîmes de ce côté un grand nombre d'Indiens à cheval qui s'avançoient vers nous. Les autres, qui nous avoient suivis, firent signe à ces derniers que nous étions des blancs, et accoururent pour nous prier de nous arrêter, afin que leur chef pût nous serrer la main : nous y consentîmes; mais M. Long, ayant vu que leur chef n'étoit point parmi eux, fit de nouveau marcher la troupe en avant.

Bientôt plusieurs Indiens coururent à la tête de notre ligne, tirèrent des coups de fusil à travers de la route, les chargèrent aussitôt, et formèrent un demi-cercle pour empêcher le chef

d'avancer. Les Ouahkpakota devoient alors être à peu près quatre-vingts, tandis que nous n'étions que vingt-cinq : leurs intentions étoient manifestes ; ils n'en vouloient pas à nos personnes ; leur plus vif désir étoit de piller notre bagage, et surtout de s'emparer de nos chevaux : de notre côté, nous étions bien résolus à ne pas nous en dessaisir ; de sorte que, très-certainement, le premier coup de fusil devoit devenir le signal d'un combat dont notre destruction totale seroit le résultat, le grand nombre des Indiens et leur manière de combattre en tirailleurs leur donnant un grand avantage sur nous, qui étions obligés de nous tenir en peloton pour protéger nos chevaux et notre bagage ; mais même, dans ce cas, les Indiens auroient perdu quelques-uns des leurs ; et cette considération, toute-puissante pour eux, les engagea probablement à différer leur attaque jusqu'à la nuit, parce qu'alors ils auroient plus d'avantages : voilà pourquoi ils désiroient tant de nous voir camper dans leur voisinage.

Le major Long auroit bien voulu ne pas faire halte et continuer de marcher pendant toute la nuit ; mais plusieurs des nôtres n'avoient pas encore rejoint le corps, et il falloit leur laisser le temps de nous rattraper ; ce fut par ce motif que M. Long laissa durer si long-temps la conversation avec les Indiens, et qu'il prit le parti de cam-

per à l'extrémité d'un petit bois, mais plus loin que les Indiens ne l'avoient proposé. Un Ouahkpakota ayant arrêté le cheval de l'homme qui étoit en tête et armé son fusil, le soldat en fit autant: M. Long arriva aussitôt et marcha en avant de la troupe; démarche hardie, qui, sans doute, empêcha les Indiens de nous attaquer à l'instant.

Arrivés, la nuit close, à l'endroit où nous voulions camper, nous ne dressâmes pas nos tentes: notre position étoit bien choisie; nos chevaux furent attachés à des cordes très-courtes, nos armes examinées et chargées de nouveau: on plaça des sentinelles, et chacun se tint prêt à repousser une attaque : un grand feu fut allumé, afin que nos compagnons pussent découvrir le lieu où nous étions. Nous restâmes dans une incertitude bien pénible jusqu'au moment où nous les vîmes; ils apportoient de la chair d'élan, qui ne vaut pas, à beaucoup près, celle du bison. Le repas fini, le feu fut éteint.

Un petit nombre d'Indiens nous avoient accompagnés à notre camp; ils ne tardèrent pas à nous quitter; il n'y resta qu'un vieux coquin bien connu au fort Saint Antoine; c'étoit un mendiant effronté.

Quand nos compagnons furent arrivés, M. Long, considérant que, si les Indiens nous attaquoient, ce seroit peu de temps avant le point du jour, laissa les chevaux se reposer jusqu'à minuit: la

lune s'étant levée alors, nous nous remîmes en marche sans bruit, afin de n'être pas remarqués par les Indiens qui étoient à une certaine distance, ni par le vieillard qui dormoit ou feignoit de dormir sous une charrette. Malgré nos précautions, ce dernier s'éveilla, et, nous voyant prêts à décamper, s'en alla, quoique nous fissions notre possible pour le retenir, en jasant avec lui, jusqu'au moment où nous partirions; il prit son chemin à travers la prairie, et disparut bientôt dans le bois.

Nous marchâmes pendant six heures sans nous arrêter : ce fut très-probablement à notre brusque départ que nous dûmes notre sûreté. Quand nous fîmes halte pour déjeûner, nous entendîmes des coups de fusil dans les bois, ce qui nous fit connoître qu'il y avoit encore des maraudeurs dans notre voisinage ; toutefois, nous ne vîmes personne. On campa de bonne heure. Notre marche dans la prairie fut très-désagréable ; rien ne rompoit la monotonie de l'aspect que nous avions sous les yeux ; le nombre des bisons diminuoit rapidement. Pendant la nuit, nous les entendîmes fréquemment beugler à la rive gauche de la rivière Rouge ; ce qui formoit un contraste frappant avec les hurlemens des loups. On continuoit à faire bonne garde : la rivière avoit en cet endroit à peu près 60 pieds de large ; on estima sa vitesse à un

demi-nœud par heure : ses rives sont marécageuses, et ses eaux sont rendues troubles par les particules d'une argile bleuâtre qu'elle traverse.

Le 30, dans la matinée, on traversa la rivière aux Bisons, qui a 24 pieds de large, et dont les bords sont vaseux : l'après midi, on passa à gué la rivière Menomoni ou Folle-Avoine; le trajet fut difficile : cette rivière a 36 pieds de largeur à neuf milles au-dessus de son confluent avec la rivière Rouge; sa profondeur étoit de trois pieds. On tua dans la soirée un bison : c'est le dernier que nous ayons vu.

Pendant tout le temps que nous avons voyagé dans le voisinage de ces animaux, nous avons été entièrement débarrassés des cousins, mais nous n'avons pu savoir pourquoi; nous avons de la peine à croire que ce quadrupède les attire tous à lui. Nous attribuâmes d'abord la disparition de ces insectes incommodes à la fraîcheur extrême des nuits; mais, après que nous fûmes sortis du pays des bisons, les nuits devinrent encore plus fraîches, et les cousins reparurent.

La latitude de notre camp fut déterminée à 47° 26′ 41″ nord. Nous n'eûmes plus ce jour-là aucune crainte d'être poursuivis par les Indiens, une fumée épaisse nous ayant annoncé qu'ils avoient mis le feu aux prairies. On traversa le

Plum et le Sand-Hill, rivières peu considérables; le lit de la première étoit à sec.

Le 1er août, une observation fixa notre longitude à 96° 53′ 45″ à l'ouest de Greenwich ; et notre latitude à quelques milles plus loin, au gué de la branche principale de la rivière Rouge, fut 47° 47′ 25″ : la largeur de cette rivière étoit, en cet endroit, de 120 pieds ; l'escarpement de ses rives rendit le passage assez difficile pour les charrettes : son lit est sablonneux, et son courant très-rapide.

Le 2 août, on souffrit beaucoup du froid : le thermomètre qui, la veille, à midi, à l'ombre, étoit à 83° (22° 64), étoit descendu, au lever du soleil, à 43° (4° 88). Pendant quelques jours de suite, la différence du matin à midi n'avoit été que de 30 degrés. Cette transition de journées très-chaudes à des nuits très-froides occasionna des rosées très-abondantes. Nous étions dans des prairies entièrement nues : nos vêtemens étoient souvent aussi mouillés que s'ils eussent été trempés dans l'eau : aussi étoit-ce une corvée très-pénible que d'être de service pendant la nuit.

Heureusement, elle n'étoit pas de longue durée dans ces hautes latitudes, où la longueur des crépuscules l'abrégeoit considérablement ; il n'y avoit guère plus de cinq heures d'obscurité ;

d'ailleurs, en ce moment, la lune étoit presque pleine.

Il y avoit, dans la prairie, plusieurs étangs d'eau stagnante, dans l'un desquels on vit un castor; mais il étoit trop loin pour qu'on pût le tirer. On tua dans le voisinage un écureuil à queue rayée (*Sciurus grammurus*) et un épervier. Le pays étoit extrêmement sec; on ne découvroit pas un seul ruisseau; en plusieurs endroits, les prairies étoient couvertes d'efflorescences salines.

Le 2, la latitude de notre camp fut de 48° 2′ 39″, et, le 3, de 48° 39′ 45″.

Le 5, on traversa la rivière Rouge dans un canot appartenant au comptoir de Pembina.

Nous venions de parcourir, en onze jours, depuis le fort Columbia, une distance de 256 milles, ce qui répondoit à peu près à 23 milles par jour. Ce fut la partie la plus ennuyeuse de notre voyage, à cause de la monotonie des prairies, où nous n'apercevions des arbres que sur le bord des eaux : c'étoient principalement des variétés de chênes, des ormes blancs et rouges, des tilleuls, des frênes gris, des érables rouges, des trembles, des chincapins, du bois de fer, des pins blancs et rouges. On nous dit que les bords du lac Rouge étoient couverts de sapins, d'érables à sucre et de bouleaux. Le pays est très-plat et très-mal pourvu

d'eau ; il n'y a pas de vallées : les ruisseaux, et même les sources, sont très-rares.

Les affluens de la rivière Rouge, au-dessus du 49^me^ parallèle, sont, à droite, le Bison, la Folle-Avoine, le Plum, le Sand-Hill, le Red-Fork, le Swam, les Deux-Rivières ; ceux de gauche sont le Psé, la Chayenne, l'Elm, le Goose, le Turtle, le Saline, le Park et le Pembina. Il peut y avoir quelque confusion dans les noms, parce que les Dacotas, les Chippeouas et les commerçans en donnent chacun de différens à ces rivières, et il est difficile d'établir une concordance entre tous ces synonymes. Ainsi le nom de Psé, appliqué par les Sioux à un des affluens de gauche, a le même sens que le mot Menomoni ou Folle-Avoine, employé par les Chippeouas pour un des affluens de droite, et les commerçans les appellent l'un et l'autre Folle-Avoine. Nous avons adopté ceux de ces noms qui avoient pour eux la priorité de date, et nous avons préféré d'employer ceux qui étoient déjà connus, plutôt que de leur en substituer de nouveaux qui auroient accru le désordre. Du reste, on doit regretter que l'usage de conserver les noms indiens ne soit pas généralement adopté par les marchands qui les ont remplacés, quoique sonores, par d'autres qui sont le plus souvent baroques et trop vulgaires.

La rivière aux Bisons sort d'une chaîne de lacs

environnés d'une vaste forêt nommée le *Bois-Grand*, et qui, dit-on, se prolonge jusqu'au Missisipi; il coule au nord-ouest. Sa longueur est de 60 milles et sa largeur de 24 pieds dans l'endroit où nous l'avons passé; son fond est vaseux.

La Folle-Avoine tire son nom de l'abondance de ce graminée sur les bords du lac d'où elle sort, et qui a 18 milles de diamètre; cette rivière coule parallèlement à la précédente; son cours est de 120 milles: à 9 milles au-dessus de son embouchure, elle a 36 pieds de largeur.

Le Red-Fork vient du lac Rouge: dans le temps des grandes eaux, il est navigable, pour les grands bateaux, jusque-là dans une longueur de 120 milles. Cet affluent, qui traverse des bois touffus, égale en volume la rivière à laquelle il s'unit. Le lac Rouge a 60 milles de longueur sur 34 de largeur. Son nom et celui des rivières sont la traduction du mot *sanglant*, employé par les Indiens pour rappeler quelque massacre commis dans les environs, et non pour désigner la couleur des eaux.

Les autres affluens de la rivière Rouge sont peu importans. Au confluent des Deux-Rivières, il y a une source salée qui est considérable. Il s'en trouve probablement un plus grand nombre d'autres, et on nous l'assura.

Ayant suivi la rive droite de la rivière Rouge, nous n'avons vu aucun de ses affluens du côté

opposé ; mais un de nos compagnons, qui connoît bien le pays, les décrivit ainsi : Le Psé a sa source près du coteau des prairies à une quarantaine de milles du lac Travers.

La Chayienne ou Chalada est aussi grosse que la rivière Rouge au-dessus de son confluent avec celle-ci ; elle coule généralement au nord-est ; son eau est très-limpide. Son nom est celui d'une nation repoussée par les Sioux vers le Haut-Missouri.

Le Turtle est formé par la reunion de deux branches qui se joignent à 40 milles au-dessus de son embouchure ; il est aussi considérable que la Folle-Avoine : il vient du lac du Diable et se dirige au nord-ouest.

La grande rivière Salée sort du lac du même nom, qui a près d'un mille et demi de circonférence, elle est très-forte. Le Park l'égale, il est formé de plusieurs cours d'eau insignifians.

A peu près à un mille au-dessus du village de Pembina, la rivière de ce nom se jette dans la rivière Rouge. Elle est probablement, après le Red-Fork, l'affluent le plus considérable au sud du 49me degré de latitude nord.

Le village de Pembina est situé sur la rivière Rouge à 170 milles au-dessus de son embouchure; elle n'a, dans cet endroit, que 150 pieds de large; mais, sa profondeur est très-grande, elle a, au milieu du courant, de dix à vingt pieds; ses rives

sont très-hautes, ce qui prévient les débordemens, quoiqu'elle grossisse beaucoup. Un vieux marchand, qui demeuroit là depuis plus de quarante ans, nous dit qu'il avoit vu une fois la rivière monter à soixante-six pieds, alors elle déborda : ordinairement, ses crues ne sont que de quinze à vingt pieds.

M. Nelson, principal habitant de Pembina, nous fournit les moyens de traverser la rivière, et, durant notre séjour dans son voisinage, nous rendit beaucoup de services et nous combla d'attentions.

Pembina composoit l'établissement supérieur fait sur le territoire concédé à lord Selkirk, par la compagnie de la baie d'Hudson. Cette association commerciale y a eu un fort jusqu'en 1823 ; alors des observations, faites par ses propres astronomes, lui donnèrent lieu de soupçonner que ce lieu étoit au sud de la ligne de frontière. déterminée par les traités; en conséquence, il fut abandonné. En même temps le prêtre catholique, qui avoit été placé ici, fut transporté au fort Douglas. fondé également par lord Selkirk. Il est plus au nord, au confluent de la rivière des Assiniboïn et de la rivière Rouge.

La compagnie de la baie d'Hudson ayant abandonné le poste qu'elle avoit à Pembina, emporta tout ce qui valut la peine d'être transporté au fort Douglas. L'établissement actuel consiste en

une soixantaine de cabanes habitées par 360 personnes, la plupart de race croisée, qui ont l'humeur inquiète des Indiens, et paroissent peu propres à faire de bons cultivateurs. Un tiers est composé de vieux soldats suisses et écossois ; ces derniers valent mieux, comme agriculteurs. A notre arrivée à Pembina, presque tous les hommes en étoient partis avec leurs familles pour aller à la chasse aux bisons : heureusement pour les autres colons et pour nous, ils revinrent le lendemain, car on y étoit à court de vivres.

Une observation faite à Pembina par M. Colhoun, près la maison de M. Nolen, principal habitant, détermina la position à 48° 59′ 27″. En conséqnence, notre camp fut placé un peu plus bas sur la rivière, et aussi près de la ligne de limite que nous pûmes. Cet emplacement reçut le nom de *Camp Monroe*, en honneur du président des États-Unis. Après une série d'observations continuées pendant quatre jours, sa position fut fixée à 48° 59′ 57″. La distance jusqu'à la ligne de partage fut mesurée, et on y planta un poteau en bois de chêne, sur lequel on grava, du côté du nord, les lettres J. B., et du côté du sud, celles-ci, U. S. On fit toutes les cérémonies d'usage en pareille circonstance ; puis le major lut une proclamation annonçant que le terrain au sud du poteau appartenoit aux États-Unis. Ainsi, Pembina est sur notre terri-

toire, à l'exception d'une seule cabane à gauche de la rivière. Les colons observèrent que le terrain fréquenté par les bisons étoit de notre côté.

Pembina est à 845 milles du fort d'York sur la mer d'Hudson, à 2,861 milles de la Nouvelle-Orléans par le Saint-Pierre, et à 3,049 par le lac de la Queue de Loutre et la rivière du Corbeau, à 1,903 milles de Buffalo, sur le lac Érié, par les lacs Ouinnipig et des Bois, et à 1,963 par le lac Rouge.

Le major Long vouloit, conformément à ses iustructions, longer la frontière septentrionale et gagner les bords du lac Supérieur; on lui dit, à Pembina, que ce projet étoit inexécutable, parce que tout le pays compris entre le lac Rouge et le lac Ouinnipig, le lac des Bois et le lac Supérieur, étoit couvert d'étangs et de marais qui le rendoient impraticable pour les chevaux. La seule manière de s'en tirer étoit de suivre les principales rivières dans des canots d'écorce. Parmi plusieurs routes indiquées, celle du lac Ouinnipig fut préférée; c'est celle que suivent les facteurs de la compagnie de la baie d'Hudson. Nos chevaux nous devenoient inutiles; nous nous en défîmes bien plus avantageusement que nous ne l'avions espéré. Devant à l'avenir voyager en canots d'écorce, nous prîmes, à Pembina et au Fort-Douglas, des hommes experts dans cette

espèce de navigation. Une partie de notre monde nous quitta.

Le major Long, parti, le 9 août, de Pembina, arriva, le 11, au Fort-Douglas : il estima la distance respective par terre à 61 milles. M. Donald Mackenzie, facteur principal, auquel il exposa les motifs qui l'engageoient à traverser le territoire britannique, le reçut fort bien et lui fit des offres de service, même avant d'avoir lu la lettre de recommandation donnée au major par le ministre britannique à Washington.

*(Nous comptions pouvoir donner la fin de cette relation dans ce cahier ; mais l'abondance des matières nous force à la renvoyer à la livraison suivante.)*

---

# BULLETIN.

## I.

## ANALYSES CRITIQUES.

*Relation des voyages et des découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale dans les années* 1822, 1823 *et* 1824, par le major Denham, le capitaine Clapperton et feu le docteur Oudney. (*Narrative*, etc.) Londres, 1er avril 1826; un vol. in-4°.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

Deux de mes collègues se proposant de traduire dans le texte des *Nouvelles Annales* les principaux morceaux de ces relations, nous devons nous borner à quelques citations qui donnent une idée de la manière des auteurs.

La triste journée à travers l'immense désert fut un peu animée par les querelles bruyantes, la joie tumultueuse, les chants et les contes de l'escorte arabe. « Les chants arabes, dit M. Denham, vont au cœur et excitent fortement les passions. J'ai vu un cercle d'Arabes fixant leurs yeux immobiles avec un effort d'attention, puis, un instant après, éclatant d'un rire général, puis fondant en larmes et se serrant les mains dans toute l'effusion de la douleur et de la sympathie. »

Voici un échantillon d'une chanson arabe. « Mes espé- »rances sont comme les songes fantastiques de la nuit;

» mais, au milieu de l'absence d'espoir, mon amour ne » fait qu'accroître. Ainsi, une étoile brille plus vivement » dans la nuit la plus sombre. O Mabrocka! ta tête aussi est » abaissée sous le poids du chagrin, en perdant celui dont » les pensées sont toujours à toi! Mais, comme l'oiseau du » désert (1) ne laisse tomber et s'aplatir ses ailes que » pour déployer son riche plumage; ainsi ta douleur silen- » cieuse ne fera que te montrer avec des charmes nou- » veaux. »

Celle-ci est d'un genre tout-à-fait différent, et rappelle un peu le réfrain du chant de Regnar-Lodbrok :

« Donnez de la chair aux hyènes à l'aube du jour. O » les larges javelots! Le lance du sultan a le fer le plus » épais. O les larges javelots! Dieu est grand; il m'a fait » croître avec le courage d'un oiseau de proie. O les lar- » ges javelots! »

L'expédition aventureuse des Arabes, conduits par Boo-Khaloom contre les Fellatahs au sud de Mandara, occupe une partie considérable de la relation de M. Denham; mais il en a déjà été question sous le rapport des découvertes auxquelles elle donna lieu, et nos collègues jugeront sans doute convenable de la traduire; car c'est un morceau singulièrement bien raconté par le major Denham, qui manqua de périr dans la défaite des Arabes.

Voici le chant funèbre que les Arabes du Fezzan composèrent en l'honneur de leur chef, tué par une flèche empoisonnée; il est traduit *littéralement* dans l'appendice.

« Oh! ne vous fiez pas au fusil ni à l'épée. Le javelot du » mécréant l'emporte. Boo-Kaloom, le bon et le brave, est

(1) L'autruche.

» tombé ! Qui seroit en sûreté ? Les hommes penchent la » tête dans leur douleur, les femmes se tordent les mains » et déchirent l'air de leurs cris : ainsi qu'un berger est en» vers son troupeau, Boo-Kaloom étoit envers le Fezzan. » Donnez-lui des chants, donnez-lui de la musique. » Quelles paroles peuvent rendre les louanges qu'il mérite ! » Son cœur fut large comme le désert; ses coffres étoient » comme les riches inondations de la mamelle du chameau, » soutenant et nourrissant ceux autour de lui : son corps » reste dans les contrées des païens. La flèche empoison» née du mécréant l'emporte. »

La première visite du major Denham au lac Tchad est intéressante. « Au lever du soleil, j'étois sur les bords du lac, armé pour détruire une multitude d'oiseaux qui, tous, ignorant mon dessein, sembloient pour ainsi dire nous souhaiter une heureuse arrivée. Des troupes d'oies et de canards sauvages d'un plumage extrêmement beau paissoient tranquillement à moins d'une demi-portée de pistolet du lieu où j'étois. Comme je ne suis pas un chasseur très-ardent ni très-inhumain (termes qui me paroissent synonymes), mon intention de leur faire une guerre d'extermination fut presque abandonnée. A mesure que j'approchois d'eux, ils ne faisoient que changer un peu de place à gauche ou à droite; ils paroissoient n'avoir aucune idée de mes intentions hostiles. Tout cela étoit réellement si neuf pour moi, que j'hésitai d'abuser de la confiance avec laquelle ils me regardoient, et, très-tranquillement, je m'assis pour envisager la scène autour de moi. Des pélicans, des grues hautes de quatre à cinq pieds, de couleur grise, bigarrée et blanche, étoient à peine éloignés d'autant de verges de mes pieds : un oiseau, entre le coq de bruyère et la perdrix, ressemblant à l'un et à l'autre, mais plus

grand, se promenoit près de moi ; d'immenses spatules d'une blancheur de neige, des macreuses, des sarcelles, des pluviers à pieds jaunes, et cent autres espèces d'oiseaux aquatiques inconnus, à moi du moins, se jouoient devant moi. Il se passa du temps avant que je pusse me décider à troubler la tranquillité des habitans de ces eaux par la décharge d'un fusil. »

Le major Denham, étant d'un teint très-blanc, effrayoit les indigènes qui fréquentoient le marché de Bournou. « Ma couleur étoit un objet de pitié et d'étonnement, si-non de dégoût ; un attroupement me suivoit à travers le marché ; d'autres se sauvoient à mon approche ; quelques femmes renversoient leurs marchandises, tant elles étoient empressées de s'éloigner ; et, quoique deux d'entre elles fussent tellement frappées d'étonnement, qu'elles restèrent fixées à leur place sans s'apercevoir de la fuite de leurs compagnes, dès qu'elles me virent tout près d'elles, elles se mirent à courir, saisies d'une peur irrésistible. »

La marche d'une armée africaine a excité l'attention du major lorsqu'il accompagnoit l'expédition des Bournouais pour enlever des esclaves, sous le commandement de *Barca-Gana*, nègre que son courage extraordinaire et son talent d'observer avec promptitude avoit élevé au rang de général en chef des armées du *Cheyk-el-Koran*, qui est, comme on se le rappelle, le souverain réel du Bournou ; il y joignoit le mérite d'être, comme son maître, d'une humeur douce et polie. Ce chef étoit accompagné par près de 3,000 hommes, espèce de levée volontaire et très-irrégulière, expédition barbare et sans but, à laquelle le cheyk ne se prêtoit qu'à son corps défendant. Dans cette cohue armée, il y avoit une petite troupe choisie qui environnoit le général. Cinq

hommes, à cheval, étoient derrière lui et tout près; trois portoient un tambour suspendu à leur cou ; tantôt ils en battoient, tantôt ils l'accompagnoient de chants improvisés; l'un d'eux faisoit résonner une petite pipe de roseaux, et l'autre poussoit des sons tour à tour graves et éclatans qui retentissoient à travers les bois. Mais les plus utiles et les plus amusans étoient les coureurs à pied qui précédoient la *kashella* (l'armée), et faisoient les fonctions de pionniers; ils étoient au nombre de douze, et portoient de longs pieux fourchus avec lesquels ils repoussoient adroitement les branches à mesure qu'ils avançoient d'un pas rapide, tenant ainsi un sentier ouvert qui, sans eux, n'auroit guère été praticable; de plus, ils étoient constamment occupés à crier quelque mots à l'expédition qui les suivoit. Par exemple: « Prenez garde » aux trous! — Évitez les branches! —Voici la route! — » Gare au *tulloh!* ses branches sont comme des javelots, » pires que des javelots! —Repoussez les branches! —Pour » qui? —Barca-Gana! —Qui est semblable dans le combat » au tonnerre roulant? —Barca-Gana! —Allons vers Man- » dara. —Allons vers les Kerdies. — Allons au combat des » javelots. —Quel est notre chef? —Barca-Gana. —Voici le » *ouadi;* mais il n'y a point d'eau. —Dieu soit loué! —Dans » le combat, qui répand la terreur autour de lui comme » un buffle dans sa rage? —Barca-Gana. »

Ce fameux général en chef, favori de son maître, gouverneur de six grands districts, possesseur de cinquante esclaves femelles et d'un nombre double de mâles, n'est pourtant qu'un nègre esclave, et son très-gracieux souverain lui rappela cette circonstance d'une manière assez désagréable pendant le séjour de nos voyageurs. Barca-Gana avoit reçu par mégarde, comme présent de son maître, un cheval que celui-ci avoit promis à un autre.

Il le lui fit reprendre. Le général entra dans une telle colère, qu'il renvoya au cheyk tous les autres chevaux qu'il en avoit reçus en cadeau, en disant que, désormais, il ne monteroit que les siens. En apprenant ce trait d'humeur, le cheyk le fit immédiatement venir, le fit dépouiller de ses habits et lui fit mettre, autour de ses reins, la ceinture de cuir, emblême de l'esclavage; puis, lui ayant reproché son ingratitude, il ordonna qu'il seroit sur-le-champ vendu aux Tibbos, comme étant toujours esclave. Ainsi humilié et tombé en disgrâce, le favori se mit à genoux et reconnut la justice de sa condamnation; il ne demanda pas grâce pour lui-même, mais il supplia son maître d'avoir la bonté de pourvoir à l'entretien de ses femmes et de ses enfans. Mais, le lendemain, lorsqu'on faisoit des préparatifs pour mettre cette sentence à exécution, les *kaganawa's*, ou mamelouks noirs, et le chef des *shoua's* autour de la personne du cheyk, tombèrent tous ensemble à ses pieds, et, malgré la hauteur que Barca-Gana leur avoit montrée, demandèrent unanimement son pardon et sa rentrée en grâce. Le coupable parut dans ce moment pour prendre congé; mais le cheyk, se rejetant sur son tapis, pleura comme un enfant. Barca-Gana s'étant approché de lui en rampant, obtint la permission d'embrasser ses genoux. Le cheyk, en appelant tous ses chers enfans, accorda le pardon de l'esclave repentant. Le soir, il y eut grande réjouissance; on battit des cymbales; les *Kanemboos* poussèrent des cris et frappèrent des boucliers; tout exprimoit la joie; et Barca-Gana, dans des *tobes* nouveaux et dans un riche *bernouse*, fit le tour du camp, suivi de tous les chefs de l'armée.

Le cheyk est réellement très-aimé et très-digne de l'être. Nous avons déjà parlé de ses talens et de la manière dont il s'est élevé du rang de maître d'école à celui de sou-

verain, quoique en conservant à l'ancien sultan nègre un vain titre (1). Il est un rare exemple, parmi les orientaux, de bravoure intrépide, de vertu et de simplicité. Son administration est un peu sévère et un peu arbitraire; par exemple, il fit arrêter un jour, sans façon et sans preuve, soixante femmes de *mauvaise réputation;* il en fit fouetter cinq et pendre quatre. Ces punitions furent exécutées avec barbarie; deux femmes moururent sous les coups de fouet. Cette sévérité parut déplacée dans un vieux amateur du sexe, qui venoit de peupler son sérail de soixante *seriah's* ou odalisques, prisonnières enlevées à Begharmi. Pourtant le cheyk paroît respecter et maintenir avec soin la justice dans les affaires civiles.

Le sultan Bello, chef des Fellatas, est un homme encore plus remarquable par ses talens dans les affaires et par son goût pour l'instruction. Il est d'un caractère généreux; car, sachant que le major Denham avoit accompagné les Arabes-Fezzanois et les guerriers de Bournou dans leur expédition contre les Fellatas du sud, il remit non seulement à Clapperton les livres que Denham avoit perdus dans la fuite, mais rejeta encore tout le tort sur Boo-Kaloom, le chef des Arabes-Fezzanois, en disant: « que le pacha de Tripoli n'a certainement pas eu l'in» tention de me frapper d'une main, tandis que de » l'autre il m'offroit un présent. » Il a écrit une lettre au roi d'Angleterre pour offrir de concourir à l'abolition de la traite des nègres, chose d'autant plus remarquable, qu'il eut d'abord quelque peine à comprendre comment les Anglois, dans leur pays, se passent du service des esclaves, et ce que c'est qu'un domestique libre à gages. Bello, fils de Hatman-Danfodio, est un homme à physionomie noble, de quarante-quatre ans, quoique parois-

(1) M. *Larenaudière*, avril, 1825.

sant plus jeune, de la taille de cinq pieds dix pouces, se tenant avec dignité, ayant une barbe noire courte et bouclée, une petite bouche, un joli front, un nez grec et de grands yeux noirs. Il étoit habillé d'un *tobe* de coton bleu clair, et portoit un turban blanc de mousseline dont le schal pendoit, à la manière des Tuaricks, sur son nez et sa bouche.

Le peuple de Houssa ( les Fellatas ) paroissent plus civilisés et plus heureux que les habitans de Bournou, qui, soumis à des princes de race étrangère, ont perdu beaucoup de terrain, et qui, resserrés d'un côté par les puissans Fellatas, se voient, de l'autre côté, exposés aux brigandages qu'exercent les *Bedoumas*, nation sauvage peu connue, demeurant dans les îles nombreuses du lac Tschad, ainsi que les habitans du *Begharmé*, situé au sud-est du même lac. Les Bournouois ou Bournouens, nègres, ont au surplus les mœurs très-douces et rendent service aux étrangers. Les Arabes, complétement naturalisés parmi eux par un séjour de plusieurs siècles, conservent leur manière de vivre patriarcale et *scénite*. Ils observent exactement les préceptes qu'ils reçurent de Jonadab, fils de Rechab : « Ne goûtez pas du vin, ne bâtissez pas de mai» son, ne semez pas de blé, ne plantez pas de vignes; mais » demeurez tous les jours sous la tente. » Quoique établis dans le Bournou dès le onzième siècle, il est très-rare de voir un individu de race mixte; tant les Arabes ont d'attachement à la nuance particulière de leur peau !

Une jeune fille, dit notre voyageur, s'assied près de votre tente avec un bol de lait, un morceau de coton bleu-sombre autour de sa taille, et une *mantille* de la même étoffe autour de sa tête et cachant sa figure; tout le reste de son corps est nu; elle vous dit :

« Jour heureux à vous! votre amie vous a apporté du » lait; vous lui avez donné hier quelque chose de si joli,

» qu'elle ne l'a pas oublié. Oh ! comme ses yeux brûlent de » voir tout ce que vous avez dans cette *maison de bois* » (elle montroit au doigt une caisse) ! Nous sommes aujourd'hui sans crainte ; nous savons que vous êtes bon : » nos yeux ne pouvoient pas vous regarder d'abord ; à » présent, ils vous cherchent partout. On nous disoit : » Prenez garde à lui, il est mauvais, très-mauvais ; mais à » présent nous vous connoissons mieux ; comme il nous » peine de voir que vous êtes si blanc ! »

La contrée des Fellatas ou le Houssa est infiniment plus variée, plus agréable que les plaines monotones de Bournou. C'est à Katagum que commencent les collines couvertes d'arbres à leur sommet et bien cultivées, bien peuplées sur les flancs, tandis que de nombreux troupeaux paissent dans les plaines. Ce pays est sillonné de chaînons de granite, et on assure qu'il y a des mines d'or et d'argent dans les hauteurs d'Adamowa et de Jakoba ; mais aucune circonstance n'indique ici « *des montagnes de* 20,000 *pieds d'élévation* » nécessaires aux rédacteurs de certains journaux pour soutenir leur système sur le cours du Nil vers l'Égypte. Il est possible qu'une barrière bien moins élevée empêche le Joliba ou le Quorra d'arriver jusqu'au golfe de Guinée ; mais cela est peu probable. Des sources d'eau pure arrosent les vallées de l'Houssa ; c'est le caractère d'une contrée granitique. Les jeunes femmes se rassembloient autour des sources pour en tirer de l'eau. M. Clapperton, afin d'avoir un prétexte pour entrer en conversation avec elles, leur demandoit souvent un seau d'eau ; elles se plaçoient avec grâce à genou, montrant les yeux du plus noir ébène et les dents de l'ivoire le plus éclatant, ensuite présentant au voyageur à cheval leur eau sans aucune rétribution. Elles étoient très-contentes quand le voyageur les remercioit. « Avez-

» vous vu, disoient-elles, comme l'homme blanc m'a re-» merciée ! »

Les Fellatas font du beurre aussi blanc, aussi propre que les femmes de Chester en Angleterre, tandis que, dans le reste de l'Afrique, on ne trouve le beurre que dans un état d'huile plus ou moins fluide. C'est encore un indice de l'origine plus septentrionale de cette race, qui semble avoir des rapports avec les Tuariks, et, par eux, avec les Berbers.

C'est avec regret que je laisse beaucoup d'autres détails; mais j'espère que, grâce au zèle de deux de nos collègues, les lecteurs des *Nouvelles Annales* trouveront déjà, dans le prochain cahier, le commencement de la traduction des morceaux choisis de cette relation.

Un troisième et dernier article d'analyse sera consacré aux *appendices* et autres accessoires du volume anglois.

M. B.

---

## II.

## MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

### *Sur le climat du Levant.*

On ne trouve rien dans les livres de la Bible qui indique que le climat ait éprouvé quelques changemens. L'on s'est pourtant beaucoup plus occupé des pays dont il y est parlé, que de la plupart des autres. Tous les voyageurs, en comparant leurs observations, les ont vues coïncider avec le texte. Quelques exemples suffiront pour le prouver : « Le jour je succombe à la chaleur, et la nuit je grelotte de froid, » dit Jacob à Laban (I Moïse, XXXI, 40). En Europe, dit Chardin (dans ses mémoires manuscrits

qu'on trouve dans la collection de Harmar), les jours et les nuits sont à peu près à la même température ; il n'en est pas ainsi dans l'Orient. Dans l'Asie-Mineure surtout, le jour est brûlant, et le soleil est à peine à 15 degrés au-dessus de l'horizon, que l'on n'éprouve plus de froid, même en hiver. Les nuits, au contraire, sont aussi froides au cœur de l'été qu'elles le sont en mars à Paris. De là vient que les Persans et les Turcs portent des fourrures qui seules peuvent les garantir du froid des nuits. Cette variation de température, dans l'espace de vingt-quatre heures, est si étonnante, qu'il faut l'avoir éprouvée pour la concevoir. On se croiroit transporté de la canicule au centre de l'hiver. Campbell dit : Quelquefois nous préférions passer la nuit en plein air au lieu d'entrer dans une ville ; mais, dans ces circonstances, je trouvai que l'air étoit aussi vif, aussi pénétrant, qu'il avoit été brûlant pendant la journée. Oléarius cite à ce sujet les paroles que Jacob adresse à Laban : Le climat de l'ancienne Palestine est encore le même qu'il étoit jadis. Job, en parlant des jours de son bonheur, dit : La rosée restoit toujours sur mes moissons ! Dans les mois d'été, il ne pleut jamais ou il ne pleut que rarement dans les pays situés du 30e degré de latitude boréale au tropique, il n'y a donc que la rosée qui rafraîchisse la végétation. Hasselquist dit que la rosée abondante qui tombe soir et matin empêche que le sol ne se dessèche entièrement ; car, n'étant jamais arrosé par des pluies, il est sans cesse exposé aux plus brûlantes chaleurs ; les arbres ne pourroient la supporter, sans cette rosée qui entretient leur fraîcheur, les fait fleurir et fructifier. Aussi le prophète Haggai dit-il (I, v. 10) : *C'est pourquoi le ciel m'a refusé la rosée, et la terre ses fruits.*

Un passage du psaume 147 feroit présumer que le climat des pays orientaux étoit jadis plus âpre et plus rude qu'il ne l'est aujourd'hui. Il fait tomber, dit le roi David, la neige comme de la laine; il répand le givre comme de la cendre, il lance la grêle comme des morceaux de pierres. Qui peut résister à sa colère? Il n'est pas douteux que le poète ne parle ici des hautes régions situées vers les sources de l'Euphrate, où le froid est assez vif, et où la neige tombe en abondance. Dans toutes les expéditions militaires des Hébreux, il n'est pas question de froid ou de neige; le manque d'eau seul les rendoit difficiles. Au reste, les habitans de la Palestine se servoient de neige pour rafraîchir leurs boissons. Salomon dit (Proverbes, XXV, 15) : « Le froid de la neige pendant la moisson est aussi agréable que l'est un messager fidèle. » Rauwolf, dans la description de son voyage, dit en parlant du Liban (1563, p. 202) : On trouve, pendant tout l'été, de la neige qui se vend dans les bazars, et dont les habitans se servent pour rafraîchir leurs boissons, surtout pendant la canicule; ils en forment des boulettes qu'ils y jettent. Ces exemples suffisent. Ceux qui en désireroient d'autres les trouveront dans la collection de Harmar, que Faber et Panzer ont traduite en allemand, sous le titre d'*Observations sur l'Orient*, où ils liront tout un chapitre sur la température de la Palestine, dans lequel l'auteur prouve que les relations des voyageurs modernes s'accordent avec le texte de la Bible.

---

### *Traditions populaires de Suède.*

Ce n'est pas seulement ici que j'ai entendu raconter des traditions populaires et superstitieuses. Dans presque

toute la Suède, et principalement dans les montagnes, le peuple est imbu d'opinions et se livre à des pratiques superstitieuses; il croit surtout aux esprits infernaux, aux sorciers, aux gnomes, êtres surnaturels qu'il imagine peupler la terre et les eaux. Ainsi le sentiment religieux et poétique des peuples de l'antiquité leur fit concevoir et représenter toutes les forces de la nature sous la forme d'êtres sensibles. L'homme du peuple, en Suède, imagine aussi dans toute la nature une quantité de génies, êtres surnaturels, à l'existence desquels il ajoute au moins autant de foi que les anciens Grecs et Romains à leurs satyres, à leurs faunes, à leurs nymphes et naïades. C'est ainsi que les lacs et les fleuves ont leur *Nek* et leur *Strom-man* (l'homme du fleuve). Le premier est un génie malfaisant; l'autre, au contraire, grand amateur de musique, réside, calme et tranquille, au fond des eaux limpides; tantôt jouant de sa harpe, tantôt sortant des eaux, il aime à voir et fait danser sur les gazons des rivages les *alfes*, qui se plaisent dans les bois et sur les prairies. C'est là que ceux à qui leur aspect est permis les voient, au clair de la lune, danser légèrement et planer sur la terre; au contraire, il n'est donné à d'autres que d'apercevoir le matin les traces de leurs pas, qui forment des coulis sur la rosée des gazons. Ces *alfes* (ou *watir* et *lygtegubber*) sont des gnomes, et ils punissent le téméraire qui a osé profaner leur séjour, en l'accablant de maladies. Il est une autre espèce de génie qu'ils appellent *Skogs-ra* (maître des forêts), dont les accens font retentir les bois. Il apparoît parfois au chasseur, tantôt sous la figure d'une jolie petite nymphe, tantôt il passe avec bruit sur sa tête, tantôt il se plaît à le tourmenter; il verse sur lui une nuée de pluie par un ciel tout azur; il jette un charme sur son fusil, au point qu'il est des jours entiers sans

pouvoir tuer un oiseau. Cependant, si le chasseur réussit à lancer un morceau de fer ou d'acier sur le passage du génie, le charme est détruit. L'eau a un génie tout-à-fait semblable, qu'ils nomment *Sjo-ra* (maître de la mer); et plus d'un pêcheur incrédule l'a vu se précipiter avec fracas dans le lac, et a été puni de son incrédulité par une chétive pêche. Il y a en outre des revenans qu'ils nomment *Skelvrangare*. Ce sont, disent-ils, les âmes des hommes qui, de leur vivant, ont rendu de faux témoignages, ou qui ont reculé les bornes qui marquoient leur propriété, et qui, après leur mort, sont condamnés à hurler dans les bois. Mais l'opinion la plus généralement répandue est celle qui concerne les *Tomtegubber*. Ce sont des génies bienfaisans, espèce de lares ou de pénates, qui protègent les lieux où on les vénère, et qui se battent même entre eux quand il arrive que l'un d'eux approche de la maison avec quelque intention hostile. On a grand soin de respecter leur demeure. C'est pourquoi il y a des arbres et de petits bocages qui sont réputés sacrés, et dont la coignée n'ose approcher; car les paysans suédois croient qu'il arriveroit des malheurs à quiconque frapperoit un de ces arbres, ou même en arracheroit une branche.

( *Voyage de M. Molbeck.* )

---

## *Idiome du canton d'Andeer, pays des Grisons.*

*Andeer* est à 3,042 pieds au-dessus du niveau de la mer : à l'occident s'élève le mont Füchra; à l'orient, le Piz-Bezan. Au commencement du 18e siècle, on y lavoit de l'or, que l'on recueilloit des sables du Rhin. M. Matthieu Conradi, curé d'Andeer, vieillard octogénaire, est aussi connu dans le pays par sa bonté et sa complaisance que par ses ouvrages sur la langue romane. Il a publié,

en 1784, le livre des *Cantiques*, qui renferme les hymnes de Gellert et de Lavater, traduits en langue romane, et qui est généralement adopté par toutes les églises du canton des Grisons. En 1820, il publia une *Grammaire romane;* et, en 1822, un dictionnaire intitulé : *Dictionar de Tarca dilg lingurig romansch tudesc.* M. Guillaume de Humboldt, ministre d'état prussien, qui a beaucoup encouragé l'auteur, lequel, par reconnoissance, lui a dédié son ouvrage, a contribué, ainsi que plusieurs autres savans, aux recherches étymologiques que M. Conradi a faites sur l'ancienne langue rhétique. Tite-Live est le premier auteur qui en fasse mention. Il dit (liv. V, ch. 2 et 34; liv. IX, ch. 25) que, de son temps, les Rhétiens avoient tellement perdu leurs anciennes mœurs, qu'ils n'avoient conservé que leur dialecte, qui même s'étoit corrompu. Après que les Tusciens eurent fui dans les Alpes, ils se mêlèrent avec les Gaulois ou les Celtes; puis avec les Romains, les Lombards, les Goths, les Allemands et les Francs. Quoique leur langue dût se ressentir de ce mélange, les Rhétiens conservèrent néanmoins dans leur dialecte un grand nombre de mots des langues du Latium et de l'Étrurie; ils vivoient, au reste, isolés dans les hautes vallées du pays des Grisons.

La plus grande moitié des habitans du pays des Grisons, et, dans le Tyrol, les habitans du Grebenthal, d'Ennenberg, de l'abbaye de Beutelstein, de la partie basse du Pulsterthal, et les vieillards du Taufersthal, parlent encore la langue rhétique. Dans l'abbaye des bénédictins de Disentis, qui fut fondée dans le 7e siècle, on a trouvé de très-anciennes écritures, telles que des réglemens de justice et de cens; le testament de l'évêque Thello; les traductions des livres des quatre Évangélistes, des Pères de l'Église, de la règle de saint Benoît, et du

Martyrologe romain : de plus, des registres mortuaires, des actes judiciaires, des formules de serment, des Vies des saints, de Pépin, de Charlemagne et autres; des documens et des dissertations de divers moines, sur différens sujets; des prières, des comédies; la description d'un voyage que l'abbé Jacob Bundi fit à Jérusalem dans le 16<sup>e</sup> siècle; des chansons populaires, des sermons du 15<sup>e</sup> et du 16<sup>e</sup> siècle; une chronique des événemens du pays; des ouvrages sur l'histoire naturelle et sur les Alpes, par M. de Spicha, qui vit encore. Tous ces précieux restes, dont plusieurs remontoient au 8<sup>e</sup> siècle, qui contenoient d'anciennes locutions, qui pourtant avoient si peu vieillies, que l'on pouvoit très-bien les lire et les entendre, devinrent, en 1799, quand les François brûlèrent ce couvent, la proie des flammes.

La langue rhétique se divise en deux dialectes principaux, le dialecte *roman*, qui se parloit dans les contrées qu'arrose le Rhin, et le dialecte *labin*, entre l'Inn et l'Adige. Le premier, qui se subdivise encore en deux idiomes, se nomme *antiquiram lungsig de faulte Rhœtia* ( l'antique langue de la haute Rhétie ); il a de l'analogie avec l'ancien breton, l'ancien franc, le portugais, le catalan et le basque; et celui qui parle ce dialecte comprend facilement l'italien. Il est concis, poétique, et, dans les vers, il perd souvent une syllabe ou en ajoute une; mais en général il a peu de mots (1).

Depuis la réformation, les pasteurs protestans ont non seulement prêché en langue romane, mais ils l'ont culti-

(1) Ce dialecte est quelquefois riche : par exemple, plaines couvertes de neige est exprimé par le seul mot *nevadas;* crevasses dans les glaciers, *nevesas* et *glaures;* neige fine, *ronssa;* neige ferme ou en masse, *somada;* neige molle, *fundrada;* neige ancienne ou mêlée d'eau, *marsauna.*

vée au point de s'en servir pour publier divers ouvrages. Le premier livre imprimé en dialecte *ladin* est une traduction du Catéchisme, par Joachim Viviro de Samadin, et qui parut en 1551. En 1560, le même auteur fit imprimer à ses frais, à Posehlana, une traduction du Nouveau-Testament.

---

### *Notice sur Splugen, dans le pays des Grisons.*

Splugen, chef-lieu de la haute vallée de Rheinthal, est situé au pied du pic dit *Stokalp* et du haut Kalkberg, au bord du Rhin-Inférieur, à 4,842 pieds au-dessus du niveau de la mer, et à la jonction des deux grandes routes qui mènent de l'Italie en Suisse par les défilés dits *pas du Splugen* et *du Bernardino*. Le village de Splugen est le lieu d'étape des grandes routes du commerce de l'Italie, de la Suisse et de l'Allemagne; il est entouré de montagnes dangereuses par leurs neiges, leurs avalanches et leurs roches crevassées. Il est traversé tous les ans par 20 à 25,000 chevaux pesamment chargés. Les commerçans y trouvent des expéditeurs dont le zèle officieux favorise leurs opérations; et les voyageurs curieux, toutes les commodités qu'ils peuvent désirer. L'aspect du village est agréable par l'activité et l'aisance qui y règnent. Depuis des siècles, il est arrivé beaucoup d'accidens malheureux; l'effroi qu'inspirent ces masses menaçantes de glaces et de roches entretient le souvenir de ces malheurs, et l'imagination des auditeurs le rapproche du présent : en sorte que toutes les personnes qui savent que quelque être chéri, tel qu'un père, un époux, un parent, un ami, doit passer par le Splugen ou le Bernardino, attendent de ses nouvelles avec une véritable angoisse. Il n'est pas rare, en effet, que les voyageurs soient obligés de rester

deux ou trois jours à Splugen, avant que les neiges cessent de tomber, et jusqu'à ce que le chemin qu'elles ont couvert soit praticable; mais l'auberge est excellente, et les étrangers s'y trouvent très-bien. Le pas du Splugen est près du village ; mais celui du Bernardino en est à deux lieues de distance.

On ignore si Splugen, *Speluga*, a pris son nom de *speluca, tour de signaux*, ou du mot rhétique *spluje, sans épis*. On voit, en effet, sur le chemin de Suvers, à peu de distance du village, une de ces tours; et, quoique cette vallée soit très-haute, elle n'est pourtant par *sans épis*, car l'orge y mûrit dans les bonnes années.

La vallée du Rhin (en langue rhétique Val-de-Rhun), où Splugen est situé, est remarquable sous plusieurs rapports. Elle s'étend, d'orient en occident, à 5 ou 6 lieues, et, du nord au sud, à 3 ou 4 lieues; mais le Rheinthal (la vallée proprement dite) n'a que trois lieues de longueur sur un quart de lieue de largeur. De tous côlés elle est environnée de montagnes qui s'élèvent de 2,420 à 5,660 pieds au-dessus de leur base. La plaine de la vallée étant haute de 4,620 à 4,770 pieds, ces montagnes en ont donc de 7,040 à 10,280 de hauteur au-dessus du niveau de la mer. Des sommets de plusieurs de ces montagnes, on a des vues extrêmement étendues. On voit fort distinctement, de la cathédrale de Milan et de plusieurs points de la Lombardie, le pic de Neige ou de Tembo, qui a 6,815 pieds de hauteur au-dessus de sa base; son accès est difficile et dangereux; on met trois ou quatre heures à le monter; mais on est bien payé de sa peine par la vue admirable dont on y jouit. Au sud se présentent les lacs de Come et de Lugano et la Lombardie; au nord, le lac de Constance et la Souabe, et, partout ailleurs, des glaciers et de hautes montagnes.

La vallée du Rhin n'offre qu'une seule issue facile :

c'est au nord-est, vers Suvers et le Rostalschlund. Au sud, il faut traverser le Splugen et le Bernardino; et, au nord, le *pas de Callendari*, qui conduit dans la vallée de Savien, et les *pas de Löchli* et *du Walterberg*, qui conduisent dans la vallée de Lugnetz.

Il y a neuf mois d'hiver dans la vallée du Rhin; la verdure ne reparoît qu'à la fin de juin : la fenaison est en août. Le lin y est très-beau; mais les pois et l'orge ne mûrissent pas toutes les années. On n'y voit point d'arbres; mais on trouve, sur les flancs des montagnes, des forêts de pins rouges qui se perdent vers le village de Hinterrhein, et font place aux ormes des Alpes. On se rappelle involontairement la vallée d'Ursère, au Saint-Gothard; elle a la même hauteur, mais elle est absolument dépouillée d'arbres, à l'exception du petit bocage que l'on trouve au-dessus du village d'Andermatt. Elle étoit jadis couverte de bois; on est obligé d'aller chercher celui dont on a besoin à plus de trois lieues de loin. Les habitans de la vallée du Rhin ont le plus grand intérêt à introduire chez eux une sage économie, à faire de nouvelles plantations, enfin à sacrifier l'avantage du moment, s'ils veulent que leurs enfans n'éprouvent pas le sort des habitans de la vallée d'Ursère ou d'Aversa. En général, on ne sauroit trop exhorter les habitans des Alpes d'avoir soin des plantes de leurs montagnes; leur destruction influe puissamment sur le climat; et quand la végétation languit, toute l'economie est en souffrance.

Le capitaine Thomas Conrad de Baldenstein, qui s'occupe de l'histoire naturelle des oiseaux de son canton, et à qui on en doit de très-beaux dessins, a dit, dans un mémoire qu'il a envoyé, en février 1825, à la société d'histoire naturelle de Zurich, que le nombre des oiseaux a beaucoup diminué dans le canton des Grisons; que jadis

on *voyoit quantité d'hirondelles* (hirundo rustica) *dans la vallée du Rhin,* se nicher dans les écuries, et que l'on n'y trouve aujourd'hui que ces mêmes nids desséchés, et qu'aucune hirondelle n'en construit d'autres. Il assure qu'il en est de même des pies. Ces faits, qui méritent de fixer l'attention de tout Suisse, parce qu'ils semblent prouver que le climat a changé défavorablement, sont bien propres à convaincre les habitans des Alpes de l'impérieuse nécessité de mettre tous leurs soins à rétablir la végétation. Tous les ouvrages qui traitent de l'influence des forêts sur la fertilité des vallées des Alpes signalent ces faits, mais la sage administration des bois du Val de Fiume (en Tirol) offre un exemple que l'on devroit suivre en Suisse. L'importance des forêts de Fiume et les avantages qu'en retirent les particuliers aussi bien que l'état, ont été si bien appréciés que, dès l'an 1555, on a établi à Cavates, chef-lieu de la Vallée, une administration régulière et sans l'intervention de laquelle ne peut se faire aucune vente de bois. Il y a une administration semblable dans la vallée latérale de Panevrogiro, aussi sont-elles toutes les deux couvertes de superbes forêts; tandis que, pour avoir négligé ces mesures, les deux vallées voisines de Pellegrine et de Buchenstein sont si dénuées de bois que leurs habitans n'en ont pas assez même pour leurs besoins.

---

## *La neige rouge.*

Il y a quelques années que nous avons publié dans notre feuille les observations des naturalistes et les résultats des expériences faites par les chimistes sur la neige rouge que le capitaine Ross a trouvée en 1819 dans la baie de Baffin.

Le célèbre professeur suédois Agardh vient d'insérer sur ce sujet, dans les mémoires de l'académie impériale, dite

Leopoldino-Caroline, une dissertation lumineuse dont nous allons donner ici l'analyse.

La neige rouge rappelle, au premier abord, la pluie de sang et l'eau rouge. Les observations ont prouvé que la première est le produit d'insectes, mais il auroit fallu commencer par rechercher si en effet la matière colorante étoit tombée avec la pluie, ou si plutôt elle ne s'étoit pas formée dans l'eau sur la terre même, c'est ce que l'on n'a point fait. Cette eau rouge, que le peuple a métamorphosée en pluie de sang, semble être de deux espèces; la plus ordinaire se voit au printemps ou dans les grandes chaleurs de l'été, sur les étangs ou autres eaux, et consiste en une quantité prodigieuse d'insectes du genre des puces d'eau que Linné nomme *monoculus pulex*, et que M. Agardh croit être plutôt le *monoculus quadricornis*, L. qui colorent l'eau; mais l'eau rouge que l'on trouve sur le rivage de la mer n'est que l'extrait du piment, mangé par des espèces de plongeons.

Ces considérations se rattachent naturellement au phénomène de la neige rouge que, dans son voyage, le capitaine Ross a trouvée près du pôle boréal, et qui a fait tant de bruit, même parmi les naturalistes, que l'on seroit tenté de croire que ce phénomène est absolument isolé; ou qu'il n'a été que très-rarement observé. Cependant, Saussure et Ramond l'avoient déjà signalé comme un phénomène commun à toutes les Alpes d'Europe. On a publié récemment en Italie une série d'observations sur ce sujet, mais c'est toujours à celles que l'on a faites à la baie de Baffin que nous devons les recherches que les botanistes et les chimistes ont faites pour trouver la cause de ce phénomène.

François Bauer regarde une des plus simples plantes, de l'espèce des fungus (*uredo nivalis*) comme la cause de

la neige rouge. Robert Brown l'attribue à une algue de la famille des Tremelles ( *Tremella ornenta* ), et le baron Wrangel à une fougère (*Lepraria Kermesina*). M. Agardh a été à même de comparer les plantes indiquées par ces deux derniers naturalistes, et il a trouvé qu'elles avoient beaucoup d'analogie entre elles, et qu'elles formoient des variétés d'une même espèce; il lui parut évident que la matière végétale qui avoit coloré la neige ne pouvoit être tombée avec elle, car le baron Wrangel avoit trouvé sa plante, en partie dans un schorl de pierre calcaire blanche, et en partie dissoute dans l'eau de pluie rougie.

M. Agardh fait observer que s'il n'est pas demontré, il est pour le moins vraisemblable que la lumière influe, conjointement avec la chaleur, sur la production des Basses-Alpes, ainsi que sur les animaux infusoires; mais, dit-il, la lumière alors colore en rouge les fleurs des plantes plus parfaites qui croissent sur la pierre calcaire blanche; elle doit donc, et à plus forte raison, opérer de la même manière sur les plantes auxquelles la couleur rouge est inhérente; car la couleur n'est pas déterminée par la lumière seulement, mais encore par la nature du corps sur lequel la plante croît, bien que la manière dont se fait cette opération nous soit encore absolument inconnue. Nous savons bien que tous les corps blancs, quelque différens qu'ils soient, ont la propriété de réfléchir tous les rayons de lumière; mais personne ne sait comment cette propriété est possible dans des corps qui n'ont point d'analogie entre eux.

Tout prouve que les plantes simples qui colorent la neige, se forment sur le lieu même où on les trouve, et qu'elles ne sont point entraînées par le météore, ou qu'elles ne tombent point de l'atmosphère. S'il en étoit ainsi, le profond Saussure et les Anglois, qui ont observé

ce phénomène au pôle boréal, auroient vu tomber ce torrent de sang; mais Saussure le nie complétement, et les Anglois n'en parlent pas. Nous ferons observer, d'ailleurs, que toutes les relations s'accordent en un point, c'est que la neige rouge est tombée pendant la nuit; ainsi la question principale est encore douteuse. Pourquoi cette neige ne tomberoit-elle que de nuit, où personne ne peut discerner sa couleur, et non le jour, qui seul rougit tout ce qui est blanc? Je suis donc d'avis que la plante qui rougit la neige, est appelée à son existence éphémère par la force vitale que la lumière développe dans tout ce qui est susceptible de recevoir la vie, et qui, après avoir fondu la surface de la neige, s'unit à la propriété, encore inconnue, qu'a la neige de blanchir, et que cette plante ne devient perceptible que quand elle s'est suffisamment accumulée, de même que la couleur des gouttes d'eau ne devient perceptible que quand elles forment la masse des mers.

Mais le végétal qui colore la neige pourroit bien n'être ni de l'espèce des tremelles ni de celle des fungus. Ces derniers enfans des ténèbres ne se forment jamais dans l'eau, ils la repoussent au contraire. Ils aiment les lieux clos, l'air nébuleux et humide, naissent par la putréfaction, et ne se conservent pas dans l'eau, tandis que le végétal dont il s'agit se trouve dans l'eau la plus claire, dans la lumière la plus éclatante, dans l'air le plus frais, le plus pur! D'un autre côté, la forme et la propriété chimique de la matière rouge ne peut se concilier avec l'espèce des tremelles.

Cette matière ne peut que provenir d'algues ou d'infusoires : ces deux espèces ne sont pas aussi distinctement séparées qu'on seroit tenté de le croire; car il est parmi elles des êtres qui peuvent entrer dans l'une ou

dans l'autre classe ; il y a des algues qui produisent des infusoires, *et vice versâ*. Il y a des infusoires qui, dans une période de leur éphémère existence, se meuvent, et qui, dans d'autres, ne font que végéter ; enfin, la propriété colorante n'est pas étrangère aux algues. Tout le monde sait qu'en automne, il se forme sur des murs exposés à l'ombre, une poussière verte, composée de globules, qui passe, suivant les circonstances, tantôt en état d'infusoires (*oscillatoria muralis*), tantôt en état d'algue (*ulva crispa*).

Si telle est la véritable explication de ce phénomène, auquel on pourroit donner le nom de *fleurs de neige*, notre admiration ne fait que changer d'objet; car si nous cessions de croire que des algues et des infusoires tombent des nues, nous sommes obligés d'admettre que la neige de toute une chaîne de montagnes se couvre en peu de jours d'une végétation qui contraste avec sa blancheur, et nous devons admirer cette force qui agit sur tous les points de la surface terrestre, et qui appelle la végétation et sa vie jusque sur la neige des hivers. Tout le monde sait que le plus ou moins d'intensité de la lumière est la cause des couleurs plus ou moins brillantes des végétaux. Mais le Nord aussi s'approche de la source de la lumière par ses hautes montagnes, qui donnent pour ainsi dire de la densité à ses rayons; ainsi l'hiver même peut produire le même effet que l'été le plus brûlant. La nature, dans ses formes infiniment variées, est sans cesse la même ; toujours nouvelle, toujours admirable! (*Morgenblatt.*)

---

## *Cérémonies du couronnement des czars en Russie.*

Extrait de la *Drebniæia Rossiiskaïa Bibliotheka* de *Novikof.*

Les czars, quoique souverains absolus, paroissoient ne tenir leur puissance que de la volonté libre de leurs sujets. Ils n'étoient pas supposés demander eux-mêmes la couronne, ni fixer le jour où ils vouloient en ceindre leur front. C'étoient le clergé, les officiers du palais, les nobles et jeunes boïards, et même les marchands, qui venoient les prier de consacrer leur puissance par la cérémonie du couronnement. On sent bien que cette prière étoit adressée au prince d'après ses ordres exprès, et que ceux qui la faisoient ne craignoient pas de refus; mais enfin, au sein de l'esclavage, on conservoit encore un simulacre de liberté.

La nuit qui précédoit le couronnement étoit consacrée à la prière dans toutes les églises. La cérémonie se faisoit dans la cathédrale de Moscou. On y élevoit un trône où l'on montoit par douze gradins : il étoit garni de velours brodé en or et brilloit de l'éclat des pierreries. Le chemin qui conduisoit à ce trône étoit couvert de drap écarlate. Le siége du patriarche, placé à la gauche du trône, étoit moins riche, mais il étoit aussi de velours brodé en or.

Avant que le czar se rendît à l'église, on y portoit du palais, en grande cérémonie, tous les ornemens impériaux, et une croix d'or dans laquelle étoit enchâssé un morceau de la vraie croix.

Le czar faisoit d'abord sa prière dans la chapelle du palais; il se rendoit ensuite à l'église, accompagné de toute la noblesse, vêtue d'étoffes d'or, la tête couverte de bonnets de renard noir, ayant au cou des colliers de

perles et de diamans, et des chaînes émaillées pendantes sur la poitrine. Les strélitzes étoient rangés en haie le long du chemin. Arrivé à la porte du sanctuaire, le prince s'inclinoit trois fois; et, se tournant ensuite vers le patriarche, il le saluoit et recevoit sa bénédiction. Alors le pontife descendoit de sa place et le bénissoit avec la vraie croix, avec de l'eau bénite et avec la main. Le prince et le patriarche se donnoient mutuellement un baiser et montoient ensemble à leur place.

Le czar, après s'être assis, adressoit un discours au patriarche, qui y répondoit. Celui-ci, ayant cessé de parler, faisoit apporter le manteau impérial; le prince en étoit revêtu par deux des principaux seigneurs de la cour, et alors le pontife le bénissoit encore trois fois avec la vraie croix, la lui posoit sur le cou, et lui imposoit ensuite les mains en faisant une assez longue prière.

Des archimandrites apportoient, jusqu'au siége du patriarche, le diadême, la couronne, le sceptre et le globe impérial. Chacune de ces marques de la puissance suprême étoit reçue par un archevêque qui la remettoit au patriarche. Celui-ci ceignoit du diadême le front du czar, lui mettoit la couronne sur la tête, lui faisoit prendre le sceptre de la main droite et le globe de la main gauche. Le prince, décoré de tous ces ornemens, recevoit les humbles salutations du clergé et y répondoit par une légère inclination de tête. Le patriarche le prenoit ensuite par la main, le faisoit asseoir sur son trône; et, après avoir prononcé un discours sur les devoirs de la souveraineté, il faisoit commencer la liturgie.

Après la consécration, le patriarche oignoit le prince de l'huile sainte au front, aux deux oreilles, sur les lèvres, aux doigts, au cou, aux épaules et aux bras, disant à chaque onction : « Ceci est le sceau et le don du

Saint-Esprit. » Lui-même essuyoit le saint chrême avec des étoupes qui étoient aussitôt brûlées sur l'autel; et, pendant sept jours, le prince ne devoit pas se laver les parties qui avoient été ointes de l'huile sacrée. Le pontife lui administroit ensuite la communion sous les deux espèces, suivant le rit grec, et lui faisoit présenter le pain béni.

Après la messe, le czar, toujours vêtu des ornemens impériaux, alloit faire des stations dans deux églises différentes. A l'entrée du prince, le protopope ou archiprêtre lui jetoit de la poudre d'or sur la tête : la même cérémonie, lorsqu'il sortoit, étoit renouvelée par un des grands de l'empire. Cette poudre d'or étoit le symbole de l'abondance et des richesses.

Le czar donnoit, le jour de son sacre, un grand repas au patriarche, aux chefs du clergé et aux principaux seigneurs de la cour.

---

## *Cérémonies du mariage des czars.*

(Extrait du même ouvrage que l'article précédent.)

Autrefois les souverains de Russie n'épousoient que des filles de princes russes ou étrangers; mais depuis ils se montrèrent moins difficiles sur la naissance de leurs épouses.

Il ne faut pas croire, cependant, sur la foi de quelques écrivains mal instruits, que leur choix s'abaissât jusqu'aux dernières classes, ni qu'ils fissent rassembler toutes les belles filles du pays pour choisir entre elles une épouse. Rassembler toutes les filles d'un grand état, est une idée qui ne peut être supportable que dans un roman prétendu oriental, et ne pourroît être mise à exécution que dans les royaumes d'Ithaque ou d'Argos. Quelle place

de Moscou eût été assez vaste pour y faire camper cette nombreuse armée de filles ?

Quand le czar Ivan-Vassiliévitch voulut marier son frère Joury, il ordonna aux princes et aux boïards d'amener leurs filles à la cour. Joury donna la préférence à la fille du prince Palitski. Ce fut de la même manière que le même czar maria son cousin Vladimir-Andréevitch : « Il lui choisit une femme, dit un document au-« thentique, parmi les jeunes filles d'une assez haute nais-« sance pour prétendre à une union aussi glorieuse. » Ce fut aussi dans une assemblée de filles nobles qu'Alexis fit choix de sa seconde femme (1).

Quand les czars avoient résolu de se marier, ils commençoient par demander l'agrément du patriarche, qui, comme on peut le croire, ne le refusoit jamais. Ils ordonnoient ensuite aux princes et aux boïards d'amener leurs filles à Moscou. On élevoit, pour les recevoir, un vaste édifice, richement décoré et divisé en plusieurs grandes salles, espèces de dortoirs, dans chacun desquels étoient placés douze lits, pour autant de jeunes filles qui devoient passer sous les yeux du prince. Le jour marqué par le czar, il se rendoit dans ce bâtiment, accompagné d'un boïard fort avancé en âge, et prenoit place sur un trône qui lui avoit été préparé. Là, les jeunes rivales, magnifiquement parées, venoient l'une après l'autre s'offrir aux regards curieux de leur juge et se prosterner devant lui. Il jetoit sur le sein de chacune un mouchoir brodé en or et bordé de perles et de diamans. Après avoir arrêté son choix, il faisoit distribuer

(1) On trouve, dans l'histoire de France, des traces d'un usage semblable. Louis-le-Débonnaire choisit Judith, sa seconde épouse, entre un grand nombre de filles nobles qu'il avoit fait rassembler. (*Annales incerti auctoris*, dans le recueil de Pithou.)

aux concurrentes malheureuses de l'argent et des terres. C'est au moins ce qui fut observé pour le dernier mariage du czar Ivan Vassiliévitch.

Un grand de l'état était nommé pour présider à la cérémonie et aux noces. C'étoit ou un prince du sang ou un des seigneurs les plus illustres de l'empire. Il prenoit, pour exercer cette fonction, le titre de *tisiatski*, parce qu'il présidoit des milliers d'officiers commandés pour cette fête.

On dressoit dans une des principales salles du palais deux siéges pour les deux époux. On étendoit sur ces espèces de trônes du velours et du damas; on y plaçoit deux coussins, et l'on couvroit chacun de ces coussins de quarante peaux de martres-zibelines. On croyoit que ces peaux avoient la vertu d'écarter les sorts. On en réservoit une quarantaine pour éventer les époux. Un grand étoit nommé pour s'asseoir à leur place jusqu'à leur arrivée (afin de les garantir des maléfices). Les moindres détails du service étoient confiés aux premiers seigneurs de la cour.

Pendant ce temps on paroit la princesse dans son appartement : elle avoit avec elle l'épouse du tisiatski, des femmes de boïards, et surtout les *svakhi*, dont la fonction étoit de représenter ces vieilles femmes, qui, en Russie, s'entremettent dans les mariages des particuliers. C'étoit en leur compagnie que la *czarevna* (1) passoit dans la salle de cérémonie : elle étoit précédée de deux boïards, dont l'un portoit le cierge du czar, pesant ordinairement trois pouds (cent livres), et l'autre, celui de la czarevna, qui ne pesoit que deux pouds.

(1) L'épouse désignée des czars portoit le titre de *czarevna*, comme les filles des souverains. Elle s'appeloit *czaritsa* après le mariage.

C'étoit le *tisiatski* qui faisoit les honneurs de la cour, et qui plaçoit chacun à son rang. Tout étant préparé, il envoyoit un officier dire au czar : « Il est temps, seigneur, de venir. » Le prince arrivoit alors et se plaçoit à côté de sa future épouse ; mais un rideau de taffetas les séparoit. Un protopope récitoit des prières. La principale svakha peignoit la tête des deux époux : un secrétaire d'état, debout auprès d'elle, tenoit une coupe remplie d'hydromel dont elle se servoit pour laver le peigne. On mettoit à la princesse, par-dessus sa couronne d'or, enrichie de perles et de diamans, un voile également orné de perles et de la plus riche broderie. La première svakha répandoit sur la tête des deux époux de la graine de houblon, qu'on lui présentoit dans un plat d'or : cette graine étoit un symbole de fécondité. Elle les éventoit avec des peaux de martres-zibelines, et l'on allumoit les cierges nuptiaux avec des cierges bénis.

Ensuite l'ami du souverain, car tous les mariages exigeoient la présence d'un ami, ou d'un homme qui en prenoit le titre pour ce jour-là ; cet ami, dis-je, coupoit une sorte de gâteau et un fromage, et en présentoit au prince, à la princesse et à toute l'assemblée.

Après cette distribution, le czar se levoit pour aller à l'église ; à peine avoit-il quitté le carreau sur lequel il étoit assis, qu'on y étendoit quarante peaux de zibelines, et autant sur celui contre lequel il s'étoit appuyé : un seigneur restoit pour garder soigneusement cette place.

Sur le chemin qui conduisoit du palais à l'église, des seigneurs étendoient des pièces de damas rouge. Les cierges des deux époux précédoient la marche de toute la cour. On portoit aussi avec pompe deux espèces de brioches coniques, qu'on nomme *karavai*, pâtisserie fort aimée des Russes, qui l'ont reçue des Tatars.

Le prince étoit à cheval et la princesse en traîneau. Un seigneur montoit auparavant le cheval qui devoit porter le czar, afin d'éviter tout maléfice. Un autre occupoit aussi dans le traîneau la place de la princesse. On prenoit les mêmes précautions pendant que les époux étoient à l'église, et vingt gentilshommes de la classe des enfans-boïards étoient commandés pour garder le cheval et le traîneau.

Quand les époux étoient arrivés à la porte du sanctuaire, on étendoit sous leurs pieds une pièce de damas rouge, pliée en deux et couverte de quarante peaux de martres-zibelines. Après la bénédiction nuptiale, le métropolite ou le patriarche leur présentoit du vin : ils en buvoient par trois fois ; et quelquefois le prince, après avoir bu, jetoit le vase à terre, et les deux époux le fouloient aux pieds ; cela signifioit qu'ils souhaitoient que les ennemis qui voudroient semer entre eux la division, fussent aussi brisés et foulés aux pieds.

On retournoit au palais avec les mêmes cérémonies et le même cortége qu'on en étoit sorti. Quand le czar étoit descendu de cheval, le grand-écuyer y montoit et faisoit la garde autour du vestibule, l'épée à la main.

Tout le monde ayant pris place dans la sale, on servoit devant les époux un poulet rôti ; le principal *droujka*, ou ami du prince, prenoit le poulet avec le plat, un petit pain, une salière et une serviette, et alloit à la chambre à coucher. Les époux le suivoient ; et lorsqu'ils étoient arrivés à la porte, la principale *svakha* revêtoit deux robes fourrées de martre-zibeline : à l'une, le poil étoit en dessous, et à l'autre en dessus. En cet équipage, elle souhaitoit aux deux époux une postérité aussi nombreuse que les poils de sa pelisse ; elle jetoit encore des grains sur leur tête, et présentoit au prince un morceau de

poulet, pendant qu'une autre svakha en offroit à la princesse.

Les cierges nuptiaux étoient placés à la tête du lit dans une cuve de vermeil remplie de blé. A chaque coin du lit étoit dressée une flèche, à laquelle on attachoit une quarantaine de peaux de zibeline et un pain blanc ; on étaloit sous le lit vingt-sept gerbes de seigle pour désigner apparemment la fécondité. Une couverture de zibeline devoit garantir les époux des maléfices, et l'on avoit soin de jeter sur le drap des grains de blé. On mettoit sur les bancs, aux quatre coins de la chambre à coucher, une mesure d'hydromel, et on y suspendoit des images : on en attachoit aussi à tous les coins des chambres par où les époux devoient passer. Au-devant du lit étoient deux images, l'une représentant la naissance de Jésus-Christ, et l'autre celle de la vierge. Au chevet du lit étoit une croix, et à côté la représentation de la Vierge avec l'Enfant-Jésus.

Le lendemain, les deux époux, après avoir été au bain, venoient se remettre sur le lit. Un des principaux seigneurs de la cour levoit le voile de la czarine avec une flèche, et il étoit permis à toute la cour de la voir. Ensuite, le premier *droujka* présentoit au czar du gruau dans un vase de porcelaine, sur un plat d'or, entouré de quatre peaux de martres-zibelines : la première *svakha* en présentoit en même temps à la czarine. Il y avoit, ce jour-là, grande table à la cour. Le quatrième jour, le clergé, la noblesse, et même les marchands, venoient rendre au czar leurs hommages et lui offrir des présens. Autrefois, sans doute, ces présens étoient toujours reçus ; mais le czar Michel les refusa.

La plupart de ces cérémonies étoient observées, mais avec moins de pompe aux mariages des grands, et avec encore plus de simplicité pour les gens du commun.

## *Anthropophages de Sumatra.*

Un ouvrage, d'ailleurs aride et sévère, intitulé : *Mission à la côte orientale de Sumatra dans l'année* 1823, par *John Anderson*, agent du gouvernement de l'île du prince de Galles (*Poulo-Pinang*), Londres, 1826, contient des rapports authentiques sur l'abominable coutume de l'anthropophagie qui existe dans la contrée de *Batubara.* Ce fut le *shabunder* ou chef du port qui en donna le premier témoignage.

« Les Battas sont une tribu très-féroce et se font constamment la guerre. Le *shabunder* étoit lui-même parent d'un de leurs chefs. Pendant que j'en causois avec lui, un grand homme d'un aspect sauvage entre dans la cabane, et on me le désigna aussitôt comme un des plus fameux chasseurs et mangeurs de chair humaine. Je lui adressai plusieurs questions à ce sujet, auxquelles il répondit avec beaucoup de plaisir et d'une manière très-circonstanciée. Il m'assura que la chair des jeunes gens étoit douce et succulente, mais que la meilleure étoit celle d'un homme qui commence à avoir des cheveux gris... »

Plus loin, M. Anderson, homme très-peu crédule et nullement romancier, parle en son propre nom : « Je me trouvois de nouveau dans le pays de ces anthropophages, et je me suis bientôt convaincu qu'il n'y avoit pas lieu à douter de la vérité de ce que j'avois entendu raconter. Un de leurs chefs me donna le crâne d'un homme qui avoit été dévoré quelques jours auparavant; il me montra six femmes et deux enfans réservés au même sort. Les Battas paroissoient étonnés que j'en eusse pu douter; ils avouoient cependant que cet usage devenoit de plus en plus rare. Au reste, ils ne dévorent pas leurs prisonniers

dans l'intention de s'en nourrir, mais uniquement à cause de la haine qu'ils entretiennent contre leurs ennemis. Cependant le rajah de *Tana-Jawa* est si accoutumé à cette nourriture, que s'il ne mange pas tous les jours de la chair humaine, il éprouve de violentes douleurs d'estomac. Quand il n'a pas de prisonniers à sa disposition, il envoie ses esclaves par-ci, par-là dans des contrées un peu plus éloignées pour lui tuer un homme; la chair est découpée en morceaux et gardée parmi des bâtons de bambou dans la terre, où, après quelques jours, elle devient plus douce et de meilleur goût. Quand le Batta va à la guerre, il emporte toujours dans une bourse du sel et des citrons; celui qui a le premier mis la main sur l'ennemi, jouit du privilége envié d'arracher avec les dents un morceau de chair qu'il assaisonne aussitôt. La tête est sur-le-champ séparée du tronc, et ces barbares en boivent avidement le sang, en la tenant, par les cheveux, au-dessus de leur bouche. »

---

## *Château de Darmouth.*

La situation de cette forteresse, à l'embouchure de la Darte dans la Manche, est très-pittoresque (voir la gravure). Une chapelle avec son clocher, que l'on aperçoit dans le lointain et qui s'élève au milieu d'un bouquet de bois de chênes, ajoute au charme du tableau.

Le château de Darmouth a été bâti par Henri VII, mais la ville est plus ancienne; elle a été incendiée deux fois par les François dans le XIV^e siècle. En 1404, ils tentèrent un nouveau débarquement qui eut moins de succès.

Le port de Darmouth peut contenir jusqu'à 500 navires; il s'y fait de grandes expéditions pour la pêche lointaine.

---



Château de Darmouth.

# III.

# REVUE GÉNÉRALE.

## *Extrait d'un Mémoire de M. Simonof sur la température de l'hémisphère austral.*

M. Simonof, professeur d'astronomie à l'université de Casan, a fait le voyage autour du pôle sud avec M. le capitaine Bellingshausen; il a donc été à même de résoudre le problême de la température de l'hémisphère austral, et il s'en est acquitté en véritable savant.

« Les énormes blocs de glace, dit M. Simonof, qui environnent le pôle austral, arrivent jusqu'au 71ᵉ, et, dans quelques parages, jusqu'au 68ᵉ degré de latitude australe. M. de *Bellingshausen*, capitaine commandant du sloop *le Wostock*, sur lequel j'étois embarqué, en qualité d'astronome, dans son voyage autour du monde, malgré tous ses efforts, n'a pu pénétrer au-delà du 70ᵉ degré de latitude australe. Sur un seul point, *Cook* est parvenu jusqu'au 71° 10′; ne pouvant aller au-delà, il écrivit sur sa carte : *Non plus ultra.* Dans l'hémisphère boréal, au contraire, l'amiral *Tschitschagoff* et le capitaine *Scoresby* ont atteint le 84ᵉ degré de latitude.

« Sous une latitude australe de 54 degrés, nous trouvâmes les côtes de la Nouvelle-Georgie et de l'île Macquaré toutes couvertes de neige, et les baies remplies de glaces. Au mois de décembre, qui répond à notre mois de juin, la température, dans le voisinage de la Nouvelle-Géorgie, ne s'élevoit jamais au-delà de + 4° thermomètre de Réaumur; la nature y sembloit morte, nous

n'y vîmes pas un seul arbre, et très-peu de végétation; tandis que, dans notre hémisphère, par exemple à Casan, sous une latitude de 56 degrés, le thermomètre au mois de juin monte jusqu'à + 30° R. Tout y est en fleurs. Les arbres portent des fruits, et le sol donne une si ample récolte, qu'il en fournit à plusieurs districts aux environs. Sous le 64° degré de latitude australe, le thermomètre étoit presque à la glace en été; tandis que, sous cette latitude dans notre hémisphère, on trouve la ville florissante d'*Archangel*. Les glaces ausrales arrivent quelquefois jusqu'à une latitude où se trouvent en France les villes d'*Abbeville* et de *Boulogne*. Plusieurs physiciens ont cherché la cause d'une différence si marquée, on a formé plusieurs hypothèses plus ou moins plausibles.

« On a cru naguère que c'étoit la forme elliptique de notre orbite terrestre, qui produit ce phénomène, puisque, comme l'on sait, la terre est plus éloignée du soleil en été et plus près en hiver. Outre cela, le soleil reste sept jours de plus sur l'hémisphère boréal que sur l'hémisphère austral; par conséquent, cette excentricité dans le mouvement de la terre pourroit bien contribuer à modérer chez nous l'ardeur du soleil en été, et diminuer la rigueur du froid en hiver. Mais, en examinant ces circonstances de plus près, on verra bientôt que leur influence sur la température doit être imperceptible.

« En effet, la différence entre la plus grande et la plus petite distance de la terre au soleil relativement à toute la distance est si peu considérable; la demeure prolongée du soleil dans notre hémisphère est si peu importante, puisque de ces sept jours il faut encore retrancher les nuits, que le soleil n'échauffe pas, qu'il est impossible qu'une si grande différence dans la température des deux

hémisphères puisse être produite par de si petites causes. Mais supposons, pour le moment, que les circonstances sus-mentionnées exerçassent une différence notable sur la température, la différence de l'été à l'hiver devroit être plus grande dans l'hémisphère austral que dans l'hémisphère boréal ; or c'est précisément le contraire que l'on observe. Par exemple, nous avons vu dans la Nouvelle-Zélande, à une latitude australe de 41 degrés, les hommes aller presque nus, au milieu de l'hiver, le thermomètre étant à + 16° R. Dans l'île de *Macquarié*, nous vîmes une espèce de perroquets qui ne supportent pas le grand froid, et il n'y a pas de doute que ces oiseaux n'y restent pendant toute l'année, car on ne les trouve nulle autre part. Le vaste Océan et le grand éloignement de toute terre leur rendent l'émigration absolument impossible. Il s'ensuit de là que l'hiver, soit dans les grandes, soit dans les moyennes latitudes, est plus mitigé dans l'hémisphère austral que dans l'hémisphère boréal. La forme elliptique de l'orbite de la terre n'explique donc pas la différence de température des deux hémisphères.

M. *Biot*, dans son *Astronomie physique*, n'a avancé que comme un soupçon, que, peut-être, la grande étendue de la mer dans l'hémisphère austral contribuoit pour beaucoup à son refroidissement; mais le célèbre voyageur M. de *Humboldt* a été le premier, si je ne me trompe, qui ait affirmé d'une manière positive, dans son ouvrage *des Lignes isothermes*, que la vaste surface de l'Océan dans l'hémisphère austral exerçoit une grande influence sur la température de cette partie du globe. Le peu d'étendue, dit-il, du continent dans l'hémisphère austral, contribue non seulement à y égaliser les températures des saisons, mais aussi à y diminuer positivement la température annuelle. Je pense que cette cause est plus

efficace que celle qu'on fait dériver de la petite excentricité de notre orbite. Pendant l'été, le continent rayonne plus de chaleur que les mers; et le courant supérieur, qui porte l'air de l'équateur et des zones tempérées vers les régions polaires, agît moins sur l'hémisphère austral que sur l'hémisphère boréal.

« Il me semble que l'on peut facilement expliquer cette influence de la mer, sans avoir besoin de recourir à la cause secondaire d'un courant supérieur; mais avant de procéder à cette explication, voyons de quelle manière le soleil échauffe la terre :

« Les rayons de cet astre lumineux se répandent continuellement dans toutes les directions, dans tous les espaces de l'univers; une partie parvient sur notre terre, et lui communique une certaine quantité de chaleur. Si la terre l'absorboit sans interruption, elle auroit été réduite, depuis long-temps, dans un état d'incandescence; mais dès qu'elle en a absorbé une certaine masse nécessaire et suffisante, elle la rejette, après l'avoir gardée quelque temps; car, comme l'on sait, l'air ne repousse pas la chaleur rayonnante de la terre; de là la température constante et permanente de notre globe.

M. *De la Place* a démontré que la température de la terre depuis Hipparque, c'est-à-dire depuis 2000 ans, n'a point changé d'un demi-degré. Cependant l'exposition de différens points de la surface de notre terre aux rayons du soleil, produit une grande variété dans son échauffement. Les rayons qui tombent à plomb sur les régions tropiques, les échauffent davantage que d'autres sur lesquelles ils ne dardent qu'obliquement. Ainsi le climat tropique est toujours ardent, tandis que les régions des deux pôles, que les rayons du soleil ne font qu'effleurer, sont couvertes de glaces éternelles. Cette

différence vient incontestablement des diverses directions des rayons solaires sur la terre, ou, pour mieux dire, sur l'horizon de chaque lieu de la terre.

« Dans le langage des mathématiciens, on pourroit dire que la température moyenne de chaque point sur la surface de la terre est une fonction de la hauteur méridienne du soleil; abstraction faite de quelques particularités locales, comme, par exemple, des feux souterrains, la proximité de la mer, des courans d'air du nord au sud, etc. Cette fonction est de telle nature qu'à l'horizon elle est nulle, et au zénith au *maximum*.

« De là résultent les variations des saisons dans nos zones tempérées. Le soleil qui, dans nos contrées, passe en deçà de l'équateur, nous envoie ses rayons dans une direction moins oblique, nous échauffe par conséquent davantage, et rend la terre fertile; mais lorsque le soleil, à son retour de l'équateur vers l'hémisphère austral, nous envoie ses rayons dans une direction plus oblique, nous ne recevons en hiver que peu de sa chaleur bienfaisante, l'insuffisance de laquelle arrête toutes les opérations de la nature. De là aussi la différence des températures de nos climats dans les vingt-quatre heures. A mesure que l'astre du jour s'élève sur l'horizon, la chaleur augmente graduellement jusqu'à ce qu'il ait atteint sa plus grande hauteur; lorsqu'il descend vers le couchant, la chaleur diminue de la même manière. Pendant la nuit, nous ne jouissons que de la chaleur que la terre, échauffée pendant le jour, communique à l'air environnant.

« Dans les pays des tropiques, la différence de la température des saisons est imperceptible; car, quoique les rayons solaires agissent dans les diverses saisons plus ou moins obliquement, cette légère différence dans les directions n'est pas assez sensible pour qu'elle se mani-

feste à nos sens, ou sur les instrumens dont nous nous servons pour mesurer les températures; de là, par conséquent, dans les zones torrides, l'été perpétuel.

« Nous avons observé que les différences de températures dans les vingt-quatre heures de la journée étoient plus grandes sur les côtes qu'en pleine mer, les observations suivantes en fourniront la preuve. »

(Viennent les observations faites, en 1819, à la rade de Sainte-Croix, île de Teneriffe.)

« Dès que nous nous sommes éloignés de l'île, la différence de la température en pleine mer étoit insignifiante, comme le fait voir le tableau suivant.

(Viennent les observations.)

« Pendant notre relâche en 1821 à Rio-Janeïro, cette différence de température étoit bien plus considérable, cemme le fait voir le tableau suivant. Le thermomètre fut observé sur le rocher presque nu de l'Ilios de Rados sous la latitude de 22° 54'.

(Viennent les observations faites à Rio-Janeïro.)

« En pleine mer nous eûmes jamais ces différences, pas même dans des parages froids, où les variations de température sont plus fortes, comme le fait voir le tableau ci-contre.

(Nous ne citerons ici que les températures des mois de décembre, de janvier et de février, comme offrant en même temps l'ensemble d'un été du cercle polaire austral.)

*Près des côtes, dans la mer Glaciale australe.*

| 1819. | THERMOMÈTRE RÉAUMUR. | | DIFFÉRENCE. | LATITUDE austr. |
|---|---|---|---|---|
| | Minuit. | Midi. | | |
| Décembre 15 | + 2° 5′ | + 3° 0′ | + 0° 5′ | 54° 08′ |
| 16 | + 4 0 | + 2 0 | — 2 0 | 54 35 |
| 17 | + 1 5 | + 2 0 | + 0 5 | 55 01 |
| 18 | + 2 0 | + 2 5 | + 0 5 | 56 18 |
| 19 | + 2 5 | + 2 5 | 0 0 | 56 11 |
| 20 | + 1 0 | + 1 0 | 0 0 | 56 16 |
| 21 | + 2 0 | + 5 0 | + 3 0 | 56 15 |
| 22 | + 2 5 | + 1 5 | — 1 0 | 57 03 |
| 23 | — 0 2 | 0 0 | + 0 8 | 56 43 |
| 24 | 0 0 | + 1 5 | + 1 5 | 56 17 |
| 25 | + 0 5 | + 0 5 | 0 0 | 56 14 |
| 26 | + 0 5 | + 0 5 | 0 0 | 56 31 |
| 27 | + 0 2 | + 2 0 | + 1 8 | 56 34 |
| 28 | + 1 0 | + 2 0 | + 1 0 | 56 55 |
| 29 | + 0 7 | 0 0 | — 0 7 | 57 26 |
| 30 | — 1 0 | + 0 5 | + 1 5 | 58 35 |
| 31 | — 0 5 | — 0 5 | 0 0 | 58 51 |
| 1820. | | | | |
| Janvier 1 | — 0 5 | + 0 5 | + 1 0 | 58 45 |
| 2 | — 0 2 | + 0 2 | + 1 0 | 58 54 |
| 3 | — 1 5 | — 0 2 | + 1 3 | 59 56 |
| 4 | — 1 0 | — 0 5 | + 0 5 | 60 25 |

*En pleine mer, dans des grandes latitudes.*

| 1820. | | THERMOMÈTRE RÉAUMUR. | | DIFFÉRENCE. | LATITUDE austr. |
|---|---|---|---|---|---|
| | | Minuit. | Midi. | | |
| Janvier | 15 | — 1° 5′ | + 1° 5′ | + 3° 0′ | 66° 49′ |
| | 16 | + 1 0 | + 2 5 | + 1 5 | 69 21 |
| | 17 | + 1 0 | + 2 2 | + 1 2 | 68 52 |
| | 18 | 0 0 | + 2 5 | + 2 5 | 68 34 |
| | 19 | 0 0 | + 0 2 | + 0 2 | 68 34 |
| | 20 | 0 0 | + 1 0 | + 1 0 | 68 38 |
| | 21 | + 0 5 | + 0 2 | — 0 3 | 68 52 |
| | 22 | + 0 2 | ........ | ........ | 67 51 |
| | 23 | + 2 5 | — 0 5 | — 3 0 | 67 03 |
| | 24 | — 1 0 | — 0 5 | + 0 5 | 66 55 |
| Février | 4 | — 1 0 | — 1 0 | 0 0 | 67 07 |
| | 5 | — 1 7 | — 2 0 | — 0 3 | 68 27 |
| | 6 | — 2 2 | + 2 5 | + 4 7 | 68 37 |
| | 7 | — 2 0 | — 2 0 | 0 0 | 68 32 |
| | 8 | — 2 0 | — 1 2 | + 0 8 | 67 23 |
| | 13 | — 2 0 | — 1 0 | + 1 0 | 66 52 |
| | 14 | — 3 7 | — 3 2 | + 0 5 | 66 52 |

« La proximité de l'île Saint-George, des îles du marquis de Traversé, des îles de Sandwich, des rochers de Clark, n'aproduit aucune influence sur la variation de la température, tandis qu'elle étoit de 4° à Ténériffe, et jusqu'à 10° à Rio-Janeïro. La cause en est sans doute dans la petite surface des continens, sur lesquels ces observations ont été faites; ces îles sont petites, et environnées d'une immense surface d'eau.

« Cet effet de la mer peut s'expliquer par la nature de sa surface unie, qui réfléchit la chaleur, et refroidit la mer tout doucement, comme le démontrent les expériences de Scheele, confirmées ensuite par celles de Saussure et de Pictet. Cette propriété est commune à la chaleur et à

la lumière, elle est connue depuis long-temps ; mais personne, que je sache, n'en a encore donné l'explication.

« Je pense que tous les corps solides réfléchissent la lumière et la chaleur, comme tous les corps élastiques, et que cette faculté plus ou moins grande dépend de la position des particules qui composent la surface de ces corps. La surface de tout corps peut être considérée comme composée d'un nombre infini de petits plans. Lorsque ces plans sont tellement disposés, qu'ils forment entre eux un angle de presque 180 degrés, la surface de ce corps nous paroîtra unie ; mais elle nous semblera raboteuse, lorsque les angles de ces plans seront aigus. Que l'on se figure, pour meilleure intelligence, deux plans infiniment petits, qui font entre eux un angle de presque 180 degrés, les rayons de lumière ou de chaleur, qui frapperont l'un de ces plans, seront réfléchis dans l'espace, sans rencontrer ceux qui seront renvoyés de l'autre plan, ou si l'angle de deux plans est tel, que la lumière ou la chaleur, qui est réfléchie du premier plan, frappe le second en s'éloignant du sommet de l'angle, cette surface, en ce cas, n'absorbera pas la lumière ou la chaleur. Mais, si l'angle de ces petits plans est très-aigu, les rayons réfléchis du premier plan seront renvoyés sur le second, d'où ils reviendront sur le premier, et ainsi de suite.

« La lumière, ou la chaleur, s'accumulera par conséquent dans l'angle, et sera ensuite absorbée par les pores du corps. La lumière s'y perdra, et la chaleur augmentera sa température. Ainsi, plus l'angle que forment les plans sur les surfaces raboteuses sera aigu, plus ils absorberont de lumière, ce qui a également lieu avec la chaleur, dont les rayons ont une tendance de l'intérieur du corps à sa surface extérieure; dans tous les corps circonscrits

par des surfaces unies, la chaleur réfléchie rentre dans son intérieur ; dans le cas contraire, elle quitte le corps, et se transmet aux objets environnans, ou se disperse dans l'espa ce.

« Ce que nous avons remarqué de la variation de la température dans les vingt-quatre heures, peut également s'appliquer à celle de l'année.

« Les vastes mers qui recouvrent l'hémisphère austral réfléchissent la chaleur, par conséquent elles s'échauffent moins en été, et se refroidissent plus lentement en hiver, de là arrive que la température y est plus en équilibre que dans nos climats. Par exemple, dans une latitude australe de 60 degrés, elle n'atteint jamais un degré de chaleur suffisante pour fondre la glace et pour favoriser la végétation.

« La proximité des côtes rompt cet équilibre, et élève la température; cela est encore prouvé par la température moyenne, presque égale dans les latitudes correspondantes dans les deux hémisphères jusqu'au 34e degré, puisque, jusqu'à cette latitude, l'hémisphère austral contient une toute aussi grande surface de continent que l'hémisphère boréal. Ces considérations acquièrent une nouvelle force, en observant que, dans les parages où la terre ferme s'avance davantage, comme par exemple au cap Horn, les masses de glace se montrent plus au sud, et c'est aussi de ce côté que l'on peut le plus approcher du pôle. »

---

*Relation d'un séjour dans les îles Sandwich, par le capitaine Ellis.*

L'archipel des iles de Sandwich, à peine entrevu par les navigateurs espagnols qui avoient peut-être désigné Owaïhi ou plus exactement Hawaii, sous le nom de *la Mesa*,

fut découvert par l'illustre capitaine Cook. Son digne élève, Vancouver, et son non moins digne émule, M. l'amiral Krusenstern, nous en ont donné des notices intéressantes. Depuis cette époque, les navigateurs américains et les missionnaires protestans y ont apporté, les uns, leurs arts nautiques et industriels; les autres, leurs doctrines morales et religieuses. M. Ellis a recueilli des détails importans sur la révolution opérée surtout par les missionnaires.

Ils y arrivèrent au commencement de 1820, au moment le plus favorable à leur pieuse entreprise.

Un roi fameux dans ces contrées venoit alors d'anéantir l'ancienne superstition; il avoit brisé les images des dieux, dispersé ou massacré les prêtres, et laissé son peuple sans aucun culte établi. Les missionnaires ne pouvoient donc plus être arrêtés dans leurs travaux ni par les préjugés populaires, ni par l'intérêt des ministres de l'idolâtrie nationale. Laissons parler M. Ellis lui-même de l'heureuse révolution opérée dans le culte religieux sur toute l'étendue des îles Sandwich :

« Après avoir parcouru environ deux milles sur cette terre stérile et désolée, nous arrivâmes à l'endroit où, dans l'automne de 1819, se livra une bataille décisive entre les forces de Rihoriho, le roi actuel, et l'armée de son cousin Kakuaokolani, bataille dans laquelle ce dernier fut tué; ses partisans furent mis en fuite, et le système absurde et cruel de l'idolâtrie, pour lequel on avoit pris les armes, cessa d'égarer le peuple et ses chefs.

« Les naturels nous montrèrent la place où les troupes du roi, sous les ordres de Karaimoku, furent attaquées par le parti idolâtre; nous vîmes des amas de pierres, que nos guides nous dirent être les sépultures de ceux qui avoient succombé dans l'action.

« Le premier acte du jeune roi Rihoriho, après la victoire, fut l'abolition de l'idolâtrie et le renversement du système du *tabou*, qui lui servoit de base. Ce système, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, avoit sur le peuple une influence presque irrésistible, et il falloit un courage égal à celui de Rihoriho, pour abroger par un seul acte les lois inflexibles de cette redoutable puissance.

« Les motifs qui ont déterminé le jeune souverain à adopter cette mesure, paroissent avoir été le désir d'améliorer la condition de ses femmes et des femmes en général, que le *tabou* réduisoit à un état extrême de misère et de dégradation, les obligeant à manger seules, et à se nourrir d'alimens grossiers, qu'elles n'avoient pas même la permission d'apprêter comme ceux qu'elles offroient à leurs maîtres.

« Rihoriho paroissoit d'ailleurs avoir été animé du désir d'affoiblir la puissance des prêtres, et de donner une autre destination aux sommes employées au maintien de l'idolâtrie. Il savoit ce que Pomare et les autres chefs tahitiens avoient fait aux îles de la Société. Il consulta quelques-uns des chefs principaux, particulièrement Karaimoku, qui déclara que son intention n'étoit pas d'observer plus long-temps le tabou; et, quoique différens prêtres eussent assuré que les dieux se vengeroient de cette négligence, Hehaheva, le grand-prêtre, manifestant des idées contraires, déclara positivement que la discontinuation du culte des anciens dieux n'auroit aucun résultat funeste.

« Le roi donna bientôt ensuite une fête, à laquelle les chefs de différentes îles furent invités. Les convives s'établirent selon la coutume, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Le service étant ainsi disposé, le roi envoya chercher au moment même quelques volailles et

d'autres mets prohibés, pour les placer au lieu où les femmes étoient rassemblées; il s'assit ensuite à une table particulière, et commença à manger, en invitant les femmes à suivre son exemple. Il seroit difficile de peindre l'étonnement de la multitude qui l'environnoit. Divers chefs imitèrent cette espèce de galanterie; les hommes et les femmes prirent les mêmes alimens qu'ils appeloient *ai noa*, nourriture générale ou commune, en opposition à l'ancien *ai tabou*, qui étoit une espèce de restriction perpétuelle imposée par l'idolâtrie sur toutes les classes du peuple depuis la naissance jusqu'à la mort. Cette violation publique indiqua l'intention du roi de détruire ce système, qui fut effectivement presque immédiatement renversé par la déclaration du roi qu'il n'y auroit plus de prêtres à l'avenir, ou qu'aucun culte ne seroit rendu aux dieux.

« Kakuaokalani, qui n'avoit aucune fonction dans l'état, se rapprocha des autres chefs, et fut néanmoins investi d'une charge concernant les dieux. Encouragé par les prêtres, qui lui promettoient la victoire, il prit les armes, excité également par une vénération superstitieuse pour les idoles de ses ancêtres, et peut-être par l'espoir de vaincre Rihoriho et de s'emparer du gouvernement.

« L'abolition de l'idolâtrie par Rihoriho fut ainsi la cause immédiate de la guerre, qui, se terminant en sa faveur, lui assura la souveraineté absolue des îles Sandwich. C'étoit la hauteur que son ambition vouloit atteindre. »

On trouve, dans la suite de cette relation, des détails curieux sur les progrès des missions. Il ne paroît pas que les apôtres protestans prennent plus que les missionnaires catholiques d'autrefois les soins convenables pour inspirer aux sauvages les motifs raisonnables d'abandonner des

superstitions atroces, et pour y substituer une croyance plus pure, plus spirituelle, et surtout plus morale. On prêche la population assemblée dans une langue que les missionnaires ont à peine appris à bégayer; puis, on saisit un moment d'effervescence, on renverse les hideuses idoles, on dépouille les prêtres, et tout est dit. Peut-être les missionnaires protestans font-ils un peu moins d'abus de l'administration du sacrement du baptême; ils attendent que leurs catéchumènes aient quelques idées de la religion qu'ils jurent d'adopter.

Un des moyens mondains qui aide le plus à cette révolution, toujours désirable dans sa fin, c'est l'aversion des femmes et du peuple pour l'institution du *tabou*.

Le *tabou*, dit M. Ellis, formoit une partie importante et essentielle du système cruel de l'idolâtrie, et étoit un des moyens les plus efficaces de sa conservation.

Dans la plupart des dialectes polynésiens, l'emploi ordinaire du mot *tabou* étoit sacré. Il n'impliquoit cependant aucune qualité morale, mais il exprimoit une connexion avec les dieux, ou une séparation des desseins ordinaires, appropriée exclusivement aux personnes ou aux choses considérées comme sacrées. Les chefs qui se croyoient descendus des dieux se nommoient *Arti Tabou*, ou chefs sacrés. Il y avoit un temple appelé *Vaesi Tabou*, lieu sacré, parce qu'il étoit entièrement réservé à la demeure et au culte des dieux.

La règle qui empêchoit les femmes de manger avec les hommes, et de manger, excepté dans des cas particuliers, des fruits ou des animaux offerts en sacrifice, dont l'usage étoit permis aux hommes, se nommoit *ai-tabou*, nourriture sacrée.

Telle est la véritable acception du mot *tabou*, quoique les indigènes, dans leurs entretiens avec les étrangers,

lui donnent beaucoup plus d'extension, en l'appliquant à toutes les choses prohibées ou impropres.

En le séparant des habitudes communes, et ne l'appliquant qu'aux objets qui viennent d'être spécifiés, le *tabou* étoit une des institutions les plus remarquables parmi les insulaires de la mer du Sud; cette institution, ayant prévalu, à quelques variations près, dans les différens groupes de la mer Pacifique, ne s'est accréditée dans aucune autre partie du monde, bien qu'elle embrassât les affaires sacrées comme les affaires civiles; c'étoit une cérémonie purement religieuse, qui ne pouvoit être imposée que par les prêtres. On ne l'assignoit jamais sans un motif religieux, quoiqu'il fût souvent le résultat des instances des autorités civiles. Les sliaimolku, espèce d'officiers de police, étoient nommés par le roi pour veiller à la stricte observation du tabou.

L'ancienneté du tabou étoit égale aux autres branches de cette superstition, dont il formoit une partie si essentielle, et son application étoit générale et particulière, occasionnelle et permanente. Les idoles, les temples, les personnes et les noms du roi et de la famille régnante, la personne des prêtres, les canots appartenant aux dieux, les maisons, les vêtemens des rois et des prêtres, étoient toujours tabou ou sacrés. La viande de porc, la volaille, la truite, diverses autres espèces de poissons et presque tous les objets offerts en sacrifice étoient tabou, et il en résultoit que l'usage en étoit défendu aux femmes, excepté dans des cas d'indulgence particulière. Les lieux où le roi se rendoit le plus souvent, ses bains, par exemple, étoient perpétuellement tabou.

Si une île ou un district étoient tabou, on défendoit aux canots ou aux individus d'en approcher; les fruits, les animaux et le poisson de certains lieux devenoient

éventuellement tabou, et les hommes et les femmes ne pouvoient y toucher pendant plusieurs mois.

Le tabou avoit lieu généralement à l'approche de quelque grande cérémonie religieuse, au moment de partir pour la guerre et durant la maladie des chefs. Sa durée n'étoit pas fixe. Les traditions rapportent que, du temps de Umi, il y eut un tabou de trente ans, durant lequel il n'étoit pas permis aux hommes de se faire la barbe, et depuis il y en eut un de cinq ans. Le temps ordinaire, avant le règne de Taméhamcha, étoit de quarante jours, et ce souverain en réduisit la durée à dix, cinq et quelquefois un jour.

Les époques du tabou étoient ordinaires ou strictes. Pendant un tabou ordinaire, les hommes étoient seulement obligés de se priver des choses habituelles et d'assister au keiau (à l'office) le soir et le matin; mais, pendant le tabou strict, le feu et la lumière, soit dans l'île, soit dans le district, devoient être éteints; les canots ne pouvoient être lancés à l'eau; il étoit défendu d'aller au bain, à l'exception des gens attachés au service du temple; personne ne devoit se trouver dans les rues. Les chiens ne devoient point aboyer, les porcs et la volaille faire aucun bruit; sans quoi, le tabou auroit été rompu, et son efficacité détruite. Les chiens et les porcs étoient à cet effet muselés, et la volaille renfermée, les yeux tenus fermés par le moyen d'un morceau d'étoffe enveloppant la tête. Le peuple se prosternoit la face contre terre devant les chefs sacrés, lorsqu'ils passoient particulièrement avant le tabou. Le roi et les prêtres ne devoient rien toucher, et les personnes à leur service portoient les alimens à leur bouche.

Le tabou étoit imposé par une proclamation que le héraut des prêtres lisoit à haute voix le soir, et qui or-

donnoit que les lumières fussent éteintes, que le chemin de la mer fût cédé au roi, celui de la terre aux dieux, etc. Le peuple étoit généralement préparé, ayant été averti. Le tabou se manifestoit quelquefois par des signes certains appelés *unu unu*, établis sur les places ou les choses tabouées.

Les prohibitions du tabou devoient être rigoureusement observées, et chaque infraction étoit punie de mort, à moins que les délinquans n'eussent des amis puissans parmi les prêtres ou les chefs. Ils étoient ordinairement offerts en sacrifice, pendus ou brûlés vifs.»

L'influence d'une institution aussi despotique ne pouvoit qu'être humiliante pour les femmes et pour le peuple; mais elle étoit généralement respectée. Le coup destructeur qui l'a frappé aux îles Sandwich, va réagir dans toute l'Océanie; il est le signal d'une nouvelle ère.

Nous traduirons dans les *Nouvelles Annales des Voyages* les autres morceaux intéressans de cette relation. Z.

---

*J. Anderson*, *Mission à la côte de Sumatra*, etc. Londres, 1826.

C'est l'aride journal d'un agent commercial, uniquement attentif au débit de ses marchandises, mais cet agent est celui de l'administration de l'île du prince de Galles ou Poulo-Pinang; il est donc probable qu'en explorant minutieusement les ports et les rivières de Sumatra, dans l'année 1823, il avoit pour but de rapporter à ses commettans une relation sur l'extension réelle des établissemens hollandois sur cette côte et sur le degré d'influence qu'ils exercent. L'Angleterre, comme *puissance*, a renoncé à ses possessions de Sumatra, et M. Raffles a été obligé de remettre aux Hollandois l'établissement de Bencoulen;

mais le commerce anglois individuel n'est pas exclu de la partie de la côte orientale ni du royaume d'Achem, situé sur la pointe nord; il est probable que les administrations locales le favoriseront le plus qu'elles pourront.

Quand il arrive à M. Anderson de parler de quelque autre chose que le commerce, les droits et les douanes, il est, ce nous semble, un témoin digne de toute notre attention; son sang froid et son peu de crédulité le mettent au-dessus des illusions qui poursuivent les voyageurs. Nous avons cité un passage sur l'antropophagie des Battas (*Voy.* Mélanges). Nous allons rapporter ce qu'il dit sur le culte des crocodiles ou kaymans.

Un très-grand animal de cette espèce occupoit l'embouchure de la rivière de Baujang et en avoit chassé tous les autres. Les crocodiles qui s'approchoient de sa résidence étoient aussitôt dévorés. Les habitans lui rendoient un culte divin; ils lui apportoient, avec des marques de respect, toute sorte d'alimens. M. Anderson n'osoit passer dans un bateau près de cet animal, mais les indigènes lui crièrent : Passez; notre Dieu est clément. En effet, il se montra à la surface des eaux, regarda gracieusement le bateau, examina quelques nouvelles offrandes et ne donna aucun signe ni de peur ni de colère.

---

## IV.

## NOUVELLES.

*Mort de MM. Pearce et Morrison, voyageurs anglois.*

Il est donc écrit que la terre du Soudan doit engloutir ceux qu'une audacieuse curiosité appelle à en explorer les régions inconnues!

M. Clapperton et ses compagnons, partis de Badagry, ainsi que nous l'avons annoncé, se sont vus assaillis par des fièvres bilieuses intermittentes. Deux d'entre eux ont successivement péri ; la première victime fut le docteur Morrison; la seconde, le capitaine Pearce. Cet officier étoit destiné à se séparer du capitaine Clapperton dès qu'ils auroient passé le Niger et atteint la ville de Saccatou, pour se porter vers le lac Tchad ou vers la ville de Tombouctou, selon les circonstances ou selon les arrangemens que les voyageurs prendroient entre eux. Sa mort, arrivée si prématurément, doit nécessairement laisser l'exploration incomplète.

Ces deux malheurs ont failli être suivis d'un troisième plus grand encore. Le robuste, l'infatigable Clapperton lui-même s'est vu attaqué d'une fièvre, mais dont il s'est bientôt relevé. Il paroît que tous ces accidens ont atteint l'expédition avant qu'elle n'eût fini de traverser le pays de collines et des plaines (peut-être aussi de marais) qui sépare la côte maritime de la région montagneuse, improprement appelée *chaîne de Kong*. Aussitôt que les voyageurs sont parvenus aux montagnes, ils ont respiré un air salubre; ils ont été cinq jours à les traverser, et ont observé l'élévation du sol, d'après le baromètre, à 2,500 pieds; mais est-ce au milieu des montagnes ou à leur terminaison ?

M. Houtson, négociant anglois près la cour de Benin, est résolu de ne pas quitter Clapperton avant qu'il ne l'ait vu traverser le Niger. Il ne doute pas qu'il n'arrive en bonne santé, étant à présent aussi vigoureux qu'un habitant du Soudan.

Au surplus, toutes les indications sur le cours de ce fleuve à travers la contrée de Yarriba, contenues dans les lettres de la côte, sont peu claires et peu concluantes.

---

## *Voyage de M. Rüppell sur les bords de la mer Rouge.*

M. Edouard Rüppell écrit du Caire à M. le baron de Zach, sous la date du 25 décembre 1825, ce qui suit :

« J'ai l'honneur de vous annoncer mon prochain départ du Caire pour la mer Rouge vers le milieu du mois

de janvier. Je visiterai d'abord les ports de Suez, Tor, Dscherme, Mohila, Jambo, etc., et autres points remarquables de la côte. Je noliserai une petite embarcation qui me transportera où bon me semblera. En septembre 1826, avant l'entrée des moussons du sud, je ferai voile pour Moka; je rôderai, pendant l'hiver de 1827, dans les parties méridionales de la mer Rouge.

« Dans l'été de 1827, je parcourrai les régions dans les latitudes de Gedda et de Suakin.

« Je vous envoie ici une autre carte du Kordufan, ayant essentiellement rectifié celle que je vous ai envoyée en 1824 (1). Il y a plusieurs fautes, soit que j'aie mal compris Mehemet-Beg, soit peut-être qu'il se soit mal expliqué lui-même. Par exemple, la distance d'Abuharaz à Onsemie est fausse; c'est d'Ubeit en passant par Abuharaz jusqu'à Onsemie qu'il y a dix-huit heures; car ce dernier endroit n'est éloigné que de quatre heures d'Abuharaz, et presque sur le même méridien. Le lieu le plus occidental du Kordufan à Darfour, sur la route des caravanes, s'appelle *Goos;* il est sept heures à l'ouest d'Onsemie, sous le même parallèle. On n'y trouve point d'eau : elle y est apportée du puits Nedger à dos des chameaux.

« Lorsque j'ai rédigé la carte de Mehemet-Beg en 1824, j'étois dans la persuasion que toutes ces distances avoient été déterminées d'après les marches lentes d'une armée; par conséquent, j'ai supposé que trente-cinq heures équivaloient, selon mon expérience, à un degré de latitude; mais j'ai appris depuis qu'on ne devoit pas évaluer toutes les distances de Mehemet-Beg sur une même échelle. Selon tous mes voyages sur des chameaux, j'ai trouvé que vingt-quatre-heures et demie à vingt-cinq heures de chemin répondoient à un degré de latitude. »

(Les autres corrections ne peuvent être exposées sans le secours de la carte.)

M. Rüppell a encore marqué sur cette carte plusieurs routes des caravanes, la plupart desquelles sont très-fréquentées dans ce moment, c'est-à-dire :

(1) Voyez *Nouvelles Annales des Voyages*, T. XXIV.

De Fakir-Bender par Selima, à travers les Oasis, à Siout ;
De Dangola-Agusa, par Eloa, à Selima ;
De Fareg à Meroe ;
De Wadi-Arab à Mograt ;
De Daran à Berber ;
De Schendi, par Goos-Regiab, à Suakin ;
De Wed-Medina, par Kedauf, à Gondar ;
De Wed-Medina, par le Bahher-Abbiad, à Ubeit ;
D'Ubeit, par Abuharaze, à Darfour ;
D'Ubeit à Dabbe, par Eleoai ;
*Idem*, par Simrie ;
*Idem*, par Gummer ;
De Darfour, par Gummer, à Dongola-Agusa ;
De Dabbe à Kordum.

« Ce dernier chemin, dit-il, dont j'ai parcouru une partie dans mes excursions de chasse, conduit, à ce que m'ont assuré les Arabes, à un endroit nommé *Wadi-Magattem*, où il y a des temples en pierres de taille avec des inscriptions. Cet endroit est tout près du grand puits de Gummer. Je l'ai recommandé à l'attention de M. Linant. »

---

## *Voyage de M. le chevalier Gamba dans la Russie méridionale, et spécialement dans les provinces au-delà du Caucase.*

Nous avons déjà annoncé que M. Gamba, consul de France à Tiflis en Géorgie, méditoit la publication des renseignemens précieux qu'il a recueillis sur l'état actuel des provinces russes au-delà du Caucase, et principalement sur les avantages commerciaux que l'Europe pourroit en tirer. Ce voyageur habile, et rempli de grandes vues, vient de livrer son manuscrit à l'impression.

Cette relation est précédée d'une introduction, dans laquelle, après avoir fait le tableau de l'état du commerce extérieur en Angleterre, M. le chevalier Gamba appelle l'attention sur l'Asie, et présente quelques vues sur les moyens d'augmenter les relations de commerce entre les divers peuples de l'Europe, et de procurer à l'industrie

manufacturière des débouchés en rapport avec l'accroissement de ses produits.

Dans le premier volume, l'auteur, à la suite de l'introduction, décrit le commerce d'Odessa, son voyage de ce port à Sébastopol, à Soukum-Kalé et à Redoute-Kalé; les relations de la Mingrelie avec les divers ports de la mer Noire et de la Méditerranée; le cours du Phase, la route intérieure pour se rendre à Cotays; ses excursions dans les quatre districts de l'Immirette. Il termine par la description de la Colchide sous le rapport historique des antiquités, de l'agriculture, des usages et du caractère des habitans, etc.

Le second volume traite de la route de Mosdoc à Tiflis, de Tiflis à Cotays; il décrit ensuite une excursion dans la Cakethie, parle des relations de Tiflis avec tout l'intérieur de l'Asie, et de l'avantage que présente ce nouveau marché pour le débouché de nos produits manufacturiers.

De Tiflis, l'auteur se rend à Bakou par Élisabeth-Pol et Schoumaki, parle du commerce de la mer Caspienne; de Bakou, il se rend à Kouba, Derbent, Tarki, Kitzlaer et Astracan.

Ainsi, le Voyage de M. le chevalier Gamba fait connoître des contrées sur lesquelles nous n'avons que peu de notions, telles que l'ancienne Colchide et les bords de la mer Caspienne. Il est fait pour déterminer les négocians françois à former des établissemens dans un pays sur lequel ils n'avoient encore aucuns renseignemens.

Ce Voyage (dont M. Trouvé, imprimeur-libraire, est éditeur), formera 2 volumes in-8°; il sera accompagné d'une soixantaine de vues de paysages et de costumes, ainsi que de quatre cartes parmi lesquelles nous appellerons surtout l'attention des connoisseurs sur celle qui représente le système de la navigation du Riou ou Phase. La publication est très-prochaine.

---

Nous avions promis à nos lecteurs la carte de la Nouvelle-Hollande pour ce cahier; mais le désir de la perfectionner nous oblige à en retarder la publication.

---

# RELATION

## D'UNE EXPÉDITION FAITE EN 1823

### A LA SOURCE DE LA RIVIÈRE SAINT-PIERRE, AU LAC OUINNIPIG, AU LAC DES BOIS, etc.

PAR M. E.-H. LONG,

Major au corps des ingénieurs-géographes des États-Unis;

*Rédigée sur ses notes par* M. KEATING.

(Extrait de l'original anglois.)

( SUITE ET FIN; page 179 de ce volume.)

---

LE 10 août, nous nous mîmes en route par eau pour rejoindre M. Long. Nous fûmes trois jours en route. La distance, par cette voie, est de 120 milles. La largeur de la rivière Rouge est égale partout, et en général de 210 pieds; sa profondeur est peu considérable : nous fûmes arrêtés en plusieurs endroits par des amas de vase et des rochers; mais c'étoit la saison des basses eaux; le fond et les bords, hauts de 8 à 22 pieds, sont vaseux : l'écorce de plusieurs arbres, qui étoit raclée par la glace, sembloit indiquer qu'en hiver

l'eau monte au moins à 15 pieds. Notre guide nous dit, mais nous en doutâmes, qu'elle s'élève quelquefois à 40 pieds, et inonde toute la prairie entre Pembina et le fort Douglas, de sorte que l'on y fait passer les canots. Sans admettre ce fait, on peut croire pourtant que souvent la rivière seroit navigable pour les bateaux à vapeur : il n'y a pas de véritables rapides; le courant ordinaire est d'un mille à l'heure. Quelquefois la prairie approche jusqu'au bord de l'eau; mais, en général, les rives sont bordées de bocages qui ont de 150 pieds à un demi-mille de longueur : on trouve près de l'eau des saules, puis des peupliers, et, plus haut, des trembles, des ormes, des chênes, etc.

A peu près à 70 milles de Pembina, nous allâmes voir une source d'eau salée; elle est dans le lit d'un ruisseau appelé *la Rivière saline*. Le ruisseau étoit tari; il y avoit un étang d'eau stagnante qui contenoit à peu près cinq pour cent de sel; la source qui l'alimente doit être considérable. On nous dit qu'après l'avoir exploitée pendant une saison, on l'avoit abandonnée, parce qu'elle étoit la plus foible du pays. La salicorne herbacée croît abondamment tout à l'entour. On y vit une antilope (*Antilope americana*); on ne put la tuer, quoiqu'elle se fût approchée beaucoup, sans montrer la moindre frayeur, d'un de nous, qui, dans ce moment, ne songeoit qu'à ramasser

des insectes. Cet animal est peu commun dans ces cantons. On aperçut quelquefois ses traces, ainsi que celles des élans et des ours, sur les bords de la rivière; les plus rares étoient celles des loups.

Une observation faite, le 13, à trois milles au-dessus du confluent de l'Assiniboïn et de la rivière Rouge, donna 49° 51′ 3″ de latitude.

Au-dessus de cette distance, nous n'avons rencontré qu'une seule maison; plus bas, elles deviennent plus fréquentes. On trouve d'abord le fort Gerry, qui appartient à la compagnie de la baie d'Hudson, puis le fort Douglas, qui est à la colonie; celle-ci compte environ 600 habitans; plusieurs cabanes des Suisses et des Écossois sont très-propres. Quoique le terrain ne soit pas aussi bon que celui de Pembina, la culture y fait chaque jour des progrès sensibles. Il paroît convenir parfaitement au froment, à l'orge, à l'avoine, aux pommes de terre; le bois y est un peu rare; un tanneur est venu s'y établir. Une association s'y est formée pour tirer parti de la laine des bisons, dont on sépare les poils; on en a fait de bon drap qui a été envoyé à Londres, où il s'est bien vendu; on nous montra un chapeau fabriqué dans cette capitale avec la laine du bison substituée au poil de castor.

L'Assiniboïn est une belle rivière qui n'a pas plus de 150 pieds de largeur à son embouchure.

On nous dit que son cours est au moins de 500 milles. Son nom vient de la langue chippeouane, dans laquelle Assin signifie une pierre.

Le plan de colonie de lord Selkirk a été fortement blâmé par quelques personnes, qui l'ont accusé d'avoir voulu, par un exposé inexact, induire en erreur ceux qu'il vouloit engager à se fixer dans son établissement; ce reproche semble injuste; car lord Selkirk a été de bonne foi : son plan a échoué uniquement par suite de démêlés avec la compagnie du nord-ouest.

Un des plus grands inconvéniens que les colons aient eus à supporter a été la rigueur de l'hiver. Dans celui de 1822 à 1823, le thermomètre est descendu à 52° au-dessous de zéro (37° 31-0). Ce froid excessif est compensé par la chaleur de l'été, et la rapidité de la marche de la végétation supplée à la brièveté de la belle saison. La quantité de fruits sauvages que l'on voit dans les environs du fort Douglas nous a fait penser qu'avec un peu de soin on y auroit de bons vergers. Ces fruits sont les pommes, les prunes, le pembina, espèce de groseille, et d'autres du même genre, une entre autres qui a le goût de la fraise.

Nous fûmes retenus plusieurs jours dans ce lieu par les préparatifs de notre voyage par eau; mais ce temps fut employé à des observations aux-

quelles donnoient lieu les objets qui nous entouroient. Il y a ici deux postes : le fort Gerry, et le fort Douglas. Notre camp étoit à 80 pieds au-dessus du niveau de la rivière Rouge, près du fort Gerry, qui est au confluent des deux rivières ; le fort Douglas est un mille plus bas. De vastes prairies, couvertes de bétail, s'étendent autour de l'éminence escarpée sur laquelle nous étions. Le bord des rivières étoit garni de tentes : de temps en temps des canots d'écorce passoient devant nous ; d'autres étoient remplies de jeunes Indiens qui pêchoient le poisson blanc, l'hyodon des naturalistes. Des charretiers canadiens conduisoient leurs voitures en animant leurs chevaux par les cris de *marche donc !* Des groupes d'Indiens et de squâs, avec leurs enfans, étoient assis sur le bord des rivières et ne faisoient rien ; la porte du fort étoit pour ainsi dire assiégée par une troupe de chiens qui jouoient, grondoient ou aboyoient.

Une partie de notre temps étoit employée à écouter le récit des aventures de M. Mackenzie. Il est parent de sir Alexander Mackenzie, qui, le premier, descendit jusqu'à la mer Polaire, le fleuve qui porte son nom à si juste titre, et qui depuis fit aussi un autre voyage par eau jusqu'aux bords du Grand-Océan. M. Mackenzie a consacré vingt-cinq ans de sa vie au commerce des pelleteries avec les Indiens, et a parcouru la plus grande partie de l'Amérique boréale. Il a séjourné pen-

dant un hiver sous le 62$^{eme}$ degré de latitude, sur les bords du fleuve nommé d'après son parent : il a fait partie de la troupe de MM. Hunt, Crooks, Stewart, etc., qui, voyageant pour le compte de M. Astor de New-York, traversa les monts Rocky en 1812, et parvint à l'embouchure de la Colombia, où fut établi le premier poste de la compagnie américaine (1). M. Mackenzie a passé dix ans dans les pays à l'ouest des monts Rocky ; il a suivi, pendant près de 600 milles, les bords de la rivière qui, dans le voyage de Lewis et Clarke, porte le nom de Multnomah, mais qui doit, suivant l'opinion de M. Mackenzie, être désignée par celui de Ouallamot.

Un commerçant, que nous vîmes plus tard au fort William, et qui nous donna également des renseignemens précieux sur les régions peu connues, pense que Ouallamot n'est pas le nom de la rivière, mais que c'est celui d'un saut de quarante pieds qu'elle forme à peu de distance de son confluent avec la Colombia.

La position du fort Gerry fut déterminée, par une suite d'observations, à 49° 53′ 35″ de latitude et 97° 0′ 50″ de longitude.

Il nous est impossible d'exprimer convenablement notre reconnoissance envers M. Mackenzie

(1) On trouve un extrait raisonné de cette expédition dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, T. X, p. 88, et T. XIV, p. 21.

pour les bontés dont il nous a comblés ; il nous fournit de son magasin particulier une augmentation considérable à nos vivres ; enfin, voyant que plusieurs d'entre nous aimoient la lecture, et sachant par expérience qu'un voyage en canot est ennuyeux, à moins qu'on n'ait des livres, il nous offrit et nous força d'accepter plusieurs ouvrages de sa bibliothèque, tels que Milton, Hume, Cowper, etc. ; il fut si pressant, qu'il n'y eut pas moyen de refuser. Quiconque aime la littérature et réfléchit à quelle distance M. Mackenzie se trouvoit de tout magasin de libraire, pourra apprécier l'extrême libéralité qui lui fit donner des livres si précieux.

Le 17 août, notre troupe s'embarqua ; elle fut renforcée d'un interprète chippeoua, d'un pilote et de neuf canotiers, dont cinq étoient Canadiens et quatre métis ou bois brûlé ; nous étions en tout vingt-neuf ; nous nous partageâmes en trois canots, nommés *canots du nord*. Ils avoient trente pieds de longueur, quatre pieds de largeur, et deux pieds et demi de profondeur.

En un jour et demi, nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière Rouge dans le lac Ouinnipig ; elle est à 44 milles au-dessous du confluent de l'Assiniboïn. On rencontre plusieurs rapides plus remarquables par le peu de profondeur de l'eau et la nature rocailleuse du lit de la rivière, que par la vitesse du courant. Au premier rapide, à

12 milles au-dessous du fort, les bords de la rivière deviennent graveleux ; le terrain est léger et peu coloré ; à 28 milles, on vit le calcaire en place ; il est secondaire et horizontal ; c'est probablement le même qui s'étend sous les prairies. On n'y aperçut pas de débris organiques, quoique probablement il en contienne.

On campa la première nuit dans une île, à 35 milles du fort Gerry. Plus haut, nous n'avions rencontré qu'une île ; plus bas, il y en a plusieurs, petites et couvertes de trembles touffus. La rivière Rouge coule dans une vallée, mais dans une simple tranchée qui traverse la prairie : vers son embouchure, le pays devient un marais impénétrable ; elle se jette dans le lac par cinq canaux.

Entre Pembina et le lac Ouinnipig, la rivière Rouge reçoit, à droite, le Reed-Grass et le Musk-Rat ; à gauche, le Swampy, le Plumb, le Gratiats, la Saline, le Muddy, l'Assiniboïn et le Death.

Le Reed-Gross, en chippeoua Pekvionusk, a sa source à deux lieues du lac des Bois : l'espace intermédiaire est marécageux ; on y fait passer les canots. Un de nos Canadiens nous dit qu'il reviendroit par-là, et qu'en trois jours il pouvoit parcourir l'espace compris entre la source de cette rivière et son embouchure, où elle est large de 60 pieds.

Le Musk-Rat ou Ouasuchkouatapé en a 36.

Le Swampy ou Petopek, et le Plumb ou Pekasun, ne sont que des ruisseaux; en ce moment, ils étoient taris : le Gratiats ou Kaomenakaché, la Saline, dont il a déjà été question, le Muddy ou Ouanogomo, ne sont pas plus considérables.

L'Onepové-Sipi ou Death-River (rivière des Morts) a reçu ce nom lugubre de la destruction de deux cent cinquante loges de Chippeouas, saccagés par les Dacotas il y a quarante ans.

Le lac Ouinnipig a été appelé ainsi de la couleur bourbeuse de ses eaux (*Oué*, bourbeux, *nipi*, eau, en chippeouan). Ses rives sont marécageuses au sud et au sud-ouest; au nord-est, elles s'élèvent en larges coteaux qui n'ont pas une hauteur considérable, où croissent épars des pins blancs et noirs, des sapins du Canada, des genevriers, des tacamahac ou mélèzes américains, des cèdres rouges, des bouleaux blancs et des peupliers qui ressemblent beaucoup au baumier. Les arbrisseaux sont la rose, la pembina et l'osakouahkomina, dont le fruit est nommé *poire* par les François : c'est un *mespilus*.

L'Ouinnipig a 270 milles de longueur sur 80 à 15 de largeur : sa direction principale est du sud-sud-est au nord-nord-ouest; ses bords sont très-dentelés; nous les avons longés près de son extrémité sud-est dans une étendue de 35 milles. Après avoir parcouru 18 milles, nous descendîmes sur une plage pierreuse, derrière laquelle

on nous dit que régnoit le grand marais, et qui étoit couverte de cailloux calcaires et siénitiques de toutes les dimensions. A l'ouest, on n'apercevoit qu'une immense nappe d'eau.

Il paroît que le lac Ouinnipig est le même que les voyageurs appeloient jadis *Lac des Assinipoils*. La Hontan et Charlevoix le désignent par ce nom; Carver emploie la dénomination moderne. Peu de lacs reçoivent autant et de si grandes rivières, par le moyen desquelles on communique directement avec plusieurs points de la mer d'Hudson à l'est et du Grand-Océan à l'ouest : une observation de latitude, prise sur la plage où nous étions, donna 50° 41′ 3″.

Le 19 août, nous atteignîmes une presqu'île située à l'entrée de le baie où la rivière d'Ouinnipig a son embouchure : cette péninsule étoit en ce moment inondée et formoit une île, nommée *Ile de l'Elan*. Ordinairement, il y a ici deux portages pour éviter de faire le tour de cette pointe de terre : un vent frais du nord-ouest permit de franchir l'isthme en canot; ensuite nous fîmes route à l'est.

Ce fut là le point le plus éloigné où nous parvînmes dans notre voyage; nous y atteignîmes en cent douze jours, pendant lesquels nous avions parcouru près de 2,100 milles sans aucun accident et avec peu de difficulté. Là, nous quittâmes la route suivie ordinairement par les

canots de la compagnie de la baie d'Hudson pour prendre celle que tenoient ceux de la compagnie du nord-ouest. La troupe qui porte les pelleteries du fort Douglas au comptoir d'York, l'ancien fort Bourbon des François, passe à l'ouest de l'île de l'Elan; elle fait le trajet en quinze à vingt jours : pour le retour, il lui en faut trente à trente-cinq, parce que l'on remonte les rivières. Les navires de la compagnie partent ensemble d'Angleterre vers la fin de juin, arrivent au comptoir d'York vers le milieu d'août, puis retournent en Europe, avec les pelleteries apportées, au printemps. La troupe ou brigade n'attend pas leur arrivée; elle emporte et distribue dans les différens postes les marchandises dont ils étoient chargés l'année précédente; de sorte qu'il y a toujours au comptoir des approvisionnemens pour un an d'avance.

A l'embouchure de l'Ouinnipig dans le lac, nous observâmes que l'eau étoit limpide et transparente, changement qui fut bientôt expliqué quand nous vîmes des rochers de siénite en place et quand nos guides nous dirent qu'on en rencontroit de semblables tout le long de la rivière. Un mille plus loin, nous étions au fort Alexandre; par conséquent, la jonction des roches doit être vers 50° 45′ de latitude nord et 96° 30′ de longitude ouest. D'après les renseignemens que nous avons recueillis, il est probable que toute la rive

occidentale du lac Ouinnipig est composée de formations primitives, tandis que l'orientale l'est de secondaires, et vraisemblablement de roches calcaires. Voilà pourquoi les prairies sont limitées à l'est par ce lac, tandis qu'elles s'avancent au nord jusqu'à la Saskatchaouan, et à une distance considérable le long de cette rivière. Il ne nous paroît nullement invraisemblable que la cavité occupée par ce lac a été occasionnée par la décomposition facile des couches au point de jonction des deux formations. Nulle part peut-être, sur la surface du globe, la différence dans le caractère géologique du pays n'est accompagnée d'une diversité plus frappante dans l'aspect de la superficie du terrain. Nous remarquons ici que, partout où règne la roche primitive, le pays est rempli de lacs, de marais, de petites rivières coupées de sauts et de rapides, comme on le voit dans toute la contrée qui s'étend du lac Ouinnipig au lac Supérieur, et qui se prolonge presque jusqu'au saut Saint-Antoine du Mississipi, tandis que les terrains secondaires sont couverts de prairies. La route que nous avons tenue doit avoir été très-voisine de la limite orientale de la contrée secondaire ou des prairies; car tous les affluens de gauche ou orientaux du Saint-Pierre nous furent représentés comme sortant de petits lacs et d'étangs. Il seroit intéressant de constater si la réunion de petits lacs nommés *Lacs du Diable*, etc.,

situés entre les deux coteaux des prairies, n'est pas occasionnée par l'apparition des terrains primitifs dans ce lieu.

Le fort Alexandre, nommé ordinairement *Fort du Bas de la Rivière*, étoit un des postes les plus importans de la compagnie du nord-ouest: sa position étoit bien choisie comme point de distribution; maintenant, c'est bien peu de chose. Nous y restâmes un jour pour radouber un de nos canots qui faisoit eau. Ce poste étant entouré de marais, nous ne pûmes pousser nos promenades bien loin; il est situé par 50° 36′ 30″ de latitude. Nous y vîmes un bison mâle et une femelle, avec leur petit, qui étoient mêlés avec des bœufs ordinaires: ces animaux, encore jeunes, étoient si apprivoisés, qu'ils venoient lécher du sel même dans la main des étrangers; ils étoient fort grands, comparés avec un taureau d'Europe. Le mâle, âgé seulement de trois ans, avoit soixante-quatre pouces de haut, en y comprenant sa bosse. On nous dit que la femelle, avant de mettre bas, étoit allée à plusieurs milles de distance dans les bois; elle y resta quelque temps. Quand on trouva le petit, il étoit très-farouche; mais, lorsque nous le vîmes, il étoit aussi doux qu'un veau domestique.

Une question, souvent discutée par les voyageurs, est celle d'une prétendue crue périodique dans les lacs: sans nous proposer d'y prendre

part, nous dirons que nous avons observé au fort Alexandre un phénomène qui, plus d'une fois, aura été pris mal à propos pour un effet de la marée. En arrivant, nous dressâmes nos tentes sur une pointe qui s'avançoit dans la rivière, et qui s'élevoit à deux pieds au-dessus du niveau de l'eau. L'après midi, un vent très-fort souffla ; et, comme il venoit du lac, il amoncela tellement les eaux dans la baie, qu'elles inondèrent la pointe ; il fallut camper ailleurs ; le lendemain matin, elles étoient descendues à leur premier niveau. Si nous avions ignoré la cause accidentelle qui produisit cette crue locale, nous aurions pu la prendre pour l'effet d'une marée régulière ou périodique, à laquelle elle ressembloit beaucoup.

Nous mangeâmes, chez M. Bell, surintendant du fort, d'un poisson excellent que l'on nomme ici *esturgeon*, mais qui ne ressemble pas à celui de nos eaux : c'est la nourriture principale des personnes qui demeurent dans les contrées voisines du lac Ouinnipig. M. Bell nous servit aussi de la langue et de la cuisse de bison salées ; cette viande étoit bien meilleure que celle que l'on fait sécher : nous demandâmes pourquoi le sel, étant si commun dans les prairies, on ne préféroit pas ce procédé à l'autre, car il ne seroit ni beaucoup plus dispendieux ni plus difficile. On nous répondit que ce sel ne conservoit pas la viande aussi

bien que celui que l'on apportoit d'Europe, et que ce dernier avoit été employé pour préparer la chair dont nous avions goûté. Il est possible que le sel des prairies contienne des saletés qui le rendent peu propre à conserver la viande, à moins d'avoir été purifié.

Le 20, après midi, on s'embarqua; un vent favorable nous permit de remonter la rivière à la voile. A six milles de distance, nous entrâmes dans l'Ouinnipig, qui est une belle rivière: sa largeur, quoique considérable, varie beaucoup; comme elle traverse des terrains primitifs, elle y a creusé des bassins de dimensions irrégulières réunis par des canaux resserrés, dans lesquels elle roule son gros volume d'eau avec une rapidité inconcevable.

Nous rencontrâmes plusieurs sauts et rapides; il fallut avoir recours aux décharges et portages. Quand l'obstacle force une partie seulement des hommes à sortir du canot avec une quantité quelconque de marchandises, tandis que les autres continuent de le conduire à l'aviron ou le font avancer par-dessus les rapides en le touant, c'est une décharge. Aux portages, tout le monde est obligé de mettre pied à terre, et l'on transporte les marchandises et les canots à un autre point où on les charge de nouveau et où l'on se rembarque. Nous avons compté soixante-douze haltes semblables entre le lac Ouinnipig et le lac Supérieur; le plus

court trajet avoit seulement quinze pieds, et le plus long jusqu'à quatre milles d'étendue. En descendant la rivière, plusieurs endroits sont regardés comme des décharges qui, en la remontant, sont des portages. Les diverses opérations que ceux-ci exigent s'exécutent avec une promptitude que nous eûmes quelquefois occasion de regretter; car les bateliers jetoient notre bagage avec aussi peu de précaution que si c'eussent été des ballots de fourrure.

Le 20, au soir, le temps fut si beau, que l'on put déterminer, par observation, la position de notre camp au-dessus du portage au Chêne : il étoit sous 50° 31′ 30″ de latitude nord et 95° 55′ de longitude ouest.

Les rives de l'Ouinnipig sont très-pittoresques; le volume immense de ses eaux, la rapidité extrême de son cours, la variété d'aspects que présentent les cascades et les sauts, et le caractère sauvage des rochers qui occasionnent ces chutes, et qui, par leurs teintes sombres, leurs traits immobiles et immuables, contrastent avec l'éclat et la mobilité perpétuelle de la nappe d'eau, passant d'une surface douce et unie à une cataracte écumeuse et bruyante, produisent un spectacle que l'imagination la plus brillante ne sauroit inventer.

Les roches de l'Ouinnipig offrent des apparences diverses : tantôt c'est le gneiss et le mica-

schiste, tantôt du granite de couleur foncée ou de la siénite rougeâtre : ces dernières étant remplies de veines de feldspath, déploient sur une échelle gigantesque cet aspect rayé si magnifique qui a donné à plusieurs des marbres d'Italie leur célébrité bien méritée. Ces rochers, déjà si remarquables, sont parsemés de petits arbres qui, peu nombreux, ajoutent à la beauté du paysage. Un des caractères les plus imposans de ce saut est le fracas prodigieux qu'il produit, et qui, relativement à son volume, surpasse celui des sauts du Niagara, de Montmorency, de Schaffhouse, de Saint-Antoine, du Cohoes et des autres que nous avions vus. La nuit que nous avons passée ici a été une des plus intéressantes de l'expédition; nos tentes étoient placées de manière que nous avions en face de nous la chute, dont l'effet ravissant étoit augmenté par la lumière de la lune.

Le lendemain, 21 août, nous atteignîmes un élargissement de la rivière qui forme le lac du Bonnet, long de 15 milles et large de 1,800 pieds à 4 milles. Sa surface, unie et tranquille, permit à nos bateliers d'y faire naviguer nos canots sans efforts, car ils n'étoient pas contrariés par le vent. A un des portages qui le précèdent, nous observâmes de petits cristaux noirs, probablement de tourmaline, qui traversoient la roche; à une autre, une belle argile blanche où l'on distinguoit

des fragmens de feldspath lamelleux : c'étoit évidemment du kaolin ; il paroissoit très-abondant.

Pendant que nous étions campés à l'extrémité supérieure du lac du Bonnet, plusieurs familles d'Indiens vinrent nous rendre visite ; elles arrivoient dans des canots d'écorce fort petits, mais très-propres.

Le 22, on arriva aux rapides du lac du Bonnet, que l'on peut placer parmi les points les plus pittoresques du cours de l'Ouinnipig. Le mélange du feuillage argenté des peupliers et du feuillage sombre des sapins rehausse l'agrément de la perspective dans cet endroit. Le poisson est très-commun ; c'étoit principalement du saumon, du brochet, des esturgeons ; on le voyoit fréquemquemment sauter hors de l'eau : des aigles et des éperviers planent sans cesse au-dessus de ces lieux, et guettent leur proie qu'ils saisissent sans beaucoup de peine ; car souvent les poissons, poussés par la force invincible du courant contre les rochers, sont tellement blessés, qu'ils ne peuvent échapper à leurs ennemis.

Nous vîmes aussi des Indiens qui pêchoient dans leurs canots. Des cabanes d'écorce, blanches de vétusté, formoient comme des taches qui ressortoient sur le fond brun du tableau. Le soir, quelques-uns des Chippeouas qui les habitoient vinrent pour échanger avec nous de la folle-avoine contre des munitions. Informés de notre visite à

Pembina, ils s'étoient préparés à nous bien recevoir. Dans le courant de la journée, nous avions aperçu une tête d'ours suspendue près de la porte d'une cabane; on nous dit que c'étoit une sorte de trophée. Quoique l'animal n'eût été tué que la veille, il avoit été tout mangé, la chair fraîche étant une chose dont les habitans des bords de cette rivière ont rarement occasion de se régaler. Le pays est trop humide pour les cerfs; rarement les élans s'avancent autant vers le sud; les castors sont devenus rares, et l'absence de prairies empêche les bisons de venir jusque-là. Le principal moyen de subsistance de ces Indiens, et peut-être de la plupart des Chippeouas, est le poisson et la folle-avoine, dont ils récoltent une grande quantité dans les nombreux lacs et marais de leur pays.

A mesure que nous avancions, l'Ouinnipig perdoit entièrement le caractère ordinaire d'un fleuve; ce n'étoit plus, en quelque sorte, qu'une suite de lacs qui avoient de 300 pieds à 4 milles de diamètre, et qu'entouroit une rive rocailleuse dentelée par la corrosion des eaux. Une différence de niveau de plusieurs pieds séparoit ces lacs et donnoit naissance à des rapides. Dans un endroit, la longueur du portage n'étoit que de 45 pieds, et la chute de l'eau étoit haute de six pieds. Ces lacs renfermoient des îles nombreuses, toutes reposent sur des bases de rochers.

La navigation de l'Ouinnipig est souvent

accompagnée d'accidens funestes. La quantité de croix de bois que nous vîmes à quelques-uns de ces rapides indique les dangers de leur navigation. Les accidens sont généralement causés par la rupture de la corde qui sert à touer les canots. Alors la seule chance de salut des hommes embarqués, s'ils ne sont pas trop près des rapides, est de se jeter à l'eau et de tâcher d'atteindre à la nage un des endroits où le courant forme un remous, et qui, heureusement, sont très-nombreux.

Le 23, nous passâmes six portages et une décharge; nous parcourûmes 32 milles; dans les vingt premières, la chute de la rivière doit n'avoir pas été au moins de 150 pieds.

A un saut qui est un peu au-dessus de celui de la petite pointe du bois, nous observâmes, dans l'aspect de la rivière, un grand changement qui provenoit visiblement d'une différence dans la roche. Le granite et la siénite étoient remplacés par un schiste qui varioit du mica-schiste ou schiste argileux; sa stratification est très-distincte; ses couches sont presque verticales. En plusieurs endroits, on peut observer sa jonction avec le granite; le schiste étoit superposé.

Les coteaux que nous avions aperçus au-dessus du lac du Bonnet cessèrent au point où le schiste se montra; en même temps l'Ouinnipig s'élargit considérablement; dans quelques en-

droits, elle a plusieurs milles d'étendue d'un bord à l'autre ; elle renferme un grand nombre d'îles, toutes rocailleuses ; la roche est bleue, foncée ou noire, couleur qu'elle donne à l'eau. La rivière n'est pas profonde ; elle a de la vitesse, notamment près des îles ; mais il n'y a pas de rapides : les îles, presque innombrables, sont en général petites et à peu près carrées ; elles ont leurs bords perpendiculaires, et sont la plupart élevées de dix à vingt pieds au-dessus de la surface de l'eau ; elles sont couvertes d'arbres presque tous peu hauts : ce sont des sapins, des genevriers, des peupliers ; le bouleau blanc devient plus commun, les broussailles sont très-touffues. Le terrain paroissoit beaucoup meilleur que dans la région du granite. Dans quelques endroits, le roc paroissoit couvert d'une incrustation ferrugineuse produite probablement par la décomposition des nombreuses pyrites ferrugineuses qu'il contient.

Le 24 août, au bout d'une distance de quinze milles, le granite reparut ; bientôt il devint une siénite très-décidée. Rien de plus sauvage et de plus inhabitable que le pays où nous entrions : la siénite s'élève en masses confuses, arrondies à leur sommet et tapissées de mousse ; on n'y voit que quelques pins clair-semés. Ni les hommes ni les bêtes ne trouveroient dans ces cantons des moyens de subsister.

Nous n'avons pas fait mention des affluens de l'Ouinnipig, parce que nous ne les considérons que comme l'issue de petits lacs situés près de notre route. Le récit des personnes qui connoissent ce pays pour l'avoir parcouru, et ce que nos propres observations nous en ont appris, nous portent à le considérer comme un lac immense parsemé d'innombrables îles rocailleuses et stériles qui, probablement à une époque comparativement récente, étoient encore couvertes d'eau. Elle étoit maintenue à un niveau bien supérieur à celui d'aujourd'hui par des barrières que nous n'entreprendrons pas de rechercher; elle les a brisées, et le pays a été séché dans une vaste étendue.

Cette opération de la nature continue-t-elle encore? C'est matière à conjecture; mais rien ne rend impossible ni même improbable l'opinion affirmative. Il nous paroît également probable que, dans un temps, le Mississipi fut un des grands canaux par lesquels les eaux s'écoulèrent, et que les blocs innombrables qui sont épars dans sa vallée, et qui sont analogues aux roches que nous avons observées en place le long de l'Ouinnipig et ailleurs, furent emportés par une des grandes convulsions dont nous parlons.

La plupart des rivières que les guides décrivent comme des affluens de l'Ouinnipig ne sont réellement, comme on le reconnoît en prenant des informations plus exactes, que des bras de cette

rivière qui s'en détachent et coulent jusqu'à une distance de 20 à 30 milles, puis se réunissent de nouveau au courant principal ; ou, ce qui est encore plus probable, ce sont des portions du système général des lacs qui couvrent tout le pays. L'un de ces bras est nommé *la Rivière angloise*, parce que les voyageurs de la compagnie de la baie d'Hudson l'ont remontée jusqu'à sa source, qui communique avec celle de l'Albany ; elle offre une communication directe entre le lac Ouinnipig et le comptoir d'Albany sur la baie de James de la mer d'Hudson.

Le 24, nos bateliers éprouvèrent un grand plaisir à la rencontre d'un canot de Montréal. Il s'y trouvoit un Anglois, parti de Londres avec des dépêches le 23 mai précédent, et qui ainsi avoit, dans l'espace de trois mois, passé de l'extrême civilisation à un des pays les plus déserts et les plus sauvages du globe. Nous étions respectivement trop pressés pour avoir une longue conversation.

Le 25, nous atteignîmes le point où commence l'Ouinnipig ; c'est au-dessous du portage du Rat ; l'ayant franchi, nous vînmes camper sur le bord du lac des Bois. On fait le portage pour éviter un saut par lequel celui-ci communique avec l'Ouinnipig, et que nous ne vîmes point.

Ce portage du Rat est à peu près à 10 milles de l'extrémité nord-ouest du lac des Bois, dont l'élévation au-dessus du point où nous quittâmes

l'Ouinnipig est d'une douzaine de pieds. La latitude du portage a été déterminée à 49° 44′ 22″. Avant d'y arriver, nous reconnûmes que la roche schisteuse reparoissoit de nouveau : l'inclinaison des couches étoit presque verticale. La présence de cette roche produisit le même effet que nous avions observé sur l'Ouinnipig ; la nappe d'eau prend une largeur très-considérable, et renferme une quantité innombrable d'îles, circonstance à laquelle ce lac doit son aspect pittoresque et son nom, toutes ces îles étant bien boisées. Il y en a peu de grandes; elles sont rocailleuses et nues jusqu'à une certaine hauteur, qui indique celle à laquelle les eaux montent quelquefois.

On nous a dit que le lac des Bois a près de 300 milles de circonférence ; ses bords sont découpés en baies nombreuses dans lesquelles on récolte annuellement une quantité immense de folle-avoine. Nous le traversâmes en deux jours, dans une direction presque diagonale. Au point où il reçoit la rivière de la Pluie, il y a une île sablonneuse formée probablement par les sables que cette rivière charrie ; elle forme là une barre d'autant plus remarquable que c'étoit la première que nous rencontrions depuis que nous étions entrés dans l'Ouinnipig.

Les Indiens, toujours attentifs aux traits caractéristiques d'un pays, ont nommé ce lac Pekouaonga Osgaagon (le lac de l'île sablonneuse),

car les vents, en accumulant les sables sur cette barre, y ont formé des monticules. Quelquefois aussi ils donnent au lac le nom de Metekoka Osagaagan (lac des Bois); mais on suppose que c'est une dénomination moderne traduite de celle qui est en usage parmi les voyageurs françois.

Nous parcourûmes sur le lac une distance de 88 milles, qui est probablement son plus grand diamètre. La position de l'île sablonneuse fut déterminée a 49° 36′ 42″ N., et celle de l'embouchure de la rivière de la pluie à 48° 53′ 41″, et sa longitude à 94° 21′ 15″ O.

Nous ne vîmes pas vingt Indiens sur le lac des Bois : dans cette saison ils sont dispersés. Nous observâmes dans une île un tombeau assez récent, surmonté d'une perche.

Le 28, nous entrâmes dans la rivière du lac de la Pluie. Le 31 nous parvînmes au point où elle sort du lac de même nom; la longueur du cours de cette rivière est à peu près de 100 milles; sa largeur à son embouchure est environ de 1,200 pieds; elle se rétrécit en remontant; sa largeur moyenne est de 900 pieds; elle coule avec une rapidité uniforme; la navigation y éprouve peu d'interruption; dans deux endroits seulement on est obligé d'alléger les canots. Ses rives, à son embouchure, sont basses et marécageuses; ensuite elles s'élèvent un peu, mais elles ne présentent qu'un petit nombre de coteaux; en plu-

sieurs endroits son lit est pierreux. L'aspect du pays, qui devenoit plus riant, nous fit supposer que nous allions rencontrer du calcaire ; nous ne vîmes pourtant aucune roche de cette formation le long de la rivière ; mais la stratification horizontale des précipices que nous aperçûmes à quelque distance, nous fit conjecturer qu'ils lui appartenoient. Les rochers de la rivière sont rarement en place ; ceux que nous vîmes étoient principalement de mica-schiste, et quelquefois de siénite.

Le pays est beaucoup plus sec ; il y a de belles prairies ; l'herbe est d'un vert plus vif et plus agréable , la végétation plus vigoureuse que dans la contrée que l'on vient de parcourir. On rencontre l'érable blanc ; le bouleau acquiert une dimension considérable ; le peuplier est très-commun.

Parmi les animaux qui fréquentent ces cantons , on peut nommer l'ours , la loutre , le volverenne, le carcajou, le moose, l'écureuil, le loup, la belette, le castor , le rat musqué, le renard, etc.; le martinet et le martin-pêcheur sont les oiseaux les plus nombreux ; le poisson le plus abondant est l'esturgeon.

Nous avions vu , le long de l'Ouinnipig, des myriades d'éphémères ; ces mêmes insectes se montrèrent de nouveau sur la rivière de la Pluie, et en si grande quantité, vers le coucher du soleil,

qu'ils faisoient l'effet de la neige poussée par une tempête. Au bout de quelque temps, le vent les chassa dans une vallée voisine, où ils formèrent des nuées dont la blancheur étoit rehaussée par la verdure sombre des forêts. Le lendemain matin, leurs cadavres flottoient sur la rivière. Le soir, un nouvel essaim parut, et son sort fut semblable à celui du premier.

Les mosquites, qui nous avoient abandonnés depuis quelque temps, revinrent aussi ; la température chaude et humide contribuoit beaucoup à en augmenter le nombre. Quoique le temps ait été très-pluvieux pendant notre navigation sur cette rivière et sur le lac dont elle sort, nous n'avons cependant pu découvrir si le climat y est plus humide que dans d'autres endroits ; leurs noms peuvent donc leur avoir été donnés à cause d'une pluie accidentelle qui sera tombée pendant que les voyageurs qui y vinrent les premiers y passèrent. Peut-être aussi ces noms dérivent-ils de la couleur des eaux, qui ressemblent beaucoup à l'eau de pluie, et qui n'ont pas la limpidité de celles de l'Ouinnipig.

La rivière de la Pluie n'a pas beaucoup d'affluens ; il suffit de nommer la rivière des Rapides, la rivière des Pins, la rivière Noire, la grande et la petite Fourche.

La première tire son nom des beaux rapides qui sont immédiatement au-dessus de son embou-

chure; on dit qu'elle prend sa source dans des lacs et des marais; la longueur de son cours est de 80 milles; c'est un affluent de gauche;

La rivière des Pins en est un de droite; elle a 90 pieds de largeur à son embouchure. La rivière Noire est petite et arrive au côté opposé.

Il en est de même de la grande Fourche qui est l'affluent le plus considérable, et dont le volume d'eau à son embouchure est plus gros que celui de la rivière de la Pluie. Elle sort du petit lac Ouinnipig, voisin du lac Rouge. Un des agens de la compagnie américaine nous dit que son cours est de 100 lieues, qu'elle est très-rapide, et peu profonde; elle a deux courts portages; elle traverse le Sachâgan, petit lac d'où, après un long portage, on arrive au Petit lac qui débouche par un canal long d'un demi-mille dans le petit Ouinnipig. On peut, en huit ou neuf jours, remonter à cette distance dans des canots chargés. La compagnie américaine a fait le commerce entre le lac de la Pluie et le fond du lac Supérieur par l'intermédiaire de la grande Fourche de la rivière de la Pluie, du petit lac Ouinnipig, du Mississipi, du lac de Sable, de la Savannah et de la rivière Saint-Louis.

La petite Fourche, dont l'embouchure est au-dessus de celle de la grande Fourche, est large, mais peu importante, parce qu'elle ne se prolonge pas beaucoup dans l'intérieur du pays, et

qu'elle ne fournit aucun moyen de communication avec d'autres rivières ou des lacs.

Nous vîmes peu d'îles dans la rivière de la Pluie; toutes étoient petites. Nous aperçûmes, en différens endroits, des pieux placés par les commissaires des frontières, pour déterminer la largeur de la rivière dont la ligne de limite suit le cours qu'elle partage en deux.

Durant cette partie de notre voyage, nos provisions ne furent pas aussi bonnes qu'auparavant. Jusqu'au lac Travers, nous avions principalement vécu de porc salé que nous apportions avec nous, et du biscuit que l'on avoit préparé au fort Saint-Antoine pour notre troupe. Du lac Travers à Pembina, nous eûmes du bison frais et aussi de la viande sèche. Mais, après notre départ du fort Douglas, nous n'eûmes à manger que de cette dernière et du pemmican que nous avions acheté. Ces alimens n'avoient pas été préparés avec assez de soin; une grande quantité se trouva gâtée : d'ailleurs il en falloit beaucoup pour assouvir l'appétit de nos Canadiens; ainsi nous fûmes bientôt à court. Les provisions particulières de thé, de sucre, etc. des officiers et des savans étoient presque épuisées; il falloit en user avec parcimonie. Nous eûmes donc recours à plusieurs plantes sauvages dont on fit des infusions pour les substituer au thé. Quelques personnes les trouvèrent bonnes, la plupart n'en jugèrent pas de même. On employa princi-

palement le *ledum latifolium*, le *stachys anisatus* et le *gaultheria procumbens*.

Informés qu'à la rive droite de la rivière de la Pluie il y avoit deux postes appartenant à la compagnie de la baie d'Hudson, et, à la rive gauche, un à la compagnie américaine, nous allâmes à ce dernier ; mais on y étoit mal pourvu de vivres et de choses dont nous avions besoin pour réparer nos canots; ainsi, malgré la bonne réception du surintendant, nous prîmes le parti d'aborder à la rive opposée où nous fûmes accueillis avec la même hospitalité qu'aux autres comptoirs anglois. Nous y restâmes deux jours, car nos canots avoient beaucoup souffert dans le trajet des rapides de l'Ouinnipig.

Il y a, au fort du lac de la Pluie, une belle chute d'eau qui ne le cède qu'à un petit nombre de celles de l'Ouinnipig. Toutes les eaux de ce lac se déchargent dans la rivière par ce saut dont la hauteur est de 25 pieds. La roche est de la siénite ; les arbres qui croissent principalement autour du lac, sont les pins et les sapins ; le terrain est léger, mais près du fort il est excellent ; on y cultive du froment, du maïs, des pommes de terre, différentes plantes potagères et légumineuses, ainsi que des melons ; la fraise sauvage paroît y être plus commune que partout ailleurs. Nos soldats y pêchèrent des saumons et des brochets qui abondent autour du saut et sont très-bons. On trouve ici la tortue

géographique. On voit près du fort des restes de digues de castors.

Nous parcourûmes près de 50 milles sur le lac de la Pluie dans la direction de l'est. Il ressemble au lac des Bois : il est de même parsemé d'un grand nombre d'îles, toutes rocailleuses ; la roche est un mica-schiste dont les couches sont presque verticales ; on remarque qu'elles se décomposent constamment et rapidement, de sorte que, suivant toutes les probabilités, l'aspect du lac, et la forme, ainsi que la dimension des îles, doivent, par la suite des temps, subir des changemens notables.

Les voyageurs passent du lac de la Pluie dans plusieurs petites rivières ou canaux étroits que des portages séparent. Ils distinguent, entre autres, celles du nouveau portage, de la Croix, la Maligne, etc., et, parmi les lacs, le Vermillon, le Namakan, ou lac de l'Esturgeon, le lac de la Croix, etc. Sans doute, le niveau des eaux change beaucoup, même sur ce plateau élevé, car les routes suivies par les canots varient fréquemment. On nous a dit que celle que nous tenons actuellement est quelquefois tellement séchée, que l'on a un portage facile d'un mille dans le lit d'une rivière qui, en ce moment, contient assez d'eau pour que nos canots y flottent, quoique pesamment chargés. Ces routes différant de longueurs, on choisit les plus aisées et les plus courtes, quand le niveau des eaux permet de les parcourir.

En avançant, nous avons trouvé le pays plus coupé; les coteaux étoient plus haut, les îles acquéroient une élévation plus considérable; tout indiquoit une ligne de faîtes qui partage les eaux.

En quelques jours, nous sommes arrivés au portage de la Prairie dont une extrémité communique avec les eaux du lac Ouinnipig; tandis qu'à l'autre, les eaux coulent vers le lac Supérieur. C'étoit le point que depuis si long-temps nous désirions considérer. Les difficultés que nous avions rencontrées dans les derniers jours étoient augmentées par le mauvais temps; le pays devenoit de plus en plus affreux, sans être plus pittoresque.

Toutefois, le 6 septembre, nous contemplâmes avec plaisir les eaux tranquilles de la Rivière profonde, elle coule dans un lit étroit et extrêmement sinueux qui traverse un terrain d'alluvion; ses rives sont ombragées d'arbres touffus qui répandent une teinte sombre sur son canal. Nous n'y aperçûmes pas une seule créature vivante.

Au-delà, on trouva un petit lac, on campa sur les bords de son extrémité supérieure. L'air étoit embaumé des émanations du sorgo parfumé (*holcus odoratus*). Le froid qui, depuis plusieurs jours, augmentoit graduellement, devint désagréable; les rosées étoient toujours très-fortes : le 7, on vit de la glace près de notre camp.

Le portage des François, que nous franchîmes ce jour-là, fut très-difficile : il avoit deux milles

et un quart de long, et passoit dans un terrain si marécageux, que nous eûmes de la peine à nous en tirer. Vers le plateau de partage, les portages deviennent plus longs et plus malaisés. Ils étoient bien entretenus quand les agens de la compagnie du nord-ouest prenoient cette route : aujourd'hui, c'est bien différent; elle est peu fréquentée et pire qu'autrefois.

Le 6, nous avions navigué dans le lac Doré; au-delà, nous entrâmes dans celui des Mille-Iles, puis dans l'Ouandigo ou lac des Cannibales, ainsi nommé de ce que des Indiens Ochekka-mega-Ouenenevak, ou des Monts de partage, s'y dévorèrent les uns les autres. Comme ils habitent un pays extrêmement stérile, ils sont souvent réduits à cette horrible nécessité.

Les rochers étoient de mica-schiste; on rencontra aussi du granite dont le mica étoit d'un blanc argenté, le quartz transparent et incolore, et le feldspath semblable à de l'adulaire. Près de la ligne de faîtes, plusieurs portages étoient très-marécageux.

Quoique le pays soit montueux près du plateau de partage, toutefois le point le plus haut entre les eaux du lac Ouinnipig et celles du lac Supérieur n'est pas à plus de 150 pieds au-dessus de l'un ou de l'autre des deux lacs dans lesquels ces eaux sont supposées prendre leurs sources. Nous pensons que le pays est incliné vers le lac Supé-

rieur, parce que l'eau, à l'extrémité nord-est du portage de la Prairie, formant le point de partage, est moins élevée que celle de l'extrémité sud-est. La longueur de ce portage est d'un peu plus de deux milles et demi. On nous a dit qu'en cet endroit il y a une communication par eau entre les deux rivières; mais nous ne croyons pas cette assertion fondée. Le lac de l'Eau-Froide est l'eau la plus élevée que nous ayons vue de celles qui se versent dans le lac Supérieur; c'est un bassin long de 450 pieds et large de 60 : son nom est très-bien approprié à la température de ses eaux, qui est beaucoup plus basse que celle des lacs et des rivières qui l'avoisinent. Il est alimenté par une source qui sort du flanc d'un coteau, et qui n'est éloignée du lac que de 600 pieds; elle est fort belle : le thermomètre n'y marquoit que 41° (4°); plongé dans le lac, il monta d'un degré. En ce moment, la température de l'atmosphère étoit de 63° (13° 76). Bien que nous n'ayons pas vu de rocher en place autour de la source, nous ne doutons pas que tout le pays ne soit granitique.

Ce fut le 10 septembre, dans la matinée, que nous parvînmes au lac de l'Eau-Froide; alors nous commençâmes à descendre les rivières qui se jettent dans le lac Supérieur, près du fort William. Le 13, nous arrivâmes à ce poste, après avoir passé dans le lac de l'Eau-Froide, le lac Vaseux, le lac du Poisson-Blanc, la rivière de la Queue-

du Chat, la rivière et le lac du Chien; enfin, le Kamanate-Kvoya. Il y eut plusieurs portages; quelques-uns furent longs et difficiles.

Quand nous traversions le lac du Chien, où nous vîmes des îles granitiques semblables à celles des lacs de l'Ouest, on nous fit remarquer un de ses bras qui s'étend au sud-ouest, et qui, par une communication par eau non interrompue, le joint avec les Mille-Lacs à l'ouest du portage de la Prairie; cette route est plus courte que celle que nous avions suivie, mais remplie de rapides. Si ce rapport est exact, on en peut inférer, 1° qu'il y a une suite de bassins entre les eaux des lacs Supérieur et Ouinnipig; 2° que les eaux à l'extrémité occidentale du portage de la Prairie sont bien plus hautes qu'à l'orientale, puisque, dans cet intervalle, se trouve la différence de niveau qu'il y a entre le lac du Chien et les Mille-Lacs, et qu'on la représente comme considérable; il y a aussi la différence de niveau que nous avons observée dans les eaux occidentales depuis les Mille-Lacs jusqu'à l'extrémité occidentale du portage de la Prairie. Comme il n'existe qu'un rapide peu considérable entre le lac de l'Eau-Froide et le lac du Chien, on peut regarder leurs niveaux comme étant à peu près les mêmes.

On peut inférer enfin qu'un faîte ou une ligne de partage a été observée sur la route que nous tenions, et on sait qu'elle existe sur le chemin du

Grand-Portage qui joint le lac de la Croix avec le lac Supérieur, à quelque distance au sud du fort William, tandis que, dans la route intermédiaire entre le lac du Chien et les Mille-Lacs, on n'en rencontre pas. On n'y observe que des collines éparses n'ayant aucune liaison, et entre lesquelles il y a probablement des communications par eau. Cette opinion est confirmée par le fait de la communication par eau non interrompue entre le lac du Chien et la rivière Angloise, que nous avons notée précédemment comme entrant dans le lac Ouinnipig au-dessus du saut de l'Esclave; il y a aussi une jonction entre le lac du Chien et le lac Nipigon à la source de la rivière de ce nom.

Tous ces faits nous portent à penser que, dans le lieu où les cartes marquent une ligne de faîtes qui partagent les eaux, il y a plusieurs communications par eau non interrompues entre les eaux du lac Supérieur, du lac Ouinnipig et de la baie ames, qui appartient à la mer d'Hudson.

Le portage du Chien tire ce nom de la figure de cet animal taillée sur les rochers où il passe; elle est presque effacée, elle ressemble probablement à celles de loutres et d'autres bêtes que l'on voit près du lac Travers. On suppose qu'elle a été faite par un parti de Sioux venu jusque-là, dans une expédition guerrière, sur le territoire de leurs ennemis.

En descendant le portage du Chien, nous

vîmes le mica-schiste en place, et nous l'observâmes encore plus distinctement au portage suivant, que les lames tranchantes de cette roche ont fait nommer *Portage du Couteau* ou *du Diable*. Quoiqu'il fût tard, nous pûmes distinguer la jonction des roches schisteuse et ollaire ; celle-ci est inférieure.

La descente par le flanc oriental des hauteurs est très-rapide, comme on peut aisément l'observer aux différens portages que l'on passe. Le 12 septembre, nous parcourûmes 35 milles, et la différence de niveau des eaux fut de plus de 270 pieds. Nous vîmes plusieurs sauts magnifiques, entre autres celui de Kakabikka, nom qui, en chippeoua, signifie roche fendue. Ce saut est remarquable par le volume de ses eaux, par sa grande hauteur et par l'aspect pittoresque des rochers qui l'entourent; sa largeur est de 130 pieds; on mesura l'élévation perpendiculaire des rochers d'où les eaux se précipitent; elle est de 150 pieds; elles forment une nappe d'eau bien blanche, parce que leur surface est brisée par les aspérités du bord du précipice, et tombent presque verticalement dans l'abîme ouvert au-dessous; elles y rencontrent un lit rocailleux, ce qui produit un rejaillissement très-fort, et sont encore écumantes à une grande distance. L'abîme est bordé, à plusieurs milles à l'entour, par des falaises rocailleuses hautes de 150 pieds. Leur couleur

sombre contraste admirablement avec la blancheur éclatante des eaux.

Vis-à-vis du lieu où nous contemplions cette cascade, il y a dans le roc une cavité. Les légendes superstitieuses des Indiens la représentent comme la demeure des esprits malins. L'entrée en est à peine assez grande pour laisser passer un homme. A peu près à un quart de mille au-dessous du roc, on voit, à la rive droite de la rivière, une espèce d'anse dont le diamètre est à peu près de 900 pieds ; elle est entourée de rochers très-hauts et perpendiculaires. Nous nous y arrêtames pour dîner. Nous apprîmes avec plaisir de nos guides que nous avions franchi les passages les plus difficiles, et qu'il ne restait plus qu'un portage fort court. Au-dessous de ce point, la navigation pour les bateaux qui descendent est fort aisée, la rivière étant très-rapide ; en plusieurs endroits, le courant est de huit milles par heure.

Le 12, nous observâmes un changement important dans l'aspect géologique du pays. Le matin, la roche étoit un mica-schiste bien prononcé ; il passa graduellement à un schiste argileux. Au portage de la montagne ou du saut de Kakabikka, on remarqua distinctement une stratification horizontale : à la descente, la montagne entière est composée de couches alternatives, les unes de schiste argileux, les autres de grauvacke ou de grès ; on y remarque de nombreuses taches de

spath calcaire et des rognons de silex transparent qui varient du gris cendré au noir clair ; enfin des pirytes ferrugineuses et cuivreuses.

Pendant que nous descendions la rivière dans nos canots, la boussole varia beaucoup près du portage Mauvais : la pointe aimantée étoit tournée au sud-est.

Le brouillard considérable qui s'élève autour du saut, et probablement aussi la nature de la roche, rendent le terrain très-fertile ; une belle forêt de coudriers, de sapins, de tamaracks, de pins rouges, de mélèses et d'autres beaux arbres le couvrent. Le 12, nous revîmes le peuplier blanc pour la première fois depuis que nous revenions ; le 7, nous avions retrouvé le tremble au portage des François. Les broussailles consistent en pembina, framboisiers, et autres arbustes ; les émanations agréables du sorgho odorant ajoutoient au plaisir que nous éprouvions à contempler le saut. En plusieurs endroits du portage voisin, nous pûmes sentir la terre trembler sous nos pas, commotion qui étoit produite par le saut.

A dix milles plus bas, nous campâmes à un portage occasionné par un lit considérable de cailloux absolument semblables à ceux du portage de la montagne. Nous trouvâmes là de grosses prunes dont la qualité sembloit bonne, mais qui n'étoient pas mûres. Le pays devenoit meilleur à mesure que nous avancions : les bords de la ri-

vière étoient généralement bas, et couverts d'une belle végétation qui indiquoit un bon terrain; on passa au pied du mont Tonnerre, dont on évalue la hauteur à 500 pieds.

La rivière se partage en trois bras : nous prîmes le plus septentrional, et, le 13 au matin, nous arrivâmes au fort William, ayant, depuis le fort Douglas, parcouru sans accident 820 milles en vingt-sept jours. Quelquefois le trajet dure moins long-temps.

Du lac Ouinnipig au lac de la Croix, nous avons suivi la route tenue par Alexandre Mackenzie, qui, en 1789, alla au nord jusqu'aux rivages de la mer polaire, et dont les voyages sont si connus; leur lecture fait connoître la vie que l'on mène en parcourant en canot ces régions lointaines.

On nous avoit dit que les eaux du lac Vaseux, près du point de partage, étoient si fangeuses que les canots n'y pouvoient passer qu'avec la plus grande difficulté; cependant les nôtres le traversèrent aussi aisément que les autres. Mackenzie raconte qu'il vit un lac semblable pres du point de partage, sur la route du Grand-Portage. « Dans cette partie du lac, dit-il, l'eau n'a que trois ou quatre pieds de profondeur, et le fond est vaseux et gluant. J'y ai souvent enfoncé une perche de douze pieds avee autant de facilité que si je ne l'avois plongée que dans l'eau. Cependant la vase a sur les canots une sorte d'effet magique, qui est

cause que les pagayeurs ne le font avancer que difficilement. J'ai eu plus d'une fois beaucoup de peine à traverser cet endroit avec six robustes pagayeurs qui faisoient tous leurs efforts pour vaincre l'attraction de la vase (1).»

Du lac de la Pluie au lac Supérieur, nous ne rencontrâmes pas un seul quadrupède. Nous n'aperçûmes qu'une quarantaine d'oiseaux, principalement des canards. Les cousins, qui ne nous avoient pas beaucoup troublés depuis que nous avions quitté la rivière Rouge, furent remplacés, près du point de partage, par de petits diptères, du genre simulium dont les piqûres étoient très-douloureuses; heureusement ils n'étoient pas très-nombreux, car ils pénétroient jusque sous les habits; on en étoit surtout incommodé, quand le temps étoit chaud et sec.

Nous observâmes, dans le lac de la Queue-du-Chat, plusieurs plantes aquatiques, une entre autres qui ressemble au nénuphar, mais qui est plus petite.

Le Kamantekvoya ne reçoit aucun affluent considérable; il y a une communication entre ce lac et les Mille-Lacs, de la même nature que celle qui existe entre ceux-ci et le lac du Chien. Celle du Kamantekvoya est plus méridionale et confirme les conjectures que nous avons tirées de

(1) *Voyages*, tom. I, p. 126 de la traduction françoise.

la première. On dit qu'elle présente une navigation plus facile. On dit que la rivière du Poisson-Blanc, qui se réunit au Kamantekvoya, au-dessous du grand saut, forme une communication avec les eaux de la route du Grand-Portage.

Du lac de la Pluie au fort William, nous n'aperçûmes d'autres Indiens qu'un Chippeoua et sa femme sur le bord de la rivière du Chien. Ils étoient à l'affût près d'un trou de loutre et comptoient sur une bonne chasse.

La route que nous avions parcourue, du lac de la Croix au lac Supérieur, a été ouverte par des voyageurs à la sagacité desquels elle fait honneur, car c'est probablement un des meilleurs moyens de communication qui existe entre ces deux points.

Le fort William, construit en 1803, a été le principal dépôt de la compagnie du Nord-Ouest. Il est vaste et de bonne défense. Autrefois très-brillant, il tombe presque en ruines, parce que le commerce des pelleteries a pris une nouvelle route. On récolte dans le jardin des pommes de terre, des navets, etc. Le maïs et le froment n'ont jamais pu y mûrir.

Ce fort est situé, d'après nos observations, par 48° 25′ 33″ nord. La rivière, sur le bord de laquelle il est bâti, se jette, un mille plus bas, dans le lac Supérieur. Le pays voisin est uni ; il s'élève insensiblement depuis les rives du lac jusqu'aux coteaux,

à cinq milles de distance. Cette position est très-froide ; tous les ans, il tombe beaucoup de neige ; l'hiver dure près de sept mois.

Les bateaux d'écorce ne pouvoient servir à naviguer sur le lac Supérieur. Nous radoubâmes un vieux canot long de trente pieds. Le 15 septembre, notre troupe, composée de vingt-cinq personnes, s'y embarqua. Nous fûmes bientôt descendus par la rivière dans le lac ; elle y entre par une baie entourée d'îles, dont une, à cause de sa forme, a été nommée île du Pâté ; sa hauteur est de plusieurs centaines de pieds ; elle nous parut inaccessible. La baie a 15 milles d'étendue.

Nous fîmes route le long de la rive septentrionale du lac. Bientôt, nous passâmes devant un cap, appelé la pointe du Tonnerre. Ce promontoire s'élève à près de 800 pieds. On continua de voyager pendant la nuit, à la faveur du clair de lune : on ne s'arrêta qu'à deux heures du matin. Le lac étoit bordé de falaises percées de cavernes, et découpées par des baies nombreuses. Le lendemain matin, nous nous aperçûmes que la plage sur laquelle nous nous étions reposés étoit couverte d'une quantité prodigieuse de petits galets d'amygdaloïde ; nous en avions vu de semblables la veille, près de la pointe du Tonnerre où nous nous étions arrêtés pour souper ; elles nous avoient donné le premier indice que nous approchions

d'une formation différente de celles que nous avions vues précédemment.

Le 16, le vent fut contraire, et si fort, que nous n'allâmes pas vite, lorsque notre canot cessa d'être protégé par des îles. Enfin, il fallut rebrousser chemin, nous arrêter et passer la nuit sur la dernière île que nous avions passée. C'étoit un rocher d'amygdaloïde. Le long du lac, on en vit beaucoup de cette sorte, ils étoient entremêlés d'autres variétés de trapp; souvent aussi on observa de la siénite et du porphyre.

Le 18, nous vîmes deux chaloupes; on nous dit qu'elles appartenoient à une goëlette angloise commandée par un officier de la marine, chargé de faire le relèvement de la côte du lac. On nomme la portion, devant laquelle nous étions, le pays plat; ce nom, marqué sur plusieurs cartes, est la traduction littérale des mots chippeouas, *Payagua Chinkg*, qui ont été employés par antiphrase, la contrée étant montagneuse et inégale.

On passa devant la rivière rapide qui, à peu de distance, forme un saut à peu de distance de son embouchure; on aperçut le nuage de vapeur qui s'en élève. Le soir, le vent devint impétueux, la pluie tomboit à torrens: on trouva un refuge sûr dans la baie de la Bouteille.

Le 20, dans la matinée, la terre étoit couverte de neige. Le vent s'étant appaisé, on se remit en

route. A mesure que nous avancions, les arbres, toujours verts, devenoient plus rares; les bouleaux et les trembles les remplaçoient.

Le 22, les rivages nous présentèrent des masses immenses de siénite; le pays avoit un aspect plus sauvage et plus stérile; la falaise n'avoit pas plus de 200 pieds de hauteur, mais les bons ports étoient bien moins fréquens. Il y en eut un où nous fûmes retenus quarante-huit heures par le mauvais temps. Peu s'en fallut que le mouvement violent des vagues ne brisât notre canot en le poussant contre les rochers. Nous parvînmes hereusement à le tirer à terre et à le poser sur des madriers. Il fallut s'y prendre avec beaucoup de précaution, car il étoit vieux et en très-mauvais état. Si, par hasard, il eût été détruit, notre situation sur cette côte déserte eût été très-précaire. Peu de personnes ont essayé de voyager par terre le long des rives du lac : on ne l'a entrepris qu'en hiver, quand les marais, les rivières et les petits lacs sont gelés. On pense qu'en toute autre saison il ne seroit possible d'y voyager qu'en canot. L'état de nos vivres aggravoit notre position; nous en avions toujours eu fort peu; ils avoient été diminués récemment par la quantité qu'un déserteur en avoit emportée. La petite provision de maïs que nous avions obtenue au fort William étoit presque épuisée; nous n'apercevions pas de gibier un peu gros; nous n'avions

tué qu'un petit lièvre, un faisan et une demi-douzaine d'écureuils rouges.

Voulant donc nous accoutumer à une nourriture qui probablement deviendroit bientôt notre seule ressource, nous reueillîmes une espèce de lichen croissant sur les rochers, et connue sous le nom de *tripe de roche.* Les Indiens et les coureurs de bois y ont recours quand ils sont absolument dépourvus de vivres. Deux fois nous en mangeâmes : on la fait bouillir; lorsqu'elle est jeune et tendre, elle se résout en une espèce de gelée. Faute d'habileté dans la préparation de ce mets, nous prîmes de gros morceaux qui probablement avoient subi, par l'effet de l'âge, un changement notable dans leurs propriétés ; car, au lieu d'une gelée, nous n'obtînmes qu'une substance noire flottant dans l'eau, et aussi désagréable à l'œil qu'à l'odorat. Tous mes efforts pour en corriger le goût, en y ajoutant du poivre et du piment, furent inutiles. Jamais nous n'avions rien goûté d'aussi nauséabonde, et nous sympathisons bien sincèrement aux souffrances du capitaine Franklin et de ses compagnons, qui, revenant de la mer Polaire, furent obligés, pendant trente-un jours, de vivre de ce mets si détestable.

Une pluie abondante qui tomba le 23, au soir, abattit un peu le vent. Le lendemain matin, on se rembarqua, quoique les vagues fussent encore très-hautes. On doubla le cap de la Queue-de-

Loutre qui est très-haut, et a la forme d'une pyramide tronquée. On le voit de très-loin, et on le considère comme étant à moitié route entre le fort William et le saut Sainte-Marie. L'après midi, nous vîmes une belle chute d'eau qui avoit au moins trente pieds de hauteur : le soir, nous atteignîmes l'extrémité occidentale de l'île Michipicotton. La côte qui est vis-à-vis offre du schiste talqueux.

Le 25, on passa entre l'île et le continent : la largeur du canal qui les sépare est à peu près de 15 milles. La siénite reparoît. Nous entrâmes ce jour-là dans la baie de Michipicotton, qui est très-profonde et si large, que les Indiens n'osent pas la traverser dans des embarcations ouvertes et la côtoient toujours. Le soir, ayant débarqué dans un endroit très-incommode, nous ne pûmes y dresser nos tentes, et nous passâmes toute la nuit exposés à la neige.

Le lendemain nous entrâmes, avec beaucoup de difficultés, dans la rivière de Michipicotton, puis on débarqua au comptoir du même nom. La quantité de poisson excellent qui étoit étalée sur le rivage ne pouvoit qu'être fort agréable à des gens à demi affamés. Heureusement pour les gens du comptoir, la pêche est abondante ; car le terrain qui l'entoure n'est composé que de sable qui a été charrié par le Michipicotton. La largeur de cette rivière est ici de 420 pieds. On

nous dit que le pays au nord de cette baie ressemble à celui qui est près de l'Ouinnipig, étant rempli de petits lacs, de rivières, de rapides et de grandes masses de rochers. On ne peut le parcourir, en été, que dans des canots d'écorce que les voyageurs transportent par terre aux portages. En hiver, tout étant gelé et couvert de neige, on a recours aux raquettes à neige. On va souvent, par ce moyen, de Michipicotton à la mer d'Hudson en vingt-un jours.

Le froid est très-vif à Michipicotton. Durant l'hiver, qui avoit précédé notre visite, le thermomètre étoit descendu à 35° (29° 3/4-0). On l'a vu quelquefois plus bas. On ne peut cultiver autour du comptoir que des pommes de terre et des navets.

Ce lieu acquiert chaque jour plus d'importance, étant fréquenté par les canots qui vont au comptoir de Moose. La ligne de faîtes entre les eaux de la mer d'Hudson et celles du lác Supérieur, si ce terme de faîte peut s'appliquer à un pays tel que celui-ci, est à une trentaine de milles au nord du lac. Toutes les rivières présentent des cascades plus ou moins considérables.

Après avoir quitté la baie de Michipicotton, le gros temps rendit notre voyage très-pénible. A l'entrée orientale de cette baie, s'élève le cap Gargantua, qui doit probablement son nom à un rocher très-haut, qui est isolé à l'entrée d'un port voisin, et qu'une imagination vive peut transfor-

mer en un colosse. Les rochers qui sont d'amygdaloïde, cédant facilement aux effets destructifs des vagues, produisent une quantité de masses irrégulières et pittoresques. Un de ces blocs renferme une cavité assez grande. Les Indiens ont une grande vénération pour ce lieu; et, toutes les fois qu'ils y passent, ils y déposent des offrandes de tabac, et autres objets précieux pour eux, afin d'appaiser les esprits dont ils supposent que ce trou est la demeure.

Aux îles de l'Érable, nous observâmes, pour la première fois, l'érable à sucre en quantité considérable; en même temps nous éprouvâmes un grand plaisir en découvrant la côte méridionale du lac, qui nous annonçoit le terme de notre voyage.

La pointe aux Chênes peut être regardée comme le commencement de la rivière Sainte-Marie; nous y entrâmes le 30 septembre. Bientôt nous fûmes au saut Sainte-Marie. Il y a là un poste occupé par les troupes des États-Unis; c'est le plus avancé sur la chaîne des lacs.

Nous avions parcouru la distance du fort William au saut Sainte-Marie en quinze jours, traversée fort courte pour cette saison. La longueur de notre route fut estimée à 380 milles. Nous trouvâmes au fort M. H. R. Schoolcraft qui y résidoit comme agent des Indiens; il nous communiqua très-obligeamment le résultat de ses

observations sur la topographie et la minéralogie du pays voisin et sur les Indiens (1).

Rien de plus triste que le pays qui entoure au nord le lac Supérieur. On ne voit à sa surface que des rochers stériles et des arbres chétifs ; le climat y est froid et inhospitalier ; le gibier très-rare ; à la vérité le poisson est abondant, mais il consiste en espèces qui ne peuvent se prendre qu'au filet ; et les plages sablonneuses étant très-nombreuses, on ne peut employer ce moyen d'y pêcher. Il n'est donc pas surprenant que nous n'ayons pas rencontré plus d'une demi-douzaine de familles de Chippeouas le long d'une côte si peu pourvue de moyens de subsistances pour l'homme. S'il existe dans l'intérieur un petit nombre de vallées fertiles, elles sont tellement resserrées entre des coteaux rocailleux et des marécages dangereux, que des hommes civilisés ne peuvent désirer d'y former des établissemens. En revanche, cette côte, triste et sauvage, est extrêmement pittoresque. Les coteaux escarpés, les précipices raboteux, les rivages rocailleux et leur maigre végétation sont embellis par la limpidité et la transparence des eaux qui baignent leurs bassins ; on peut distinguer un caillou à la profondeur de plus de vingt-cinq pieds ; souvent le canot semble être suspendu en l'air,

(1) On a donné un extrait du Voyage de M. Schoolcraft dans les *Nouvelles Annales des Voyages*.

tant l'élément liquide qui le soutient est diaphane.

Le 5 octobre, nous rentrâmes dans notre canot au-dessous du saut Sainte-Marie; le soir, on atteint à Michilimakinac où notre troupe se sépara. Le major Long s'embarqua sur un cutter des États-Unis avec les savans attachés à l'expédition.

Arrivés en trois jours à Détroit, ils y montèrent sur un bateau à vapeur, qui les transporta jusqu'à Buffalo sur le lac Érié. Ils visitèrent le saut du Niagara, et allèrent par terre à Rochester où ils entrèrent dans le canal d'Érié. Il les conduisit à Albany; sa longueur est de 285 milles. Le 26 octobre, ils rentrèrent à Philadelphie, après une absence de six mois, pendant lesquels ils avoient parcouru 4,500 milles sans éprouver d'accident notable.

---

# LES ILES PHILIPPINES,

Par M. A. DE CHAMISSO.

Cavite, situé sur l'extrémité d'une pointe de terre qui s'avance dans la belle baie de Manille et y forme une séparation, est le poste le moins commode pour un étranger qui veut profiter d'un séjour d'une courte durée pour connoître la nature du pays. La langue de terre et la côte de la baie, jusqu'à Manille, sont entièrement cultivées et appartiennent au domaine de l'homme. On ne voit, entre les villages et les maisons, que des champs de riz, des jardins et des plantations, dans lesquelles croissent les végétaux des deux Indes.

Nous n'eûmes occasion de faire qu'une excursion de huit jours dans l'intérieur de l'île pour aller au volcan de Taal, situé dans la lagune de Bongbong. L'escorte militaire qui nous accompagna fut pour nous un embarras très-inutile, et augmenta les dépenses d'une course pour laquelle nous n'aurions eu besoin que d'un guide, au milieu des bons et hospitaliers Tagaliens. L'île de Luçon est en général haute et montagneuse;

toutefois les cimes les plus hautes semblent ne pas y dépasser la région des forêts. Trois volcans s'y élèvent : le premier, au nord d'Aringuay, dans le territoire des Ygorottes, province d'Ilocos. En janvier 1641, il eut une éruption en même temps que le volcan d'Iolo et le Sanguil, situés dans le sud de Mindanao. Ces îles offrirent alors une des scènes les plus terribles dont leur histoire fasse mention : le bruit se fit entendre jusqu'à la côte de la Cochinchine, pays qui est si éloigné. Les annales de Manille parlent aussi des tremblemens de terre désastreux de 1645 et 1648. Le second volcan, celui de Taal, est surtout menaçant pour la capitale, dont il n'est éloigné que d'une journée de route ; enfin, le Mayon, qui se voit de loin, est dans le voisinage de l'embocadera de San Bernardino, entre Albay et Cormarines.

Des mines d'or, de fer et de cuivre, riches, mais négligées, indiquent que l'île n'a pas seulement des productions volcaniques. Dans la route que nous avons suivie, nous n'avons rencontré qu'un tuf volcanique léger, composé de cendres, de pierres-ponces et de scories. A Manille, à Cavite, à Taal, à Balayan, etc., nous n'avons vu d'autre pierre à bâtir que ce même tuf et la roche calcaire que l'on tire de la mer où elle forme les récifs. Le granite que l'on emploie dans les constructions de Manille est apporté, comme lest, de la côte de Chine.

Lorsque, partant de Cavite, on va au sud vers Taal, le pays s'élève graduellement et imperceptiblement jusqu'à ce que l'on arrive aux hauteurs dont la pente, de l'autre côté, est escarpée, et desquelles on aperçoit à ses pieds la lagune de Bongbong et le vaste cratère fumant qui forme à sa surface une île nue d'un aspect triste.

Le lac ou la lagune peut avoir six milles d'Allemagne de tour; il se dégorge dans la mer de Chine par une rivière qui n'est navigable présentement que pour de petits bateaux, mais qui, autrefois, portoit des champans et de gros navires. Taal, après avoir été détruit en 1754, a été transporté à l'embouchure de cette rivière.

Quoique saumâtre, l'eau de la lagune est potable; on dit qu'au centre on ne trouve pas fond avec la sonde, et qu'elle abonde en requins et en crocodiles; cependant nous ne vîmes aucun de ces animaux dangereux.

Lorsque nous nous embarquâmes pour passer dans l'île, les Tagaliens nous recommandèrent de tout considérer à loisir dans ce lieu extraordinaire, mais de garder le silence, afin de ne pas irriter le volcan par quelque parole indiscrète. Il se montre inquiet lorsqu'un Espagnol le visite; il ne reste indifférent que pour les indigènes.

L'île n'est qu'un tas de cendres et de scories qui se sont écroulées sur elles-mêmes, et ont formé

le vaste et irrégulier cratère, source de tant de terreur ; il paroît qu'il a vomi de la lave. Le rivage offre çà et là des espaces où croît une herbe peu abondante et où l'on fait paître des bestiaux. On gravit, du côté de l'est, sur une pente roide et nue pendant près d'un quart de mille, et l'on parvient sur le bord de l'abîme, qui représente un vaste cirque. Une mare d'eau sulfureuse jaune occupe les deux tiers du fond ; son niveau semble être le même que celui de la lagune ; sur son bord méridional s'élèvent quelques monticules sulfureux qui brûlent tranquillement : au sud et à l'est de ces élévations, un cratère intérieur et plus petit commence à se former en dedans du premier. L'arc qu'il décrit, de même que la moraine d'un glacier, embrasse les collines brûlantes qui lui ont donné naissance, et ses deux extrémités s'appuient sur la mare, dont l'eau bout de temps en temps, au pied des collines brûlantes.

On reconnoît distinctement, sur la paroi intérieure du cratère, les couches différemment coloriées des scories qui la composent ; de la fumée s'élève de divers points de sa surface.

Du point où nous étions, nous aperçûmes au côté opposé un endroit où un éboulement dans l'intérieur paroissoit offrir une pente commode pour descendre dans l'abîme ; il nous en coûta beaucoup de temps et de peine pour parvenir à cet endroit, parce que les angles aigus et

tranchans de l'arête sur laquelle nous marchions étoient fréquemment impossibles à franchir. Il falloit alors passer en dehors et aller presque sur le rivage de l'île. Etant sous le vent des lieux brûlans, nous ne fûmes que modérément incommodés de la vapeur du soufre.

L'endroit dont il est question est celui par lequel, dans les dernières éruptions, l'eau vomie par le volcan a coulé. Nous essayâmes de pénétrer dans plusieurs crevasses qui s'ouvroient devant nous ; mais force nous fut de nous désister de notre projet, après avoir atteint à peu près aux deux tiers de la profondeur. Nous avions inutilement cherché à nous pourvoir de cordes à Taal. Peut-être nous auroient-elles aidé à descendre le mur perpendiculaire et haut de quelques toises qui se présentoit le premier : mais nous n'aurions pu aller jusqu'au fond, car le précipice devenoit plus abrupte en même temps que plus profond. Nous trouvâmes là le terrain revêtu du sel cristallisé, qui, à l'analyse, a été reconnu pour de l'alun de plume. Le temps ne nous permit pas de visiter plusieurs collines. Les autres cratères sont au pied de la bouche principale.

L'éruption la plus terrible du volcan de Taal fut celle de 1754. Depuis la dernière, qui avait eu lieu en 1716, il étoit en repos, et l'on retiroit du soufre du cratère qui paroissoit éteint. Dans les premiers jours d'août 1754, il commença de

nouveau à fumer; le 7, les flammes parurent, et la terre trembla. La frayeur augmenta toujours du 3 novembre au 12 décembre; le cratère vomit des cendres, du sable, de la boue, du feu et de l'eau. L'obscurité, les ouragans, les éclairs, le tonnerre, les bruits souterrains, les commotions violentes et de longue durée se succédoient alternativement. Taal, situé alors sur le bord de la lagune, et plusieurs autres lieux, furent entièrement bouleversés et détruits. La bouche du volcan étoit trop étroite pour l'éruption; elle s'élargit beaucoup dans cette circonstance, et il s'en ouvrit une seconde qui vomit également de la boue et des flammes. Le feu s'échappa aussi de plusieurs endroits très-profonds de la lagune, et l'eau bouillonna. La terre se fendit en plusieurs endroits, et notamment il se forma une crevasse profonde qui se prolongea très-loin du côté de Calanbong. La montagne continua long-temps à fumer. Depuis cette époque, il y a eu quelques éruptions; mais leur violence a toujours été en diminuant.

Les belles forêts qui parent de leur verdure les montagnes et une partie du pays s'étendent jusqu'à la mer, dans laquelle croissent des paletuviers (*Rhizophoræ*) Nous avons parcouru ces forêts trop rapidement, et seulement par des chemins frayés, et nous n'y avons pas pénétré assez profondément pour pouvoir les décrire con-

venablement. Les figuiers nous semblent y dominer. Quelques espèces, qui sont des arbres très-forts, s'appuient sur un réseau singulier de tiges et de racines traçantes qui embrasse les rochers et couvre leur surface; d'autres, à tige svelte, s'élancent à une hauteur prodigieuse, et l'on voit sortir, sur la partie inférieure du tronc d'un arbre dont la cime dépasse la masse feuillée de la forêt, des fruits dont le genre est énigmatique ; d'autres espèces restent des buissons, d'autres sont rampantes. Nous avons vainement cherché la belle forme des mimoses avec leurs feuilles plusieurs fois découpées. Les nombreuses espèces des légumineuses prennent ici presque toutes les formes imaginables. Les fougères, notamment les arborescentes, les lianes, les orchidées, les formes de plantes qui, au Brésil, composent des jardins aëriens supportés par la cime des arbres, semblent ici diminuer, ou, comme les cactus ou les bromeliacées, manquer entièrement. La nature a ici un caractère différent et plus tranquille. Les palmiers sont plus nombreux qu'à Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil; quelques-uns sont sans apparence; le rotin mince et couché à terre est le plus étonnant. Parmi les aroïdées, le *pothos scandens* à feuilles semblables à celles des graminées rétrécies dans le milieu et à deux nervures, qui grimpe le long des arbres, est une forme bien extraordinaire.

Dans les fonds et sur les bords des ruisseaux croît l'élégant bambou, dont les chaumes élégans sortant de la racine en groupes serrés, produisent un bruit violent et singulier quand le vent qui les agite les pousse les uns contre les autres, et un bocage touffu y offre une admirable variété de plantes.

Dans les plaines, les forêts alternent avec les savanes, dont la flore est la plus pauvre. Deux graminées, dont le chaume atteint huit pieds de hauteur, et que l'ardeur du soleil fait sécher, semblent être des végétaux qui mûrissent en même temps que les moissons. Un nombre très-peu considérable de petites plantes, la plupart légumineuses, se cache sous leur ombre; çà et là une banhinia aborescente sort isolément de ces masses.

Les savanes sont incendiées, soit pour préparer le terrain à la culture, soit pour procurer de l'herbe tendre aux bestiaux. Le feu se propage en pétillant, pendant que de petits oiseaux de proie et d'autres volent autour des nuages de fumée ondoyante que le feu pousse devant lui, probablement pour prendre les insectes qui cherchent à fuir la flamme.

Sous le nom général de biche de mer, en malais *trépang*, en espagnol *balate*, on apporte au marché de Canton sept, et peut-être un plus grand nombre d'espèces d'holothuries séchées et fumées,

dont chacune a un nom et un prix particulier. Le même penchant lascif qui fait donner aux Chinois une graude valeur aux nids d'oiseaux connus jusqu'en Europe, soutient celle des trépangs, malgré la concurrence des vendeurs. Les Malais vont les chercher jusque sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, dans le golfe de Carpentarie ; les Chinois et les Malais, jusque sur la côte de la Nouvelle-Guinée; les Anglois les font rassembler aux îles Peleou, où ils laissent des matelots chargés de cette besogne. Les Espagnols les apportent des îles Mariannes; et, comme ils pourroient bien disparoître des côtes où on les prend, on ira par la suite se les procurer aux Carolines. Il paroît que le trépang se recueille aussi dans l'Océan indien, et notamment à l'île Maurice. On trouve principalement cette holothurie sur les récifs de corail, où quelques espèces peuvent être prises à pied sec, de mer basse ; tandis que d'autres semblent se tenir dans des eaux plus profondes. Nous avons eu occasion d'en examiner une soigneusement; c'est une des plus petites et des moins estimées ; les autres lui ressemblent. Toutes les vraies holothuries peuvent se manger comme le trépang. On en rassemble dans plusieurs lieux de l'archipel des Philippines.

La classe des insectes est nombreuse dans ces îles. Les papillons, les coléoptères et d'autres sont très-beaux. Un scorpion paroît être le même

que celui que l'on rencontre dans les îles du Grand-Océan. Les termites et les moustiques sont un fléau pour les habitans. Une grande espèce de mante, que l'on trouve à Manille, peut avoir donné lieu à ce que Pigafetta, compagnon de Magellan, raconte de la feuille vivante d'un arbre. Les Espagnols répètent encore la même fable, et celles du goémon vivant, de la plante d'amour, des frères serpens et des hommes à queue, que Fray Juan de la Concepcion a notées dans son *Histoire des Philippines;* car ici personne ne s'occupe d'histoire naturelle, pas plus que des autres sciences; chacun ne demande que ce qui lui est utile ou dont il a besoin pour son genre de vie. Les collections d'histoire naturelle de don Gonzales de Caragual, intendant des Philippines du temps de la Pérouse (1787), ont été expédiées en Espagne.

Cuellar, envoyé par la métropole pour la culture du coton, la récolte de la cannelle, et autres objets d'économie, et qui, après un long séjour dans l'Archipel, est mort à Manille il y a quelques années, avoit établi dans cette ville un jardin botanique; il n'en reste plus le moindre vestige. Cuellar expédioit des objets d'histoire naturelle à Madrid, achetoit des livres chinois, enrichissoit les jardins de Madrid et de Mexico de graines des plantes des Philippines, et entretenoit une correspondance savante avec les deux mondes. L'examen des papiers qu'il a laissés nous a con-

vaincus que tout ce qui concernoit les sciences en avoit été distrait et remis en Espagne. Il paroît que Cavanilles a décrit les plantes recueillies par Cuellar, ainsi que celles qui provenoient de l'expédition de Malespina, qui perdit ici un de ses savans.

La riche récolte que l'on peut encore se procurer ici en histoire naturelle exige un séjour plus long que celui que nous y avons fait, et des voyages dans les différentes îles, notamment dans les plus méridionales. Il y a encore beaucoup à faire.

Les Philippines ont eu des historiens aussi nombreux et aussi détaillés qu'en ont eu plusieurs royaumes de l'Europe. Nous devons des remercîmens au traducteur de Zuniga de nous avoir épargné la peine et sauvé le dégoût d'approfondir ces histoires, qui ne consistent qu'en récits des dissentions des moines entre eux, et des querelles de l'autorité ecclésiastique avec l'autorité séculière, récits qui ne font point paroître sous un jour favorable les relations des missionnaires en Chine, au Japon, etc. Fr. Juan de la Concepcion pousse son ouvrage jusqu'au temps du gouverneur Aranda, avant l'attaque des Anglais, en 1762 ; Zuniga jusqu'à leur départ, en 1764. Contentons-nous de jeter un coup d'œil sur l'état actuel de cette possession espagnole.

Les Espagnols comptent, parmi les dépendances

de ce gouvernement, les îles Mariannes et les Carolines, dont les bateaux échoués leur ont procuré la connoissance, et sur lesquelles ils ont formé le projet d'étendre leur croyance et leur joug; enfin les Philippines méridionales, telles que Mindanao, Iolo, etc., habitées par des Maures, leurs ennemis héréditaires, ou par des Indiens mahométans qui ne cessent, par une guerre de piraterie, de jeter la terreur et la dévastation sur les côtes des chrétiens.

Le presidio de Sanboangan, sur la pointe occidentale de Mindanao, est destiné à tenir cette engeance en bride, mais il n'est réellement, de même que le gouvernement des Mariannes, qu'un bénéfice pour le commandant, qui profite du temps pendant lequel il exerce ses fonctions, pour s'enrichir en faisant exclusivement le commerce de tout ce qui est envoyé pour l'entretien de la garnison et des employés. Les expéditions de bateaux armés qui partent de Manille pour croiser contre l'ennemi ne sont pas suffisantes. Elles servent seulement à la contrebande; et chrétiens et Maures s'y prêtent et s'y aident les uns et les autres avec un zèle égal. La baie de Manille, qui fut représentée à la Pérouse comme peu sûre, est la seule qui paroisse actuellement fermée aux pirates.

Indépendamment des Espagnols, que l'on peut considérer comme des étrangers domina-

teurs, il y a dans les Philippines des Chinois qui sont leurs parasites, et deux races indigènes, des Papous dans l'intérieur, et des Malais sur les côtes.

Les Espagnols sont en petit nombre. Les Chinois, que l'on nomme *sangleyes*, ce qui signifie colporteurs, sont les juifs de cette partie du monde; tantôt plus, tantôt moins nombreux, leur état social n'est pas déterminé par une convention positive; l'histoire les représente tantôt comme tolérés, tantôt comme persécutés, tantôt comme révoltés. Quelques-uns, pour s'établir plus sûrement, reçoivent le baptême : assez souvent, quand ils partent de Manille sur des navires de leur pays, avec leurs richesses acquises dans l'île, ils renvoient à l'archevêque leur robe blanche de néophyte et leur croix, afin qu'il puisse en gratifier d'autres de leurs compatriotes.

Les Papous, possesseurs primitifs du pays, les Actos ou Negritos des Espagnols, sont des sauvages sans demeure fixe et sans agriculture, qui vivent de chasse, de miel et de fruits dans les montagnes qu'ils parcourent. Ils ne veulent adopter aucun autre genre de vie; ceux même qui, dès leur enfance, ont été élevés parmi les Espagnols, sont des chrétiens peu sûrs, et s'enfuient fréquemment pour retourner dans les déserts, chez les hommes de leur couleur. Ils paroissent nour-

rir plus d'animosité contre les Indiens, qui les ont resserrés dans leurs montagnes, que contre les Espagnols. On les connoît très-peu, et l'on n'a pas réussi à se procurer des renseignemens positifs sur leur compte. On en parle comme d'un peuple généralement doux et débonnaire : ils n'ont jamais été accusés d'anthropophagie; ils n'ont pour vêtement qu'une ceinture d'écorce d'arbre. Nous avons inutilement cherché à voir cet objet ou d'autres produits de leur travail, de sorte que nous ne pouvons décider si cette écorce est laissée dans son état naturel, ou préparée à la manière des étoffes des insulaires du Grand-Océan. Nous n'avons aperçu que deux jeunes filles de cette tribu qui étoient élevées à Cavite et à Manille, dans des familles espagnoles; il y avoit, dans le fort de Cavite, deux Négritos détenus.

Il existe diverses tribus et peuplades de Malais, les Indios des Espagnols, qui parlent des idiomes différens; elles sont venues de Bornéo et de Minnao. Plusieurs, qui vivent dans l'intérieur, ont conservé leur liberté; celles qui habitent sur les côtes sont chrétiennes, dans les mains des moines, et sujettes du roi d'Espagne.

Les tribus libres méritoient principalement notre attention; mais nous n'avons pu obtenir des informations précises sur ce qui les concerne. Elles offrent, entre elles, de nombreuses différences; ce qui s'applique à l'une n'est pas toujours

vrai relativement aux autres. Il est remarquable que, chez quelques-unes, la chasteté des femmes et celle des filles sont en grand honneur, et ont pour sauve-garde des maximes très-sévères ; d'autres ont pratiqué, bien avant l'introduction de l'islamisme, une sorte de circoncision.

Les Indiens des îles Philippines sont humains. doux, gais et propres ; leur caractère tient plus de celui des îles les plus orientales que de celui des Malais ou des cruels Battas. La corruption ne règne que dans la classe inférieure, qui s'empresse autour des étrangers à Cavite et à Manille. Quiconque veut connoître les mœurs, les usages et les nombreuses superstitions de ce peuple, doit consulter les historiens des Philippines et le Voyage de Pigafetta. Les états de population de l'année 1815 portent le nombre des sujets de l'Espagne, dans le ressort de ce gouvernement, à 2,500,000 âmes. Dans la règle, la réception du baptême indique la sujétion. Dans ce nombre ne sont pas comprises denx mille familles d'Indiens Tinguianis de la province d'Ylocos, dans le nord de Luçon; environ mille familles d'Indiens Ygorrotes (1), également non convertis, dans les

(1) La physionomie et le teint clair de ces Indiens Ygorrotes d'Ylocos prouvent qu'ils se sont mêlés avec les compagnons de Limahon, qui se réfugièrent dans leurs montagnes quand Juan de Salcedo assiégea les Chinois dans Pangasinan.

montagnes de la même province ; douze cents familles de Negritos des mêmes montagnes, et enfin plus de neuf cents familles d'Indiens de la province de Calamianes non convertis, qui tous paient tribut en différentes marchandises, et notamment en cire-vierge. La population de Manille est estimée à 9,000 âmes, indépendamment du clergé, de la garnison, des Espagnols et des Européens domiciliés, et des Chinois, dont le nombre est de 5,000 à 4,000.

Manille, avec son port de Cavite, semble être le seul lieu qui mérite le nom de ville espagnole dans les îles Philippines. Dans les provinces, les édifices magnifiques du clergé et les églises s'élèvent au milieu des cabanes propres et chétives des indigènes, qui, de même qu'au temps de Pigafetta, élevées sur des pieux, construites en claies de bambou et de rotin, et couvertes de feuilles de répa, peuvent se comparer à de jolis nids d'oiseaux. Le feu consomme souvent ces villages avec autant de facilité et de promptitude que l'herbe sèche des savanes : au bout de quelques jours, ils renaissent de leurs cendres.

Les Espagnols de Manille habitent principalement la ville proprement dite, qui est fortifiée et bâtie sur la rive gauche du fleuve. Les faubourgs des Chinois, avec les magasins et les boutiques, et ceux des Tagaliens, environnés de beaux jardins, s'étendent sur la rive gauche. Les rues de

la ville sont tirées au cordeau, les maisons sont massives, à un étage élevé sur un rez-de-chaussée dont on ne se sert pas ; la grande humidité de la saison des pluies empêche de suivre en ce point l'exemple des habitans; elles sont, de tous les côtés, entourées de galeries extérieures, dont les fenêtres, au lieu de verres, sont garnies de lames de coquillages transparentes. Les chambres, bien aérées et un peu sombres, mettent à couvert de la chaleur. L'architecture des couvens et des églises, qui sont les principaux édifices de la ville, n'est pas mauvaise. A cause des tremblemens de terre, les murs sont d'une épaisseur extraordinaire et renforcés par des poutres maçonnées dans l'intérieur. Quelques églises ont des tableaux de bons maîtres; il y a des autels ornés de statues en bois, ouvrage des Indiens qui n'est pas sans mérite ; mais on n'attache aucune valeur à ce qu'ils font. Nous avons passé principalement dans des couvens le peu de momens de notre séjour passager à Manille ; nous espérions y trouver des renseignemens instructifs; mais, dans ces séminaires des missions de la Chine et du Japon, nous n'avons pas rencontré un seul religieux qui connût les sciences et la littérature de ces pays. Arrivé au lieu de sa destination, le religieux y apprend la langue qui lui est nécessaire pour remplir son ministère; et ce que l'on s'empresse de demander dans les bibliothèques

de Manille, qui sont assez considérables, est ce qui y manque absolument. On n'y trouve rien sur les langues ni sur la littérature des indigèness non plus que sur celles des peuples que l'on s'efforce de gagner à la foi.

L'inquisition paroît sommeiller; mais l'habibitude de la précaution envers elle subsiste, et l'on remarque qu'elle est encore un objet de terreur pour les hommes, et que l'on craint un fantôme que l'on ne voit pas.

Les Espagnols déploient ici un grand luxe: les équipages sont nombreux et élégans. La profusion des mets sur leurs tables et le nombre des repas qu'ils font par jour est presque incroyable. Acquérir de l'or et du bien est le but que chacun se propose, suivant un vieux proverbe espagnol: « On ne vient point aux Indes uniquement pour « changer d'air. »

Une plus grande liberté rendra le commerce de Manille florissant; les gênes auxquelles il est soumis à Canton peuvent transporter ici le marché entre la Chine et le reste de la terre. Tout le monde ici fait le commerce; les moines, qui possèdent l'argent comptant, sont disposés à confier des capitaux aux spéculateurs moyennant un profit stipulé pour des entreprises déterminées, au risque desquelles ils restent étrangers. Le sucre et l'indigo sont, jusqu'à présent, les principales marchandises qui s'expédient pour

l'Europe. Du coton et des tissus de coton vont au Mexique. Les Chinois achètent des trépangs et des nids d'oiseaux. Des objets moins importans sont les cauris, coquillage qui sert de monnoie dans plusieurs lieux de l'Inde, et que l'on trouve dans la mer qui baigne ces îles; les perles, la nacre de perle, l'ambre, etc. Les Philippines pourroient fournir au commerce bien d'autres choses; par exemple, le café, qui y est d'excellente qualité, mais que l'on ne cultive, de même que le cacao, que pour les besoins de la consommation. L'industrie n'a pas encore songé à tirer parti de la cannelle, qui, dit-on, croît spontanément dans plusieurs forêts, du sagou, etc., productions qui seroient de nouvelles sources de richesses.

Quand le temps aura consommé la séparation entre les colonies espagnoles de l'Amériqué et la métropole, les Philippines resteront à celle-ci, et pourront, par une administration plus sage, remplacer la perte d'un territoire immense dont elle ne savoit pas tirer les avantages qu'il lui offroit.

Les Indiens sont regardés et traités comme propriétaires et hommes libres; ils ont en main et occupent les châteaux qui, dans chaque canton, sont bâtis le long de la côte pour servir de défense contre les Maures. Les priviléges de leurs familles nobles sont surannés : chaque district,

chaque village choisit ses chefs, qui sont simplement confirmés par le gouvernement. C'est chez ces governadorcillos, capitanos, etc., que les Espagnols, en leur parlant, qualifient de *don*, que réside l'autorité légale; mais la considération, la richesse, la puissance appartiennent entièrement aux moines; ils sucent de mille manières la substance de ce peuple, sur lequel ils exercent leur domination; et, après que l'église a perçu ses droits, et que le prêtre s'est approprié la meilleure part, l'Indien, appauvri, porte encore sa dernière épargne pour avoir des scapulaires et des images de saints.

Le tribut que l'on paie au roi est un fardeau modéré; mais l'administration du tabac, devenu un besoin de première nécessité pour tous les habitans sans distinction d'âge ni de sexe, en est un accablant. Les champs, où les cultivateurs le semoient autrefois pour leur compte, sont aujourd'hui en friche. Les Indiens redoutent sans cesse qu'une production nouvelle n'ait pour résultat un nouvel impôt. On ne tire qu'une foible contribution des aréquiers, dont la noix se mâche mêlée avec la feuille de bétel et la chaux.

Le peuple se nourrit de riz et de tous les fruits que la terre féconde a prodigués à ce pays, et parmi lesquels nous nous contenterons de citer la mangue (1); deux espèces de fruits à pain,

(1) Zuniga doute si la mangue est indigène ou si les

celui des îles du Grand-Océan et celui des Philippines : la banane et le coco.

Les animaux domestiques qui, originairement, se trouvoient dans cet archipel, sont le cochon, la chèvre, le chien, le chat, la poule, l'oie, et, suivant Zuniga, le carabao ou buffle des Indes orientales (1), que l'on doit distinguer de celui de l'Europe méridionale, et pour lequel nous renvoyons à l'excellente *Description de Sumatra*, par M. Marsden. Le carabao se trouve sauvage, ou devenu sauvage, dans les montagnes. Les Espagnols ont introduit le bœuf, le cheval et le mouton.

Les combats de coqs, dont Pigafetta fait mention, sont le plus grand divertissement des Indiens. Un bon coq de combat est l'orgueil et les délices

Espagnols l'ont apportée du continent asiatique aux Philippines. Ce même auteur, on ne peut concevoir pourquoi, range la canne à sucre parmi les végétaux que les Espagnols ont introduits dans ces îles. Cependant Pigafetta nomme expressément la canne à sucre en parlant de l'île de Zebu. Dou San Iago de Echapare a vainement essayé de rendre le noyer et le châtaignier des arbres indigènes des Philippines. Il en a semé plusieurs fois dans les montagnes de l'intérieur et sur la lisière des forêts, mais toujours sans succès.

(1) Il ne paroît pas que Pigafetta ait rencontré le carabao dans les îles de cet archipel, où il est allé. Il ne nomme le buffle qu'en parlant de Bornéo avec l'éléphant et le cheval. Le mot de *carabao*, *carbao*, est malais.

de son maître, qui le porte partout avec lui sur son bras. A la maison, il est retenu par un lien attaché à sa patte, et traité avec le plus grand soin. L'humeur belliqueuse et le courage de cet oiseau s'accroissênt par la solitude à laquelle il est condamné.

Le vin, ou plutôt l'eau-de-vie de palmier, est, comme au temps de Pigafetta, la boisson favorite des Indiens. Marco Polo a, le premier, décrit la manière de le faire. On lie le spath florifère du cocotier avant qu'il s'épanouisse, on en coupe l'extrémité, et on y fixe un vaisseau de bambou dans lequel est reçu le suc qui découle ; deux fois par jour on recueille la liqueur ; quand cette source tarit, un autre spath mûrit sur le même arbre pour remplacer le premier. Ce suc, bu dans sa fraîcheur, est rafraîchissant ; préparé de la manière convenable, il donne du vin, du vinaigre, de l'eau-de-vie ou du sirop sucré (1). Beaucoup de cocotiers deviennent stériles par un excès de croissance ; afin de prévenir cette maladie, on a coutume de faire de profondes entailles dans sa tige. Quand il ne produit plus rien, on l'abat, on coupe sa sommité, et l'on obtient ce que l'on appelle vulgairement le chou

(1) Aux îles Peleou, on ne se procure de cette manière que le sirop doux des cocotiers. La liqueur fermentée ou distillée paroît n'y avoir pas encore pénétré.

palmiste, qui est la réunion des feuilles non développées; c'est un mets de très-bon goût (1).

Une espèce particulière de banane qui ne porte pas de fruit mangeable est cultivée, à cause d'une filasse que l'on tire de sa tige, et qui paroît mériter la préférence sur plusieurs autres. Les fibres ont la longueur de la tige, qui est de près de huit pieds; leur degré de finesse diffère suivant leur position intérieure ou extérieure; de sorte que la même plante fournit de la filasse avec laquelle on fabrique également de très-bons câbles que la marine espagnole emploie principalement, et des étoffes rayées très-fines dont on fait des chemises de parure qui appartiennent à la mise de ce peuple, d'une propreté recherchée.

Le palmier, nommé *palma de cabello negro*, donne une écorce noire et solide qui est mise en usage pour faire des voiles et des câbles. Cet arbre est planté et cultivé à cause de son utilité. Les câbles chinois, qui sont en rotin tressé, et dont beaucoup de navigateurs du Grand-Océan se trouvent obligés de se servir, passent pour les plus mauvais et les moins sûrs.

(1) C'est surtout à Guaham, dans les Mariannes, que nous avons vu le cocotier stérile et le moyen employé pour s'en débarrasser. Les Espagnols désignent cet état de stérilité par *devenir fou* (*tornar loeo*).

Enfin, il faut encore nommer le bambou et le rotin parmi les plantes utiles de cette région.

Le Tagal a toujours dans une gaîne, à son côté, un *bolo* ou couteau bien affilé qui lui sert en même temps d'arme et d'outil unique dans tous ses travaux mécaniques : c'est avec ce bolo qu'il construit sa maison en bambou et en rotin, et qu'il la garnit des ustensiles et des vases dont il a besoin. La terre lui fournit ses mets et sa boisson, des étoffes pour ses vêtemens, le tabac, la noix d'arec et le bétel pour ses jouissances. Un coq de combat fait son bonheur. Ici, la terre est si féconde, l'homme si modéré, il lui faut si peu de chose pour son entretien et son plaisir, et souvent il manque de ce peu.

( Extrait des *Remarques et Observations faites dans un voyage de découvertes, entrepris dans les années* 1815-1818, *aux frais de S. E. le comte de Romanzov, sur le brig* le Rurik, *commandé par M. Otto de Kotzebue, lieutenant de la marine impériale de Russie.* )

---

## SOCIÉTÉS SECRÈTES EN CHINE.

Le nombre des associations secrètes s'est beaucoup accru en Chine, malgré les efforts du gouvernement pour les détruire ; car il pousse les précautions à un tel point, qu'une réunion de cinq personnes est défendue. Les noms de quelques-unes de ces sociétés sont bizarres ou ridicules ; par exemple, les *tuniques blanches*, les *barbes rouges*, les *épées courtes ;* ceux des autres sont emblématiques, et indiquent les vues des membres de l'association ; telles sont la société de *la grande ascension*, celle de *la gloire et de la splendeur*, celle de l'*union des trois principes*, c'est-à-dire le ciel, la terre et l'homme. La dernière étoit très-nombreuse, à Canton, vers 1817. Le vice-roi avoit déployé une grande rigueur contre ses membres. On en avoit arrêté près de trois mille.

La réception a lieu pendant la nuit. On découpe en papier la figure de l'empereur régnant ; le candidat est obligé de la déchirer. C'est une des pratiques qui ont le plus attiré la sévérité du gouvernement. Un des parens de l'empereur, accusé d'en faire partie, fut dégradé et envoyé

devant la cour criminelle. Une ministre de confiance reçut la commission de suivre le procès.

La secte du *nénufar blanc* n'est pas moins dangereuse ; c'est une association très-ancienne. Le Père le Gobien en a parlé dans l'*Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine*. Une nouvelle secte est celle du *Thsing-tcha-men-Kiaa*, ou la secte *du thé*, nommée ainsi parce que ses adhérens font des libations de thé à leurs divinités. L'empereur a ordonné de les rechercher. L'examen de leur doctrine, fait en conséquence de cet ordre, a prouvé que c'étoit une altération de celle de Bouddah. Ces sectaires adorent le ciel, la terre, la lune, le feu, l'eau, leurs ancêtres et les trois Bouddah ; savoir : Amita, dont le règne est passé ; Chahia, qui a créé le monde actuel, et Mi-li, dont le règne doit arriver. Le 1er et le 15 de chaque mois, ils brûlent de l'encens en honneur des dieux et du Kang, leur fondateur, qu'ils regardent comme admis au nombre des immortels. Leurs pratiques furent jugées criminelles; Ouang-Young-Fai, leur chef, fut condamné à être taillé en pièces; ses parens furent bannis ou réduits en esclavage, leurs biens confisqués.

On avoit observé autrefois que, relativement à la population, les exécutions étoient rares à la Chine. Cet état de choses a changé. Depuis le commencement du dix-neuvième siècle, une lettre, rapportée dans le *Glaneur indo-chinois*,

parle de quarante-deux personnes décapitées à Canton dans l'espace de quatre jours. L'éditeur remarque à ce sujet que le nombre des criminels mis à mort dans la province de Canton seule se monte annuellement à mille, et même que, d'après le calcul d'un Chinois bien instruit, il n'y a pas moins de cent exécutions par mois. On ne dit pas si cette augmentation effrayante de la peine cepitale ne doit pas être en partie attribuée aux troubles qui ont agité l'empire et aux mesures rigoureuses que le gouvernement a prises pour les faire cesser.

La Chine n'a pas joui, vers la fin du règne de Kia-King, d'une tranquillité parfaite. Une conspiration contre ce monarque fut découverte en 1813. Au nombre des conjurés figuroient deux parens de l'empereur; ils furent condamnés à mort en 1817. Leus femmes, leur enfans, leurs petits-enfans furent privés de l'écharpe jaune, marque distinctive des personnes de la famille impériale. Soun-ta-Djin, mandarin de la plus haute classe ou premier ministre, bien connu en Europe par ses négociations avec lord Macartney, fut, sous des prétextes futiles, dépouillé de ses dignités, et renvoyé en Tartarie avec un rang inférieur. Une révolte éclata dans le Yun-nan ; le gouverneur de Canton reçut ordre de marcher contre les rebelles, que l'on nomme *Li-Fai* (singes révoltés). Il y eut aussi des troubles dans la partie

méridionale du Fou-Kian ; et le trésorier de cette province, craignant qu'on ne lui fît rendre des comptes, se pendit. Rien de plus commun que les suicides dans ces sortes d'occasions ; et plusieurs officiers d'un rang supérieur ont pris dernièrement cette résolution désespérée. Une famine terrible se fit sentir dans le Chan-toung et le Pé-tchi-li ; une inondation désola les environs de Canton. Dans la partie occidentale du Sse-Tchouan, sur les frontières du Tibet, un tremblement de terre renversa plus de sept cents maisons ; on pense que plus de trois mille personnes de tout âge et de tout sexe, ainsi que beaucoup de lamas, furent ensevelis sous les ruines. En un mot, les événemens arrivés dans l'ordre de la nature, que les Chinois regardent comme les types des événemens du monde politique, et qui, par cette raison, exercent souvent une grande influence sur ces derniers, se sont réunis en très-grand nombre, comme au temps du déclin de la dynastie des Ming, et ont donné lieu de prédire un résultat semblable aux ennemis secrets des Mandchoux : ceux-ci attendent et appellent de tous leurs vœux une catastrophe qui les débarrasseroit de l'objet de leur haine implacable.

---

## ANGORNOU.

Cette ville est la plus grande et la plus peuplée du Bornou ; elle est située à quelques milles du lac Tchad, et contient au moins 30,000 âmes : c'est le rendez-vous de tous les marchands étrangers. Les maisons, ou plutôt les cabanes, y sont plus grandes et plus commodes que dans les autres villes ; quelques-unes ont même des murs de terre et deux chambres. Le grand marché se tient le vendredi : au dire des habitans, il s'y réunit, en temps de paix, jusqu'à 100,000 personnes. Un autre marché a lieu tous les soirs dans une place au milieu de la ville. Le poisson, la viande, la volaille y abondent ; mais on n'y voit pas d'autres légumes que des tomates et des ognons. Les mendians ont une singulière manière d'exciter la compassion ; on les voit, près du marché, tenant en main les lambeaux d'un pantalon et criant aux passans : « Voyez ! je n'ai » pas de culottes ! »

Les articles qui trouvent le plus de débit sont l'ambre et le corail, le laiton et le cuivre. Un collier d'ambre se vend jusqu'à cent dollars. Toutes les autres marchandises sont payées en esclaves ou en toiles de coton.

*(Tiré de la narration du major Denham.)*

# BULLETIN.

## I.

## ANALYSES CRITIQUES.

*Atlas hydrographique de l'Océan Pacifique, par M. l'amiral de Krusenstern.*

(DEUXIÈME ARTICLE. *Voyez* T. XXIX, p. 225.)

Nous allons terminer l'analyse du Mémoire sur les vents et les courans, qui a été retardée pour faire place à des articles d'un intérêt plus rapproché du goût général de nos lecteurs.

11. *Iles Salomon.*

C'est Surville, Maurelle, Carteret, Shortland, Dentrecasteaux, lesquels ont visité et plus particulièrement examiné ces îles, qu'il faut consulter sur les vents et les courans qui y règnent; ils semblent quelquefois en contradictions apparentes, mais c'est toujours aux temps et aux lieux qu'il faut rapporter leurs observations, et peut-être alors auront-ils tous raison.

Les nombreux détroits de cet archipel étant tous formés par des interruptions dans les chaînes de montagnes dont les îles se composent, nous pensons que les courans sont en plus grand nombre et de plus de force que ne le supposent les relations déjà publiées.

12. *Côte orientale de la Nouvelle-Hollande.*

C'est Flinders et Jeffries qu'il faut consulter dans ces parages. Le long de la côte de la Nouvelle-Galles méridionale, les moussons du S. E. et du N. O. se succèdent.

A partir du tropique de Cancer jusqu'au détroit de Bass, le vent souffle, depuis octobre jusqu'en avril, du S. E., par un temps beau; Flinders l'appelle *vent alisé*, et nous croyons qu'il a raison. En hiver, depuis le mois de mai jusqu'en septembre, ce sont les vents du S. O. et de l'O. qui règnent; malgré cela, le courant porte constamment vers le S. avec une vitesse d'un et de deux milles par heure à une distance de 4 à 20 lieues de terre. En dehors de ces limites on n'éprouve plus de courant; tout près de terre, surtout dans les baies, on a un courant contraire qui porte au nord. A la partie S. E. et S. de la Nouvelle-Galles méridionale, le courant est très-violent et porte au sud. En longeant cette côte pour aller au S., on fera bien de se tenir à la distance de 40 à 50 milles de terre; on sera alors assez loin de la côte pour ne pas craindre les coups de vent du large. Au contraire, si un vaisseau fait route vers le N., il ne doit pas s'éloigner de la côte de plus de 10 milles, mais cette navigation exigera beaucoup de précaution en cas de coups de vent du large. Le baromètre marin sera alors le meilleur guide. Le mercure monte, sur cette partie de la côte, avec les vents de S. E., et baisse avec ceux de N. O. Les vents de N. E. et de S. O. n'influent aucunement sur le baromètre.

Jeffries, qui a beaucoup navigué le long de cette côte, y a fait des observations sur les courans qui ne s'accordent pas entièrement avec celles de Flinders.

Dans le détroit de Bass, les vents les plus fréquens sont

le S. O. et l'ouest. Flinders dit qu'on n'y rencontre des vents de N. E. que dans les mois de janvier, février et mars avec un temps clair, mais on ne peut jamais compter sur leur durée.

13. *Partie orientale de l'Océan Pacifique.*

M. de Krusenstern avoit déjà dit, au commencement de ce mémoire, que, dans le détroit de Behring, les vents soufloient généralement, d'après la direction de ce détroit, soit du nord, soit du sud. Cook n'y remarqua aucun courant; Kotzebue et Wassilief au contraire y en trouvèrent un, portant au N. E. Cette contradiction n'est qu'apparente. Dans tous les détroits on trouve des anomalies. Par exemple, dans le détroit de Gibraltar, qui n'a que 10 milles de longueur et 3 ½ de largeur entre Tariffe et le cap de Malabare, il y a jusqu'à cinq lisières, où les mouvemens des eaux, les courans et les marées sont différens, et souvent en sens contraires. Les barques espagnoles, qui passent tous les jours de Ceuta en Espagne, montroient aux Anglois de Gibraltar avec quelle facilité les Espagnols traversent ce détroit, tandis que ces mêmes barques, prises dans la dernière guerre par les Anglois, et montées par eux, ne faisoient plus la même chose, parce qu'ils ne prenoient pas si bien le temps et la lisière favorable que les Espagnols. Le chevalier Henri More, qui a été seize ans à Gibraltar, où il commandoit les ouvrages de fortifications, fut une fois quatre jours à aller du milieu du canal jusqu'à Gibraltar, ce qu'un autre vaisseau fit en cinq heures, et cela faute d'avoir été prendre la lisière favorable près la côte d'Espagne. Deux vaisseaux étoient dans la baie de Gibraltar, chargés pour Londres; l'un des deux, s'étant un peu écarté de l'autre, passe le détroit, arrive à Londres, en revient, et trouve son com-

pagnon, encore dans la baie, qui attendoit le vent et le courant favorable pour passer. Nous citons ces exemples, rapportés par M. de La Lande, dans son Traité du flux et reflux de la mer, pour faire voir combien deux navigateurs, passant par le même détroit, peuvent observer des faits et donner des renseignemens contraires. Il a fallu des siècles aux Espagnols, qui pourtant habitent ces côtes, et en font la navigation continuelle, passant et repassant ce détroit presque journellement, avant qu'ils aient eu une connoissance parfaite des mouvemens de ces eaux; les navigateurs des autres nations les connoissoient encore moins, et M. de La Lande, en 1781, s'exprimoit ainsi (pag. 144 de son Traité): « Il seroit à souhaiter que quelque officier espagnol nous donnât un détail plus satisfaisant des circonstances de la marée dans le détroit de Gibraltar. » Combien de siècles faudra-t-il encore pour bien connoître toutes ces circontances dans le détroit de Behring?

Près des îles Aléoutiennes, surtout dans les détroits qu'elles forment, les courans sont toujours violens.

Le long de la côte N. O. de l'Amérique, les courans au large portent au N., et prennent leur direction d'après celle de la côte. Pour ce qui concerne les vents près de terre, M. de Krusenstern divise toute la côte, depuis le détroit de Behring jusqu'au cap Horn, en *quatre zones*, dont chacune offre des directions différentes de vents.

La *première* commence au détroit de Behring et s'étend jusqu'au 30e degré de latitude N.

La *seconde*, depuis 30° jusqu'au 5e degré N.

La *troisième*, depuis le 5e degré jusqu'au 30° S.

La *quatrième*, depuis 30° jusqu'au cap Horn.

Dans les régions de la première zone, les vents soufflent, pendant toutes les saisons, dans toutes les directions,

quoique M. de Humboldt, dans son Essai politique sur la Nouvelle-Espagne, tom. IV, p. 392 de la 1re édition, suppose qu'entre le détroit de Behring et le 5e degré de latitude N., il règne des moussons N. et S. Il ne paroît pas, cependant, par les voyages de Cook, de Vancouver et d'autres navigateurs qui ont fréquenté la côte N. O. de l'Amérique, que ces vents se succèdent régulièrement; et si quelquefois les vents soufflent plus souvent du sud pendant l'été, et du nord pendant l'hiver, M. de Krusenstern ne croit pas qu'on puisse en faire une règle générale; car les vents du S. E. soufflent aussi très-souvent pendant l'hiver, et c'est avec un vent violent du S. E. que l'hiver s'établit. On trouve même souvent l'opposé de la règle, et ce ne sont que des vents du N. O. qui soufflent pendant l'été. M. de Krusenstern cite quelques exemples tirés des journaux des plus fameux navigateurs qui ont visité les côtes N. O. de l'Amérique, pour démontrer que les vents ont ici trop peu de régularité dans leur direction pour leur donner, avec M. de Humboldt, le nom de moussons.

M. de Krusenstern publie ici des notices tout-à-fait nouvelles sur les vents et les courans dans cette partie du globe, que le capitaine Hagemeister, de la marine russe, a rassemblées pendant une navigation de plusieurs années sur la côte N. O. de l'Amérique.

Ces notices, dit M. de Krusenstern, méritent la plus grande confiance, étant le résultat d'un grand nombre d'observations, faites par un habile marin avec la plus scrupuleuse exactitude, surtout au port du Nouvel-Archangel dans la baie de Norfolk, et au port Ross (port Bodego) de la Nouvelle-Californie. Tous les deux sont situés entre les limites que M. de Krusenstern donne à sa première zone. Il résulte de ces observations que les

vents du nord ne sont pas exclusivement l'attribut de l'hiver, comme ceux du sud ne le sont point de l'été, mais que le contraire a souvent lieu.

Par les observations faites au Nouvel-Archangel, situé par 57° 2′ N., il paroît que ce sont les vents d'est, accompagnés de pluies et de neiges, qui sont les vents régnans en hiver. Au commencement de décembre, il y a de fréquentes bourrasques et des orages, ce qui n'a pas lieu en été; vers la fin de ce mois, les aurores boréales sont très-fortes. Près du cap Chirikoff, situé par 56° 9′, les courans ont une direction constante vers le nord, et souvent avec une force de deux milles par heure; la direction du courant le long de cette côte est en général vers le nord; près du port de Saint-François, il prend une direction ouest vers Prince-William-Sound et l'entrée de Cook, après quoi il tourne vers le sud, le long des côtes de Kodiack. On trouve souvent des débris des vaisseaux naufragés sur la côte d'Amérique, vers la partie sud de cette île, de même que des restes de bâtimens *japonois* qu'on reconnoît au bois de camphre dont ils sont construits.

Les vents N. O. sont dominans pendant l'été sur la côte de la Californie, et près de l'établissement russe nommé port Ross par 38° 40′ N.; ils soufflent presque sans interruption jusqu'au mois d'octobre, et sont, par conséquent, l'opposé de ce que l'on a cru jusqu'ici.

Au mois de novembre, les vents s'établissent au S. O. et au S. E. avec des ondées de pluie; et, s'ils passent au N. O., le ciel devient serein; en octobre, il souffle quelquefois un vent du N. E. qui est si chaud qu'on le croiroit sorti d'un four ardent; il ne dure pas long-temps, mais il occasionne des rhumes de cerveau, des toux et des pleurésies. En décembre et en janvier, les montagnes se

couvrent de neige, mais pour peu d'heures seulement. Aux mois de mars et d'avril, les vents sont variables; en été comme en hiver, les brouillards sont fréquens.

DEUXIÈME ZONE.

14. *Depuis le 3$^e$ degré jusqu'au 5$^e$ de latitude nord.*

De tout ce que M. de Krusenstern vient de dire de la première zone, on peut conclure que, depuis le détroit de Behring jusqu'au 30$^e$ degré de latitude nord, les vents du nord et du sud ne se succèdent pas régulièrement, et que, par conséquent, ces vents ne sont sujets à aucune loi fixe comme les moussons. Plus au sud, cela n'a pas lieu, et nommément entre le 30° N. et 30° S.

Il faut cependant remarquer que, dans cet espace, quoique les vents régnans y aient le caractère des vents alisés, leur direction n'est pas la même partout, et qu'ils sont réglés d'après la direction des côtes; par exemple, sur les côtes du Pérou et du Chili, dont la direction est à peu près N. et S., les vents dominans sont ceux du S.; ils sont aussi permanens que les vents alisés entre les tropiques; sur les côtes de la Nouvelle-Espagne, au contraire, qui ont une direction plus vers l'ouest, les vents suivent aussi cette déviation. L'endroit où la côte commence à prendre sa direction vers l'ouest, est l'extrémité méridionale du golfe de Panama, et c'est ce point qui peut être envisagé comme limite entre les vents dominans sur les côtes du Chili et du Pérou et celles de la Nouvelle-Espagne, de manière que la deuxième zone s'étend depuis le 30$^e$ degré de latitude N. jusqu'au 5$^e$.

Les vents du S. S. O. et du S. S. E. qui soufflent près des côtes de la Nouvelle-Espagne, depuis le mois de mai jusqu'en octobre, et que les Espagnols nomment *Bende-*

*vales*, sont accompagnés de fortes pluies et de *Tornados*, ou de calmes qui durent souvent quelques jours de suite, avec du tonnerre et des éclairs continuels; il y a même des exemples que la pluie a duré pendant vingt-cinq jours de suite. Les coups de vent ont lieu ordinairement du S. O. dans les mois de juillet, août, septembre et octobre; on les nomme *Tapayaguas* sur les côtes de Nicaragua et de Guatimala, et il est fort difficile, dans cette saison, d'entrer dans un des ports situés sur la côte de la Nouvelle-Espagne, comme San-Blas, Acapulco, Rio-Lexo, Sanzonato et Tehuantepec. Les Espagnols n'entrent jamais dans les ports de San-Blas et d'Acapulco avant le mois de novembre, et seulement après que la saison des tempêtes est passée.

Près d'Acapulco, les vents soufflent de la partie ouest pendant l'hiver, le plus souvent très-frais du N. O. Les vaisseaux qui viennent du sud se gardent bien de reconnoître la terre au sud d'Acapulco, de crainte de ne pouvoir alors gagner ce port à cause des vents violens du N. O.; pour cette raison ils courent jusqu'au parallèle de 20° avant de s'éloigner du vent alisé du N. E. Arrivés sous ce parallèle, ils font route vers la côte; et, dès qu'ils rencontrent le vent du N. O., ils se dirigent sur Acapulco; la première terre qu'ils cherchent à reconnoître est les *Farallones de Siguenta*. La seule chance propice qu'ait un vaisseau pour arriver à Acapulco, en attérisant au sud de ce port, ce sont les brises de terre, qui soufflent, quoique foiblement, pendant toute la nuit, jusqu'à 8 et 9 heures du matin, de l'E. et de l'E. N. E.

Depuis le mois de novembre jusqu'en avril, le temps est beau sur la côte de la Nouvelle-Espagne. Les Espagnols appellent cette saison *Verana de la mar del sur*; mais pendant ce temps on éprouve souvent des vents

violens du N. N. E. et du N. E. avec un ciel sérein; on appelle ces vents *Papageios* et *Tehuantepecs*, d'après le nom de deux golfes sur la côte du Mexique, où ils règnent de préférence.

Entre les 13° 30′ et 15° de latitude de 70 à 100 lieues de terre, on rencontre, pendant les mois de février et de mars, des calmes qui durent souvent bien long-temps, et sont désespérantes. M. *de Krusenstern* rapporte l'exemple d'un vaisseau qui avoit été pris pendant vingt-six jours par ces calmes, et dont l'équipage fut à la fin obligé de se jeter dans ses embarcations pour aller chercher la côte, qnoiqu'elle fût éloignée de quatre-vingts lieues.

Depuis la côte de Californie jusqu'à Acapulco, et le golfe de Tehuantepec, le courant porte au S. E. depuis le mois de décembre jusqu'en avril, et à l'O. N. O. et au N. O. depuis mai jusqu'en décembre. Voici une règle sûre pour corriger les longitudes estimées, que donne ici M. de Krusenstern. « Un vaisseau, dit-il, qui n'a pas les moyens de déterminer sa longitude par des observations astronomiques, peut, avec beaucoup de confiance, compter que, lorsque la latitude observée se trouve au nord de l'estime, alors sa longitude vraie doit être plus occidentale que celle estimée; et, quand la latitude observée est plus méridionale que la latitude d'après l'estime du vaisseau, alors la longitude vraie doit être aussi à l'est de l'estime. Au sud de la latitude de 16 degrés, cette règle n'est plus applicable. »

« C'est la première fois, » dit le savant M. de Zach, « que nous rencontrons une pareille règle pratique dans les livres de navigation; elle a été nouvelle, du moins pour nous, et elle nous a frappés, surtout étant énoncée avec tant de confiance par un marin aussi expérimenté que l'est l'amiral de Krusenstern. Il nous semble que cette

règle mérite attention, non seulement quant au cas auquel M. de Krusenstern l'applique, mais encore à tous les autres cas auxquels on pourroit l'adapter, lorsqu'on aura bien développé les systèmes des courans. C'est aux navigateurs instruis et intelligens à rechercher et à désigner ces cas, et les règles à y appliquer. Il nous suffit pour le moment d'inviter les navigateurs à diriger leur attention sur cet objet, et à le prendre en considération, lorsque les occasions s'en présenteront. »

### TROISIÈME ZONE.

15. *Depuis le 5e degré de latitude nord jusqu'au 30e de latitude sud.*

Les côtes du Chili et du Pérou ne sont pas assujetties aux Tornados et aux vents violens, comme les côtes de la Nouvelle-Espagne. Les vents dominans soufflent tous du sud; la route vers le nord est par conséquent facile à faire; la seule chose à craindre, ce sont les calmes qu'on trouve sous la ligne équinoxiale. Là où des causes particulières n'altèrent pas la direction des courans, ils portent en général toujours au N. O. et O. N. O.

Les vaisseaux qui viennent d'Acapulco pour se rendre à Lima, font route vers le sud jusqu'aux 20e et 30e degrés de latitude; pour éviter les courans et les vents du sud, ils ne vont chercher la terre que lorsqu'ils peuvent atteindre le lieu de leur destination, à l'aide des vents alisés du S. E. Les Espagnols nomment cette navigation *por Altura;* navigation qui dure ordinairement trois mois : il y a cependant des exemples que des vaisseaux ont été sept mois à faire ce trajet.

Les vaisseaux espagnols qui font route du nord au sud, après avoir longé la côte jusqu'au cap Blanco, extrémité

méridionale du golfe de Guayaquil, le quittent ici pour chercher au large les vents alisés, à cause des courans violens qui empêchent absolument de le doubler. Quelquefois ces bâtimens prennent la route le long de la côte, mais seulement depuis le golfe de Guayaquil jusqu'à Lima, parce que, dans cet espace, les brises de terre soufflent pendant dix-huit heures, et les brises de mer pendant six seulement, de manière qu'on fait route au S. S. O. avec la brise de terre, et qu'on se rapproche de terre avec celle de mer; mais on ne doit pas s'éloigner de la côte de plus de 60 à 70 lieues. Cette navigation, appelée par les Espagnols *navigacion por el meridian*, a le grand avantage, qu'on évite les coups de vent qui ont souvent lieu pendant les mois d'août, septembre, octobre et novembre entre les 28° et 33° de latitude. Le capitaine Colnet, qui a côtoyé cette même partie de la côte, ne fait pas mention de cette singularité dans la durée des brises de mer et de terre, il remarque seulement que les courans y sont très-irréguliers. Dans les mois de novembre, décembre et janvier, on est exposé aux orages, aux pluies et à des coups de vent près des îles de Gallapagos, tandis qu'on y a un temps beau pendant les mois de mai, juin, juillet et août.

### QUATRIÈME ZONE.

#### 16. *Depuis le 30^e^ degré jusqu'au cap Horn.*

Le vent alisé du sud, après avoir soufflé depuis le 5^e^ degré de latitude N. près des côtes de l'Amérique, se termine près de la côte du Chili, où les moussons du nord et du sud recommencent; mais il est difficile de déterminer au vrai le point de limite entre les vents alisés et les moussons. Près de Valparaiso, les vents du N. et du

N. O. soufflent depuis mai jusqu'en septembre, accompagnés de pluies et de brouillards, mais ils ne sont pas très-violens; le reste de l'année, le temps est sec; les vents du sud sont dominans, et soufflent d'une telle violence, que les vaisseaux chassent souvent sur leurs ancres étant en rade de Valparaiso. Quand on s'approche du cap Horn, les vents dominans sont, à peu d'exceptions près, ceux du S. O. et du N. O. En hiver, ils soufflent avec une violence particulière. Les courans suivent la direction des vents, et près du cap Horn on les a toujours trouvés portant à l'est.

Voici le résumé du mémoire de M. de Krusenstern sur les vents et les courans. Le lecteur instruit, qui en sent l'importance, nous pardonnera si, en considération du grand public, moins ami des lectures solides, nous mettons un petit intervalle avant de continuer ces extraits du savant et précieux ouvrage de l'amiral russe.

---

*Carte générale de l'Océanie; par M. Brué, géographe du Roi.* En trois parties.

Il est un sentiment bien agréable et bien consolant pour ceux que leur position appelle à juger les productions géographiques; c'est de voir les hommes de mérite qu'une fausse idée avoit égarés, et qui, par des travaux mal conçus, s'étoient attiré une juste critique, prendre le seul bon parti, celui de couvrir par des travaux vraiment utiles et savans le souvenir de ceux qui avoient été désapprouvés. C'est ce que fait M. Brué. Nous n'avons, pu, en conscience, approuver ses cartes de géographie ancienne, et surtout hébraïque; il vient de nous montrer qu'il sait parfaitement composer et raisonner des cartes de géographie moderne. Nous allons en faire l'analyse.

La première contrée qui s'y présente est *Sumatra*. Les ouvrages de Valentyn, de Marsden, de Crawfurd ont fourni à l'auteur des détails de géographie physique très-curieux, discutés et combinés avec beaucoup d'intelligence. Le plateau intérieur, avec ses volcans et ses lacs, commence à prendre une forme plus prononcée. L'absence des détails dans la chaîne d'îles à l'ouest de Sumatra est une preuve de critique judicieuse; on auroit peut-être dû ajouter le signe des *villages*, afin d'indiquer qu'elles sont habitées. La géographie historique est traitée, non pas avec moins de soin, mais avec une critique moins heureuse. On voit que l'auteur confond les divisions physiques et ethnographiques avec les divisions politiques; par exemple, l'île entière, nommée *Andelo*, dans le langage des indigènes, est divisée par eux en trois parties : le nord, *Balla;* le milieu, *Menangkabo;* le sud, *Kampang* ou *Ballun-Ary;* ces dénominations générales, et qui ont une signification dans la langue malaie, embrassent d'autres subdivisions pour désigner diverses parties de la côte. La seconde division générale est celle par royaumes ou états; l'empire de Menangkabo, *comme tel*, n'existe pas, et la dignité pontificale, attachée à la famille régnante du petit district autour de cette ville, en fait la seule importance. La troisième division est celle par nations. Ici nous ne savons pas pourquoi le mot *Malais* est répété deux fois sur la carte, comme s'il désignoit un peuple à part, tandis que, dans le sens le plus étendu, tous les habitans de Sumatra sont de race malaie, polynésienne ou océanienne, et que, dans le sens restreint, ce nom ne convient qu'à une partie des habitans des côtes. Au surplus, la faute de ces incertitudes et de ces confusions n'est pas à M. Brué, mais aux auteurs de plusieurs ouvrages, surtout à Crawfurd.

L'île de *Java* est aussi riche en détails physiques que l'échelle le permet. L'auteur a eu le bon esprit de prendre pour ses principaux guides les cartes hollandoises, principalement celle de l'ouvrage de Valentyn, à laquelle les modernes ont peu ajouté. Nous aurions désiré que les volcans y eussent été marqués ; et, puisque M. Brué rapporte, dans une note, des détails d'une carte minéralogique de M. Horsfield, nous aurions voulu retrouver quelques-uns des noms indigènes des montagnes, tels que les monts *Pangerang* ou monts *des Princes* (nommés *Montagnes bleues* par les Hollandois), les monts *Kandang*, où sont les défilés qui conduisent à Mataram, les monts *Loevoe, Tagal* et *Djapan*, très-remarquables soit par leur élévation, soit par leur importance historique. Nous possédons une carte manuscrite où la ville de *Djococarta*, si fameuse comme siége de la dernière révolte, est indiquée, et nous aurions encore désiré que M. Brué eût discuté une question qui nous a été signalée par M. le baron Derfelden de Hinderstein, savoir si on doit admettre ou rejeter l'existence de l'île *Nordra-Kanibar*, indiquée sur la carte de Java, par Roland, publiée par Van Keulen (Amsterdam, en deux feuilles), et placée sous le méridien de celle de Poulo Noessa Cambangan, mais à 15 minutes plus au sud. M. Derfelden nous a même envoyé une copie soignée de cette partie de la carte assez rare de Van Keulen, et nous sommes tentés de la regarder comme plus authentique et plus exacte que les cartes modernes ; elle est certainement plus circonstanciée. On y remarque, de même que dans celle de Valentyn, une petite mer intérieure, nommée *Sagara-Nakam*, et qui est à sec dans les basses eaux.

En faisant ces observations, nous sentons bien qu'on peut nous demander pourquoi les cartes, jointes au

*Précis de la géographie universelle*, n'entrent dans aucun de ces détails; la réponse est facile : l'échelle de la carte générale ne les admettoit pas; nous avions l'intention de donner successivement des cartes spéciales de chaque contrée intéressante, telle que l'île de Java.

Les îles de Flores, de Sumbava, de Timor et les autres dans ce voisinage, sont traités avec tout le soin qu'on peut désirer, et présente toutes les dernières observations. A l'égard de l'île *Brûlante*, la question que M. Brué semble élever sur la possibilité que cette île fût une répétition de celle de Gounong-Api, près Banda, nous paroit peu fondée.

*Bornéo* est représenté avec tous les détails que fournissent les mémoires de M. Leyden et les rapports des dernières expéditions hollandoises. Les parties méridionale et occidentale satisfont à tous les vœux de la saine critique. Il n'en est pas tout-à-fait ainsi à l'égard de l'extrémité nord-est, où l'auteur place un lac, *Keney-Ballou,* qui donne origine à la rivière de Banier-Massing, coulant au sud à travers toute la longueur de l'île, et en même temps à cinq autres rivières coulant vers le nord et l'est. Cette supposition est trop contraire aux analogies générales pour mériter aucune croyance, quoique appuyée par les traditions des indigènes. Le lac d'où sort le Banier-Massing doit être distinct de celui d'où sortent des rivières dans une direction opposée. Ces lacs à double et triple écoulement, imaginés dans les anciennes traditions sur l'Asie et l'Afrique, ne sont d'ordinaire que de pays marécageux. Sous ce seul rapport, je préférerois l'ancien tracé de Valentyn. Le détroit de Poulo-Laout avec la côte continentale nous paroît déterminé avec tant de détails dans la carte de Valentyn, que l'on ne peut pas la remettre en doute.

Nous avons sous les yeux une carte manuscrite de Célèbes, par un amateur distingué, qui nous l'a communiquée pour ces *Nouvelles Annales ;* elle est rédigée d'après une comparaison critique de la description de Radermacher dans les *Transactions de Batavia,* de la relation de Woodard et des mémoires particuliers. Comme elle doit bientôt être publiée, nous ne ferons pas ici la comparaison avec celle de M. Brué.

La partie orientale de l'Océanie, comprenant les deux Polynésies, présente dans la carte de M. Brué toutes les découvertes récentes, jusqu'aux plus minutieuses, et toutes les observations de M. Krusenstern et d'autres savans hydrographes. Le soin avec lequel M. Brué a recueilli tant de petites îles, déterminé leur nomenclature et évité le double emploi, si fréquent dans ces parages, est digne de tous les éloges.

Les découvertes de l'expédition de M. Duperrey nous paroissent avoir été insérées ici avec toute l'exactitude qu'il a été possible d'obtenir.

Les deux chaînes de *Radak* et de *Ralik* remplacent la partie septentrionale de la chaîne Malgrave ; et, malgré le mérite du navigateur anglois qui avoit placé ici son nom, nous dirons que, partout où l'on peut reconnoître avec certitude une dénomination générale indigène, il faut la préférer à toute autre.

Les îles *Fidgi* sont représentées d'après les cartes des Américains qui en ont complété la découverte. C'est surtout ici que l'on a récemment observé, chez les indigènes, des tissus de plumages parfaitement semblables à ceux des habitans de la côte nord-ouest de l'Amérique.

J'ignore pourquoi *Ontong-Java* a disparu. Près la Nouvelle-Calédonie il y a une fâcheuse faute d'orthographe : *Ile aux Pain* (sic) pour Ile aux *Pins*.

La *Nouvelle-Zélande* est enrichie des nouvelles observations de M. Blosseville, que cet habile navigateur a bien voulu insérer dans les *Nouvelles Annales des Voyages*. Les trois îles de la Nouvelle-Zélande, celles de Chatham, d'Auckland et de Macquarié, forment aujourd'hui un grand groupe parfaitement distinct et limité, auquel nous pensons qu'on devroit donner le nom d'*Archipel de Tasman*.

La *Nouvelle-Guinée* offre encore de grandes lacunes que l'expédition de M. le capitaine Durville doit contribuer à remplir. M. Brué fait observer que cette terre peu connue se divise, selon les conjectures de quelques navigateurs, en plusieurs îles. Nous nous garderons de dire positivement le contraire; mais il nous semble que le voisinage de la Nouvelle-Hollande doit faire présumer qu'il y a ici une masse considérable de terres, et nous croyons qu'une expédition de terre seroit désirable pour en achever la reconnoissance. On ne peut pas l'exiger de M. Durville, vu les moyens limités dont il dispose; mais certainement un officier aussi savant et aussi zélé tentera tout ce qui lui paroîtra possible.

M. Brué a eu l'idée malheureuse de comprendre la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Calédonie et la Nouvelle-Zélande sous un même nom général avec la Nouvelle-Hollande, savoir sous celui d'*Australie*. Mais ce nom est donné, par les Anglois, exclusivement à la Nouvelle-Hollande et à ses dépendances immédiates et naturelles. Pourquoi étendre cette dénomination à des terres qui en sont en partie très-éloignées, très-différentes sous le rapport du climat et des habitans, comme l'est la Nouvelle-Zélande, ou à des terres placées dans l'enchaînement de l'archipel dit d'*Asie*, comme l'est la Nouvelle-Guinée.

Quelle différence ou distinction naturelle trouve-t-on entres Célèbes ou Bornéo, ou les Philippines d'un côté, et la Nouvelle-Guinée de l'autre? La race indigène des Haraforas est commune à toutes ces terres. La limite circonflexe et tout-à-fait arbitraire qu'on est obligé de tracer autour de la Nouvelle-Guinée échappe même à l'œil.

De semblables classifications, sans aucun but scientifique, ne laissent d'autres traces que la confusion dans les études et dans les idées. Puisque M. Brué a le bon esprit de tenir à désigner l'ensemble de la cinquième partie du monde sous un seul nom, il ne devroit pas contribuer à embrouiller un fait si clair par l'admission de subdivisions mal faites et superflues.

Cette différence d'opinions sur une nomenclature ne doit pas nous empêcher de rendre justice au fond même de la partie de la carte qui représente la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Galles. Les découvertes récentes de Flinders, d'Oxley, de King et d'autres Anglois y sont savamment et impartialement combinées avec celles des Freycinet et de Baudin. Le nom même de Baudin est écrit sur la carte, nonobstant les plaintes exagérées que les compagnons de ce navigateur avoient élevées.

Quand on voit déjà trois à quatre grandes rivières découvertes au-delà des Montagnes Bleues, dans un terrain très-fertile, couvert de beaux arbres et rempli de lacs, on se rappelle l'anathème si légèrement lancé par un célèbre et infortuné naturaliste contre cette terre. C'étoit un vaste banc de sable! c'étoit un désert sans une goutte d'eau douce! Les Anglois savent certainement déjà que cette prétendue disette d'eau n'existe pas même sur la côte nord-ouest; sans cela, auroient-ils été s'y établir?

Nous nous félicitons de voir M. Brué remplir de plus

en plus l'idée qu'on doit se former d'un bon hydrographe, et nous désirons que ses travaux trouvent une juste récompense. M. B.

---

## II.

## MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

### *De la chasse des serpens et des crocodiles.*

J'avois promis une récompense à qui me feroit voir un grand serpent vivant. Quelques jours après, un de mes nègres vint me dire qu'il avoit découvert dans la forêt un jeune serpent de l'espèce que l'on appelle *boohmaster*. Je pris sur-le-champ une lance de huit pieds de long, et me rendis, accompagné de deux nègres, au lieu indiqué. Je ne tardai pas à apercevoir le reptile. C'étoit un *coulcanara*, non venimeux, mais assez grand pour écraser chacun de nous; l'ayant mesuré ensuite, j'ai trouvé qu'il avoit quatorze pieds de longueur, et qu'il étoit aussi gros qu'un boa de vingt-quatre pieds de longueur; après l'avoir écorché, j'ai passé sans peine ma tête dans sa gueule. Désirant l'avoir en vie pour ménager sa peau, je me proposai de lui enfoncer ma lance dans la nuque, et de le clouer pour ainsi dire en terre. Quoique mes nègres me représentassent le danger auquel je m'exposai, je persistai, et leur ordonnai de me suivre. A l'aide de mon couteau, je coupai les branches des arbres et me frayai un chemin à travers le bois; j'arrivai doucement au lieu où étoit le serpent. Je le trouvai roulé, la tête à plat sur la terre; il ne bougeoit pas, et je réussis à lui percer la nuque de ma lance. Aussitôt un de mes nègres en saisit le bâton pour tenir le reptile fixé en terre, tandis que

je sautai avec l'autre nègre sur son corps ; il se débattoit avec violence, et nous eûmes beaucoup de peine à le tenir ; cependant nous en vînmes à bout, et je lui serrai étroitement le gosier. Je pris sa tête sous mon bras, tandis que l'un de mes nègres soutenoit le milieu, et l'autre la queue du reptile, qui faisoit tous ses efforts pour se dégager, et nous le portâmes ainsi jusqu'à ma demeure, où je le fis entrer dans un grand sac, dans lequel il se roula jusqu'au lendemain matin. Ayant ouvert alors le sac, je le fis tenir par une dizaine de nègres, je lui coupai la tête, l'écorchai proprement, et terminai sa dissection le soir même. Je trouvai ses dents plus grandes que je m'y attendois, mais elles répondent parfaitement à leur destination ; recourbées en arrière, elles arrêtent la proie, tandis qu'il l'avale lentement sans jamais la mâcher ; aussi ne la déchire-t-il jamais, il l'étouffe. Je fis reporter dans la forêt le cadavre du reptile, qui bientôt fut entouré d'une volée de vautours, qui tous se perchèrent sur les arbres d'alentour, attendant l'arrivée du grand vautour royal. Il ne tarda pas à paroître. Après s'être bien repu, il se percha sur un grand mora, et tous les vautours se précipitèrent sur le cadavre, le dévorèrent.

Vers minuit, l'Indien me dit : *Massa, Massa, entends-tu le tigre ?* J'écoutai. Il s'approchoit à pas légers aussitôt que les feux s'affaiblissoient ; et, dès que l'Indien les attisoit, il s'éloignoit. Enfin, l'Indien, importuné de ce dangereux voisinage, poussa un cri terrible ; le jaguar fit un saut, disparut et ne revint pas. Nous entendions de temps à autre de grands poissons s'agiter sur le fleuve, et surtout des caymans. Le son qu'ils rendent a quelque chose d'angoissant. C'est comme un soupir étouffé qui éclate avec une impétuosité telle, qu'on l'entend, dans le

silence des nuits, à un mille de distance. Ils se répondent de tous côtés. L'Indien fit, pour prendre un cayman, un instrument fort simple. Il lia en croix quatre morceaux de bois dur, taillés en pointe aux deux bouts, portant un appât, et attachés par une corde à un arbre, et suspendus à quatre pieds environ au-dessus de l'eau. Puis il frappa à plusieurs reprises une écaille de tortue vide, pour annoncer, disoit-il, aux caymans qu'il se passoit quelque chose de nouveau autour d'eux. Nous nous retirâmes, et le matin nous trouvâmes un cayman pris, que nous retirâmes de l'eau; il avoit près de dix pieds de longueur. Dès qu'il fut sur la rive, je sautai sur son dos, en me cramponnant à ses pattes de devant, tandis qu'il agitoit violemment sa queue. Après s'être épuisé en vains efforts pour se dégager, il resta tranquille, et je saisis ce moment pour lui couper la gorge. Il n'y a peut-être aucun animal qui ait une expression de cruauté plus marquée que le cayman.

(*Voyage à Démérary*, *par Waterton.*)

---

## *Mort de Cook.*

On trouve encore à Kaavaroa plusieurs personnes qui ont été témoins de la funeste querelle qui coûta la vie au grand navigateur Cook, et qui en connoissent toutes les circonstances. Leurs relations s'accordent parfaitement avec celle du capitaine King, son successeur. Les indigènes avoient enlevé une chaloupe du vaisseau de Cook pour en avoir les clous; le capitaine voulut, jusqu'à restitution, avoir en ôtage leur roi Taralopa; ils tentèrent de le soustraire à cette humiliation, et l'on sait que ce fut dans la mêlée que Cook fut tué par derrière. « A sa mort, disent les indigènes, nous prîmes le

« deuil; nous dépeçâmes ses membres, nous en brûlâ-
« mes les chairs, comme nous en usons à l'égard de nos
« chefs. Persuadés qu'il étoit le dieu Rono, nous l'ado-
« râmes. » Cette déclaration des indigènes prouve bien qu'on ne peut attribuer le traitement qu'ils firent au corps du capitaine Cook ni à leur colère ni à leur vengeance, mais uniquement au respect qu'ils avoient pour sa mémoire. Ils rendirent même des honneurs divins à plusieurs objets qui lui avoient appartenu, et particulièrement à un traîneau qu'il avoit apporté de la côte N. O. de l'Amérique, et laissé dans leur île. Tous les chefs témoignent leurs sincères regrets toutes les fois qu'on parle de Cook, et le peuple de l'île les partage. Je lisois un jour les Voyages de Cook; quelques chefs entrèrent; l'estampe qui représente sa mort les émeut si profondément, que l'un d'eux, Karalmoka, ne put retenir ses larmes.

Quant au dieu Rono, que ces insulaires adorent et qu'ils crurent revoir en Cook, il avoit été un de leurs rois. Ayant tué sa femme, ses remords lui firent perdre la raison. Il erra dans l'île, contraignant au combat tous ceux qu'il rencontroit. Plus tard, il passa, dans un bâteau d'une construction particulière, à Tahiti, ou dans des pays lointains. Après son départ, ses sujets lui rendirent des honneurs divins, et instituèrent des combats annuels en sa mémoire. Dès que Cook aborda à l'île, le bruit se répandit que le roi Rono étoit revenu, et c'est pourquoi ces insulaires se prosternèrent devant lui. Mais quand ils virent son sang couler, ils s'écrièrent : Non! ce n'est pas Rono! Cependant il y en a beaucoup qui croient encore que Cook est en effet Rono, et qui sont persuadés qu'il reviendra. Ils rendent des honneurs divins à ses côtes et aux os de sa poitrine, qui sont déposés

dans un temple consacré au dieu Rono, et d'où on les porte souvent en procession à d'autres temples, afin de recueillir les dons pieux destinés au culte de Rono. Ces os sont conservés dans une corbeille couverte de plumes rouges.

---

## *Anecdote sur Mehemet-Ali, pacha d'Égypte.*

(Extrait d'une lettre du Caire.)

« On a présenté hier au pacha le diplome de membre honoraire, que la société de Francfort lui a envoyé pour la protection qu'il avoit accordée à quelques-uns de ses membres qui voyagent en Égypte. J'étois par hasard présent au divan, qu'on a tenu à Isbeki. Ce diplome, écrit en langue allemande, donna lieu à une scène fort ridicule. Lorsqu'il fut présenté au pacha, qui ne sait ni lire ni écrire, il le prit d'abord pour un firman de la Sublime-Porte. Il en fut étonné et troublé.

« Mais Boghos Jussuf, l'interprète, lui expliqua que cet écrit étoit en *nemtschih* (en allemand), et contenoit les remercîmens des *ulemas* (savans) d'une ville nommée *Francfort*, pour les faveurs qu'il daignoit accorder à deux *nemtschihs* qui voyageoient dans ses états.

« Les *ulemas* de cette ville, continua le dragoman, baisent la poussière de vos pieds, et vous supplient de répandre sur leur société la lumière dont votre auguste chef est environné, et de la prendre sous les ailes de votre puissante protection.

« Cette allocution flatteuse, sans doute très-différente du style des *ulemas* de Francfort, parut faire plaisir à son altesse, qui porta la main sur sa poitrine; mais le point le plus difficile étoit de lui expliquer qu'elle avoit été nommée membre de cette société; et, comme

la langue turque n'a point d'expression pour cette idée purement européenne, et que le pacha ne sait pas d'autre langue que la turque, et sa langue maternelle, l'Albanois, M. Boghos, après beaucoup d'hésitation, finit par dire que la société, en témoignage de son estime et de sa reconnoissance, l'avoit élu l'un de ses associés. A ces mots, les yeux du pacha s'enflammèrent de colère; et, d'une voix de tonnerre, il s'écria que de sa vie il ne vouloit plus être associé de quelque maison de commerce que ce soit; que son association avec MM. Briggs et comp^e^ pour le commerce des Indes orientales lui avoit coûté cinq cent mille piastres fortes; que la société, pour la fabrication du sucre et du rhum, ne le payoit pas; qu'enfin il avoit tout son soûl des associations avec des marchands francs, qui lui devoient 23 millions de piastres, qu'il regardoit comme totalement perdus. Dans sa fureur, il menaça même M. Boghos de le faire jeter dans le Nil, pour avoir eu la témérité de lui proposer une nouvelle association avec des marchands, ce qui étoit contre ses ordres très-positifs.

«Le pauvre dragoman fut si épouvanté, qu'il ne put proférer un seul mot pour sa défense. Dans ce moment critique entrèrent, par bonheur, MM. Fernandez, Pambuk et autres, qui ont un libre accès auprès du pacha; mais il leur a fallu quelque temps pour appaiser son altesse et lui faire entendre raison, la colère lui ayant donné un hoquet histérique. Depuis long-temps il n'avoit été dans une telle colère, et nous avons tous désiré que cet incident puisse venir à la connoissance de toutes les sociétés littéraires de l'Europe, pour qu'elles ne commettent plus l'imprudence d'exposer avec leurs diplomes la vie d'un aussi brave et digne homme que M. Boghos Jussuf. Nous étions tous étonnés de ce que ces messieurs

de Francfort n'eussent pas plutôt envoyé quelque présent utile, suivant l'ancienne coutume de l'Orient. Lorsque son altesse fut un peu remise, M. Fernandez essaya d'expliquer au pacha qu'il ne s'agissoit pas ici d'affaires commerciales, que les *ulemas* de Francfort n'avoient d'autres fonds que des livres et point de capitaux. Tant pis, répliqua le pacha; en ce cas, ce sont des *sahhastchi* (libraires), qui font leurs affaires sans argent, comme les Francs au Caire et à Alexandrie.—Oh non ! ce ne sont pas des *sahhastchi*, ce sont des *ulemas*, des *kiadips* (auteurs), des médecins, des *filousoufs*, etc..., qui ne s'occupent que de sciences ! Bon! reprit le pacha ; et que voulez-vous que je fasse dans cette société, moi pacha à trois queues?—Rien du tout, votre altesse, comme la plupart des membres de cette société ; ces messieurs vouloient seulement vous témoigner leur estime et leur reconnoissance en vous agrégeant à leur société.—En vérité, c'est une drôle de manière! s'écria le pacha, de témoigner de l'estime à une personne, en lui disant, ou en lui écrivant dans une lettre vide : Vous êtes digne d'être un des nôtres.—Mais c'est l'usage, repartit Divan Effendi, son secrétaire. Votre félicité sait que les *Firenks* (les Francs) ont plusieurs usages, différens des nôtres, souvent très-ridicules. Veulent-ils, par exemple, saluer quelqu'un, ils découvrent leur chef, et grattent la terre en arrière avec le pied droit. Au lieu de s'asseoir commodément sur un sopha pour se reposer, ils se plantent sur des petits siéges de bois, comme s'ils vouloient se faire faire la barbe. Ils mangent leur pilau avec des cuillers, et leurs viandes avec de petites pincettes; mais ce qui paroît le plus ridicule, ils baisent humblement les mains à leurs femmes, qui, au lieu du *yaschmak* (voile), portent des chapeaux de paille sur leurs têtes; ils

mettent du sucre et du lait dans leur café ! A ces mots, toute la société, son altesse exceptée, partit d'un grand éclat de rire. Parmi ceux qui se tenoient près de la fontaine au milieu du salon, aux mots café, *avec du sucre et du lait*, j'en entendis plusieurs s'écrier : *kiafirler* ! (Oh les infidèles ! )

« Son altesse, qui, cependant, avoit repris sa bonne humeur, fit plusieurs questions sur Francfort, sur sa distance du Caire, sa position, etc.—Or ça, demanda-t-il entre autres, dites-moi un peu, à qui appartient cette ville, où il y a tant de savans, car j'ai entendu dire qu'en Allemagne, il y a quarante-neuf souverains, soit *sultans*, soit *krals* (rois), soit *kersuk* (ducs) ? On n'a pu répondre sur-le-champ à ces questions, aucune des personnes présentes n'ayant jamais entendu parler de Francfort ; ils promirent cependant au pacha qu'ils s'en informeroient, et qu'ils lui en feroient ensuite le rapport.

« A la fin du divan, la belle humeur de son altesse reprit à un tel point, qu'il déclara vouloir accorder à chacun de ces bons *ulemas* de Francfort un *ferman*, sur lequel on leur délivreroit cent *ardebs* (mesure d'Egypte) de féves, qu'ils pourront se faire livrer dans le magasin de *Bullak* (faubourg de Caire), comme un backschisch (présent que les Turcs font pour des services rendus).

« Mais M. Jabro, qui a été à Paris, et qui, par conséquent, passe pour tout savoir, lui ayant dit que les ulemas de Francfort ne mangeoient pas de féves d'Égypte, il répondit : S'il en est ainsi, ils n'ont qu'à venir au Caire, je leur ferai donner à chacun un pot de café, et une longue pipe à bec d'ambre. »

---

## *Amérique septentrionale.*

Montant des importations et exportations dans les ports les plus importans de l'Union, pendant quatre années.

| IMPORTATIONS EN DOLLARS. | | | | |
|---|---|---|---|---|
| NOM DES PORTS. | 1821. | 1822. | 1823. | 1824. |
| Salem....... | 2,008,824 | 1,996,202 | 2,188,003 | 2,766,826 |
| Boston...... | 11,993,859 | 15,372,808 | 14,691,156 | 12,825,400 |
| La Providence | 409,790 | 1,080,708 | 764,407 | 896,821 |
| New-Yorck... | 23,534,765 | 35,317,802 | 29,275,854 | 35,938,818 |
| Philadelphie. | 8,158,922 | 11,876,523 | 13,696,770 | 11,386,531 |
| Baltimore.... | 4,966,538 | 4,615,795 | 4,935,425 | 4,543,343 |
| Charleston... | 3,006,852 | 2,280,470 | 2,388,711 | 2,164,540 |
| N.-Orléans... | 3,379,717 | 3,817,248 | 4,283,125 | 4,539,769 |
| Total..... | 57,459,267 | 76,357,556 | 72,223,451 | 75,062,048 |

| EXPORTATIONS EN DOLLARS. | | | | |
|---|---|---|---|---|
| NOM DES PORTS. | 1821. | 1822. | 1823. | 1824. |
| Salem....... | 2,922,341 | 1,931,912 | 2,121,990 | 1,693,113 |
| Boston...... | 8,669,019 | 9,311,673 | 10,633,119 | 7,741,863 |
| La Providence | 615,073 | 630,543 | 719,456 | 643,674 |
| New-Yorck... | 12,244,638 | 16,114,978 | 17,802,457 | 21,778,881 |
| Philadelphie. | 7,391,767 | 9,947,802 | 9,617,192 | 9,364,893 |
| Baltimore.... | 3,739,610 | 4,461,615 | 5,015,279 | 4,809,308 |
| Charleston... | 7,196,436 | 7,255,691 | 6,889,695 | 8,034,281 |
| N.-Orléans... | 7,272,172 | 7,978,645 | 7,779,072 | 7,928,820 |
| Total..... | 50,051,056 | 57,632,859 | 60,578,260 | 62,994,878 |

(Tiré de l'*Handelszeitung*).

*État de l'armée suédoise en* 1825.

L'armée de terre se compose de 26 régimens, un corps et 3 bataillons d'infanterie et artillerie, 7 régimens et 1 escadron de chasseurs à cheval ; savoir : officiers, 1,727 ; sous-officiers, 1,890 ; soldats, 33,635 ; total, 37,252.

En temps de guerre, cette armée peut être augmentée de 89,527 hommes par l'appel de la réserve et de la landwehr, et former une masse de 126,779 combattans.

La flotte comptoit, en 1825,

| | | |
|---|---|---|
| 334 | officiers, | 12,617, qui peuvent être portés à 16,093. |
| 658 | sous-officiers, | |
| 10,846 | soldats, | |
| 779 | | |

Les frais de l'armée se montent à

Reichsthalers de Banque, 3,843,900, pour l'armée de terre.
978,100, pour la marine.
1,500,000, pour le matériel.
280,000, salpêtre.

L'armée de Norvège n'est pas comprise dans ce calcul.
(*Gazette de Berlin.*)

---

*Population de l'Allemagne.*

En 1815, la ville de Carlsruhe comptoit 15,074 habitans; en 1820, 16,021; et, d'après le dernier recensement de 1825, 18,499 habitans et 3,497 familles.

12,236 professent le luthéranisme, 5,370 sont de la religion catholique, 893 sont juifs. (*Gazette de Leipzig.*)

En 1825, il est né dans le royaume d'Hanovre 53,850 enfans. — Le nombre des décès est de 32,248. — Augmentation, 21,602. Les enfans nés hors de mariage sont dans la proportion de 1 à 12.

On comptoit à Breslau, en 1825 (sans la garnison), 82,282 habitans (3,319 de plus qu'en 1823). Les luthériens y étoient au nombre de 55,989; il y avoit 21,553 catholiques, 2 menonistes, 4,250 juifs. Le nombre des naissances a été de 3,003, celui des décès de 3,236. On compte à Breslau 35 églises, 238 bâtimens appartenant à l'état, 3,882 maisons particulières, 247 manufactures, moulins et magasins. (*Gazette de Berlin.*)

---

*Population de la Suède et de la Norvège.*

Elle se montoit, en 1819, à 2,557,781 âmes; en 1825, à 2,724,778. Augmentation, en six années, de 116,977.

La ville de Stockolm avoit 65,444 habitans en 1819, et en 1825 on en comptoit 72,137.

Pourquoi ne publie-t-on pas des tableaux de la population de la Norvège? Ce pays a acquis encore plus que la Suède en proportion. La seule ville de Christiania, qui, en 1801, avoit 10,638 habitans, en comptoit 19,600 en 1825. Tels sont les fruits de la liberté sous des lois sages.

---

*Origine du mot* Bulle.

Des globes creux ressemblent à des bulles d'eau; aussi les anciens Romains nommoient-ils *bullæ* les petites boules creuses d'or et d'argent qui servoient à la parure. Dans la suite, on suspendit à des documens publics ou à des lettres-patentes un sceau de métal traversé par un cordon, et que l'on nommoit *bulle;* car le mot *sceau* ne fut en usage que plus tard. Ce nom passa du sceau au document même. Il y a des bulles d'or, d'argent, de plomb; ces dernières sont les plus nombreuses. Dans l'origine, les bulles d'or étoient petites et légères. Celles d'Othon III étoient de la grandeur d'une pièce de cinq

francs, et l'on en trouve de Charles-le-Chauve, du poids de huit ducats. On sait que c'est l'empereur Louis-le-Pieux qui le premier s'est servi de bulles d'or. Les papes les employèrent rarement. On entend par la bulle d'or, la loi fondamentale de l'empire que Charles IV donna en 1366 à la diète de Nuremberg, et par laquelle il s'efforça de détruire les abus qui s'étoient introduits dans les élections des empereurs. Le sceau ou la bulle de ce document est d'or pur, et l'on en trouve la gravure dans divers ouvrages. La ville de Francfort se fit donner un exemplaire de cette pièce et la fit sceller d'une bulle d'or; mais celle de Nuremberg se contenta, par économie, d'une empreinte en cire. Les empereurs Trajan, Marc-Aurèle, Antonin-le-Pieux et quelques autres se servoient de bulles de plomb, mais surtout les papes, et c'est pourquoi cette dénomination est restée jusqu'à ce jour à leurs lettres ou mandemens. Les bulles des papes se divisent en bulles ordinaires, en demi-bulles et en brefs. Le cordon auquel est attaché le sceau est tantôt de soie et tantôt de chanvre.

---

## *Marins anglois.*

Je ne recherche jamais la mauvaise compagnie; mais quand je m'y trouve, je tâche d'en tirer le meilleur parti possible. Je parlai dernièrement à un gargotier qui donne à manger et à boire aux matelots. « Comment vont les affaires, lui demandai-je ?—Très-mal, me répondit-il; il y a peu de vaisseaux dans le port, et les matelots sont de chétives pratiques.— Cela veut dire, répliquai-je, qu'ils sont bons marins, mais non ivrognes, là, convenez-en. —Au contraire, les paresseux et les libertins sont de très-mauvaises pratiques, ils n'ont jamais d'argent, ou ne

paient pas et disparoissent. — Quels sont les meilleurs parmi les matelots qu'on trouve ici, continuai-je ? — — Ceux du pavillon de Bethléem ; ils boivent autant que les autres, mais ils paient toujours avant de se retirer ; et, quand ils se querellent, leur capitaine répond toujours pour eux.—Quel est ce pavillon ? je n'en ai jamais entendu parler. — C'est celui que les méthodistes arborent le dimanche, pendant le service divin ; je ne suis pas dévot, mais je désirerois que nous n'en eussions pas d'autre. Après ceux-ci viennent les marins de Jersey et de Guernesey ; ils sont mieux élevés, mieux payés, mieux tenus ; ils appartiennent surtout à de bonnes familles ; ils savent lire et écrire, et parlent françois et anglois ; leurs vaisseaux aussi sont meilleurs que les autres vaisseaux anglois ; ils sont plus longs, plus étroits, meilleurs voiliers, et l'équipage en est plus nombreux, en sorte qu'ils n'ont pas besoin de travailler autant que les autres. Les vaisseaux marchands anglois ont trop peu de monde à bord. Après les marins de Jersey et de Guernesey, ceux que nous aimons le mieux sont ceux de Clyde, Whitehaven, Mareport et Galles ; ils sont bons et honnêtes. Les Écossois sont bien élevés ; ils ont toujours une Bible à bord. Les plus mauvais sont ceux de Yarmouth, Liverpool et Londres ; ces derniers surtout sont les plus crapuleux et les plus mauvais marins. »

---

*De la morsure du serpent et du moyen de la guérir.*

D'innombrables serpens infestent la province de Guayaquil, et souvent les hommes et les animaux en sont mordus. Les habitans ont des moyens de se guérir de leur morsure ; pour l'ordinaire ils font boire au malade beaucoup d'huile d'olives, cautérisent sa blessure, sur laquelle ils mettent de la corne de cerf calcinée. Mais

leur plus sûr remède consiste dans les feuilles d'une plante rampante qu'ils nomment *husco*, et qu'on trouve dans les forêts; ils hachent ces feuilles et en font une espèce de pâte, qu'ils découpent en petites tablettes de la grandeur d'une pièce de trente sols et qu'ils font sécher à l'ombre. La personne mordue en mâche jusqu'à ce qu'elle ait perdu toute son amertume, ayant soin d'avaler sa salive; après quoi le malade prend un bain, et l'on panse sa blessure en y appliquant les lablettes qu'il a mâchées. Bientôt une transpiration abondante annonce que sa guérison s'opère. Me trouvant à Esmeraldas, je fus mordu à la main par un serpent de l'espèce dit coraux, dont on assure que la morsure est mortelle, si, sur-le-champ, on n'y apporte du remède. J'éprouvai, autour de la blessure, une douleur cuisante qui ne tarda pas à gagner tout le bras, et une sensation semblable à celle que causeroit un poids énorme et qui m'empêchoit de lever la main. Un indigène, qui étoit près de moi dans le moment de mon accident, s'empressa de me donner une pastille de husco, me conseillant de la mâcher, et me serrant en même temps la main pour en faire sortir le venin. Cinq minutes après, la douleur diminua, et je ne sentis plus l'amertume de l'herbe. Je me baignai dans la rivière, et me couchai dans un bateau où l'on me couvrit d'un puncho et qui me reconduisit à ma demeure qui étoit à quatre milles de là. Je transpirai dans le bateau, mais plus abondamment encore quand je me fus mis au lit; la douleur continua à diminuer; mais j'éprouvai une roideur générale dans tous mes membres, et un dégoût pour toute espèce de nourriture. Je bus un grand verre d'orgeat et dormis une heure. En me réveillant, j'avois la fièvre, la langue sèche et dure, et je fus très-malade pendant plusieurs jours. Je gardai un cataplasme de poitiron sur la main;

le quatrième jour la plaie entra en suppuration, et je commençai à me rétablir. J'étais très-inquiet sur mon état, bien que les indigènes m'assurassent que vingt-quatre heures après la morsure il n'y avoit plus de danger. Je ressentis pendant quinze jours les suites de la morsure du reptile, que les indigènes avoient tué et apporté dans ma demeure. Je n'ai jamais vu l'herbe de *husco* dans les forêts, je ne l'ai vue que quand les indigènes l'apportoient chez eux. Ses feuilles ont environ deux pouces et demi de longueur et un demi-pouce de largeur, la couche supérieure en est d'un vert foncé, à nervures, pourprées, aplaties et serrées; la couche inférieure est de couleur pourpre. Ses feuilles sont ailées en paire. Je n'ai jamais vu sa fleur, les indigènes m'ont dit qu'elle n'en porte pas.

La nature, qui place toujours le remède à côté du mal, a produit dans la province de Guayaquil un oiseau qu'on appelle à Esmeraldas, *ruirequinque;* sur la côte de Choro, *husco,* et à Ruclo, *betrade de oro*, implacables ennemis des serpens et d'autres reptiles venimeux. C'est une espèce de vautour de la taille d'une poule, qu'on apprivoise facilement. Sa couleur est d'un brun clair, parsemé de taches jaunes de soufre. Il vit dans les bois et les savanes. Il attaque le serpent contre lequel il se sert de ses ailes comme d'un bouclier; il attend que le reptile ait épuisé ses forces dans la lutte et fond alors sur lui, le saisit à la nuque, le mord, puis s'élance en l'air, suit des yeux son ennemi, s'abat, le blesse derechef, souvent même il l'enlève dans les airs, le précipite et finit par le dévorer. Les habitans assurent qu'ils doivent à cet oiseau la découverte de l'herbe de husco, parce qu'ils ont observé qu'après avoir lutté avec le reptile, il cherche cette herbe; d'où ils ont conclu

qu'elle étoit un antidote, et l'expérience a confirmé leur jugement.

Les serpens venimeux qui se trouvent dans la province de Guayaquil, sont : le *bujau*, qui a deux pieds de longueur, est très-mince et de couleur brune; le *cascabel*, de l'une des espèces de serpens à sonnettes, dont plusieurs ont cinq pieds de longueur; il est tacheté de blanc et de jaune ; le serpent, dit *corail*, qui a les plus brillantes couleurs et dont le corps est entouré de cercles rouges, jaunes de soufre et noirs. Sa tête est très-plate; et, quoique ce reptile soit petit, ayant à peine deux pieds de longueur, sa morsure passe pour la plus dangereuse, et tue en peu d'heures, si l'on n'y apporte sur-le-champ le remède dont j'ai parlé. D'abord la partie mordue enfle, une sueur de sang, par tous les pores du corps, succède à l'enflure, et le malade expire au milieu des plus cuisantes douleurs.

Don Pedro Figueras, à qui je suis redevable de ma guérison, m'a dit un jour qu'il avoit vu un nègre, mort à la suite d'une morsure de serpent corail, dont le cadavre étoit devenu tout blanc. L'*exis* est ainsi nommé à cause de ses taches blanches, en forme d'un double X, qui s'étendent de la tête à la queue; il a trois à quatre pieds de longueur, la tête très-plate. Cette espèce de serpent, fort redoutée, est très-vivace et venimeuse, ainsi que celui qu'on appelle *sierpe volante*, à cause des énormes sauts qu'il fait pour saisir sa proie. Il y a, en outre, dans la province de Guayaquil, plusieurs espèces de serpens non venimeux, que les habitans n'ont garde de détruire, parce qu'ils sont les ennemis des autres. J'ai vu un jour l'un de ces serpens, qu'on appelle le *sobrecame*, dévorer un *exis* plus grand que lui-même.

(*Waterton.*)

---

*Curiosité des dames de Sockna.*

Cette ville, du Fezzan, est entourée de murs. Elle a près d'un mille de circonférence et huit portes. Une certaine apparence de propreté, que nous trouvâmes ici, n'a pas laissé de nous surprendre. Sa population doit être au moins de trois mille âmes.

Les femmes sont ici très-jolies. On dit qu'elles sont passées maîtresses en intrigues. Cela peut être vrai ; nous n'avons point eu occasion de nous en assurer ; mais nous avons eu maintes preuves de leur affabilité et de leur bonne humeur. Un jour que je parcourois la ville avec un des nôtres, suivis d'une troupe d'enfans qui crioient après nous comme des enragés, deux dames les dispersèrent et nous invitèrent à entrer dans une maison, en nous assurant qu'une *mara zene* (belle femme) désiroit nous voir. Nous ne nous fîmes pas prier, et nous entrâmes dans une maison de certaine apparence, où nous nous trouvâmes bientôt entourés par une demi-douzaine de dames âgées, qui, après nous avoir fait mille questions, jugeant apparemment sur nos réponses qu'il n'y avoit aucun danger, appelèrent plusieurs jeunes femmes, qui, à ce qui paroît, attendoient la permission de se montrer. Nos habillemens et nos personnes même devinrent alors l'objet d'un minutieux examen. Les boutons jaunes de nos gillets, nos montres, les amusèrent beaucoup; mais de larges pantalons blancs que j'avois, et dans les poches desquels je portai par hasard les mains, excitèrent leur curiosité au plus haut degré. Il fallut ôter mes mains, et celles de trois à quatre de ces dames s'y précipitèrent à la fois, et furent bientôt remplacées par d'autres. Toutes ensemble demandèrent à la fois quel

en étoit l'usage, le tapage devint si grand que je fus heureux de pouvoir m'échapper. (*Major Denham, narrative, etc.*)

---

## *Les derniers Mameluks.*

Le 20 octobre 1822, nous rencontrâmes, dans un petit bois de dattiers, à une petite distance de Tamenhint, une caravane de Morzouk avec quelques Mameluks qui étoient venus du Darfour et du Ouadey. Je leur fis une visite. Leurs tentes étoient en lambeaux. Ils nous firent un tableau déplorable de leurs souffrances : deux d'entre eux avoient été beys; l'un, Mohamed-Bey, étoit encore jeune, et avoit une conversation spirituelle; l'autre, Ali-Bey, paroissoit accablé du poids de ses infortunes; il avoit entre cinquante et soixante ans. Ils avoient quitté le Caire depuis quinze ans, et avoient passé la plus grande partie de leur exil près de Dongola. A l'approche de l'armée de Mohamed-Ali, trois cent cinquante d'entre eux s'assemblèrent à Dongola, déterminés à passer dans le Darfour. A Darfour on refusa de les recevoir; alors ils se dirigèrent vers Ouara, la capitale du Ouadey, où on ne leur permit pas de rester. Ils éprouvèrent les plus grandes privations, les habitans du Ouadey refusant de leur vendre la moindre chose; ils furent donc obligés de partir, en menant des esclaves qu'ils échangèrent contre des plumes d'autruches et tout autre objet qu'ils purent se procurer. Tous, excepté vingt-six d'entre eux, se décidèrent à tirer vers le sud : ils changèrent ensuite d'avis, et se dirigèrent vers l'armée de Mohamed-Ali pour se mettre sous sa protection. Les vingt-six quittèrent Ouadey, juste à l'entrée du Rhamadan (May); et, suivant les traces de chameaux, ils atteignirent une

caravane de Fezzanois, qui alloit à Mourzouk, et se joignirent à elle; mais en traversant le pays des Tibbous-Bourgous, un de leurs chameaux s'étant égaré, arracha une branche de dattier. Le peuple de Borgou battit et blessa à cette occasion un de leurs esclaves; les Mameluks prirent sa défense, une vive dispute s'ensuivît. Les Fezzanois voulurent en vain l'appaiser, et se trouvèrent mêlés dans la querelle. Les Borgous attaquèrent et poursuivirent la caravane pendant cinq jours; vingt des Mameluks furent tués avec treize Fezzanois; les six Mameluks qui avoient survécu, se rendoient maintenant à Tripoli, dans l'espérance d'obtenir du pacha la permission de finir leur vie dans ses états. Ils avoient perdu 40,000 piastres fortes depuis leur sortie d'Egypte.

(*Denham, narrative, etc.*)

---

### *La belle Omhal-Henna.*

A mon premier passage à Zegbrem, j'avois logé chez Abdi-Zéleel, qui m'avoit présenté à sa mère et à sa sœur. Lorsque je revins dans cette ville, il insista pour que je demeurasse chez lui. La première personne que je vis en entrant fut la sœur de mon ami, la belle *Omhal-Henna* (la mère de la paix). Elle tenoit un vase de bois rempli de *haleeb* (lait frais), l'objet le plus précieux qu'elle put offrir, et me le présentant des deux mains avec la plus aimable timidité; l'espèce de voile qui cachoit ses traits tomba, et me laissa apercevoir sa jolie figure. Si j'avois pris le lait de ses mains, nous n'aurions pu procéder à l'aimable cérémonial auquel nous paroissions nous attendre l'un et l'autre, et qui consiste à se serrer respectivement quatre à cinq fois la main, en répétant souvent les mots de *aish harleks*, de *tiebs* et de *ham-dulillans*,

elle posa à terre le vase, qui y resta pendant les salutations d'usage, qui prennent, dans le moindre village d'Afrique, bien plus de temps que dans nos plus brillantes assemblées, et que nous exécutâmes avec un mutuel plaisir. Sa beauté excita réellement mon étonnement, et je voudrois pouvoir donner une idée de son portrait. C'étoit le *jemma* (le vendredi); elle étoit couverte, car je ne puis pas dire habillée, d'un simple barracan de toile bleue, qui passoit sous un de ses bras et étoit retenu sur l'épaule opposée, avec une épingle d'argent, et pendoit par derrière autour de son corps. Elle portoit sur sa tête une espèce de cape ou de voile, qui, ainsi que je l'ai dit, étoit tombé; et, comme je lui avois pris les mains, lorsqu'elle eut posé le lait à terre, elle ne put le replacer. Cet accident mettant en liberté ses cheveux d'un noir d'ébène, ils se répandirent en tresses nombreuses, tout autour de son visage expressif, de son cou, de ses yeux étincelans, et de sa petite bouche remplie des dents les plus blanches. Son menton portoit plusieurs figures tracées avec de la poudre à tirer. C'étoit une brune dans toute la force du terme; elle avoit autour de son col huit à dix rangs de coraux et d'autres grains de couleur. Réellement, je n'avois pas encore vu dans ce pays de personne aussi intéressante; et, comme je restois les yeux fixés sur elle, elle recommença ses salutations : *Comment vous portez-vous*, etc., et me demanda naïvement, avec le plus aimable sourire, si je n'avois pas appris un peu plus d'arabe pendant mon absence de deux mois? Je l'assurai que j'avois fait des progrès. Alors, regardant tout autour pour voir si personne n'écoutoit, elle mit le voile sur son visage, et me dit : J'ai su, la première, la nuit dernière, votre arrivée, et j'ai voulu que l'esclave en fît part à mon frère. J'ai tou-

jours été aux aguets pour vous voir arriver la nuit, car c'est la nuit que je vous ai vu quelquefois. Vous êtes le premier homme auquel j'aie jamais touché la main; mais on dit que cela ne signifie rien avec un *insara* (un chrétien). Que Dieu vous change le cœur! Mais mon frère dit que vous ne serez jamais musulman. Ne le voudrez-vous pas pour plaire à la sœur de votre ami Abdi-Zeleel? Ma mère me dit que jamais Dieu ne vous auroit permis de venir jusqu'ici, s'il ne vouloit votre conversion.—Le voile étoit encore une fois tombé, et j'avois repris sa main, lorsque l'arrivée inattendue de Abdi-Zeleel, accompagné du gouverneur de la ville, interrompit notre entretien. Omhal-Henna s'échappa promptement; je ne l'ai plus revue! (*Denham, narrative, etc.*)

---

### *Le ver du Fezzan.*

Le ver, si recherché dans le Fezzan, par les gourmets du pays, se trouve dans le lac Natron, situé au nord de Mourzouk. C'est un petit animal presque invisible à l'œil nu, et entouré d'une matière gélatineuse. Il est d'une couleur rouge-brune. Vu au microscope, sa tête paroît étroite et déprimée, ses yeux semblent deux grandes taches noires. Le corps est muni, de chaque côté, d'une sorte de nageoires semblables à celles des poissons, mais qui font probablement l'office de jambes, et qui sont dans un mouvement continuel.

Ces animalcules abondent au printemps, principalement après de grands vents. On les prend dans de longs filets qu'un homme porte un peu avant dans le lac; et, après l'avoir tenu quelque temps au fond de l'eau, il le retire et en recueille ainsi chaque fois plusieurs pintes. Il est presque impossible de les conserver vivans pendant

quelques heures. On les fait sécher quelque temps au soleil, et on les envoie dans toutes les villes du Fezzan, où ils sont vendus à un haut prix.

Les autres lacs, où l'on pêche ce ver, sont à deux journées de celui-ci; ils sont au milieu des vallées presque inaccessibles par la hauteur des montagnes de sable, qu'il faut affranchir pour y arriver. Les doudies, c'est ainsi qu'on nomme les gens qui s'adonnent à cette pêche, fréquentent seuls ces lieux.

(*Excursion, etc., by A. Oudney.*)

---

### *Description d'une noce à Sockna.*

Pendant notre séjour à Sockna, on célébra le mariage du fils d'un des plus riches habitans de cette ville, Hadgi Mohamed-el-Hair-Trigge, dans le vrai style arabe. Il y a quelque chose de si chevaleresque dans ces cérémonies, où, depuis cent jusqu'à cinq cents convives mâles, couverts de galons, sont réunis, et se regardent l'un l'autre depuis le soir jusqu'au matin, que je ne puis résister au désir d'en faire la description.

Dès le matin du jour des noces (la cérémonie a toujours lieu le soir, je veux dire la cérémonie finale, car les époux sont ordinairement fiancés et le contrat dressé un an d'avance), la musique de la ville ou de la tribu se fait entendre. Elle se compose d'une cornemuse et deux tambours. D'abord, c'est vers la mariée qu'elle se dirige, ensuite les domestiques en ont leur part : ceux-ci se promènent dans les rues, richement habillés et suivis de toute la ville; cependant, les femmes se réunissent chez la future; elles sont vêtues de leurs plus beaux habits et se placent dans les différens enfoncemens du mur qui

servent de fenêtres, et regardent vers la cour. Lorsqu'elles sont toutes placées, et que la mariée s'est mise devant une de ces fenêtres, le visage entièrement couvert de son barracan, on suspend les habits de noces consistant en étoffes de soie, châles, barracans, depuis le haut de la maison jusqu'au rez de chaussée, pour faire montre de ses richesses. Alors on permet aux jeunes chefs arabes de présenter leurs respects; il sont précédés de leur musique, et une danseuse ou deux s'avance majestueusement et à pas lents dans la cour, sous les fenêtres de la mariée : les dames saluent leurs hôtes d'un *lou! lou! lou!* auquel ceux-ci ripostent en posant la main droite sur la poitrine, et on les conduit tout autour du cercle. On leur accorde tout le temps nécessaire pour examiner les beautés qui les environnent, et il en est bien peu de celles-ci qui, en ces occasions, poussent la cruauté jusqu'à tenir leur voile entièrement baissé. Je pense que, dans aucune autre contrée, on ne peut voir une semblable réunion de grands yeux noirs, de larges pendans d'oreille, des dents excessivement blanches.

La promenade circulaire terminée, on fait son présent, qui est mis en vue par la première danseuse ; et, suivant son importance, le donneur est applaudi par les spectateurs. Avant de s'en retourner, tous les chefs arabes déchargent leurs pistolets, et les dames recommencent leur *lou! lou! lou!* Loin de trouver mauvais ma demande, de présenter aussi mes hommages à la mariée, on parut m'en savoir beaucoup de gré; le nouveau marié ne pouvant lui-même être admis, me conduisit devant la maison de sa belle, et m'en ramena ensuite. La cérémonie finit un peu avant le coucher du soleil; la nouvelle mariée s'apprêta alors à quitter la maison paternelle. On lui envoya un chameau avec un *saafa*, sorte de chaise à bras,

sur le dos de laquelle sont des pelleteries, des châles du soudar du Caire et de Timbouctou. Elle y monta et se plaça de manière à voir tout ce qui se passoit devant elle, sans être vue de personne. On la conduisit alors hors de la ville, où tous les cavaliers et fantassins qui avoient des armes s'étoient rassemblés. Dans cette occasion, notre escorte ajouta beaucoup au brillant de la cérémonie; elle consistoit en soixante Arabes montés; et, lorsqu'ils se précipitèrent tous à la fois et firent feu aux pieds du chameau de la mariée, j'eus réellement pitié de la pauvre vierge; mais comme il en résulta un grand honneur pour elle, je pense que sa peur se trouva amplement compensée. Ils commençoient par des escarmouches de deux à quatre et chargeant ensuite au grand galop par sections, et toujours faisant feu juste sous le chameau de la mariée : c'est de cette manière que l'on fit trois fois le tour de la ville; la scène étoit variée par l'intermède de l'époux approchant du chameau, entouré des négresses, qui aussitôt se mêloient à crier et le repoussoient au grand amusement des assistans qui l'excitoient dans ses tentatives. C'est au milieu de ces décharges de mousqueterie et du piétinement des chevaux qu'elle fut conduite à la maison de son époux. Il faut qu'elle paroisse très-étonnée et refuse de descendre. Les femmes jettent des cris perçans, les hommes déchargent leurs armes, et enfin elle se laisse persuader et entre. Après avoir reçu un morceau de sucre dans sa bouche des mains de son époux, et lui en avoir donné un de son côté, qu'elle place elle-même dans la bouche de celui-ci avec ses jolis doigts, la cérémonie est finie, et on les déclare mari et femme. (*Denham.*)

---

### *Effet du ranz-des-vaches sur le cheyk de Bornou.*

Le major Denham raconte qu'un messager du cheyk de Bornou étant venu lui apporter un saumon de la part de son maître, auquel on avoit parlé de sa boîte à musique, jouant différens airs, et s'arrêtant à volonté lorsqu'il y portoit le doigt, lui dit que le cheyk mouroit d'envie de la voir. « Il fallut donc me hâter, continue le major ; ce ne furent point les sauvages exclamations, les cris exprimant le plaisir que j'avois déjà entendus de tous ceux qui avoient vu chez moi cette mécanique. Le cheyk parut dabord extrêmement étonné ; il fit plusieurs questions accompagnées des mots *gieb! gieb!* (admirable ! admirable ! ) Mais la douceur de l'air suisse du ranz-des-vaches, que la boîte se mit à jouer, finit par absorber toutes ses sensations. Il couvrit son visage de ses mains, et écouta en silence ; un homme près de lui ayant rompu le charme par une exclamation bruyante, il lui appliqua un coup qui fit frémir tous ses serviteurs. Il me demanda alors si une boîte deux fois plus grande ne seroit pas meilleure ? Oui, lui répondis-je, mais elle coûteroit le double. — Dieu ! s'écria-t-il, si je pouvois l'avoir pour mille dollars, ce seroit un bon marché !

« Cette courte conversation nous rendit les meilleurs amis du monde. Il trouva cette fois que je parlois très-intelligiblement l'arabe, et il me permit de venir le voir toutes les fois que je le voudrois. C'est justement là où j'en voulois venir ; et, pour le maintenir dans ses bonnes dispositions, je lui fis présent de la boîte. »

---

## III.

## REVUE GÉNÉRALE.

*Tableau de la superficie d'Égypte, par M. le colonel Jacotin.*

Ce savant travail, qui fait partie de celui de la commission d'Égypte, est un résumé de toutes les cartes d'Égypte, et, par conséquent, peu susceptible d'une seconde analyse; aussi nous en citerons la plus grande partie.

« Depuis l'île de Philæ jusqu'au Kaire, l'Égypte n'est qu'une vallée longue et étroite, qui se dirige du sud vers le nord, entre les 24° 1′ 25″, et les 30° 2′ 8″ de latitude. Au milieu de cette vallée coule le Nil, dont le développement, depuis son entrée en Égypte jusqu'à la mer, est de 120 toises myriamètres, correspondant à 276 lieues trois quarts.

« A la hauteur du Kaire, les montagnes qui la limitent changent de direction : celles de la rive droite du fleuve vont vers l'est, et leur hauteur se soutient jusqu'auprès de Soueys; tandis que celles de la rive gauche, beaucoup moins élevées, inclinent vers le nord-ouest, et diminuent sensiblement en approchant de la mer.

« A 31 kilomètres au-dessous du Kaire, le fleuve se divise en deux branches, qui forment, avec le littoral compris entre leurs embouchures à la mer, un triangle connu des anciens sous le nom de *Delta*. D'autres canaux, dérivés du Nil et de ses deux branches, forment un autre triangle, dans lequel le Delta se trouve renfermé de deux côtés. Ce dernier triangle diffère peu de l'autre en hau-

teur, mais la base est beaucoup plus considérable ; elle n'a pour limites que les points extrêmes où les eaux du Nil peuvent arriver, c'est-à-dire depuis l'extrémité ouest du lac *Mareotis*, près de la tour des Arabes, jusqu'a l'embouchure de la branche pélusiaque, aujourd'hui Tineh, près Péluse. Ces deux points sont placés entre les 27° 14′ 30″, et les 30° 16′ 30″ de longitude ; leur distance en ligne directe est de 291 kilomètres, correspondant à 65 lieues 47 centimètres ; et le développement de la côte qui les sépare, de 378 kilomètres neuf dixièmes, ou 85 lieues un quart.

« Ce développement de côté est loin d'être celui de toute l'Égypte, qui s'étend encore beaucoup à l'est et à l'ouest. D'après les cartes des meilleurs géographes, notamment de D'Anville, elle est comprise entre les 26° 30′, et les 32° 20′ de longitude ; sa largeur moyenne est de 110 lieues ; sa situation entre les 24° 1′ 25″, et les 31° 37′ 0″ de latitude, lui donne 190 lieues de long. La surface réduite de cet espace peut être évaluée à 20,000 lieues carrées, les trois quarts environ de celle de la France actuelle.

« Mais, dans cette immense étendue, il faut distinguer les terres susceptibles de culture qui peuvent être arrosées par le Nil, de celles où ses inondations ne peuvent jamais atteindre, qui sont des déserts sablonneux et arides, condamnés par la nature à une perpétuelle stérilité. C'est la superficie des terres que le Nil peut féconder, laquelle est à peine la douzième partie de toute l'Égypte, que nous avons distinguée :

« 1° Les terrains occupés par les villes, villages, hameaux, habitations, tombeaux, places vagues, etc. ;

« 2° Les terres cultivées et cultivables, en général, dont la superficie n'a pu être déterminée que par approximation, parce qu'elle varie suivant la force des crues du Nil ;

« 3° La superficie des terres incultes, et qui pourraient être rendues à la culture;

« 4° Celle des îles du fleuve que l'on doit considérer, en général, comme terres cultivées et cultivables, superficie qui varie aussi selon les crues du Nil;

5° « Celle des canaux, de leurs berges, digues, chemins, et tout ce qui y a rapport;

« 6° Celle de l'emplacement des ruines et décombres des villes et des monumens anciens;

« 7° Celle du fleuve dans ses hautes eaux;

« 8° Celle des lacs, étangs et marais, également dans les hautes eaux;

« 9° Enfin la superficie des sables, plages, dunes, renfermés dans la partie de l'Égypte susceptible d'être inondée par le fleuve, et qui ne tiennent pas au désert. »

M. Jacotin expose ici les moyens employés pour calculer ces étendues (1).

« D'après les mesures ci-dessus indiquées, le tableau suivant donnera la superficie de l'Égypte, considérée selon ses natures de terrain :

(1) *Voyez* l'exposition du système métrique des anciens Égyptiens, par M. Jomard.

| NATURES DE TERRAIN. | En HECTARES. | En MYRIAMÈTRES carrés. | En arpens de 100 perch. de 18 pieds. | En lieues carrées de 25 au degr. | En *Feddân.* |
|---|---|---|---|---|---|
| | h. | m. k. | a. | l. | f. |
| Villes, villages, habitations......... | 43,316 | 4.33,16 | 102,625 | 21,93 | 73,058 |
| Terres cultivées et cultivables........ | 1,907,757 | 190.77,57 | 4,519,869 | 965,85 | 3,217,671 |
| Terres incultes.................... | 444,165 | 44.41,65 | 1,052,319 | 224,87 | 749,140 |
| Iles du fleuve..................... | 21,708 | 2.17,08 | 51,431 | 10,99 | 36,613 |
| Canaux et digues................... | 71,484 | 7.14,84 | 169,360 | 36,19 | 120,567 |
| Ruines et décombres................ | 9,674 | 0.96,74 | 22,910 | 4,89 | 16,316 |
| Eaux du fleuve..................... | 94,236 | 9.42,36 | 223,264 | 47,71 | 158,941 |
| Etangs. ........................... | 558,992 | 55.89,92 | 1,324,367 | 283,00 | 942,810 |
| Sables............................ | 134,668 | 13.46,68 | 319,056 | 68,18 | 227,134 |
| Totaux............ | 3,286,000 | 328.60,00 | 7,785,121 | 1,663,61 | 5,542,250 |

« Conséquemment, l'Égypte contient en superficie :

3,286,000, 00 hectares.
328, 60 myriam.
7,785,111, 00 arpens.
1,663, 61 lieues.
5,542,250, 00 *feddân*.

« Les principaux résultats donnés par ces calculs ont été convertis en myriamètres, en lieues de 25 au degré, en arpens de 100 perches de 20 pieds, et en *feddân*.

| | |
|---|---|
| « Le myriamètre carré contient | 10,000 h. 0000. |
| « La lieue carrée. . . . . . . . . | 1,975, 3086. |
| « L'arpent carré. . . . . . . . . | 0, 4221. |
| « Le *feddân*. . . s . . . . . . | 0, 5929. |

« Le *feddân* est une mesure agraire de l'Égypte. Il y a des *feddân* de plusieurs grandeurs; celui-ci est le plus en usage dans toute l'Égypte, et le plus authentique; il est connu sous le nom de *feddân el-risaq* : c'est un carré dont le côté est égal à 20 *qasab*, mesure de longueur qui sert à mesurer les terres. Cette mesure existoit du temps des khalyfes, et fut maintenue par Sélim I$^{er}$; on la conserve dans une mosquée de Gyzeh. La commission du cadastre l'a reconnue et mesurée : elle contient 6 *pyk* deux tiers *beledi* (ou du pays). Le pyk vaut 0$^{m}$,5775. Ainsi, la longueur du qasab est de 3$^{m}$,85, son carré de 14$^{m}$,8225; en le multipliant par 400, on aura, pour la surface du feddân, 5929 mètres.

En jetant un coup d'œil sur la carte, on voit que cette superficie a dû être plus considérable dans les temps où les inondations du Nil fertilisoient une plus grande étendue de terres. Mais ce n'est pas le désert seul qui a envahi celles que le fleuve ne peut plus féconder : les eaux de la mer n'ont pas été moins funestes; elles ont franchi

les digues qui les retenoient dans les limites que le travail de l'homme leur avoit assignées, et ont porté la stérilité sur toutes les terres productives, qu'elles ont converties en lacs et en marais. Les terres qui proviennent du curage des canaux, les immondices et les décombres des villes et villages, sont une autre cause de la diminution des terres cultivées. Plusieurs des canaux qui n'ont pas de l'eau toute l'année sont curés annuellement; le limon qu'on en retire est déposé sur les bords. Il a formé, avec le temps, des berges ou hauteurs si considérables, que ce n'est qu'à grands frais qu'on peut curer ces canaux, et l'on a trouvé plus avantageux de les abandonner et d'en creuser de nouveaux à côté des anciens et sur un sol propre à la culture. Avec un meilleur système d'irrigation, une police sévère et des travaux bien entendus, on remédieroit à tous ces abus, et l'on parviendroit à rendre à l'agriculture des terrains qui furent jadis cultivés : les vestiges de ruines qu'on y rencontre à chaque pas en sont un témoignage certain.

M. Jacotin donne ici, par aperçu, la superficie des terres qui pourroient être rendues à la culture, celle qui est maintenant cultivée, enfin celle qui a pu l'être autrefois.

| | | |
|---|---|---|
| « D'après nos calculs, nous avons trouvé que les terres cultivées et cultivables étaient de.......................... | 965 l. | 85 c. |
| Que les terres incultes qui pouvoient être rendues à la culture sont de........ | 224 | 87 |
| Que celles des îles du fleuve sont de | 10 | 99 |

D'après les mêmes calculs on voit,

1° Que les lacs et marais contiennent une superficie de 283 lieues; d'après les vestiges d'habitation que l'on y trouve encore, on peut évaluer aux deux tiers de

cette quantité les terrains envahis par les eaux de la mer : ils sont de............ 188 67

2° Que, la superficie des sables, plages, dunes, renfermés dans la partie de l'Égypte qui a pu être autrefois inondée, étant de 68 lieues 18 centièmes, on peut estimer à la moitié la partie de ces sables anciennement cultivée : elle est de....... 34 09

L'Égypte a donc pu avoir autrefois en terres cultivées.......................... 1,424 47

D'après son compte rendu de l'administration des finances de l'Égypte, M. Estève porte les terres cultivées à 3,163,618 feddân, qui font en lieues carrées......... 949 63

D'où il résulte que l'Égypte a pu avoir anciennement, en terres cultivables, de plus qu'aujourd'hui.................... 474 84

C'est une moitié en sus.

On n'a fait entrer ici que les terrains abandonnés et submergés par les eaux, et qui sont maintenant des lacs et des marais, et une partie de ceux que les sables ont pu couvrir dans l'intérieur de l'Égypte, et que le fleuve a pu arroser autrefois. Il n'a pas été question des parties que le fleuve a pu inonder, qui se lient à l'Égypte, et qui, devenues la proie du désert, sont maintenant couvertes de sables. Ces parties, qui se trouvent entre les limites actuelles des terres cultivables et incultes de l'Égypte et le pied des montagnes, ont fixé notre attention ; nous les avons examinées sur la carte, et nous avons cherché à en déterminer l'étendue, après l'avoir calculée feuille par feuille. Nous avons trouvé une superficie de 52 lieues carrées environ, répartie comme il suit, savoir :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Haute - Égypte, | Rive gauche, | 8 | 17 lieues. |
| | droite, | 9 | |
| Moyenne-Égypte, | Rive gauche, | 18 | 23 |
| | droite, | 5 | |
| Basse - Égypte, | Rive gauche, | 6 | 12 |
| | droite, | 6 | |
| | | | 52 |

De ces 52 lieues, il y en a sur la rive gauche........................ 32

Sur la rive droite.................. 20

Ces 52 lieues ne font que la trente-deuxième partie de la surface que nous avons trouvée pour la partie de l'Égypte que le fleuve peut féconder aujourd'hui. D'après ce calcul, qu'on a plutôt forcé qu'affoibli, on voit que l'envahissement des sables sur les terres cultivées est loin d'être aussi considérable que divers auteurs ont été portés à le croire, car les vestiges de la plupart des villes qui existoient au bord du désert, il y a dix-huit ou vingt siècles, sont bien recouverts par les sables, mais ceux-ci se sont rarement étendus au-delà. »

---

*Recherches de M. de Freycinet sur la longueur du pendule.*

M. le capitaine de vaisseau Louis de Freycinet a lu, à l'Académie des sciences, un Mémoire relatif aux observations qu'il a faites du pendule dans le cours de son voyage autour du monde. Nous citons ici l'exposé sommaire des résultats qu'il a déduits de ses nombreuses observations.

1° Que l'aplatissement général du globe (cet aplatissement moyen est égal à $\frac{1}{286,2}$) est sensiblement plus

grand que celui qu'on avoit déduit des mesures du méridien, ou de la théorie de la lune. Les observations postérieures du capitaine Sabine ont confirmé ce résultat.

2° Qu'il n'y a aucune raison de supposer, comme on l'avoit fait antérieurement, d'après les recherches de Lacaille, que l'hémisphère nord et l'hémisphère sud ont des aplatissemens différens.

3° Que, sur quelques points du globe, des circontances locales produisent, dans les oscillations du pendule, des irrégularités extrêmement considérables. A l'île de France, par exemple, l'influence locale s'élève à plus de 14″ en vingt-quatre heures. Ce résultat, qui avoit excité l'étonnement des astronomes et des géomètres, se trouve confirmé, quant au sens et quant à la valeur, par les observations plus récentes ducapitaine Duperrey.

---

*Mémoire de M. de Fossombroni sur la vallée du Clanis.*

M. le comte Fossombroni, premier ministre du grand-duc de Toscane, qui a rendu de si grands services à son pays, en desséchant, par les procédés les plus ingénieux, une contrée que la stagnation de la Chiane ou du Clanis avoit, depuis des siècles, rendue inhabitable, y a fait en même temps des observations d'un grand intérêt pour cette partie de la géologie qui traite des changemens que la surface de la terre a éprouvés depuis les temps historiques. Le monde savant les connoît par le grand ouvrage sur le val de Chiane que M. Fossombroni a publié en 1789, et dont il vient de donner une nouvelle édition. D'un passage de Strabon, où il est dit qu'avant d'arriver d'Arezzo à Pise, l'Arno se divise en trois branches, l'auteur avoit conclu que, dans l'antiquité, l'Arno donnoit un bras qui aboutissoit à la Chiane ou au Clanis, et

qui couloit du nord au midi vers le Tibre, au lieu qu'aujourd'hui la Chiane coule du midi au nord et tombe dans l'Arno. Pour expliquer ce changement dans le cours des eaux, il suppose qu'ensuite leur communication a été interrompue, et qu'il y a eu, entre les deux rivières, pendant un certain temps, un espace plus ou moins marécageux, mais que l'Arno s'étant graduellement abaissé en creusant toujours davantage le terrain, la Chiane rompant les obstacles qui les séparoient, s'y est réunie de nouveau, dans une autre direction, et qu'au lieu d'en recevoir une partie des eaux, elle lui a porté les siennes.

M. Fossombroni a été assez heureux pour trouver une carte du 13ᵉ siècle, dans laquelle le cours de la Chiane est encore marqué comme se dirigeant du nord au midi, ce qui a donné une pleine confirmation à sa conjecture.

Il a fait connoître ce document important dans un Mémoire particulier, qui est inséré parmi ceux de la Société Italienne de Modène, et qui est à la fois une pièce pleine d'intérêt pour l'histoire et pour la géologie.

---

*Recherches sur le Bourampoutre.*

M. de Larénaudière a lu à la Société de Géographie la notice suivante, qui présente le résumé critique de plusieurs notices insérées dans divers journaux anglois.

« L'incertitude qui régnoit sur le cours supérieur et la source du Bourampoutre paroît devoir bientôt cesser ; ce problème géographique est sur le point d'être résolu.

Avant d'exposer le dernier état de la question, nous devons rappeler que les géographes chinois identifioient le Bourampoutre avec le Sampou, et le dirigeoient, de l'ouest à l'est, à travers le grand Tibet. Ils n'en connois-

soient plus la marche à partir du point où il fait un coude pour gagner le midi. Les missionnaires jésuites pensèrent avec raison qu'il y devoit verser ses eaux dans le golfe du Bengale. D'après cette observation, d'Anville soupçonna que c'étoit le même courant que l'Irrawouddy ou la rivière d'Ava. Cependant le major Rennell, adoptant la théorie des Chinois, confondit le Bourampoutre du Bengale avec le Sampou, et les réunit au point d'incurvation. Les recherches auxquelles il se livra le conduisirent à tracer le cours général du premier jusqu'à 100 milles du point où du Halde avoit laissé le second. A l'appui de son système, il fit valoir l'idée dominante chez les Assamois, que leur rivière vient du nord-ouest, à travers les montagnes du Boutan. Toutefois ce système est entièrement conjectural, puisque, même d'après le propre travail de Rennell, il existe une lacune assez considérable entre le point où il conduit son Bourampoutre et celui où du Halde et les géographes chinois abandonnent le Sampou du Tibet. Ajoutons qu'à ce point, les mêmes géographes le signalent comme une grande et profonde rivière ; et cependant, dans le territoire d'Assam, le Bourampoutre semble se présenter sous la forme d'un courant de trois ou quatre pieds de profondeur dans les parties les plus hautes.

C'est du moins ce qui paroît résulter des renseignemens transmis par le lieutenant Burlton, chargé par le gouvernement du Bengale d'explorer le cours de cette rivière sur le territoire d'Assam.

Dans une lettre datée des bords du Bourampoutre, 3 mars 1823, par 27° 54′ lat. N., et 95° 24′ long. E., méridien de Greenwich, cet officier annonce qu'il est parvenu, ce jour-là même, jusqu'au point où il cesse d'être navigable. Là, son lit est encombré de rochers, et ses

eaux n'ont plus que trois à quatre pieds de profondeur. Leur rapidité est telle, qu'aucun bateau ne pourroit lutter contre le courant, et seroit infailliblement mis en pièces. On l'avoit assuré que la rivière venoit de l'est, et qu'elle atteignoit la ligne des chaînes inférieures, qu'il apercevoit et qu'il croyoit être à 50 milles. Là, elle s'élançoit perpendiculairement de 120 pieds, et tomboit dans une espèce de grand bassin profond, qu'on désignoit sous le nom de Brahma-Khound, et dont il se croyoit encore à dix journées de marche. De hautes montagnes, couvertes de neige, s'élèvent successivement au-dessus des basses sommités dont nous venons de parler. M. Burlton pense que la source du Bourampoutre doit se trouver dans ces chaînes supérieures.

D'après les indications des naturels, le même officier incline à penser que le Siri-Serhit ou l'Irrawouddy sort également des mêmes montagnes.

Le lieutenant Neufville, également employé au lever de la carte de la rivière d'Assam, ajoute quelques renseignemens à ceux que nous venons d'analyser.

Ils confirment les précédens sur la source du Bourampoutre, et sur l'existence d'une chaîne supérieure au-delà du Brahma-Khound.

Ce vaste réservoir reçoit aussi le tribut de trois autres courans sortant des monts Mishmis, et connus sous les noms de Jougjoung, Tissik et Digarou. Au revers des mêmes montagnes d'où s'échappe le Bourampoutre, les Khangtis placent la source de l'Irrawouddy, qui de là coule au sud, traverse leurs pays et porte ses eaux dans les contrées d'Ava.

Les mêmes officiers ont ajouté quelques nouveaux développemens à leurs premières indications, et l'un d'eux a tracé sur une carte spéciale le cours du Bourampoutre

et des autres rivières entre les 94 et 96 1/2 méridiens, et les 27 et 28 1/2 parallèles. Dans ces limites, il décrit une ligne courbe du nord au nord-est, égale au 3/5 d'un arc : cette courbe est bordée par les monts *Miri*, *Abor* et *Mishmis*, derrière lesquels on aperçoit, dans toute la ligne d'horizon, d'autres montagnes beaucoup plus élevées, couvertes de neiges, parallèles aux premières.

Un fait remarquable, c'est l'indication d'une ouverture dans la chaîne inférieure orientale jusqu'au *Brahma-Khound* ou source du Bourampoutre, fixée à 27° 44′ latitude, et 96° longitude E. de Greenwich.

Il paroîtroit, d'après la carte dont nous venons de parler, que l'endroit où M. Burlton termine sa reconnoissance a été porté par lui 7 milles trop au nord ; il semble plutôt devoir être placé dans le district de *Seddia*, un peu moins loin que le point où le Bourampoutre reçoit le *Bori-Dhiing* et deux autres affluens. Cependant, après cette réunion, la rivière n'a qu'une largeur de 150 yards. Le *Brahma-Khound* est à peu près la même chose que le Manasarowar et l'Ewan-Hrad du Tibet. C'est le réservoir où viennent se réunir les fontes de neige de toutes les chaînes supérieures, et le bassin d'où s'écoulent non seulement le Bourampoutre, mais plusieurs autres courans.

Quant à sa distance de 10 journées du point de la dernière station de M. Burlton, cette évaluation n'est rien moins que positive; elle n'est donnée que sur les indications des *Khangtis*; il est même probable qu'une reconnoissance exacte reculera beaucoup moins à l'est les sources de la rivière.

Ces nouvelles données, qui changent complétement le cours du Bourampoutre et éloignent sa source de 1,000 milles du point où on croyoit devoir la placer, sont regardées, en Angleterre, par les officiers instruits qui ont

été employés dans le nord du Bengale, comme exactes et dignes de foi. Il y a quelques mois que le capitaine *Lachlam*, du 17ᵉ régiment, a lu, à la Société asiatique de Londres, un Mémoire sur cette importante question géographique, dans lequel il établit un système entièrement conforme aux dernières découvertes, et qu'il base sur des renseignemens qu'il a lui-même recueillis sur les lieux. Nous ne croyons pouvoir mieux terminer cet aperçu analytique qu'en présentant ici le résumé de son savant travail.

Le capitaine Lachlam considère le Bourampoutre d'Assam et du Bengale comme entièrement distinct de la rivière du Tibet, connue, sur les cartes, sous le nom de Bourampoutre et de Sampou.

Il croit que le Bourampoutre sort du *Brahma-Khound*, dans les montagnes de l'est-nord-est d'Assam, comme il est indiqué sur la carte du lieutenant Burlton.

Il pense que le Bourampoutre du Bengale ne doit le volume considérable de ses eaux qu'aux nombreux affluens qu'il reçoit, à peu de distance les uns des autres, vers les frontières nord-est de cette province, affluens qui sont augmentés par les pluies abondantes qui tombent dans cette contrée. Il est certain qu'avant de recueillir dans son canal ces différens courans, le Bourampoutre n'est véritablement qu'un torrent de montagne.

Le Sampou, entièrement distinct du Bourampoutre, quoiqu'il soit probablement connu sous ce nom par les habitans du Nepoul, prend une direction sud du Tibet, à travers le territoire d'Ava et à une certaine distance des sources du Bourampoutre, et devient enfin l'Irrawouddy, ou grande rivière des Birmans.

Le capitaine Lachlam croit que la source principale du *Kienduan*, ou la petite branche occidentale de l'Ir-

rawouddy, doit être placée dans les montagnes voisines du *Brahma-Khound*; que, de là, cette rivière prend une direction sud, sous les noms de *Sampou* ou *Shampou*, *Borolouit*, *Boudalouit* et *Birmalouit*, jusqu'à ce qu'elle prenne celui de Kienduan, sous lequel elle se décharge dans l'Irrawouddy. Cette diversité de noms et l'origine mythologique que les Hindous donnent toujours aux rivières, en causant l'erreur des géographes européens, les ont conduits à supposer une connexion nécessaire entre le *Bourampoutre* du Bengale et le *Sampou* du Tibet. »

Nos lecteurs sentiront eux-mêmes combien il y a encore d'incertitudes dans ce système. Rappelons que D'Anville, dans sa carte d'Asie, représente comme *trois* rivières distinctes, d'abord le *Brumaputre*, plus à l'est, la *rivière d'Assam*, et finalement le *Tsanpou*, ou le grand fleuve du Tibet, considéré comme identique avec l'Irrawouddy. C'est de ces trois rivières que Rennel a fait un seul fleuve.

---

*Esquisse des mœurs et coutumes du Portugal. (A sketch of the manners and customs of Portugal, made during a residence in Lisbon), par Marianne Baillie;* 2e édit. Londres, 1824; en deux volumes.

La narration de Mad. Baillie est aussi intéressante que dénuée de prétentions; ses observations ont la finesse et la grâce qui distinguent son sexe; nous ne lui reprocherons que de juger un peu trop souvent sur des ouï-dire. Elle a habité Lisbonne et ses environs à une époque bien intéressante, et paroît avoir été à même de connoître particulièrement les mœurs des grands. Son ouvrage offre de nouvelles preuves de l'avilissement où le despotisme plonge ses partisans et ses victimes. On est frappé de surprise, en voyant, au milieu des progrès de la civili-

sation européenne, les habitans de la belle capitale du Portugal croupir dans un état voisin de la barbarie, malgré leurs relations intimes avec les peuples civilisés. La malpropreté paroît avoir été de tout temps un trait caractéristique des Portugais. Junot les contraignit de nettoyer les rues de leur ville, et fit tuer des milliers de chiens; mais à peine les Anglois eurent-ils expulsé les François, que le peuple retomba dans son ancienne saleté. Mad. Baillie logeoit dans le faubourg appelé Buenos-Ayres, réputé, comme son nom l'annonce, pour la salubrité de son air et pour sa propreté. « Mais, figurez-« vous, dit-elle, l'agrément qu'il y a d'être ici le soir « dans sa maison ; il faut renifler sans cesse de l'eau de « Cologne, et faire brûler de la lavande sèche pour ne « pas être asphyxiée par les vapeurs pestilentielles qui s'é-« lèvent des rues, réceptacles de toutes les ordures ima-« ginables; de toutes parts s'exhale la puanteur des pois-« sons rôtis, de l'huile rance, de l'ail ! Ajoutez-y l'odeur « fétide des légumes qui pourrissent, des débris de repas, « et d'autres immondices, sans parler des troupes de « chiens sales et incommodes. L'absence de toute mesure « de police favorise ces fléaux, ainsi qu'une quantité de « mendians, aussi importuns qu'insolens, qui souvent « étalent à vos yeux les maladies les plus dégoûtantes. »

Mad. Baillie visita ensuite les riantes contrées de Cintra, où elle vécut plus agréablement. Les paysans y sont polis. sans bassesse, envers les étrangers. Les femmes sortent souvent de leurs demeures pour les saluer avec affabilité, et leur font, suivant l'usage tout particulier aux Portugais, un signe avec les deux doigts du milieu. Elle dit avoir vu fréquemment. non seulement dans les campagnes, mais au milieu de Lisbonne même. de lourds car-

rosses traînés par des bœufs.—C'est pendant son séjour que triompha le parti libéral; elle assista à l'arrivée du roi, vit la dépendance où on le tenoit, l'abus que les libéraux firent de leur influence, et leur chute. Le roi, étant arrivé à Queluz, entra dans un des appartemens, et fut très-surpris d'y voir des siéges rangés. Qu'est-ce, dit-il, d'où viennent ces siéges? On lui répondit qu'ils étoient destinés aux cortès, quand ils iroient lui faire la cour... « Les cortès! Qu'on emporte ces siéges. Personne « ne s'assied en ma présence! » En effet, jusqu à cette époque, hommes et femmes étoient obligés de rester à genoux tant que le roi, la reine, ou les infans et infantes leur parloient. Les plus grands seigneurs étoient forcés, quand ils rencontroient quelque personne de la famille royale, de descendre de cheval ou de voiture et de les saluer humblement. Mad. Baillic étoit au bal que l'on donna au roi le 22 juin 1822. Les dames étoient assises en cercle, les hommes attendoient debout l'arrivée du roi. Il parut enfin, accompagné du prince Miguel, de sa fille, veuve de l'infant d'Espagne; de la princesse Isabelle et de son petit fils; quand ils passèrent, tous ceux qui étoient à portée leur baisèrent les mains. Mad. Baillie vit sur la physionomie du roi les traces de la plus vive crainte, qui ne se dissipèrent que peu à peu, et lorsque les charmes des dames et l'affabilité des hommes l'eurent en quelque sorte rassuré. Le prince Miguel est un jeune homme bien fait, qui a d'assez beaux yeux, mais qui ne disent rien; il étoit roide; et, quand il se fut assis, on aurait cru voir une statue. Le petit fils, paré magnifiquement, s'assied, à côté de son grand-père, sur un grand fauteuil incommode, car ses jambes pendoient sans appui. Derrière le groupe royal, on voyoit six cham-

bellans en habits écarlates, brodés en or, et en longues vestes, courtisans de la vieille race, bien roides, bien guindés.

Par une faveur spéciale, on permit à Mad. Baillie de visiter le couvent des nonnes d'Ajudo, à une lieue et demie de Lisbonne; elle trouva les religieuses assises, les jambes croisées à la manière moresque. Les prêtres exercent encore la plus grande influence sur l'esprit du peuple; Mad. Baillie cite une anecdote qui montre leur supercherie. Un jeune paysan, dit la légende, chassoit près de la ville un lapin, qui alla se fourrer dans un trou non loin du rivage; le chien du chasseur le suivit, et, ne reparoissant plus, le jeune paysan passa lui-même par cette ouverture, qui l'introduisit dans une caverne, au bout de laquelle il vit une image de la Sainte-Vierge. Cet événement ne tarda pas à se répandre; tous les jours on parloit des miracles opérés par cette image, et tout le monde y courut. On assuroit que le jeune paysan, en entrant dans la caverne, avoit vu chien et lapin à genoux devant l'image. Elle disparut quelques jours après sans qu'on sût ce qu'elle étoit devenue; mais, peu de temps après, un paysan qui labouroit son champ, vit tout à coup ses bœufs s'arrêter; en vain il fit tous ses efforts pour les faire avancer; il réfléchissoit à ce singulier caprice de ses bœufs, quand, jetant les yeux sur un arbre voisin, il vit l'image que tous les dévots avaient tant regrettée! Aussitôt ses bœufs firent le tour de l'arbre et s'agenouillèrent devant la sainte image; tout le monde courut à *Nossa Senorha de Barracca*, Notre-Dame de la caverne : tous les soirs, un moine venoit raconter les miracles opérés par l'image, et consignés dans un livre imprimé avec la permission de l'autorité. On s'empressa de la parer magnifiquement, on lui mit une couronne

d'or, enrichie de pierreries; la reine la visita et lui fit présent d'une lampe d'argent. Un libéral tenta de dessiller les yeux des dupes, et fit insérer dans l'*Argus* un article contre cette supercherie; un grand soufflet, que lui appliqua une robuste poissarde, fut sa récompense. Un plaisant, qui s'étoit fait une bosse postiche, sortit de la caverne droit et bien fait; mais ayant eu l'imprudence de se trahir, il fut presque déchiré par le peuple, et jeté dans une prison. Cette image a été ensuite placée dans une église de Lisbonne. A la restauration, le roi, accompagné de tous ses ministres, alla rendre grâces à cette image du succès qu'il venoit d'obtenir. O Diane des Ephésiens que tu es grande!

---

## *Ouvrages publiés par le Dépôt des cartes de la marine.*

Nous avons plusieurs fois parlé des travaux du dépôt général des cartes et plans de la marine. Cette grande entreprise a fait de nouveaux progrès. Les cartes de l'île de Corse ont été levées sous les ordres de M. de Hell, capitaine de frégate, qui avoit pour coopérateur M. Mathieu, lieutenant de vaisseau, et les officiers composant son état-major. Ces cartes sont rédigées en totalité. La partie des côtes qui comprend les bouches de Bonifacio et toute la portion orientale de la Corse jusqu'au golfe de Sagone vient d'être publiée. On trouve des plans détaillés de tous les ports, mouillages et passages difficiles.

La rédaction des travaux faits à la côte du Brésil, sous les ordres de M. le baron Roussin, est entièrement terminée; et la collection des cartes qui en est le résultat, va paroître incessamment. Elle comprendra toutes les côtes depuis l'île Sainte-Catherine, en remontant vers le nord, jusqu'à la rivière de Maranham, divisées en

cartes générales et en plans des ports les plus importans.

On doit citer parmi ces travaux une carte de la mer de Marmara avec les plans du détroit des Dardanelles et du canal de Constantinople, rédigés d'après les travaux exécutés depuis 1784 jusqu'à 1788, par M. le comte de Truguet. L'exactitude de ces travaux a été constatée, en 1820, par M. Gauthier, capitaine de vaisseau. L'accord qui règne entre des opérations faites à des époques si différentes, a été tel que les cartes et plans levés de 1784 à 1788 ont pu être assujettis, sans éprouver d'altération sensible, aux positions géographiques déterminées par M. Gauthier, avec le soin et le talent dont il a donné tant de preuves.

Un grand nombre de cartes, gravées d'après les résultats les plus authentiques donnés par des marins et des hydrographes étrangers, contribue à compléter les connoissances que le Dépôt des cartes et plans de la marine se propose de procurer aux navigateurs.

Le Dépôt général de la marine a publié, l'année dernière, celles de cartes du Pilote François qui comprend la partie de côte située entre le port de Lorient et la baie de Quiberon, ainsi que le plan des entrées du Morbihan et de la rivière de Crach.

---

### *Canal entre les lacs de Genève et de Neuchâtel.*

Un canal, qui réuniroit ces deux lacs, ouvriroit une communication entre le Rhin et la partie supérieure du Rhône, et mettroit le commerce de Genève et de Lausanne en contact immédiat avec celui de Bâle, de Zurich et de Lucerne. Ce plan comprend deux opérations: 1° un canal à creuser entre Yverdun et Lausanne; 2° la rectification de la rivière de Zyhl, qui réunit le lac de

Neuchâtel à celui de Bienne, ainsi que de la rivière Thiele qui unit ce dernier à l'Aar, et par conséquent au Rhin. La seconde opération est déjà en grande partie préparée par les soins du gouvernement de Berne, qui a fait dessécher les marais voisins de ces deux rivières. La première opération coûteroit 5 millions de livres de Suisse, y compris quelques travaux pour la navigation de l'Aar, de la Reuss, de la Limmat et du Rhin. Il résulteroit de l'un et de l'autre un abaissement du niveau des trois lacs de Neuchâtel, de Morat et de Bienne, qui produiroit cinquante mille arpens de terres nouvelles, susceptibles d'une culture avantageuse.

Tel est le résumé d'une lecture faite à la société cantonale de l'histoire naturelle de Lausanne, par M. *de Molin*, banquier, qui a entrepris de former une société d'actionnaires pour l'exécution de ce plan.

Déjà une conférence provisoire de députés des cantons, sur le territoire desquels il faudra faire des travaux, a eu lieu à Payerne, et de toute part on a énoncé des opinions favorables. (*Handlungs-Zuteing.*)

---

## *République Bolivar.*

Les journaux politiques parlent depuis quelques mois d'une république nouvelle, qu'ils nomment tantôt *Bolivar* tout court, tantôt *Bolivaria* ou *Bolivia.*

Ce n'est autre chose que le *Haut-Pérou*, qui, s'obstinant à ne pas partager les immenses bienfaits de la *liberté* du Bas-Pérou, s'est formé en état indépendant. Il renferme plus d'un million d'habitans. Les revenus publics se montent à 2,028,008 piastres (1), dans les pro-

(1) Moyenne des années 1820 à 1824.

portions suivantes : La Paz, 774,834; Potose, 665,181; Cochabamba, 218,189; Oruro, 243,924; Chiquisaca, 217,182, et Santa-Cruz, 40,741 piastres.

---

# IV.

# NOUVELLES.

## *Expédition du capitaine Franklin.*

Chargé d'explorer par terre les côtes de l'Amérique septentrionale, depuis la rivière de Hearne ou de Copermine jusque vers le détroit de Behring, où il devoit se mettre en contact avec l'expédition du capitaine Parry, nous avons vu le capitaine Franklin s'avancer, pendant l'été 1824, jusqu'au grand lac de l'Ours, où il avoit fixé son quartier d'hiver. On apprend maintenant que l'été de 1825 a été employé à trois expéditions, dont l'une commandée par Franklin en personne. Elle a atteint l'embouchure du fleuve Mackenzie, et a vérifié que ce grand fleuve se jette dans une mer ouverte, où l'œil ne découvroit à une grande distance aucune île ni aucune trace de glace. A l'ouest du fleuve, on découvroit dans l'éloignement une très-haute chaîne de montagnes, qui doit être une continuation de celles des *Rocky-Mountains*. La côte, depuis le Mackenzie jusqu'aux montagnes, va dans une direction occidentale; mais on ne sait pas où se dirigent et où finissent les montagnes. Elles pourroient bien former une longue saillie au Nord.

La reconnoissance du vaste lac de l'Esclave et du lac de l'Ours a parfaitement réussi; mais celle des côtes, entre le fleuve Hearne et le fleuve Mackenzie, ne paroît pas achevée

à la satisfaction du commandant; du moins, les lettres imprimées dans les journaux anglois, parlent des obstacles qui ont empêché d'atteindre le rivage. Il paroît que la terre nue, marécageuse et glacée, semblable en tout à la côte de Sibérie, s'étend dans la direction de la *Terre de Banks*, vue par le capitaine Parry.

Au total, cette première exploration ne pouvoit pas avancer de beaucoup les connoissances, à moins que l'expédition par terre eût joint celle de Parry; mais le naufrage de la *Fury* l'a empêché, comme on sait.

La campagne de 1826 aura sans doute des résultats plus décisifs.

---

## *Départ du* Nouvel-Astrolabe.

On annonce que le *Nouvel-Astrolabe* (ci-devant la *Coquille*) est partie de Toulon, sous les ordres de M. de Durville, pour explorer les côtes de la Louisiade et de la Nouvelle-Guinée. Navigation périlleuse, tant à cause du climat ardent et malsain, qu'à cause des récifs et des rochers sans nombre qui obstruent les détroits ou hérissent la côte! Un bâtiment, qui tire peu d'eau, étoit très-propre à cette navigation, mais aussi l'équipage plus foible offre moins de moyens de résistance contre les attaques des peuples féroces qui habitent ces régions. Le gouvernement auroit pu mettre un peu plus de grandeur dans une entreprise aussi intéressante. Trois petits bâtimens en auroient mieux assuré le succès.

Au reste, la sagacité nautique s'unit dans la personne de M. Durville à de grandes connoissances en histoire naturelle; son zèle est aussi ardent qu'éclairé. Les mêmes éloges doivent s'appliquer aux officiers et aux savans embarqués à son bord.

110 115 120 125 130 135 140 145 150 155

# CARTE GÉNÉRALE DE L'AUSTRALIE,

*d'après le Capitaine King.*

I. Sandel Wood
Pte Samow
Coepang
TIMOR
Benjow
Pulo Dana
I. Cartier
C. Londonderry
G. de l'Amirauté
Montagu Sound
I. Bugger
C. Talbot
C. Pearce
Lacrosse
I. Adèle
Archipel des Flibustiers
C. Lévêque
C. Baskerville
C. Bertholet
C. Gantheaume
C. Villaret
C. Latouche Treville
C. Bossut
C. Missiessy
B. Roebuck
Baie Cygnet
B. Collier
G. Cambridge
TRE D
C. Van Diemen
I. Melville
Port Cockburn
I. Bathurst
Dét. de Clarence
B. Patterson
I. Peron
C. Ford
C. Hay
B. Anson
Port Keats
Dowell
Van Diemen
Pte Jahleel
I. du Nouvel An
Is. Goulbourn
I. Wessel
Is. de la Cie Anglaise
B. Liverpool
B. d'Arnheim
Is. Mettalle
C. Arnhem
B. Caledon
B. Blue-moud
Grande Ile
TERRE D'ARNHEIM
Limmens Bight
Is. Wellesley
DÉTROIT DE TORRES
Is. du Prince de Galles
Is. d'York
Cap York
Is. Sir C. Hardy
C. Grenville
C. Weymouth
Pt. Duyfen
C. Pera
C. Keerweer
GOLFE DE CARPENTARIE
B. de la Pcesse Charlotte
C. Flatterie
B. Endeavour
C. Tribulation
B. Trinité
I. Green
C. Grafton
I. Fitzroy
Pte Double
C. Sandwich
Is. Palm
C. Cleveland
B. Halifax
Passage Whitesuntide
B. Edgecumbe
C. Gloucester
Iles Cumberland
B. Repulse
Is. Northumberland
C. Palmerston
Broad Sound
B. Shoalwater
C. Townsend
Port Boven
Baie Keppel
Port Curtis
B. de la Croix
Brisans
C. Sandy
Pte Indienne
B. Hervey
B. Wide
R. Pierre ponce
C. Moreton
B. Moreton
B. des Maisons de verre
P. Look-out
R. Brisbane
Pte du Danger
Mt. Warning
C. Byron
La Montagne à pic
B. Shoal
Is. Solitaires
Pte Sally
C. Smoky
Port Macquarie
Pte Tacking
les 3 Frères
Goulet d'Harrington
C. Hawke
Port Stephens
Port Hunter
B. Brooken
PORT JACKSON
Botany Bay
Pte Rouge
B. Jervis
Pidgeon
C. George
B. Bateman
Lagoon
I. Montague
B. Twofold
C. Green
C. Howe
Côte Sablonneuse
C. de la Pluie
Marais
R. Macquarie
Montagnes Bleues
Lac
R. Lachlan
Archip. Dampier
I. Barrow
C. Lambert
B. Nickol
C. Preston
C. Vlaming
C. Locker
G. Exmouth
TERRE D'ENDRACHT
C. Cuvier
I. Bernier
I. Dorre
I. Dirk Hartogs
Pointe escarpée
Baie des Requins
G. Henri Freycinet
Pointe rouge
Recifs l'Houtman
I. du Tourtereau
TERRE D'EDEL
B. Jurien
I. Rottenest
R. des Cygnes
B. du Géographe
C. du Naturaliste
C. Mentelle
C. Leeuwin
Pte d'Entrecasteaux
TERRE DE LEEUWIN
Is. Rocheuses
Pte Hood
I. Bald
Entrée du Roi George
I. du Milieu
Iles de la Recherche
Groupe de l'Est
Pte Dover
Pte Culver
TERRE DE WITT
TERRE DE NUYTS
Nuyt's Reef
Pte Bell
B. Fowler
Is. S. Pierre
Archipel de Nuyts
B. Smoky
C. Radstock
B. Chagrine
I. Investigator
B. Coffin
Port Lincoln
I. Greenly
Is. Whidbey
Is. Neptune
Is. Gambier
GOLFE SPENCER
Pte Riley
G. de St. Vincent
I. Kangarou
C. Jervis
C. Bernouilli
C. Jaffa
C. Lannes
C. Buffon
C. Northumberland
C. Bridgewater
C. Otway
C. Paton
Port Phillip
C. Schanck
I. Phillip
Port de l'Ouest
Goulet de Corner
Is. Seal
C. Wilson
Grande Ile Furneaux
DÉTROIT DE BASS
I. King
Is. Hunter
C. Grim
Pte Ouest
I. Barrow
I. Chappell
Détroit de Bancks
B. de Feu
C. S. Patrick
Pt. du Cygne
Port Dalrymple
I. VAN DIEMEN
Port Macquarie
P. Hibbs
Hobart town
I. Maria
C. Pillar
C. Raoul
Pte rocheuse
Port Davey
Pt. Sud-ouest
I. Mewstone
Stormy
I. Bruny
Entrecasteaux

NOUVELLE HOLLANDE

NOUVELLE GALLES DU SUD

10 15 20 25 30 35 40

### *Reconnoissance angloise de l'Afrique australe.*

On n'a que des renseignemens très-imparfaits sur les reconnoissances que les bâtimens le *Lewis* et le *Barracouta* ont faites des côtes orientales de l'Afrique australe, et qu'ils continuent à présent sur la côte occidentale. Seulement on en voit des traces dans les cartes angloises. Le Madacascar, dans la mappemonde de Gardner, est tracé d'après les observations recueillies par cette expédition. Il est à regretter qu'il s'y trouve une injustice envers les François. Le *port Louquez*, dessiné avec beaucoup de détails dans *le Neptune*, de Daprés de Mannevillette, est ici décoré du nom de *British-Sound*, en grands caractères.

---

### *Progrès de M. Gordon Laing vers Tombouctou.*

D'après une lettre de Tripoli de Barbarie, du mois de mars, la caravane de M. Gordon-Laing, après avoir séjourné dans le mois de novembre à Gadamés, s'étoit remise en route pour *Touat*, ville des Touaryks, où elle comptoit arriver au mois de janvier.

---

### *Sur la carte de l'Australie, jointe à ce cahier.*

Lorsque nous nous décidâmes à faire graver cette carte, qui a paru à Londres comme carton annexé à la feuille intitulée, *Map of New-South-Wales*, composée par MM. *Cross* et *Lewin*, et que nous tâcherons de donner, nous ne savions pas que M. Brué avoit déjà tracé les mêmes découvertes dans ses cartes nouvelles de l'Océanie (*Voy.* ci-dessus *Analyse critique*). Nous n'en croyons pas moins faire un présent agréable à nos abonnés. Cette

carte représente tout ce qu'on a découvert de positif *à l'ouest* des Montagnes-Bleues, d'après les matériaux officiels, plus amplement détaillés dans le *Map of New-South-Wales*. Elle donne les découvertes du capitaine King, sur la côte N. O. et N., ou dans la *Terre de Will* et de *Van Diemen* (du nord), avec la nomenclature, telle que King lui-même l'a communiquée à son ami M. Cross. De plus, elle fait connoître les nouvelles prétentions des Anglois; non seulement ils divisent l'*Australie*, c'est-à-dire la grande île centrale de l'Océanie, par une ligne arbitraire en deux contrées, *Nouvelle-Galles-du-Sud* et *Nouvelle-Hollande*, embrassant, sous la première dénomination, les découvertes des Hollandois en Carpentarie et terre d'Arnheim, ainsi que celles du capitaine Baudin, sur la côte du S. O.; mais ce qui est plus sérieux, ils ont fondé un établissement, nommé *Fort-Dundas*, dans l'île de *Melville*, qui, avec celle de *Bathurst*, est située bien à l'ouest, au-delà même de la limite arbitraire de leur prétendue Nouvelle-Galles; ils posent donc en principe que la Nouvelle-Hollande, découverte par les Hollandois, appartient au premier occupant. Cet établissement menace Timor et les Moluques.

---

### *Correction d'une date.*

Nous inscrivons, sur une demande réitérée, la rectification suivante :

« Il s'est glissé une erreur de date, et, par suite, une erreur de faits dans l'article *des Nouvelles Annales des Voyages*, n° de février, relatif à la traduction de la *Collection des voyages et découvertes faites par les navigateurs espagnols depuis la fin du* 15ᵉ *siècle*, et dont M. de Navarrète est l'éditeur.

« Je crois devoir la rectifier ici.

« Voici les faits dans toute leur exactitude :

« M. de Navarrète a présenté l'original espagnol à S. M. C. le *cinq mars* dernier, et ce n'est qu'après cette présentation que M. de Verneuil et moi en avons eu communication, et que nous avons pu, par conséquent, nous occuper de la traduction des premiers volumes.

« La même observation s'appliquera aux volumes suivans, c'est-à-dire que nous aurons communication de ces volumes aussitôt qu'ils auront paru, mais toujours après la présentation à S. M. C., puisque personne ne peut avoir connoissance d'un seul volume de la précieuse collection de M. de Navarrète, avant que cet illustre savant n'ait eu l'honneur de le mettre sous les yeux de son souverain.

« C'est en ce sens seulement que nous avons dit, et que nous sommes autorisés à dire, que notre traduction paroîtra presque en même temps que l'original, après avoir été soumise à M. de Navarrète lui-même, qui a eu l'extrême bonté de nous promettre qu'il l'examineroit avec un soin scrupuleux, pour s'assurer que nous avons fidèlement rendu les idées de Christophe Colomb et des autres navigateurs.

« A. D. de la Roquette. »

---

## *Programme des Prix proposés par la Société de Géographie* (cinquième année).

### *Prix d'encouragement pour un Voyage à Tombouctou et dans l'intérieur de l'Afrique.*

L'heureuse tentative des voyageurs anglois qui ont pénétré, en 1823, dans l'Afrique centrale, a dirigé de nouveau l'attention de

l'Europe vers l'intérieur de ce continent, qui partage maintenant la curiosité avec les régions polaires, le centre de l'Asie et les nouvelles terres australes, Il étoit naturel que la Société de Géographie tournât aussi ses regards de ce côte, en indiquant, de préférence, la voie déjà tentée par Mungo-Park et qui touche aux établissemens françois du Sénégal : aussi est-ce de son sein qu'est sortie la première pensée d'une souscription pour l'encouragement d'un voyage à Tombouctou. Il s'agit d'offrir une récompense au voyageur qui sera assez heureux pour surmonter tous les périls attachés à cette entreprise, mais qui, en même temps, aura procuré des lumières certaines et des résultats positifs sur la géographie, les productions, le commerce de ce pays et des contrées qui sont à l'est. La France est la première nation de l'Europe qui ait formé des établissemens permanens au Sénégal, et son honneur est intéressé à favoriser les voyageurs qui cherchent à pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique par la route la plus rapprochée de ses établissemens. Le succès d'une telle entreprise ne seroit pas sans fruit pour notre industrie commerciale ; et, en la considérant sous le rapport des sciences, quelle inépuisable source de découvertes ne procureroit-elle pas à l'histoire naturelle, à la physique, à la climatologie et à la géographie physique et mathématique ! Quel champ immense à défricher pour la connoissance des races humaines, pour l'histoire de la civilisation des peuples, pour celle de leur langage, de leurs mœurs et de leurs idées religieuses !

L'intention des donateurs n'est pas précisément de mettre un sujet de prix au concours ; l'appât d'une somme d'argent ne sauroit être offert pour une tentative qui peut coûter la vie ; mais on tient en réserve un juste et honorable dédommagement pour celui qui aura heureusement surmonté tous les obstacles devant lesquels tant d'autres personnes ont échoué jusqu'ici.

Juge et dispensatrice de cette récompense, la Société de Géographie saura apprécier le mérite, le courage et le dévouement des voyageurs, ainsi que les services réels qu'ils auront rendus à la science. Elle n'exige pas d'un seul homme des travaux qui supposeroient le concours de plusieurs observateurs et plusieurs années d'un séjour paisible dans le pays ; mais elle demande des notions précises, telles qu'on peut les attendre d'un homme pourvu de quelques instrumens, et qui n'est étranger ni aux sciences naturelles ni aux sciences mathématiques. Au reste, en ce moment même, plusieurs voya-

geurs, françois et anglois, se portent vers les rives du Dialliba, et la Société doit se flatter que ses encouragemens ne resteront pas infructueux.

Dans la séance de la commission centrale du 3 décembre 1824, un anonyme, membre de la Société, a fait don d'une somme de mille francs, pour être offerte en récompense au premier voyageur qui aura pénétré jusqu'à Tombouctou, par la voie du Sénégal, et rempli les conditions suivantes indiquées au procès-verbal de ladite séance : « Procurer : 1° des observations positives et exactes sur la « position de cette ville, le cours des rivières qui coulent dans son « voisinage, et le commerce dont elle est le centre ; 2° les renseignemens les plus satisfaisans et les plus précis sur les pays compris » entre Tombouctou et le lac Tchad, ainsi que sur la direction et » la hauteur des montagnes qui forment le bassin du Soudan. » Aussitôt après avoir eu connoissance de cette offre, M. le comte Orloff, sénateur de Russie, a consenti à ce que la donation qu'il avoit faite d'une somme de mille francs, à la séance générale du 26 novembre 1824, pour l'encouragement des découvertes géographiques, reçût la même destination.

Informée de l'objet de ces donations, S. E. M. le comte Chabrol de Crousol a souscrit, le 15 décembre suivant, au nom du Ministère de la Marine, pour le même voyage, pour une somme de deux mille francs ; par sa lettre en date du 22 janvier dernier, S. E. M. le baron de Damas a souscrit aussi, au nom du Ministère des Affaires étrangères, pour une somme de deux mille francs ; et, par une lettre en date du 19 mars, S. E. M. le comte de Corbière a également souscrit, au nom du Ministère de l'Intérieur, pour une somme de mille francs. Plusieurs autres souscriptions sont effectuées ou annoncées pour le même objet.

La Société de Géographie, chargée par les donateurs de décerner la récompense, et voulant prendre une part directe à l'encouragement d'une découverte aussi importante, a résolu d'offrir en outre une médaille d'or, de la valeur de deux mille francs, au voyageur qui, indépendamment des conditions déjà énoncées, aura satisfait, autant que possible, à celles qui sont exprimées ci-après :

La Société demande une relation manuscrite avec une carte géographique, fondée sur des observations célestes. L'auteur s'efforcera d'étudier le pays, sous les rapports principaux de la géographie physique. Il observera la nature du terrain, la profondeur des puits, leur

température et celle des sources, la largeur et la rapidité des fleuves et des rivières, la couleur et la limpidité de leurs eaux, et les productions des pays qu'ils arrosent. Il fera des observations sur le climat, et il déterminera, en divers lieux, s'il est possible, la déclinaison et l'inclinaison de l'aiguille aimantée. Il tâchera d'observer les races d'animaux, et de faire quelques collections d'histoire naturelle, notamment de fossiles, de coquilles et de plantes.

Lorsqu'il sera arrivé à Tombouctou, s'il ne peut aller plus avant, il s'informera des routes qui mènent à Kachnah, à Haoussa, au Bournou et au lac Tchad, à Oualet, à Tischit, et même à la côte de Guinée. Il recueillera les itinéraires les plus exacts qu'il pourra se procurer. Il consultera les habitans les plus instruits sur la partie du Dialliba qu'il ne pourra pas voir par lui-même.

En observant les peuples, il aura soin d'examiner leurs mœurs, leurs cérémonies, leurs costumes, leurs armes, leurs lois, leurs cultes, la manière dont ils se nourrissent, leurs maladies, la couleur de leur peau, la forme de leur visage, la nature de leurs cheveux, et aussi les différens objets de leur commerce. Il est à désirer qu'il forme des vocabulaires de leurs idiomes, comparés avec la langue françoise; enfin, qu'il dessine les détails de leur habitation et qu'il lève les plans des villes partout où il pourra le faire (1).

La Société de Géographie remet au concours les prix suivans:

PREMIER PRIX. — PRIX D'ENCOURAGEMENT POUR UN VOYAGE DANS LA PARTIE MÉRIDIONALE DE LA CARAMANIE, CONTRÉE DE L'ASIE-MINEURE.

*Une médaille d'or de la valeur de 2,400 fr.*

La Société entend par la partie méridionale de la Caramanie, les contrées qui, au midi de la chaîne du mont Taurus, portoient autrefois les noms de Lycie, Pamphilie et Cilicie. Le capitaine anglois Beaufort a levé les côtes de ce pays; on pourra s'appuyer sur ses reconnoissances pour visiter l'intérieur.

On décrira le pays en parcourant les villes, bourgs et villages qui peuvent se trouver dans les vallées formées par les contre-forts du Taurus. Plusieurs de ces contre-forts sont très-élevés : on mesurera

(1) On souscrit pour l'encouragement du Voyage dans l'interieur de l'Afrique. chez M. Chapellier, notaire, trésorier de la Société, rue de la Tixéranderie, et à l'Agence de la Société, rue Taranne, n° 12.

leur hauteur barométriquement, et l'on pénétrera dans la chaîne du Taurus qui les domine, et dont il sera nécessaire de mesurer également les plus hauts sommets. On examinera la nature du terrain, et on vérifiera si cette chaîne ne consiste pas dans une suite de plateaux élevés, semblables à ceux de la Cordillère d'Amérique. On suivra le cours des rivières en observant qu'elles ont formé beaucoup d'attérissemens à leurs embouchures.

« La Société demande une relation manuscrite et détaillée, faite « par l'auteur, d'après ses observations personnelles, et accompa- « gnée d'une carte géographique sur laquelle sa route sera tracée. »

L'auteur présentera le pays sous son aspect physique ; il en fera connaître le climat, le sol, les productions, la culture, l'industrie, le commerce et la population, dont il décrira les mœurs et les usages. Il donnera, autant qu'il lui sera possible, le plan des villes anciennes, dessinera les monumens, copiera les inscriptions grecques romaines, arméniennes et même musulmanes, qu'il rencontrera, et fera mention des monnoies anciennes qui lui seront offertes, en ayant soin d'indiquer les lieux où elles auront été trouvées. Il poussera ses reconnoissances au-delà du mont Taurus, afin de pouvoir rattacher ses itinéraires à des villes connues, telles que Erekli, Konieh, Ak-shéer, Kara-Hissar, etc., et il cherchera même à pénétrer jusqu'à l'Euphrate.

Il fera des observations de latitude en plusieurs endroits, et déterminera les longitudes soit astronomiquement, soit par le moyen de la montre marine. On recommande particulièrement à son attention la transcription des noms des lieux dans la langue et dans les caractères du pays, et on le prie de remarquer si ces lieux ne portent pas différens noms, suivant le langage des différens peuples qui les habitent.

Le prix sera décerné dans la première assemblée générale de 1827.

La relation devra être remise au bureau de la commission centrale, avant le 1er janvier 1827.

DEUXIÈME PRIX.

*Une médaille d'or de la valeur de* 1,200 *fr.*

La Société rappelle qu'elle a remis au concours, en 1824, le sujet suivant :

« Rechercher l'origine des divers peuples répandus dans l'Océanie « ou les îles du Grand-Océan situées au sud-est du continent

« d'Asie, en examinant les différences et les ressemblances qui « existent entre eux et avec les autres peuples, sous le rapport de la « configuration et de la constitution physique, des mœurs, des « usages, des institutions civiles et religieuses, des traditions et des « monumens ; en comparant les élémens des langues, relativement » à l'analogie des mots et aux formes grammaticales, et en prenant « en considération les moyens de communication d'après les posi- « tions géographiques, les vents régnans, les courans et l'état de la « navigation. »

Ce prix sera décerné dans la première assemblée générale annuelle de l'an 1827.

Les Mémoires devront être remis au bureau de la commission centrale, avant le 1er janvier 1827.

### TROISIÈME PRIX.

*Une médaille d'or de la valeur de 500 fr.*

M. le comte Orloff, sénateur de l'empire de Russie, membre de la Société, a bien voulu faire les fonds d'un prix, pour lequel la commission a choisi le sujet suivant :

« Analyser les ouvrages de Géographie publiés en langue russe et « qui ne sont pas encore traduits en françois. On désire que l'au- « teur s'attache de préférence aux statistiques de gouvernemens les « plus récentes, et qui ont pour objet les régions les moins con- « nues, sans néanmoins exclure aucun autre genre de travail, et « notamment les Mémoires relatifs à la géographie russe du moyen « âge. »

Ce prix sera décerné dans la première assemblée générale annuelle de 1828.

Les Mémoires devront être remis au bureau de la commission centrale, avant le 1er janvier 1828.

### QUATRIÈME PRIX. — PRIX D'ENCOURAGEMENT POUR UN VOYAGE DE DÉCOUVERTES DANS L'INTÉRIEUR DE LA GUYANE.

*Une médaille d'or de la valeur de 5,000 fr.*

Reconnoître les parties inconnues de la Guyane françoise, déterminer la position des sources du fleuve Maroni, et étendre ces recherches aussi loin qu'il sera possible, à l'ouest, dans la direction du deuxième parallèle de latitude nord, et en suivant la ligne du partage des eaux entre les Guyanes et le Brésil.

Le voyageur fixera les positions géographiques et le niveau des principaux points, d'après des méthodes savantes, et rapportera les élémens d'une carte neuve et exacte.

La Société désire qu'il puisse recueillir des vocabulaires chez les diverses peuplades.

Le prix sera décerné dans la première assemblée générale de l'an 1829.

La relation devra être déposée au bureau de la commission centrale, avant le 1er janvier 1829.

CINQUIÈME PRIX. — ANTIQUITÉS AMÉRICAINES.

*Une médaille d'or de la valeur de 2,400 fr.*

La Société de Géographie offre une médaille d'or de la valeur de 2,400 fr. à celui qui aura le mieux rempli les conditions suivantes :

On demande une description plus complète et plus exacte que celles qu'on possède des ruines de l'ancienne cité de Palenquè, situées au N. O. du village de Santo-Domingo Palenquè, près la rivière de Micol, dans l'état de Chiapa de l'ancien royaume de Guatemala, et désignées sous le nom de Casas de Piedras dans le Rapport du capitaine Antonio del Rio, adressé au roi d'Espagne en 1787 (1). L'auteur donnera les vues pittoresques des monumens avec les plans et les coupes et les principaux détails des sculptures (2).

Les rapports qui paroissent exister entre ces monumens et plusieurs autres de Guatemala et du Yucatan, font désirer que l'auteur examine, s'il est possible, l'antique Utatlan, pres de Santa-Cruz del Quichè, province de Sololà (3), l'ancienne forteresse de Mixco et plusieurs autres semblables; les ruines de Copan, dans l'état d'Honduras (4); celles de l'île Peten, dans la laguna de Itza, sur les limites de Chiapa, Yucatan et Verapaz ; les anciens bâtimens placés

(1) *Voy.* Description of the ruins of an ancient city discovered near Palenquè, in the kingdom of Guatemala, in Spanish America, translated from the original manuscript report of Captain don Antonio del Rio : London, in-4o, 1822.

(2) Il est à désirer qu'il soit fait des fouilles pour connoître la destination des galeries souterraines pratiquées sous les édifiees, et pour constater l'existence des aquéducs souterrains.

(3) La caverne de Tibulca, près de Copan, est soutenue par des colonnes.

(4) On compare les restes d'Utatlan, pour leur masse et leur grandeur, à tout ce que le plateau de Couzco et le Mexique offrent de plus grand. On donne au palais du roi 728 pas géométriques sur 376.

dans le Yucatan et à vingt lieues au sud de Mérida, entre Mora-y-Ticul et la ville de Nocacab (1); enfin les édifices du voisinage de la ville de Mani, près de la rivière Lagartos (2).

On recherchera les bas-reliefs qui représentent l'adoration d'une croix, tel que celui qui est gravé dans l'ouvrage de del Rio.

Il importeroit de reconnoître l'analogie qui règne entre ces divers édifices, regardés comme les ouvrages d'un même art et d'un même peuple.

Sous le rapport géographique, la Société demande 1° des cartes particulières des cantons où ces ruines sont situées, accompagnées de plans topographiques: ces cartes doivent être construites d'après des méthodes exactes; 2° la hauteur absolue des principaux points au-dessus de la mer; 3° des remarques sur l'état physique et les productions du pays.

La Société demande aussi des recherches sur les traditions relatives à l'ancien peuple auquel est attribuée la construction de ces monumens, avec des observations sur les mœurs et les coutumes des indigènes, et des vocabulaires des anciens idiomes. On examinera spécialement ce que rapportent les traditions du pays sur l'âge de ces édifices, et l'on recherchera s'il est bien prouvé que les figures dessinées avec une certaine correction sont antérieures à la conquête.

Enfin l'auteur recueillera tout ce qu'on sait sur le Votan ou Wodan des Chiapanois, personnage comparé à Odin et à Boudda (3).

Les mémoires, cartes et dessins, devront être déposés au bureau de la commission centrale, avant le 1er janvier 1830.

## GÉOGRAPHIE DE LA FRANCE.

### SIXIÈME ET SEPTIÈME PRIX.

*Une médaille d'or de la valeur de* 800 *francs, et une autre de la valeur de* 400 *francs.*

La Société a mis au concours, en 1824, le sujet de prix suivant :

« Description physique d'une partie quelconque du territoire « françois, formant une région naturelle. »

(1) L'un de ces bâtimens a, dit-on, 600 pieds de face.

(2) Ces derniers étoient encore habités par un prince indien à l'époque de la conquête.

(3) *Voy.* Vues des Cordillères et Monumens, etc., par M. le baron de Humboldt, tom. I, p. 383, in-8°; tom. II, p. 592 et pl. IX.

La Société indique, comme exemples, les régions suivantes : les Cévennes proprement dites, les Vosges, les Corbières, le Morvan, le bassin de l'Adour, de la Charente, celui du Cher, celui du Tarn, le Delta du Rhône, la côte basse entre Sables d'Olonne et Marennes, la Sologne, enfin toute contrée de la France distinguée par un caractère physique particulier.

Les rapports physiques et moraux de l'homme, lorsqu'ils donnent lieu à des observations nouvelles, doivent être rattachés à la description de la région.

Les Mémoires doivent être accompagnés d'une carte qui indique les hauteurs trigonométriques et barométriques des points principaux des montagnes, ainsi que la pente et la vitesse des principales rivières, et les limites des diverses végétations.

Ces deux prix seront décernés dans la première assemblée générale annuelle de l'année 1828.

Les mémoires devront être remis au bureau de commission centrale, avant le 1er janvier 1828.

### HUITIÈME PRIX.

*Une médaille d'or de la valeur de* 500 *francs.*

Le courant du flux venant de l'Océan atlantique entre dans la Manche, double la pointe de la Hague, et vient frapper le cap d'Antifer, entre les embouchures de la Somme et de la Seine.

A partir de ce cap, ce courant se divise en deux courans secondaires, dont l'un se dirige au N. E. pour aller remplir la baie de Somme, et dont l'autre se dirige vers le S. S. O. pour venir remplir la baie de Seine.

Entre cette baie et la côte orientale de la presqu'île du Cotentin, l'heure de la pleine mer varie sur tous les points du rivage des départemens de la Seine-Inférieure, du Calvados et de la Manche, et le flot y arrive par différentes directions.

La Société de Géographie propose, pour sujet d'un prix extraordinaire qui sera décerné dans sa séance publique du mois de mars 1827, de déterminer les directions suivant lesquelles le flot arrive sur les différens points de la côte méridionale de la Manche, compris entre le cap de la Hougue et le cap d'Antifer.

Les concurrens indiqueront les hauteurs auxquelles les marées de vive eau s'élèvent le même jour sur ces différens points.

Ils feront connoître les lieux de cette partie de la côte qui sont attaqués par la mer, et ceux où elle dépose des attérissemens.

Ils rechercheront les causes qui concourent aujourd'hui à procurer au port du Havre l'avantage de conserver son plein, où la marée étale pendant près de deux heures.

Enfin ils rechercheront quels changemens pourroient se manifester quant à la hauteur des marées, et à la durée de plein en différens lieux de cette portion de la côte, et notamment dans les ports du Havre et de Honfleur, si l'embouchure de la Seine venoit à être obstruée par un barrage qui ne permettroit plus au flot de s'y introduire.

Les concurrens devront appuyer leurs opinions sur des faits qu'ils auront eux-mêmes recueillis, ou citeront les sources dans lesquelles ils les auront puisés.

Les mémoires devront être remis au bureau de la commission centrale, avant le 15 janvier 1827.

### PLUSIEURS PRIX. — POUR LE NIVELLEMENT DES FLEUVES ET DES RIVIÈRES DE LA FRANCE.

La Société offre une médaille d'or d'encouragement à chaque ingénieur ou autre personne qui aura procuré le nivellement géométrique d'une partie notable du cours des fleuves et des principales rivières de la France.

Dix médailles seront consacrées chaque année pour le même objet. Les premières médailles seront décernées dans l'assemblée générale de mars 1827. Le *minimum* de l'espace à niveler est fixé à dix lieues de vingt-cinq au degré.

Chaque médaille sera de la valeur de 100 fr.

Les mémoires et profils, accompagnés des cotes et des élémens des calculs, devront être déposés au bureau de la commission centrale, avant le 1er janvier 1827.

M. Perrot, membre de la Société, a bien voulu faire en outre les fonds de trois prix, dont voici le sujet.

Trois médailles d'or d'encouragement sont offertes aux auteurs des nivellemens barométriques les plus étendus et les plus exacts, faits sur les lignes de partage des eaux des grands bassins de la France.

Ces médailles, de la valeur de cent francs chacune, seront décernées dans l'assemblée générale de mars 1828.

Les mémoires et profils, accompagnés des cotes et des élémens

des calculs, devront être déposés au bureau de la commission centrale, avant le 1er janvier 1828.

CONDITIONS GÉNÉRALES DES CONCOURS.

Les mémoires qui ne seroient pas écrits en françois doivent être accompagnés d'une traduction françoise.

Tous les mémoires envoyés au concours doivent être écrits d'une manière lisible.

L'auteur ne doit point se nommer, ni sur le titre ni dans le corps de l'ouvrage.

Tous les mémoires doivent être accompagnés d'une devise et d'un billet cacheté, sur lequel cette devise se trouvera répétée, et qui contiendra, dans l'intérieur, le nom de l'auteur et son adresse.

Les mémoires resteront déposés dans les archives de la Société; mais il sera libre aux auteurs d'en faire tirer des copies.

Chaque personne qui déposera un mémoire pour le concours est invitée à retirer un récépissé.

Tous les membres de la Société peuvent concourir, excepté ceux qui sont membres de la commission centrale.

Tout ce qui est adressé à la Société doit être envoyé franc de port et sous le couvert de M. le président, à Paris, rue Taranne, n° 12.

FIN DU TOME XXX ET DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES

## DANS CE VOLUME.

Pages.



## BULLETIN.

### I.

### ANALYSES CRITIQUES.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

*Avril.*



*Mai.*



*Juin.*

## III.

## REVUE GÉNÉRALE.

### *Mai.*



### *Juin.*

## IV.

## NOUVELLES.

### *Avril.*



### *Mai.*



### *Juin.*



FIN DE LA TABLE DU TOME XXX,

DERNIER DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

---

*Planches qui accompagnent ce volume.*



---

## *ERRATUM.*

Dans quelques exemplaires de ce volume, les imprimeurs ont transposé à la première ligne de la page 63 les mots, *fait d'une calebasse,* qui doivent commencer la première ligne de la page 62.

